2 vol 1500,00

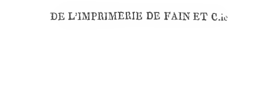
(CARON)

N=5

ENCYCLOPÉDIE

DE LA BEAUTÉ.

1 5 cm



DE L'IMPRIMERIE DE FAIN ET C.ie

TOILETTE
DES DAMES,
OU
ENCYCLOPÉDIE
DE LA BEAUTÉ;

CONTENANT des Réflexions sur la nature de la beauté; sur les causes physiques et morales qui l'altèrent; sur les moyens de la conserver jusqu'à un âge avancé; sur ce qui la constitue chez nous, et sur les soins à donner à chaque partie du corps: un Aperçu historique des modes françaises, et des conseils sur la toilette, d'après les principes des beaux arts:

OUVRAGE DÉDIÉ
AUX FEMMES AIMABLES;

PAR A. C. D. S. A.

PARIS,
Au grand Buffon, librairie de A. G. DEBRAY, rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle du Coq, nouveau N.° 168.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

AUX FEMMES AIMABLES.

Un auteur qui aurait voulu faire preuve d'un dévouement bien entier, aurait dédié cet ouvrage au beau sexe*; mais ce mot est si vague, il a une signification si étendue, qu'une dédicace aussi générale m'aurait véritablement désolé.*

En effet, la vieille qui va mourir, et la dévote déjà morte au monde; la coquette qui veut nous désoler en cherchant à nous inspirer des sentimens qu'elle n'éprouve pas, et la prude qui vaut encore un peu moins; la boiteuse et la bossue; tout cela fait partie *du beau sexe, sans que l'on puisse, en aucune manière, trouver moyen de l'en distraire. Combien donc d'indivi-*

dus dans le beau sexe, pour lesquels ma dédicace serait une espèce d'insulte! Or, comme le dit naïvement le bon La Fontaine :

En tout il faut considérer la fin.

Je circonscris donc ma bonne intention dans un cercle qui, pour être un peu plus étroit, n'en est que plus agréable, et c'est aux femmes aimables *que j'offre ce fruit de mes loisirs.*

Aux femmes aimables ! *dira un louangeur exagéré;* mais elles le sont toutes.

Prenez garde, répondrai-je à l'enthousiaste : l'éloge appliqué d'une manière trop générale, cesse d'être un éloge (*). *Les femmes elles-mêmes n'aiment point ces fades louangeurs*

(*) Qui loue tout n'est qu'un flatteur : celui-là seul sait louer qui loue avec restriction. *Voltaire.*

perpétuellement montés sur le ton majestueusement ennuyeux du panégyrique ; des éloges maladroits finissent par les ennuyer ; elles savent beaucoup mieux que nous que leur sexe, comme le nôtre, a ses défauts. Demandez à chaque femme en particulier ce qu'elle pense des femmes de sa connaissance ; rassemblez toutes ces déclarations innocentes, naïves, et surtout très-désintéressées, et venez nous dire ensuite que toutes les femmes sont aimables. D'ailleurs, si toutes les femmes étaient aimables, où serait le prix de l'amabilité? Les femmes, je le répète, n'aiment ni les fades complimens, ni les éloges exagérés et faux. La douceur du madrigal n'a-t-elle pas plus de prix si elle est par fois relevée par le sel modéré d'une épigramme innocente? N'est-ce point par là doubler le plaisir de ses

belles lectrices? Chacune prendra le madrigal pour elle, et l'épigramme pour sa rivale. Quel plaisir aurait-on de penser bien de soi, si ce plaisir n'était assaisonné par un petit ridicule jeté sur la voisine? L'auteur qui loue toujours, ne donne que la moitié du plaisir, il ne laisse pas même la douce consolation de faire une application charitable. La femme qui lit un éloge ne pense qu'à elle, et on se lasse bientôt de cela; mais lit-elle une satire? quel vaste et riant horizon se développe tout à coup à son imagination charmée! la voilà transportée hors d'elle-même, et son esprit voyage chez toutes ses connaissances. C'est alors qu'elle jouit vivement de sa lecture.

En dépit donc du louangeur universel, je ne m'adresse qu'aux femmes aimables. Donner aux femmes qui ne

le sont pas les moyens d'être belles, ne serait-ce point donner des armes contre nous? D'ailleurs, les femmes aimables sont plus indulgentes, je leur offrirai cet ouvrage avec plus de confiance, j'ai besoin de leur indulgence, et, en ma qualité d'auteur, je proclame d'avance, comme la plus aimable et la plus jolie, celle qui dira le plus de bien de mon ouvrage; on voit que je suis juste comme une académie,

Nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis.

Ce n'est donc point pour vous que j'écris, femmes prudes et sévères, qui blâmez le soin que l'on prend pour conserver la beauté, et cacher par l'art quelques légères imperfections physiques. Les cosmétiques et les fards vous paraissent des mensonges trop visibles, vous ne déguisez que

vos actions, vous ne fardez que votre conduite; quant à votre visage, vous ne cherchez point à en relever les charmes par des ornemens superflus, et vous seules avez trouvé le merveilleux secret de vous montrer tout naturellement pour mieux tromper, et de nous offrir une figure franche, par hypocrisie.

Ce n'est point pour vous, qui, éprises de la folle ardeur du jeu, passez des nuits entières à solliciter les faveurs de l'inconstante fortune. En vain épuiseriez-vous, pour conserver vos charmes fatigués, tout l'arsenal des grâces, vous verrez votre fugitive beauté s'évanouir comme l'espoir frivole qui vous a séduites. L'intérêt, l'avarice, la crainte, les inutiles regrets et le cruel désespoir, voilà, voilà les grands ennemis de toute beauté! Vénus elle-même pourrait-elle

résister à une coalition aussi puissante? Non, non, jamais joueuse ne peut rester belle; l'art de conserver le beauté n'est point fait pour elle, quoiqu'elle en ait bien besoin; trop de passions se disputent les tristes restes de ses charmes flétris: on ne peut pas jouer et être aimable et belle; il faut choisir.

Ce n'est pas non plus à vous, femmes savantes (s'il en est encore) que j'offre cet ouvrage. La savante, enfoncée dans les graves auteurs, ne jettera, sur ce mince format qu'un coup d'œil dédaigneux; et puis n'a-t-elle pas renoncé à l'art de plaire par les ornemens extérieurs, par les charmes de son sexe, par la beauté, objet des désirs de tant de femmes? Le siècle présent n'est point fait pour elle; c'est dans les siècles à venir qu'elle veut vivre, elle ne désire faire la con-

quête que de nos derniers neveux, et son cœur tressaille de joie chaque fois qu'elle pense que dans cinquante ans peut-être elle occupera l'imagination de l'aimable postérité, que ses rivales plus jolies s'amusent à lui préparer gaiement, tandis qu'elle est ensevelie dans la poussière des bibliothèques.

Ce n'est point pour vous que j'écris, femmes envieuses et vindicatives, quelque chose que vous fassiez, jamais vous ne pouvez être aimables et jolies. Comment la fleur si délicate de la beauté pourrait-elle croître et se développer chez vous ? Elle est continuellement desséchée par le feu secret qui vous dévore (*). *Les cosmétiques les plus puissans s'opposeraient en vain aux ravages de cet ennemi*

(*) On ne s'embellit point en blâmant sa rivale. *Voltaire.*

intérieur. Les pâtes onctueuses, les pommades adoucissantes, les eaux de beauté, l'huile de ben, le beurre de cacao, la pâte vénitienne, le savon des sultanes, le baume du sérail, le zanbak de Géorgie, le guzelhk des orientaux, l'eau même de mademoiselle Mathieu; tout cela réuni ne parviendrait pas encore à rendre à votre peau sèche et ridée, cette fraîcheur divine, cette souplesse élastique, cette blancheur éclatante et ce tendre coloris que nous admirons chez vos douces rivales; vous épuiseriez en vain la science de Fargeon, *de* Dulac *ou de* l'Pcissier; *un poison lent vous consume. Bientôt vous ne présenterez plus qu'un élégant squelette revêtu d'une peau transparente et déliée qui en dessinera artistement les formes anatomiques: point de beauté avec les passions haineuses.*

Et vous, femmes dépravées, qui voulez être belles, n'en cherchez pas ici les moyens; le vice défigure les plus beaux traits, il imprime son honteux cachet sur la physionomie la plus distinguée. La figure est l'expression visible des sentimens qui nous agitent; la figure du vicieux est ignoble; point de beauté parfaite avec le vice.

C'est à vous seules que je parle, femmes douces, aimables et jolies, amantes naïves de la nature, dont vous êtes le plus bel ouvrage; vous qui, préférant le mérite de la beauté à tout autre bien, cultivez avec soin cette fleur précieuse, doux présent du ciel; c'est à vous, femmes séduisantes, qui, sensibles aux charmes d'une tendre union, parce que votre cœur ne peut s'ouvrir qu'aux sentimens agréables, cherchez à plai-

re, parce que vous aimez, et cherchez à vous embellir encore pour plaire plus long-temps à l'objet de vos fidèles amours.

Puisse cet ouvrage vous pénétrer mieux encore des avantages de la beauté! J'allais dire de ses devoirs; oui, la beauté impose des devoirs; elle annonce toutes les bonnes qualités, toutes les perfections. Une belle femme a contracté, en naissant, l'engagement d'être vertueuse et bonne. Manque-t-elle à cet engagement, la beauté devient un présent fatal; c'est une plante qui, mal cultivée, ne produit que des fruits amers.

PRÉFACE.

JE faisais part, il y a quelque tems, à un de mes amis, de l'intention où j'étais de faire paraître un ouvrage, dans lequel j'enseignerais aux femmes tous les moyens qui peuvent contribuer à conserver leur beauté. Vous ne leur apprendrez, me répondit-il, que ce qu'elles savent beaucoup mieux que vous.

Je ferai plus, ajoutai-je, j'oserai parsemer cet ouvrage de quelques réflexions sur la manière de se parer avec grâce. Quoi! me répondit mon ami, vous prétendez donner des leçons de

goût aux femmes ! Ce second point est encore plus ridicule que le premier.

Voilà deux objections auxquelles j'ai à répondre : ce sont, je le crois, les seules que l'on puisse me faire sur le fond de l'ouvrage ; elles sont faciles à détruire.

D'abord je ne conviendrai pas que les femmes connaissent parfaitement tout ce qui peut les embellir. Connaissent-elles les compositions, souvent dangereuses, qui leur sont offertes par les parfumeurs ? N'emploient-elles pas avec trop de confiance des eaux qui souvent ne donnent à la peau un éclat factice et mo-

mentané, que pour la flétrir avant l'âge? Distinguent-elles si les pommades qu'elles emploient ne contiennent pas des substances nuisibles, non-seulement à la beauté, mais même à la santé? Combien de femmes se gâtent le teint en faisant usage d'un rouge mal composé! Les parfumeurs ne vendent-ils pas du lait virginal fait avec du plomb, qui dessèche et noircit la peau; de l'eau pour teindre les cheveux, composée avec une dissolution d'argent, souvent si nuisible; et beaucoup d'autres compositions qu'il est souvent dangereux d'employer? N'a-t-on pas vu quelquefois de jeunes et jolies per-

sonnes avoir, en un seul jour, flétri pour jamais leurs charmes, pour avoir clandestinement et imprudemment employé des eaux présentées par des personnes ignorantes? Les annales de la médecine sont remplies de fautes, qui nous prouvent que les femmes ne se trompent que trop souvent.

Les Éphémérides des Curieux de la nature nous rapportent qu'une jeune fille de 12 ans ayant fait usage, pour colorer ses cheveux, d'une pommade de renoncules, éprouva, pendant quelques semaines, une démangeaison considérable à la tête, et qu'ensuite elle tomba tout à

coup en syncope, et resta presque morte; elle ne put être rappelée à la vie que par les secours les plus prompts de l'art médical : plus d'un mois après elle avait encore des douleurs de tête et des convulsions dans les yeux, qui exigèrent encore de nouveaux secours.

Combien de fois n'a-t-on pas vu de fluxions très-opiniâtres, occasionnées pour s'être lavé le visage avec du jus de concombre ? On ferait un volume des accidens arrivés par l'abus ou par l'emploi mal entendu des cosmétiques. Il n'est donc pas vrai de dire que les femmes connaissent parfaitement tous les

moyens de s'embellir, et qu'elles les emploient toujours avec discernement.

J'en ai dit plus qu'il ne faut pour répondre à la première objection; venons à la seconde.

Un homme peut-il donner aux femmes des conseils de goût pour leur toilette? Oui, sans doute. Ne sont-ce pas les hommes que les femmes appellent de préférence, soit pour donner à leur habillement la coupe la plus savante et la forme la plus gracieuse, soit pour ajuster avec plus d'art la partie la plus recherchée de leur parure, je veux dire la coiffure? Les femmes n'ont plus que des tail-

leurs, et déjà le mot coiffeur n'a plus de féminin dans la langue française. Ce n'est qu'une main d'homme qui peut tailler avec succès une belle chevelure, en distribuer avec goût les tresses différentes, en faire onduler savamment les mèches brillantes, les marier à l'or, à la perle, aux diamans, à la simple fleur des champs; ce n'est qu'une main d'homme qui sait faire éclore un *repentir*, le faire oublier ensuite par un *sentiment*, qui cède, à son tour, la place au *tempérament* (*).

(*) Les antiquaires futurs qui ne me comprendraient pas, sauront qu'un *repentir* é-

Le choix que font les femmes d'artistes maculins déciderait seul la question en ma faveur, si une autre raison, plus forte peut-être, ne venait encore à mon secours. Les femmes se parent un peu, dit-on, dans l'intention de nous plaire : or, qui mieux que nous doit savoir comment il faut que les femmes soient pour nous plaire? Nous sommes donc les juges nés de la toilette des femmes : c'est nous

---

tait une tresse qui tombait négligemment sur le sein ; un *sentiment*, une mèche tombant sur le front; et le *tempérament*, une espèce de touffe relevée sur la tête. Combien cette petite note leur épargnera de laborieuses recherches !

qui prononçons en dernier ressort et sans appel.

Ce n'est pas que je prétende que nous avons plus de goût que les femmes; loin de moi, cette opinion, condamnée depuis long-tems comme blasphématoire par tous les conciles féminins! Le beau sexe est, j'en conviens, le conseil des grâces, et chaque fois qu'une femme ne consultera que son goût, son miroir et ses charmes, sa parure sera toujours exquise. Mais combien d'occasions de s'égarer! L'envie de surpasser une rivale, d'étaler un vain luxe, ou de suivre une mode ridicule; le désir de briller prenant la place du

désir de plaire, voilà les fléaux du goût! voilà les causes qui font qu'une femme, qui, en suivant la simple impulsion de la nature, serait une nymphe charmante, devient une caricature quelquefois fort singulière; mais j'aurai occasion, dans le cours de l'ouvrage, de développer ces idées.

Ces deux objections étant réfutées aussi complétement, j'ai droit de penser qu'un ouvrage qui présentera aux femmes tout ce qui leur est avantageux, en signalant ce qui leur est nuisible; qu'un ouvrage qui indiquera ce qui est avoué par le bon goût, en le distinguant de ce

qui est prescrit par une mode bizarre, pourra leur être de quelque utilité.

Dans tous les tems, l'art de conserver la beauté a beaucoup occupé, non-seulement le sexe, mais même les hommes les plus savans et les plus graves.

Aspasie, cette merveille qui ne s'est pas reproduite, cette femme étonnante, à qui nulle connaissance n'était étrangère, avait pénétré jusque dans le sanctuaire de la médecine : elle laissa un ouvrage rempli de préceptes salutaires pour la conservation de la santé et de la beauté. Cet ouvrage, malheureusement, n'est point parvenu jusqu'à nous,

et nous n'en connaissons que quelques fragmens, qu'*Ætius* nous a conservés.

Je ne ferai point l'ennuyeux détail de tous les auteurs qui, depuis Aspasie jusqu'à nous, ont écrit sur ce sujet : je ne ferai mention que d'un seul ouvrage, parce qu'il est moderne, qu'il est très-connu, qu'il est pour ainsi dire le résumé de tous ceux qui l'ont précédé, comme il a été le père nourricier de tous ceux qui l'ont suivi : on a déjà deviné que je parle d'*Abdeker*. Cet ouvrage a joui d'une très-grande réputation, et il la mérite sous tous les rapports; mais peut-être l'auteur, quoique ex-

cellent médecin, a-t-il été encore un peu trop indulgent : tranchons le mot; il a été trop peu circonspect dans le choix des moyens qu'il propose. On croirait qu'il a eu pour but de nous donner l'histoire de l'art de la toilette, plutôt que de nous en donner la théorie; et de nous indiquer tous les procédés que l'on mettait en usage, au lieu de ne nous donner que ceux qui pouvaient être employés sans inconvénient. Cet ouvrage, d'ailleurs très-bien écrit, présenté sous la forme agréable d'un joli roman, se fait lire avec intérêt; mais il serait dangereux de faire usage indifféremment de toutes

les recettes dont il est rempli, et cette défiance qu'inspirent quelques procédés nuisibles, les rend tous inutiles pour les personnes qui ne sont point capables de faire un choix motivé.

L'existence de cet ouvrage n'a donc pu, en aucune manière, m'empêcher de donner le mien. D'ailleurs, après l'avoir lu, on verra facilement que mon plan n'est point le même. Je n'entrerai ici dans aucun détail : si mon ouvrage est bon, je n'ai pas besoin d'en prévenir modestement le public, selon l'usage de messieurs les auteurs; s'il est mauvais, tout ce que j'en pourrais dire ne le rendrait pas meilleur.

Je ne me permettrai qu'une seule observation. On trouvera peut-être étonnant que, dans un ouvrage consacré particulièrement aux dames, on trouve quelquefois des citations latines ; mais je les ai presque toujours rejetées en notes ; elles sont expliquées dans le texte, et n'interrompent jamais le sens. Ce sont mes preuves et mes autorités : j'ai dû les conserver, et citer mes auteurs pour raffermir la croyance des personnes qui pourraient quelquefois me taxer d'avoir travaillé d'imagination. Par là ceux qui voudraient traiter le même sujet que moi, pourront remonter à la source, et perfectionner

ce que je n'ai fait quelquefois qu'indiquer. Une seconde raison m'a engagé à conserver ces citations, peut-être me suis-je trompé ; mais j'ai compté sur quelques lecteurs parmi les hommes.

TOILETTE
DES DAMES,
OU
ENCYCLOPÉDIE
DE LA BEAUTÉ.

CHAPITRE PREMIER.

De la beauté. Elle ne consiste point absolument dans la couleur, ni dans les formes, ni dans les proportions.

Toi, que l'antiquité fit éclore des ondes,
Qui descendis du ciel et règnes sur les mondes,
Toi, qu'après la bonté l'homme chérit le mieux,
Toi, qui naquis un jour du sourire des dieux,
Beauté, je te salue ! .... [1]

C'est dans son poëme de l'Imagination que Delille a placé cet hommage à

la beauté; et sûrement nulle place ne lui convenait mieux. En effet, si la beauté exalte si souvent notre imagination et lui fait enfanter des chefs-d'œuvres, il faut convenir que l'imagination, à son tour, est bien reconnaissante, et que cette enchanteresse, qui va nous chercher des plaisirs réels jusque dans un monde idéal, ne se montre jamais plus généreuse que lorsqu'il s'agit de prêter des charmes à un objet adoré. L'homme épris d'une vive passion trouve toutes les perfections dans l'idole de son cœur. L'amour s'envole-t-il? tout-à-coup les charmes perdent une partie de leur éclat: c'est bien la même personne; cependant combien elle est changée! Le prisme de l'imagination est brisé, et le rayon de la beauté qui brillait naguère de si vives couleurs, n'étant plus réfracté par ce cristal magique, n'offre plus à l'œil désenchanté qu'une lueur blanchâtre et monotone.

L'analyse de la beauté ne peut pas être soumise à un froid calcul. En vain *Hogart* a voulu en fixer les formes fugitives; ses lignes *ondoyantes* et *serpentines* ne nous apprennent point ce que c'est que la beauté.

Combien toutes nos jolies femmes seraient embarrassées, s'il fallait qu'elles répondissent à cette question : Qu'est-ce que la beauté? Occupées toute leur vie du soin de paraître belles, mettant le charme de la beauté au-dessus de toutes les autres prérogatives, employant tous les moyens pour faire valoir leurs attraits, en même tems qu'elles ont la malicieuse adresse de faire ressortir, naïvement et comme sans y penser, les défauts de leurs rivales : vous croyez qu'elles savent ce que c'est que la beauté. Eh bien! demandez-leur.

Et ces jeunes amans, s'il en est encore, brûlant d'une flamme vive et pu-

re, ne respirant que pour la beauté qui les enchante, décrivant dans leurs lettres passionnées ou dans leurs vers inspirés les charmes de leurs belles, combien ils seraient étonnés s'ils avaient à répondre à cette simple question : *Qu'est-ce que la beauté?*

Et ces artistes ne parlant que de la *belle nature*, se perdant dans les imaginations fantastiques du *beau idéal*, sans penser que leur art est encore bien au-dessous du *beau visible* (*), que me répondraient-ils, si je leur faisais cette question : *Quest-ce que la beauté?*

Quelqu'un demanda un jour à Aristote : Qu'est-ce que la beauté? *Question d'aveugle!* répondit-il.

(*) Le beau abstrait est la chimère des artistes paresseux, qui négligent le beau visible.

ÉMERIC DAVID : *De l'Art statuaire.*

La réponse d'Aristote ne vaut rien. Il suffit, il est vrai, d'avoir des yeux pour sentir la beauté, pour la voir où elle existe; mais cela suffit-il pour dire en quoi elle consiste? Non, sans doute, et nous le verrons tout à l'heure. Pour cela, il faut autre chose que le simple organe matériel de la vue : il faut toute la pénétration de l'intelligence, il faut une perception distincte des rapports; et l'on peut dire que, si la question faite à Aristote était celle d'un aveugle, sa réponse est celle d'un sourd.

Les poëtes, les artistes, les philosophes, tous gens qui n'étaient point aveugles, se sont souvent fait cette question à eux-mêmes, ils ont souvent tenté de donner une idée exacte de la beauté; mais c'était une entreprise dans laquelle presque tous ont échoué. Pourquoi?

Tout le monde connaît l'histoire de la célèbre dent qui occupa si long-tems

tous les érudits d'Allemagne. On avait annoncé qu'un enfant était venu au monde avec une dent d'or : voilà aussitôt tout l'empire savant en rumeur; philosophes, physiologistes, médecins, naturalistes, anatomistes, tous à l'envi se mettent à chercher dans leurs doctes cervelles de quelle manière il est possible de venir au monde avec une dent d'or. De nombreux ouvrages paraissent sur ce riche sujet. On peut juger combien de systèmes singuliers, d'idées bizarres et d'hypothèses ridicules durent leur naissance à cette discussion extraordinaire; bref, nos savans démontrèrent (car, Dieu merci, tout se démontre) que l'on pouvait fort bien venir au monde avec une dent d'or. Mais si les illustres s'entendirent si bien quant au résultat, ils s'entendirent fort peu sur les moyens qui avaient pu enrichir la mâchoire humaine d'un si précieux outil :

chacun d'eux donna son procédé, ce qui prouve combien sont grandes les ressources de la science. Toutes ces discussions terminées, on s'avisa de vouloir examiner s'il y avait réellement une dent d'or; et un observateur attentif, qui probablement n'avait point fait de mémoire, vit que cette dent fameuse n'était autre chose qu'une dent très-ordinaire qu'un charlatan avait très-adroitement recouverte d'une feuille d'or, afin de gagner quelqu'argent en faisant voir ce prodige.

N'en serait-il pas de la beauté comme de la dent d'or, et, après avoir tant disputé sur la beauté, ne serions-nous pas obligés d'examiner s'il y a réellement une beauté, ou, pour parler plus exactement, s'il y a un beau physique.

Quel blasphême! vont s'écrier les femmes. Quoi! nier l'existence de la beauté!

Un instant, mesdames! entendons-nous d'abord sur les mots, pour ne pas avoir ensuite de dispute sur les choses : prêtez-moi quelques momens d'attention; cette petite dissertation, soyez en bien persuadées, ne peut se terminer qu'à votre avantage; et, quand vous aurez lu ces premiers chapitres, vos charmes auront doublé de prix à vos yeux.

Je demande s'il y a un beau physique positif, si ce qu'on appelle beauté dépend de formes que l'on puisse déterminer, de proportions que l'on puisse indiquer, de couleurs que l'on puisse classer, etc.; nous verrons tout à l'heure que rien de tout cela ne peut constituer la beauté.

S'il y a un beau physique constant, pourquoi aucun philosophe n'a-t-il pu déterminer son essence? pourquoi aucun artiste n'a-t-il pu prouver ni enseigner ce qui le constitue?

S'il y a un beau physique réel et positif, pourquoi les hommes de différens pays s'entendent-ils si peu sur cette qualité? pourquoi la même nation, à différentes époques, a-t-elle quelquefois des goûts différens? pourquoi le même homme quelquefois, à différens âges, est-il sujet à éprouver des variations dans ses sentimens sur ce qui fait la beauté ?

Reprenons ces différentes questions. Quelques auteurs ont avancé que le coloris, la régularité, l'ordre, et la proportion des formes constituent la beauté; mais cela n'est pas juste.

Il est bien certain que, dans les beaux objets, nous sommes flattés par la couleur, la forme et les proportions. *La couleur*, dit Winkelmann, *contribue à la beauté, mais elle ne la constitue pas; elle relève seulement et fait valoir les formes.* Mais y a-t-il une couleur, une forme, une proportion à qui

on puisse donner la préférence? N'y a-t-il pas de belles femmes avec un teint pâle, et d'autres avec un teint coloré? Les cheveux blonds le cèdent-ils aux bruns? Les yeux bleus n'ont-ils pas des adorateurs comme les yeux noirs? Y a-t-il une couleur qui par elle-même puisse nous paraître belle? Dira-t-on, par exemple, que la couleur rouge est celle de la beauté? Le vermillon du corail nous enchante, j'en conviens, sur des lèvres demi-closes; mais transportez cette couleur sur le bout du nez, elle devient ridicule; voyez-la sur le bord des yeux, elle vous fait éprouver un sentiment de peine et de dégoût. La couleur ne constitue donc pas la beauté, puisque la même couleur tour à tour nous enchante et nous fait horreur.

La forme ne peut pas, plus que la couleur, nous apprendre ce que c'est que

le beau. Il n'y a point, quoi qu'en aient dit quelques philosophes et quelques artistes, il n'y a point de forme plus belle par elle-même que les autres. Toutes le sont également; nous en saurons bientôt la raison. Quelques admirateurs de la nature, contemplant la rondeur apparente de l'univers, la rondeur réelle de tous les globes qui voyagent dans l'immensité, et peut-être aussi la rondeur de certains globes plus accessibles, ont décidé que la forme ronde est la plus parfaite, la plus belle. Tout ce qu'on nous a dit sur cela se borne, dans le fait, à nous faire voir que le Grand Ouvrier a bien fait tout ce qu'il a fait, et que la forme ronde est la plus parfaite pour ce qui doit être rond. Combien de systèmes philosophiques se terminent, comme celui-ci, par une niaiserie! Non, la forme ne fait pas la beauté. La forme qui fait qu'un homme est

beau, ferait qu'une femme serait laide. La forme ronde nous ravit dessinée sous le fichu léger d'une jeune beauté; donnez cette même forme à son pied, et dites ensuite, avec les philosophes : *La forme ronde est la plus belle.*

Si la forme constituait la beauté, pourquoi ne peut-on déterminer cette forme? Un vieil auteur dit fort bien : « Chacun donnera bien son avis d'un » nez trop long, trop gros ou trop pe- » tit, d'un tors, d'un retroussé...., d'une » bouche large ou étroite,... mais d'un » nez, d'une bouche, ou d'un front par- » faitement beaux, je ne sais qui pour- » rait se vanter d'en arrêter la juste » figure. Ce qui nous est le plus caché » est le nombre de chaque chose. Le » Grand Ouvrier de tout s'est réservé » le secret (*) ».

(*) Flurence Rivault.

Passons aux proportions : ici, sans doute, quelques-uns de mes lecteurs vont être surpris, si j'ose affirmer que la beauté ne dépend point des proportions. Quel paradoxe! va-t-on s'écrier. J'avoue que cette proposition pourra paraître bien extraordinaire, surtout si on lui donne une extension qu'elle n'a pas. Examinons à quoi elle peut se réduire.

J'avoue que, dans tous les beaux objets, il existe un ordre, une régularité, des proportions reconnues; mais est-ce par ces proportions que ces objets nous paraissent beaux? ou bien plutôt n'est-ce pas parce que ces objets sont beaux, que ces proportions nous plaisent?

S'il y a des proportions constantes qui déterminent la beauté, tous les objets qui nous offriront ces proportions, seront donc beaux, et ceux qui s'en écarteront cesseront de l'être; mais cela n'est point vrai. Si au contraire c'est la beau-

té des objets qui nous en rend les proportions agréables, différens objets pourront nous paraître beaux avec différentes proportions, et c'est justement ce qui arrive.

Les artistes, va me dire un sectateur de Winkelman, ont déterminé les proportions qui constituent la beauté : j'en conviens; mais ne confondons point les termes. Ils ont mesuré, par exemple, les femmes les plus belles dans un pays où elles le sont beaucoup; ils nous ont donc donné réellement les proportions d'une belle femme : mais sont-ce les proportions exclusives de la beauté? Ne voit-on pas de belles femmes qui n'ont ni les proportions, ni les formes du style grec? On pourrait citer à Paris, dont le climat cependant n'est point favorable à la beauté, plusieurs femmes qui sont plus belles que la si célèbre Vénus de Médicis. Il ne faut point, di-

sent quelques artistes, s'écarter des proportions, des formes grecques : tant pis, leur répondrai-je ; car, par là, vous introduisez dans l'art une monotonie, une uniformité qui n'existent point dans la nature. « C'est avec raison, dit Camper, qu'un auteur anonyme a réfuté » Winkelmann, qui nous présente sans » cesse les ouvrages des artistes grecs » comme de vrais modèles de beauté en » tout genre, prétendant que cette ad- » miration tient du délire, et que c'est » l'habitude seule qui nous porte à cette » aveugle admiration ».

Cependant les artistes eux-mêmes n'ont pas toujours été constans dans leurs idées sur les proportions et sur les formes : sous Louis XIV, les peintres et sculpteurs français crurent devoir abandonner le style grec, pour adopter un autre genre de beauté, une beauté nationale. Ce fut la mode alors de peindre

des têtes françaises : car la mode se glisse jusque dans les beaux-arts.

La beauté ne dépend donc ni de couleurs, ni de formes, ni de proportions constantes. Est-ce donc un être imaginaire ? Et si elle existe, quelle est sa nature, quelle est son essence ? C'est ce que nous allons bientôt développer.

CHAPITRE II.

Continuation du même sujet. Il n'y a point de beau physique invariable. Preuves. Diverses opinions des différens peuples sur la beauté. Différence dans les goûts des hommes.

« JE vois ordinairement, dit Montai-
» gne, que les hommes, aux faits qu'on
» leur propose, s'amusent plus volon-

» tiers à en chercher la raison que la
» vérité; ils passent par dessus les pro-
» positions, mais ils examinent les con-
» séquences; ils laissent les choses, et
» courent aux causes; plaisans causeurs,
» ils commencent ordinairement ainsi :
» comment est-ce que cela se fait? mais
» se fait-il? devraient-ils dire. Je trou-
» ve quasi partout qu'il faudrait dire :
» il n'en est rien, et emploîrais volon-
» tiers cette réponse; mais je n'ose ».

La plupart de ceux qui ont raisonné sur la beauté, ont fait comme les *plaisans causeurs* de Montaigne; ils ont commencé par supposer que la beauté était invariable, qu'elle avait un type primitif, et cela supposé, sans autre examen, ils ont cherché quels en étaient les principes, quel était ce type original. C'était tout le contraire de ce qu'il fallait faire; mais tel est souvent la marche de l'esprit humain.

Ce n'est pas ainsi qu'a raisonné un savant moderne, Camper. Il a remonté au principe de la question, et il a prouvé, dans un discours très-solide, qu'il n'y avait point dans la nature de beau positif et invariable. Il démontre que ce que nous appelons *beau* ne consiste que dans les idées que nous avons reçues dès l'enfance, et dépend d'une espèce de convenance mutuelle, établie sur l'autorité d'un petit nombre de personnes; il démontre que le beau n'est qu'un être de raison, uniquement fondé sur l'habitude, sur la mode, sur les préjugés, ou sur les idées particulières qui règnent chez chaque peuple, et qui nous font trouver la beauté dans les objets que nous sommes le plus habitués à voir; il démontre que cette idée du beau est, en quelque sorte, soumise à l'autorité des personnes qui, par des études plus approfondies, nous paraissent plus en état

d'en juger sainement; il démontre que l'aptitude à saisir le beau, que nous appelons *sentiment, tact, goût*, quoique dépendant en partie d'une modification particulière de l'esprit de certaines personnes, doit cependant, en général, être attribuée à l'éducation, à l'habitude de contempler journellement les meilleures productions de l'art, et que ce goût, ce tact, se perfectionnent en nous en raison des connaissances que nous avons acquises par l'étude et par l'instruction; il démontre enfin que nous n'avons aucun sentiment inné du beau physique, comme nous en avons un très-distinct du beau moral.

Toutes ces assertions sont appuyées de preuves très-concluantes; mais l'auteur a considéré cet objet sous un point de vue scientifique, que repoussent le but et la nature de cet ouvrage. Le lecteur qui voudra mieux approfondir cet-

te question, pourra consulter Camper (*).

Si quelque chose peut démontrer que la beauté n'est pas invariable, c'est surtout le peu de ressemblance des belles femmes dans chaque pays, c'est le peu d'accord des diverses nations dans les idées qu'elles se forment de la beauté, c'est la différence des goûts qui se rencontre même dans les individus d'un même peuple.

Une belle Française, une belle Italienne, une belle Anglaise, une belle Chinoise, une belle Mingrelienne, une belle Négresse, sont, sans contredit, de belles femmes : chacune d'elles, dans son pays, voit ses charmes vantés et caressés par ses amoureux compatriotes; chacune d'elles inspire les poëtes,

(*) Œuvres posthumes de Pierre Camper, 5 vol. in-8°.

et fait déraisonner les philosophes, car il y en a partout; chacune, enfin, tient chez elle le sceptre de la beauté : cependant combien toutes ces belles sont différentes !

Examinons rapidement cette variété d'opinions des diverses nations.

Nous aimons que l'ensemble de la tête présente une forme ovale. Les Omaguas et les Caraïbes ne trouvent une tête belle qu'autant qu'elle est parfaitement ronde et plate, et ils ont soin, pour qu'elle le devienne, de comprimer entre deux planches la tête de leurs enfans, afin, disent-ils, qu'elle ressemble à la pleine lune. D'autres peuples préfèrent la forme carrée, et c'est alors entre quatre planches qu'ils s'efforcent de mouler la tête de leurs enfans, lorsque les os en sont encore tendres.

Les proportions qui nous plaisent dans le front seraient bien peu du goût

de beaucoup de peuples. Les habitans du pays d'Aracan n'estiment qu'un front large et plat, et dès qu'un enfant vient au monde, on lui applique sur le front une plaque de plomb, pour lui donner le genre de beauté qu'ils estiment le plus. Le Siamois, au contraire, aime que le front se termine en pointe par le haut, de façon que sa tête représente une espèce de losange, dont le front et le menton forment les deux pointes opposées. Les Mexicaines, bien différentes des habitans du pays d'Aracan, veulent un front extrêmement petit, et elles emploient tous les moyens possibles pour y faire pousser des cheveux, quoiqu'elles s'épilent, avec grand soin, partout le corps.

Les idées sur la beauté des cheveux ne sont ni plus constantes, ni mieux fondées Nous aurons occasion de faire remarquer que, dans l'antiquité, les

peuples les plus polis, les mieux civilisés, les plus habiles dans les beaux-arts, étaient passionnés pour les cheveux roux. Les Gaulois, nos ancêtres, avaient le même goût : aujourd'hui nous avons cette couleur en horreur. Nous aimons les cheveux noirs, qui sont méprisés dans quelques pays d'Afrique, et les cheveux blonds qui sont détestés à la Chine. Cependant le goût pour les cheveux roux subsiste encore aujourd'hui dans de vastes contrées ; les Turcs préfèrent les rousses ; les Tripolitaines ont probablement pris ce goût des Turcs, et elles donnent à leur chevelure, avec du vermillon, une couleur que le climat leur refuse : les femmes du royaume de Décan se teignent aussi les cheveux en jaune et en rouge.

Les petites oreilles ne paraissent point partout les plus jolies. Chez tous les peuples de l'orient, et même chez les

Chinois, on aime des oreilles bien grandes, bien longues, pendant bien bas. Les peuples qui sont curieux de cette espèce d'attraits, se le procurent en y suspendant des matières fort pesantes. C'est par ce moyen que les habitans de Laos, entr'autres, en augmentent tellement le trou, que l'on y pourrait passer le poing.

Tel peuple fait consister la beauté du nez dans sa longueur, et tel autre dans sa petitesse; un nez proéminent est un vice chez les Chinois: ils ont l'usage de l'écraser à leurs enfans au berceau. Les habitans de Macassar ont le même goût, qu'ils satisfont par le même procédé. Les Indiens en font consister la beauté dans la largeur.

Chez beaucoup de peuples l'ornement du nez devient un objet de luxe; on y suspend des bijoux comme les Européennes en suspendent aux oreilles. Sur

la côte du Malabar, on perce la cloison du nez des jeunes filles, pour y adapter des joyaux : le même usage se retrouve encore chez les insulaires du golfe Persique et dans la Californie. Dans le Mogol, au contraire, et dans quelques contrées de l'Afrique, ce sont les hommes qui se percent non-seulement le nez, mais encore les oreilles et les lèvres; et un jeune homme qui veut plaire aux belles du pays, réussirait fort mal s'il n'avait soin de suspendre à son nez, à ses lèvres, à ses oreilles, des lingots d'or et d'argent : c'est alors que les petites maîtresses mogoles s'écrient dans leur langue : Que ce jeune homme est charmant! quelle jolie tournure! quel goût dans sa mise!

Je ne finirais point si je rapportais les bizarreries sans nombre que nous rencontrons partout. Telle nation s'arrache les deux dents du milieu de la

mâchoire. Les femmes des Jaggas, en Afrique, portent la prétention plus loin, et une des beautés qu'elles ambitionnent le plus, c'est d'avoir quatre dents de moins, deux en haut et deux en bas, ce qui est infiniment plus régulier. La femme qui n'aurait pas le courage de se les arracher, serait méprisée, comme on méprise à la Chine la jeune fille qui a le pied de grandeur naturelle. Chez les Siamois, la beauté des dents consiste dans la noirceur, et on les teint avec un vernis que l'on renouvelle tous les ans : les habitans de Macassar se les peignent de diverses couleurs, ce qui est plus gai.

Si nous passons à la peau, combien de façons différentes ne reçoit-elle pas chez les divers peuples ! Les uns l'oignent d'huile ou de graisse, comme les Californiens, et n'ont peut être pas tort ; les autres la teignent avec du rocou,

comme les Caraïbes : ceux-ci les peignent, comme les Groenlandaises, qui se bariolent le visage de blanc et de jaune, les Françaises qui l'ont si longtems plaqué de blanc et de rouge, les Zembliennes qui se font des raies bleues au front et au menton, les Japonaises qui se peignent les lèvres et les sourcils en bleu, les femmes du royaume de Décan qui se peignent les mains et les pieds en jaune et en rouge, les femmes arabes qui se peignent les ongles en rouge, les pieds et les mains en jaune-brun, les sourcils et le bord des paupières en noir ; ceux-là y gravent des ornemens, comme les noirs de Gorée, qui se font sur le corps des figures de fleurs et d'animaux, avec un caillou tranchant ; les femmes mogoles qui se découpent la peau en fleurs, auxquelles elles donnent des couleurs avec des jus de racines : ailleurs on la *tatoue*, c'est-à-dire

qu'on la parsème de piqûres, que l'on rend noires par le moyen d'une liqueur que l'on y introduit : on a trouvé cet usage établi chez les Tripolitaines, chez les femmes arabes, chez les habitans de l'île d'O-Taïti, etc.

Il n'y a pas plus d'accord parmi les nations relativement à la beauté de la taille; les Turcs, les Allemands aiment l'embonpoint dans les femmes; les Chinois y recherchent la maigreur; quelques peuples aiment la taille courte, et les Tripolitaines font consister la beauté dans la longueur de la taille; mais, chose plus étonnante, nous avons vu, dans un pays parfaitement civilisé, les femmes affecter tour à tour une taille excessivement courte et une taille excessivement longue, ce qui prouve qu'elles savent bien peu ce qui constitue la beauté de la taille, et, ce qui paraîtra plus singulier encore, la plupart des

hommes ont trouvé ces deux modes charmantes : tant il est faux de dire que la beauté est toujours la même, et qu'elle ne tient ni à la mode, ni aux préjugés !

Mais, le croira-t-on ? l'opinion des peuples varie même relativement aux qualités qu'ils recherchent dans les charmes les plus secrets. On connaît assez le goût des Européens : aussi les femmes, pour satisfaire un goût si général, ont-elles grand soin de mettre en usage toutes les ressources de l'art de la toilette, quand l'amour a passé par là. Que de moyens employés alors pour en effacer jusqu'aux moindres vestiges ! Ainsi le vaisseau qui sillonne la mer n'aperçoit point la trace du vaisseau qui l'a précédé. Il paraît cependant que les Samoyèdes et les Kamtchadales ont un goût directement opposé : du moins, si nous en jugeons par un usage bien singulier

des femmes de ces pays. C'est le voyageur Pallas qui est ici mon garant, et je dois le citer, tant la chose est bizarre: elles portent continuellement à la partie distinctive de leur sexe, une longue masse ramollie et ratissée qu'elles y introduisent aussi avant qu'elles le peuvent; une écorce de bouleau, maintenue par une ceinture, retient cet outil singulier dans sa position.

Le tableau que je viens de faire passer rapidement sous vos yeux, mesdames, est bien varié sans doute, et doit prouver que les hommes des diverses contrées du globe s'entendent fort peu sur la nature de la beauté.

Mais, va-t-on m'objecter, ces goûts si bizarres pour la plupart, ne sont dus qu'à la grossièreté de certaines nations sauvages. Répondez-moi : les nations polies et civilisées s'entendent-elles mieux? Les Chinois sont-ils barbares?

Les Grecs, si célèbres par la délicatesse de leur goût, par la perfection de leurs ouvrages, par leur intelligence dans les beaux-arts, étaient-ils des barbares? Traiterez-vous de barbares les Romains, ce peuple roi? Cependant les Grecs et les Romains avaient, sur la beauté, des sentimens bien différens.

Les Romains aimaient les sourcils réunis et un petit front; les Grecs aimaient les sourcils séparés et distans l'un de l'autre, et un front bien proportionné : les Romains estimaient les yeux médiocrement ouverts, les Grecs les voulaient grands et gros; aussi Homère, en parlant de Junon, l'appelle-t-il *Junon aux yeux de vache*, pour caractériser sa beauté majestueuse. Voyez les bustes, les médailles des Grecs; comparez-les aux bustes et aux médailles romaines, et vous remarquerez tout d'abord cette différence dans le goût.

Non-seulement les peuples diffèrent entr'eux; mais les individus même d'un même peuple, combien ne diffèrent-ils pas dans leur goût pour les beaux objets ! Quelle diversité d'opinions, surtout relativement à la beauté des femmes, qui fait, en ce moment, l'objet principal de nos réflexions ! Combien de causes différentes influent sur notre jugement ! Sommes-nous prévenus en faveur d'une femme, nous la trouvons charmante, et notre imagination, toujours si bien d'accord avec notre amour-propre, nous fait trouver mille perfections dans une amante. C'est ce qu'a fort bien exprimé un de nos anciens auteurs dans son vieux langage : « De vouloir spécifier, comme quelques-uns
» le prétendent, l'excellence de l'œil gésir au vert ou au noir; le grand ou le
» petit corsage estre les plus estimables,
» ce sont vrays et excellens abus, sus-

» cités des affections que portons plus
» aux unes qu'aux autres ; et parce
» qu'ainsi les estimons, voulons qu'un
» chacun se conforme à nos volontez.
» Et, pour vous dire le vrai, ayant lon-
» guement resvé et ravassé en ce, je
» vous jure que je me trouve en fin de
» compte bien perplex, pouvoir juger
» et discerner si le beau est le motif d'a-
» mour, ou l'amour cause de ce qui
» nous semble beau. Et après plusieurs
» tracassemens en mon esprit, je suis
» forcé de dire que la perfection d'ay-
» mer, est le seul moyen de nous faire
» apparoir les aucunes choses plus bel-
» les que les autres (*) ».

Une cause qui a une influence bien plus marquée sur les idées que nous avons de la beauté, une influence que

(*) Étienne Pasquier, I livre du Monophile.

j'appelcrais volontiers éternelle, c'est le goût national. Nous ne pouvons nous empêcher de trouver beau ce que nous avons vu admirer depuis que nous existons. Cette influence a une telle puissance, que même les artistes les plus distingués, qui, par des réflexions continuelles sur l'art qu'ils exercent, et par de longues études des différens styles, ont dû acquérir des idées dégagées des préjugés nationaux, conservent toujours dans leurs ouvrages la teinte du goût de leurs compatriotes. Je pourrais citer vingt exemples; je me bornerai à un seul : voyez les tableaux de Rubens! Toutes les femmes qu'il a peintes ont une taille gigantesque, un embonpoint extraordinaire. Dira-t-on qu'il n'a pas eu intention de peindre la beauté, qu'il n'a cherché qu'à représenter la nature telle qu'il la voyoit? mais examinez son tableau représentant les trois dées-

ses rivales disputant, devant le berger Pâris, la pomme destinée à la plus belle. Certainement Rubens a bien eu l'intention, dans ce tableau, de peindre la beauté : eh bien ! Minerve, Vénus et Junon, sont trois grosses Flamandes bien épaisses, bien grasses. Voyez Junon surtout : on pourroit dire d'elle ce que Racine a dit du monstre qui fracassa le char d'Hyppolite :

Sa croupe se recourbe en replis tortueux (*).

Les premières impressions que nous avons ressenties, contribuent encore à déterminer nos jugemens sur la beauté. Certaines formes nous plaisent toute la vie, parce qu'elles nous ont plu les premières, parce que ce sont celles qui les

(*) Ce petit tableau de Rubens est actuellement dans la galerie du Sénat. Aucune de nos jolies femmes ne voudrait ressembler à l'une des trois déesses.

premières ont fait parler nos sens. Nous les aimons, non point par une perception raisonnée de leur beauté ; mais parce qu'elles réveillent en nous les sensations les plus vives que nous ayons éprouvées, ces sensations qui avaient pour nous tout le charme de la nouveauté, charme dont on ne sent tout le prix que lorsqu'il n'est plus en notre pouvoir de l'éprouver. Cette cause va souvent jusqu'à nous faire trouver un attrait irrésistible jusque dans des défauts, et à nous donner des goûts singuliers et bizarres. Ne sait-on pas que Descartes conserva, toute sa vie, un penchant étonnant pour les femmes qui louchaient! Pourquoi? c'est que la femme qui, la première, avait su toucher son cœur, avait ce défaut; et ce défaut, chaque fois qu'il le rencontrait, lui rappelait les douces sensations qu'il avait éprouvées.

Il est donc évident qu'il est impossible de dire positivement en quoi consiste la beauté, et ceux qui ont cherché le plus à approfondir cette matière, en conviennent.

Je pourrais citer plusieurs autorités en ma faveur; je n'en citerai qu'une; mais je la prendrai dans l'auteur que l'on pourrait croire le plus opposé au sentiment que je défends ici, dans Winkelman; voici ses termes (*) :

« Une discussion raisonnée de la » beauté exige qu'on dise quelque cho- » se de ce qui détruit le beau, qui est » l'idée négative de cette qualité : car » on peut appliquer à la beauté ce que » Cicéron fait dire à Cotta de la di- » vinité, qu'il est plus aisé de détermi- » ner ce qu'elle n'est pas, que de dire » ce qui la constitue : il en est en quel-

(*) De l'Art, chez les anciens.

» que sorte de la beauté et de la lai-
» deur, comme de la santé et de la
» maladie ; celle-ci se fait sentir, non
» pas celle-là..... Vouloir donner une
» idée de son essence, est une entrepri-
» se qui a été souvent tentée, sans qu'on
» ait pu la mettre à exécution : si cette
» idée était d'une évidence géométrique,
» le jugement des hommes sur la beau-
» té ne varierait pas tant ».

CHAPITRE III.

Sentiment des Grecs. La beauté d'un objet est l'expression des qualités qui conviennent à sa nature. Raisons de la différence des goûts chez les diverses nations et chez les individus.

Les anciens avaient, sur la beauté, des idées bien plus vastes, bien plus élevées; ils ne la regardaient point comme un assemblage mécanique de perfections purement matérielles. Ils remarquèrent que tous les objets de la nature ont une forme qui leur est propre; que cette forme est assez généralement constante dans chaque espèce, et que les individus qui s'éloignaient en plus ou en moins de cette forme, étaient moins

agréables à la vue; ils remarquèrent que la même forme qui déplaisait dans un objet, était désagréable dans un autre. Ils ont dû en conclure que la nature de chaque objet étant différente, leur beauté devait aussi être différente; et que, par exemple, ce qui faisait qu'un chien était beau, aurait produit la laideur dans un cheval (*); comme les formes qui plaisent dans un homme déplairaient dans une femme. Ce raisonnement était bien simple; il devait les conduire à la vérité : suivons-le.

Puisque la beauté est différente selon la différente nature des objets, la beauté n'est donc autre chose que l'expression des perfections de l'objet. On pourra donc dire qu'une chose est belle quand elle a les perfections de sa nature.

(*) Arrien, Propos d'Epictète.

La beauté ne consiste donc pas dans telle forme déterminée, mais dans le rapport de ces formes avec les fonctions auxquelles elles sont destinées (*); elle ne consiste pas dans tel coloris en particulier, mais dans ce coloris qui résulte de la parfaite disposition des organes. C'est ainsi que la couleur vermeille, qui nous charme, par-

(*) Placez la beauté dans la perception des rapports, et vous aurez l'histoire de ses progrès depuis la naissance du monde jusqu'aujourd'hui; choisissez pour caractère différentiel du beau en général telle autre qualité qu'il vous plaira, et votre notion se trouvera tout à coup concentrée dans un point de l'espace et du tems. La perception des rapports est donc le fondement du beau : c'est donc la perception des rapports qu'on a désignée dans les langues sous une infinité de noms différens, qui tous n'indiquent que différentes sortes de beau. *Dict. Encyclop.*

ce qu'elle est, chez un Européen, le signe de la jeunesse, de la fraîcheur et de la santé, nous déplaîrait chez un nègre.

La beauté n'est donc autre chose que l'excellence des objets rendue visible : c'est la bonté écrite.

Tel était le sentiment des Grecs, ces dignes admirateurs de la nature ; le même mot dans leur langue signifie *beau* et *bon*. Zénon appelait la beauté, *la fleur de la vertu* ; la nommer ainsi, c'était l'embellir encore ; Platon enseignait la même doctrine : *La beauté*, dit-il, *est l'éclat et la splendeur de la bonté. — Il n'y a de beau pour l'âme comme pour les yeux que les objets véritablement bons et utiles.*

On trouve le même sentiment exprimé de cent manières différentes chez presque tous les philosophes grecs : *Rien n'est beau que ce qui est bon ;*

rien n'est bon que ce qui est utile. — Tout ce qui nous paraît beau, nous le trouverons bon, si nous y prenons bien garde. — La connaissance du beau nous serait inutile, si elle n'était pas la connaissance du bon, etc.

La beauté sera donc l'expression de toutes les qualités physiques et morales qui conviennent à la nature de l'objet dans lequel elle se fait remarquer.

Appliquons ce principe à l'espèce humaine, et nous verrons que les traits distinctifs de la beauté, chez l'homme comme chez la femme, ne sont que l'expression des qualités qui sont propres au but que la nature s'est proposé. Mais pourquoi esquisserais-je un tableau qu'un habile littérateur a fait avec tant de succès? Mes lecteurs me sauront gré de placer ici ce passage de Marmontel, qui sera le développement complet des idées que je viens d'exposer.

· Quelle a été l'intention de la na-
re à l'égard de l'espèce humaine?
» Elle a voulu que l'homme fût propre
» à travailler et à combattre, à nourrir
» et à protéger sa timide compagne et
» ses faibles enfans. Tout ce qui, dans
» la taille et dans les traits de l'homme,
» annonce l'agilité, l'adresse, la vigueur,
» le courage; des membres souples et
» nerveux, des articulations marquées,
» des formes qui portent l'empreinte ou
» d'une résistance ferme, ou d'une action
» libre et prompte; une stature dont l'é-
» légance et la hauteur n'aient rien de frê-
» le, dont la solidité robuste n'ait rien de
» lourd, ni de massif; une telle corres-
» pondance de parties l'une avec l'autre,
» une symétrie, un accord, un équilibre
» si parfait que le jeu mécanique en soit
» sûr; des traits où la fierté, l'assuran-
» ce, l'audace, et (pour une autre cau-
» se) la bonté, la tendresse, la sensibilité

» soient peintes ; des yeux où brille une
» âme à la fois douce et forte, une
» bouche qui semble disposée à sourire
» à la nature et à l'amour ; tout cela,
» dis-je, composera le caractère de la
» beauté mâle d'un homme ; et dire d'un
» homme qu'il est beau, c'est dire que
» la nature, en le faisant, a bien su ce
» qu'elle faisait, et qu'elle a fait ce qu'el-
» le a voulu.

» La destination de la femme a été
» de plaire à l'homme, de l'adoucir, de
» le fixer auprès d'elle et de ses enfans.
» Je dis de le fixer ; car la fidélité est
» d'institution naturelle : jamais une
» union fortuite et passagère n'aurait
» perpétué l'espèce ; la mère allaitant
» son enfant ne peut vaquer, dans l'é-
» tat de nature, ni à se nourrir elle-mê-
» me, ni à leur défense commune ; et
» tant que l'enfant a besoin de mère,
» l'épouse a besoin de l'époux. Or, l'in-

» térêt qui, dans l'homme, est faible et
» peu durable, ne l'aurait pas seul re-
» tenu : il fallait à l'homme sauvage
» et vagabond d'autres liens que ceux
» du sang : l'amour seul a rempli le vœu
» de la nature, et le remède à l'incons-
» tance a été le charme attirant et domi-
» nant de la beauté.

» Si l'on veut donc savoir quel est le
» caractère de la beauté de la femme,
» on n'a qu'à réfléchir à sa destina-
» tion. La nature l'a faite pour être
» épouse et mère, pour le repos et le
» plaisir, pour adoucir les mœurs de
» l'homme, pour l'intéresser, l'attendrir.
» Tout doit donc annoncer chez elle la
» douceur d'un aimable empire.

» Deux attraits puissans de l'amour
» sont le désir et la pudeur : le carac-
» tère de la beauté sera donc sensible et
» modeste.

» L'homme veut attacher du prix à

» sa victoire, il veut trouver dans sa
» compagne son amante et non son es-
» clave; et plus il verra de noblesse
» dans celle qui lui obéit, plus vivement
» il jouira de la gloire de commander :
» la beauté de la femme doit donc être
» mêlée de modestie et de fierté.

» Mais une faiblesse intéressante at-
» tache l'homme en lui faisant sentir
» qu'on a besoin de son appui : la beauté
» de la femme doit donc être craintive;
» et pour la rendre plus touchante, le
» sentiment en sera l'âme ; il se peindra
» dans ses regards, il respirera sur ses
» lèvres, il attendrira tous ses traits :
» l'homme, qui veut tout devoir au
» penchant, jouira de ses préférences,
» et dans la faiblesse qui cède, il ne ver-
» ra que l'amour qui consent. Mais le
» soupçon de l'artifice détruirait tout;
» l'air de candeur, d'ingénuité, d'inno-
» cence, ces grâces simples et naïves

» qui se font voir en se cachant, ces se-
» crets du penchant retenus et trahis par
» la tendresse du sourire, par l'éclair é-
» chappé d'un tendre regard, mille
» nuances fugitives dans l'expression
» des yeux et des traits du visage sont
» l'éloquence de la beauté; dès qu'elle
» est froide elle est muette.

» Ce grand ascendant de la femme
» sur l'homme lui vient de la secrète
» intelligence qu'elle se ménage avec lui
» et en lui-même à son insçu : ce discer-
» nement délicat, cette pénétration vi-
» ve doit donc aussi se peindre dans les
» traits d'une belle femme, et surtout
» dans ce coup d'œil fin qui va, jusqu'aux
» replis du cœur, démêler un soupçon
» de froideur, de tristesse, y ranimer la
» joie et rallumer l'amour.

» Enfin, pour captiver le cœur qu'on a
» touché et le sauver de l'inconstance,
» il faut le sauver de l'ennui, donner

» sans cesse à l'habitude les attraits de
» la nouveauté ; et toujours la même aux
» yeux de son amant, lui paraître tou-
» jours nouvelle. C'est-là le prodige qu'o-
» père cette vivacité mobile qui donne à
» la beauté tant de vie et d'éclat. Docile à
» tous les mouvemens de l'imagination,
» de l'esprit et de l'âme, la beauté doit,
» comme un miroir, tout peindre, mais
» tout embellir ».

En adoptant, comme je crois l'avoir prouvé, que la beauté est l'expression des perfections physiques et morales des objets, nous expliquerons facilement pourquoi la beauté n'est pas la même chez les diverses nations.

La constitution des hommes varie selon la constitution des pays qu'ils habitent ; le froid, la chaleur, les climats humides et les pays secs, les endroits élevés et les vallons marécageux, tout cela influe d'une manière plus ou moins

marquée sur nos organes et les modifie. Les résultats de cette modification doivent nécessairement se faire remarquer par des caractères extérieurs, et l'on doit concevoir facilement que les caractères extérieurs d'une Polonaise qui jouit de toutes les perfections de son sexe, doivent différer des mêmes caractères chez une Italienne: n'est-ce pas dire, en d'autres termes, que la beauté de la première doit différer de la beauté de la seconde? Il a dû résulter du même principe que chaque peuple n'a pu se former une opinion sur la beauté, que d'après les modèles que son pays lui offrait; car c'est là surtout que chaque individu trouve l'objet qui lui convient le mieux, l'objet que la nature a créé pour lui. C'est précisément ce que nous voyons partout; et chaque fois que l'on saura la forme et la couleur qui dominent dans les individus d'une nation, on connaîtra

le goût de cette nation; c'est ainsi que nous peignons le diable noir, parce que nous sommes blancs, et que les peuples noirs le représentent blanc.

Voltaire, qui avait un talent très-distingué pour tourner tout en ridicule, dit, en parlant du beau : « Demandez à un » crapaud ce que c'est que la beauté, le » grand beau, le *to kalon*? Il vous ré- » pondra que c'est sa crapaude avec » deux gros yeux ronds sortant de sa » petite tête, une queue large et plate, » un ventre jaune, un dos brun. Inter- » rogez le diable : il vous dira que le » beau est une paire de cornes, quatre » griffes et une queue. Consultez enfin » les philosophes, ils vous répondront » par du galimathias (*) ».

Je ne sais si Voltaire avait bien approfondi cette question; mais ce que je

(*) Dictionnaire philosophique, article *Beau*.

puis affirmer, c'est que la réponse du crapaud est à peu près ce qu'il y a de plus raisonnable dans l'article où j'ai trouvé ce passage. On peut en conclure que la beauté, ainsi que nous l'avons déjà prouvé, n'est point positive, mais qu'elle n'est que relative, comme l'a exprimé si naïvement La Fontaine dans la fable des Compagnons d'Ulisse changés en animaux par Circé. Ulisse court à celui qui avait été changé en ours, et lui dit :

Ah ! mon frère,
Comme te voilà fait ! Je t'ai vu si joli !
Ah ! vraiment, nous y voici,
Reprit l'ours à sa manière !
Comme te voilà fait ! comme doit être un ours.
Qui t'a dit que ta forme est plus belle qu'une autre ?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?
Je m'en rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.

C'est encore en reconnaissant que la beauté est l'expression des perfections

convenables à l'objet, que nous pourrons expliquer la différence des sentimens des individus sur la beauté. En effet ne doit-il pas y avoir autant de sortes de beauté qu'il y a de qualités différentes que les hommes cherchent dans les femmes? Par exemple, un homme d'un caractère simple et timide, d'une âme délicate et sensible, préférera cette blonde aux yeux bleus, au teint de lys, à la taille élégante et svelte, cette jeune divinité qui n'a presque rien de matériel, et qui, pour me servir de l'expression heureuse d'une femme d'esprit, *a l'air d'une pensée* (*). L'homme gai et vif fera consister la beauté dans l'éclat des yeux, la rondeur des traits, l'incarnat des joues. L'homme ardent préférera cette brune bien prononcée dont le long œil noir paraît faire jaillir l'étincelle; sa peau

(*) L'auteur de Valérie.

n'a pas cet éclat de la neige, éclat éblouissant, mais éclat souvent trompeur, comme tout ce qui éblouit : la blancheur et la froideur sont si souvent compagnes!

On a mille occasions de remarquer, et c'est une observation que j'ai faite plusieurs fois, que si deux hommes diffèrent essentiellement dans leur goût sur les caractères de la beauté, ces hommes différeront aussi essentiellement dans leurs goûts moraux : mais, pourra-t-on m'objecter, une belle femme paraît belle à tout le monde. Je pourrais d'abord nier la généralité de cette proposition; mais je veux bien la supposer vraie : qu'en résulte-t-il ? Que nous avons acquis depuis l'enfance toutes les idées reçues dans le pays où nous vivons; que ces idées se sont développées avec l'âge, perfectionnées par l'habitude de voir, par l'examen des beaux mode-

les, peut-être par la pratique ou l'étude des arts. Nous parlons donc alors d'après nos préjugés, d'après l'autorité, et non point d'après notre goût naturel et particulier. Tout le monde, dites-vous, trouve Olimpie parfaitement belle : j'en conviens; mais combien d'hommes, dans le nombre, dont l'avis pourrait se réduire à cette formule : Oui, je vois bien qu'Olimpie ressemble à peu près à ces belles statues que l'on a rapportées d'Italie ; elle est donc belle, mais, malgré cela, elle ne me plairait point : c'est une beauté que je n'aime pas.

CHAPITRE IV.

Avantages de la beauté. Son empire chez les Grecs. Prix qui lui sont décernés. Critique d'un passage de l'Encyclopédie. La beauté accompagne la santé et la vertu.

CE qui est beau, nous venons de le voir, est bon par sa nature. C'est, n'en doutons pas à cette expression si éloquente des perfections invisibles, qu'il leur faut attribuer cet empire irrésistible que, dans tous les tems et dans tous les siècles, la beauté a exercé sur les hommes.

La beauté et les bonnes grâces, dit un ancien philosophe (*), sont plus fa-

(*) Aristote.

vorables que les meilleures recommendations.

Parmi les sentences persanes, on trouve celle-ci : *Un peu de beauté vaut mieux que beaucoup de richesses.*

Nous trouvons le même sentiment exprimé dans cette maxime chinoise : *Plus un père aime son fils, mieux il l'instruit; plus une mère aime sa fille, mieux elle la pare* (*).

Mais c'est dans la Grèce surtout que la beauté a vu son triomphe complet. Nulle part elle ne reçut des honneurs aussi extraordinaires, nulle part elle n'inspira plus d'enthousiasme. Aussi

(*) Les Chinois ont une foule de maximes très-courtes et très-expressives ; j'ai distingué celle-ci : *La langue des femmes est leur épée, et elles ne la laissent pas rouiller;* ce qui prouve que les Chinois ne sont point barbares, puisqu'ils ont tant de rapports avec les nations civilisées.

combien de soin les habitans de ce climat heureux ne prenaient-ils pas pour augmenter ou pour conserver ce don précieux ! Ils s'occupaient de la beauté des enfans avant même qu'ils fussent nés, et c'est chez eux que naquit l'art de perfectionner l'espèce humaine, l'art d'avoir de beaux enfans. Ils portèrent leurs recherches si loin, qu'ils allèrent jusqu'à chercher les moyens de changer les yeux bleus en noirs.

Une belle femme, dans ce pays fortuné, était une déesse. Les personnages les plus distingués par leurs talens, leurs vertus ou leur rang, les plus illustres guerriers comme les plus savans philosophes, les rois mêmes étaient soumis à l'empire de la beauté. Voyez Laïs recevant les hommages des plus célèbres capitaines de son tems; Rhodope devenant l'épouse de Psammétique, roi d'Égypte; Lamia donnant à Démétrius un

superbe festin, pour lequel elle exige des contributions de la ville d'Athènes; Aspasie entraînant Socrate, enflammant Alcibiade, et subjuguant Périclès, dont elle devient l'épouse. Que dirai-je de plus?

Phrynée, citée devant les juges, allait perdre sa cause malgré l'éloquence de son avocat; elle s'avance vers ses juges, entr'ouvre sa robe, et la vue de ses charmes fait une impression plus vive que le talent de son orateur.

Pour une pomme on vit Pergame en feu;
Au paradis, Ève, pour une pomme,
Sonna l'alarme entre le Diable et Dieu:
Grâce à Phryné, nos Rhadamante en somme
Pour une seule en apercevaient deux:
Bien qu'on soit juge, on n'en est pas moins homme,
Et c'est pour vous, enfin, qu'on a des yeux.

Tel était l'empire de la beauté: on lui rendit même des honneurs presque

divins. Dans plusieurs villes, on institua des fêtes publiques, où l'on disputait le prix de la beauté. A Ténédos, dans cette île où, dit-on, aborda Pâris après l'enlèvement d'Hélène, des juges étaient établis pour décider de la beauté des femmes ; on donnait des prix à la plus belle. Le même usage était établi à Lesbos et dans le Péloponèse : il y avait même des villes où des hommes disputaient le prix de la beauté (*). *On pouvait pardonner cette émulation aux femmes*, disent naïvement les auteurs du Dictionnaire encyclopédique ; *mais il est fort étrange que les hommes aient aussi disputé ce prix*. Ces auteurs, en faisant cette réflexion, prouvent qu'ils n'ont pas compris le but moral de cette institution. Quelle était l'intention des Grecs en couronnant l'hom-

(*) Théophraste.

me le plus beau ? C'était de couronner l'homme qui, par la beauté de ses traits, annonçait une âme noble et généreuse; c'était de couronner l'homme qui, par la plus heureuse physionomie, annonçait toutes les vertus de son sexe, l'homme dans lequel la beauté extérieure annonçait la réunion des qualités physiques et morales, l'homme enfin dont on pouvait dire il est vertueux et fort : vertueux, il aimera sa patrie; fort, il saura la défendre : voilà l'homme que les Grecs couronnaient, et non pas un indolent Narcisse, comme pourraient le faire croire les auteurs de l'Encyclopédie. Aussi le prix que recevait le vainqueur, consistait en armes qu'il allait suspendre dans le temple de Minerve : le prix de la beauté était offert à la sagesse.

Ce sentiment des Grecs a été bien senti et justement apprécié par un auteur

moderne (*). « Pour admirer l'extérieur
» d'un homme, dit-il, les Grecs voulu-
» rent y reconnaître les signes d'une par-
» faite constitution physique, de la san-
» té, de la force, de l'adresse, de l'agi-
» lité; ils voulurent y reconnaître les
» signes de la sagesse, sans laquelle la
» force corporelle de l'homme serait
» inutile à son propre bonheur, et tout
» à la fois ceux de la bonté, sans laquelle
» sa force serait nuisible au bonheur de
» ses semblables; ils voulurent y recon-
» naître, pour tout dire en un mot, ces
» apparences de bien-être, de puissance
» physique et morale, de dispositions
» douces et humaines, qui font qu'un
» homme est agréable à voir, et si a-

(*) Emeric David, dont l'excellent ouvrage de *l'Art Statuaire* a été récemment couronné par l'Institut, ce qui me dispense tout à fait d'en faire l'éloge.

» gréable, qu'on ne se lasse point de le
» regarder. Celui-là seul fut beau, en
» qui l'on reconnut les signes d'une âme
» vertueuse dans un corps plein de vi-
» gueur : celui-là seul fut beau, en qui
» la perfection de l'âme répondit à celle
» du corps ».

Convenons donc avec les anciens que la beauté n'est pas une qualité purement matérielle, et dépendant uniquement de certaines dispositions mécaniques; c'est l'expression de la santé, de la bonté, de la vertu. Oui, la beauté est la compagne de la santé; qui de nous ignore le changement qu'un seul jour de maladie opère sur le plus beau visage? La beauté s'évanouit lorsque les fonctions se font mal; la plus jolie femme cesse d'être jolie lorsqu'elle est malade, et si elle devient si intéressante lorsqu'elle est en convalescence, si alors elle nous paraît encore plus charmante, peut-être, que

lorsqu'elle est en pleine santé, c'est par un effet de cette expression indéfinissable de plaisir et de bonheur que la nature imprime sur tout être qui, d'un état de souffrance, retourne à un état plus calme, et qui rentre en possession de toutes ses facultés.

Il y a une si étroite connexion entre la santé et la beauté, que l'on pourrait aussi dire que la beauté est le gage le plus assuré d'une bonne santé, et quelques médecins ont remarqué que dans les belles personnes la santé est moins sujette à éprouver des altérations, et que, lorsque la maladie survient, la nature a, dans ces personnes, des ressources plus nombreuses, plus complètes, et que les crises se terminent plus heureusement.

Le vice comme la maladie détruit aussi la beauté; mais nous aurons occasion de revenir sur cet objet lorsque nous

traiterons de l'influence des passions sur la beauté : nous verrons alors que, toutes choses égales d'ailleurs, la femme la plus vertueuse doit être plus belle ; de même qu'une belle femme doit être plus aimable, si elle n'a pas reçu l'influence maligne d'une foule de circonstances étrangères qui gâtent entièrement le plus beau naturel, et corrompent les meilleures dispositions.

Je pourrais appuyer le sentiment que j'ai exposé sur la nature du beau, par une foule d'autres considérations, mais qui deviendraient trop sérieuses pour cet ouvrage. Je n'oublierai point que j'écris surtout pour les dames ; je ne veux point, par des discussions abstraites, les occuper d'une manière pénible ; trop d'application donne aux traits d'un joli visage, une gravité qui en diminue le charme et l'élégance : en parlant de la beauté, je ne veux point la détruire.

CHAPITRE V.

*Erreur de l'auteur d'*Abdeker. *La beauté n'est pas tout ce qui plaît aux sens. On ne peut appeler beau ce qui plaît au goût et à l'odorat. En quel sens on peut dire* une belle voix. *Conclusion.*

Un médecin, plus galant que philosophe (*), a dit que la beauté était tout ce qui plaisait aux sens : ce médecin a, dans une très-petite phrase, renfermé une très-grande erreur. Mais puisqu'il faut que les docteurs se trompent aussi quelquefois comme le profane vulgaire,

(*) *Le Camus*, auteur d'*Abdeker*. Je le nomme afin d'éviter toute interprétation maligne.

mieux vaut-il encore que ce soit dans leurs romans que dans leurs ordonnances.

Tout ce qui plaît à nos sens ne peut pas être appelé beau. De toutes les choses qui tombent sous nos sens, il n'y a que celles qui tombent sous les sens de la vue et de l'ouïe qui peuvent être appelées belles. Les objets de l'odorat et du goût peuvent être bons, mais ils ne sont pas beaux; ainsi on ne dit point : ce melon a un beau goût, cette rose a une belle odeur. La beauté ne saurait appartenir aux odeurs ni aux saveurs, qui cependant flattent nos sens d'une manière si voluptueuse. La beauté n'est donc pas tout ce qui plaît à nos sens.

Pourquoi cela? pourquoi cette noble prérogative accordée aux sens de la vue et de l'ouïe, tandis qu'elle est refusée au goût et à l'odorat? Je n'ai trouvé nulle part une explication raisonnable de ce

fait. Est-ce, comme le dit un autre docteur (*), parce que les deux premiers jugent plus parfaitement leurs objets et qu'ils se trompent moins? non, sans doute. La vue, sur-tout, est le plus trompeur de tous les sens. Cherchons donc une cause mieux fondée.

Nous avons dit que la beauté était l'expression de la perfection des objets, que c'était le signe distinctif qui nous annonçait que ces objets possèdent toutes les qualités qui conviennent à leur nature; le sens qui pourra apprécier la beauté, sera donc celui qui, se combinant, pour ainsi dire, avec l'intelligence, pourra non-seulement atteindre l'objet, mais encore pénétrer ses rapports.

La vue, qui tout à la fois saisit la for-

(*) *Cureau de La Chambre*, médecin, auteur d'un très-bon livre, mais peu lu: *les Caractères des Passions*.

me et la couleur des objets, en aperçoit aussi les actions et les mouvemens; elle s'empare donc en même tems de la cause et de l'effet, elle peut donc, de concert avec l'intelligence, apprécier leurs relations.

L'ouïe n'a pas moins de rapports avec l'intelligence que la vue: que dis-je? ce sens n'est-il pas l'interprète de l'intelligence humaine? n'est-ce pas lui qui nous met en communication directe avec nos semblables? Les autres sens n'ont prise que sur les objets matériels et sensibles; celui-là perce jusqu'au fond de l'âme. Mon ami vient de parler, et mon oreille a pénétré le secret de son cœur, cette explication si naturelle ne prouve-t-elle pas encore que, dans toutes les langues, la beauté n'est que la perception des rapports. Mais, donnons un nouveau degré d'évidence à cette preuve, par une observation que personne, je le crois, n'a encore faite.

La voix a deux usages bien différens; elle produit la parole et le chant. Le but de la parole est de nous mettre en relation avec nos semblables; le but du chant est de plaire à nos oreilles par une succession de sons agréables et mélodieux. On dit une *belle voix* lorsqu'on parle du chant, mais l'usage ne veut point que l'on dise une *belle voix* lorsqu'on parle de la parole. On dira bien alors, pour exprimer la perfection de la voix, une voix *douce*, *sonore*, *agréable*, etc. Quelle est la raison de cette différence qui s'est établie dans la manière de caractériser la voix? Pourquoi la voix est-elle *belle* pour le chant, et ne l'est-elle pas pour la parole? Remontons toujours à notre principe, et faisons-en l'application.

La voix doit être agréable pour le chant. Si elle ne l'était pas, elle manquerait alors le but, qui est de plaire.

Cette qualité de la voix indique donc son rapport avec son but; c'est donc une beauté : une belle voix pour le chant, est donc une voix qui plaît, puisque le but du chant est de plaire.

Il n'en est pas de même pour la parole. Comme le but de la parole est d'exprimer sa pensée; que la voix soit agréable ou non, le but est toujours également rempli; dès que la voix existe, elle est par là même propre à son objet; ses qualités plus ou moins agréables n'indiquent aucun rapport avec son but: elles ne forment donc point ce qu'on appelle beauté.

Si cependant la voix, considérée comme organe de la parole, devenait l'instrument d'un art dont le but serait non-seulement d'exprimer sa pensée, mais encore de l'exprimer d'une manière agréable, alors on dirait aussi une belle voix : preuve nouvelle de la vérité de

notre principe. Le but de l'éloquence est de nous persuader, de nous plaire : on dit donc : cet avocat, cet orateur a une *belle voix*. Une voix désagréable peut bien être propre à communiquer ses pensées; elle n'est pas propre à l'art de la chaire ou du barreau. La voix est susceptible alors de beauté, puisqu'elle peut être plus ou moins propre à son but, et qu'elle a des signes extérieurs qui nous l'indiquent.

Nous venons de voir que la beauté n'est pas l'objet de tous les sens, qu'il n'y a rien de beau pour le goût et pour l'odorat. Je n'ai point parlé du tact : peut-il seul donner l'idée de la beauté? L'auteur de l'*Essai sur le beau* (*) prétend que non. J'oserai n'être pas de son avis. Il me semble que le tact, donnant une connaissance parfaite des formes,

(*) Le P. André.

s'empare d'une grande partie du domaine de la vue. J'ai souvent questionné des aveugles de naissance pour savoir s'ils avaient des idées sur la beauté des femmes ; plusieurs ont paru très-surpris que j'en doutasse.

Nous terminerons ici ce que nous avions à dire sur la nature de la beauté ; nous croyons avoir suffisamment développé l'opinion que nous venons d'obtenir. En adoptant cette opinion, que nous croyons la seule raisonnable, pourra-t-on s'empêcher de convenir que la beauté ne soit le bien le plus désirable, le don le plus précieux de la nature, puisqu'elle annonce la constitution intérieure la plus parfaite, les dispositions morales les plus heureuses, des passions douces qui ne seront exercées que pour notre bonheur et pour celui de nos semblables, la paix de l'âme, le calme enchanteur de l'innocence?

On m'objectera en vain que le tableau mobile de la société dément quelquefois cette théorie si satisfaisante; que les belles personnes ne sont pas toujours parfaites, et que souvent un corps difforme a caché une belle âme. Je sais cela; mais cette objection ne détruit pas mon système. Il est de l'essence de l'eau de garder un niveau parfait et de nous présenter une surface éclatante et polie; cependant ne voit-on pas souvent les fils impétueux de Borée agiter les flots de la mer et les soulever jusqu'aux cieux? Nous naissons avec des dispositions; mais ces dispositions peuvent être étouffées par mille causes différentes. Une belle personne ne peut être vicieuse par sa nature, puisque chez elle tout est parfait, puisqu'elle annonce toutes les qualités qui conviennent à son être; mais elle peut le devenir par mille causes qui lui sont étrangères, et qui, semblables au vent

du nord, viennent dessécher le germe prêt à se développer : ces eauses peuvent être les mauvais exemples présentés à la tendrc enfanec; les conseils pernicieux; les sociétés dangereuses; les chagrins continus, qui altèrent les humeurs; les contradictions violentes; les maladies, et surtout celles qui, altérant ou détruisant la beauté, font éclore le ver rongeur des regrets ou de l'envie; le luxe, assassin de la vertu, etc. Otez ees eauses étrangères, une belle personne sera toujours plus parfaite sous tous les rapports : la nature nous a faits pour être beaux comme pour être bons, et si l'on dit, en parlant d'une personne très-laide, *c'est un monstre*, n'est-ce pas dire, en d'autres termes, que la laideur est un état contre nature?

CHAPITRE VI.

Du goût des femmes pour la parure.

On a dit, il y a long-tems, que la parure était la moitié de l'existence des femmes : on l'a estimée trop peu ; consultez le sexe, et il vous répondra que cela vaut mieux.

Le goût de la parure est naturel au sexe : est-il louable? Oui, sans doute. La parure double la valeur d'une femme; elle augmente nos plaisirs et nos jouissances en relevant ses charmes : c'est le complément naturel de la beauté; et, sans la parure, une belle femme est un diamant, mais un diamant qui n'est pas monté, et qui attend qu'un artiste intelligent lui donne, par un brillant entourage, tout l'éclat dont il

est susceptible. Aussi l'Arioste, après avoir fait un tableau délicieux de la beauté d'Alcine, n'oublie-t-il point de faire venir l'art au secours de la nature, et il complète sa description par ces vers :

Si vous voulez terminer la peinture,
Imaginez tout ce que la parure,
Soumise au goût dans ses riches travaux,
Peut ajouter sur un corps sans défauts,
En respectant *la grâce* et *la nature*.

Ces vers renferment, pour ainsi dire, tous les principes de l'art de s'embellir par les ornemens extérieurs. Il faut que la parure soit *soumise au goût*, et surtout qu'elle respecte *la grâce* et *la nature*.

Les femmes ne s'écartent-elles jamais de ces sages principes ? Non, chaque fois qu'en se parant elles n'ont point d'autre but que celui de plaire; mais, à ce désir si naturel, si légitime, et qui si

souvent fait notre bonheur, se réunit presque toujours un autre désir, celui de briller par le faste, de lutter d'élégance avec une rivale, de l'emporter par l'éclat des ornemens, par la riches-se des bijoux, par le luxe et la magnificence.

C'est alors qu'oubliant cette exquise simplicité, et, si je puis m'exprimer ainsi, cette unité de parure qui est la véritable pierre de touche du bon goût, la femme, qui cherche à briller, entasse sur elle ornemens sur ornemens, invente chaque jour de nouveaux atours, et finit par éteindre ses charmes sous l'éclat de la magnificence.

Les femmes qui se surchargent ainsi d'ornemens superflus et si souvent ridicules, ont donc oublié qu'elles sont sorties charmantes des mains de la nature, que c'est cette bienfaisante nature qui les a parées de mille attraits enchanteurs,

Voyez la jeune Chloé! quinze printems composent son âge. Quelle fraîcheur! quel tendre coloris! quelles formes séduisantes! Ses yeux de la couleur du ciel sont élégamment surmontés de deux arcs d'ébène, les grâces vont entrouvrir sa bouche voluptueuse, et déjà deux rangs de perles paraissent éclore sur des roses. Elle sourit, et l'amour lui-même devient jaloux de son plus bel ouvrage. Sa taille élégante et fine charme l'œil en éveillant le désir, et le sein de cette nouvelle Hébé, agité par un sentiment qu'elle ne peut définir, porte dans l'âme un sentiment involontaire. Dites-moi, quel art pourrait embellir cette perfection céleste? la couvrirez-vous d'or ou de diamans? la chargerez-vous d'un luxe parasite? Non, non: chaque ornement cacherait une grâce, lui enleverait un charme. Une robe simple et légère, se courbant avec complaisance sur des formes

ravissantes ; des cheveux relevés avec goût, ou flottant avec grâce ; une simple rose : et voilà une de ces nymphes élégantes et légères dont l'Albane a embelli ses aimables compositions.

Plus une femme est jolie, moins elle a besoin d'ornement, et plus sa mise doit être simple quoique élégante. Cette vérité incontestable ne devrait-elle pas bien persuader les femmes que la perfection de la parure consiste dans la simplicité, le goût, l'élégance et la grâce, et non point dans la singularité de la mise, dans la nouveauté du costume, dans la richesse des étoffes, ou dans le luxe inutile et ruineux des bijoux. La vanité est presque toujours la compagne du mauvais goût.

Tout ce qui rend les femmes plus belles, tout ce qui fait ressortir avec avantage leurs charmes et les dons qu'elles ont reçus de la nature, leur appartient lé-

gitimement ; tout ce qui les rend plus brillantes et plus vaines, tout ce qui substitue chez elles le mérite du rang ou de l'opulence, au mérite que la nature leur a refusé, ne fait qu'augmenter leurs défauts, entretenir leur amour-propre, exciter les rivalités, et alimenter nos préjugés à nous-mêmes, en nous engageant quelquefois à donner une injuste préférence à des charmes flétris, revêtus de pourpre et d'or, tandis que nous négligeons de naïfs appas, qui, sans art et sans parure, languissent ignorés.

Quelques moralistes ont blâmé la parure : ils ont eu tort. D'abord, il est fort inutile de blâmer un goût essentiellement attaché à la nature du beau sexe, et, j'ose le dire, au but que la nature s'est proposé, goût qui s'est développé dès l'origine des choses, et qui durera nécessairement jusqu'à la cou-

sommation des siècles. Mais je dis plus : le goût de la parure est louable en lui-même. Il indique dans les femmes, et même dans les hommes, le goût de l'ordre et de l'exactitude, l'estime de soi-même et le respect pour ses semblables. Les hommes qui ont beaucoup étudié le monde, ont bien remarqué qu'il y a un rapport constant entre le caractère des personnes et leur habillement. Il est fort facile, pour un observateur attentif et intelligent, de juger les gens par leur mise. Ne distingue-t-on pas tout d'un coup, même dans les hommes (car il faut aussi dire quelque chose de mon sexe), ne distingue-t-on pas, dis-je, l'homme sage, par son extérieur simple, décent, également éloigné de l'affectation puérile et de la négligence cynique? Ne distingue-t-on pas celui qui, s'étant paré pour plaire, ne nous offre que des habits de bon goût, et

d'une forme élégante, des couleurs parfaitement assorties, de la grâce sans prétention, du goût sans afféterie? Ne distingue-t-on pas celui qui, ne cherchant qu'à briller, nous étale l'étoffe à la mode, fait admirer l'habit le plus bizarre, s'enorgueillit de la fantaisie du jour, ridicule ou non, et se pare des bijoux les plus nouveaux? Ne distingue-t-on pas celui qui néglige sa toilette par orgueil, par cynisme, ou par singularité?

Ainsi chacun porte sur soi le cachet de son caractère: n'en est-il pas de même des femmes? Oui, sans doute. Quel tableau j'aurais pu faire! mais j'ai trop bonne opinion de l'imagination de nos dames; elles composeront ce tableau critique beaucoup mieux que moi, et elles y trouveront bien plus de plaisir.

Le célèbre Lavater a remarqué, bien

judicieusement, que les personnes recherchées dans le goût de leur parure, et qui y donnent des soins assidus, portent la même exactitude dans leurs affaires domestiques, et dans les soins exigés dans l'intérieur des familles. Les jeunes personnes qui négligent leur toilette et qui s'occupent peu du soin de se parer, indiquent, par cela même, un défaut d'ordre, un esprit peu propre à s'occuper des détails du ménage, peu de goût, peu d'amabilité; elles seront négligentes sur tout. La jeune fille qui à quinze ans ne cherche point à plaire, sera femme désagréable et revêche à vingt-cinq. Jeune homme, prenez bien garde à cet indice : il n'est jamais trompeur.

Le goût de la parure est donc, je ne dirai pas seulement légitime chez les femmes; mais il est essentiel chez elles; il est le signe non équivoque des quali-

tés que nous y recherchons ; il indique la propreté, l'amabilité, l'esprit d'ordre et d'exactitude.

Que faut-il donc blâmer dans la parure? L'excès, le mauvais goût, la tyrannie de la mode et le luxe. La mode et le luxe! voilà les fléaux du bon goût, du bonheur particulier et des mœurs publiques! Mais ces deux objets méritent d'être traités séparément.

CHAPITRE VII.

De la propreté.

Il y a, dans la toilette des femmes, une partie bien essentielle, sans doute, et qui en fait le plus grand mérite aux yeux de l'homme délicat : c'est la propreté.

La propreté seule a droit de plaire, d'attirer l'œil, de satisfaire le goût,

d'exciter le désir ; la toilette, sans la propreté, manque son but; elle n'accuse qu'une prétention inutile, le mauvais goût, et des sentimens ignobles.

Un auteur moderne a bien mal défini la propreté, et en donne une idée bien mesquine en l'appelant *le voile de l'indigence* (*).

La propreté est cette qualité précieu-

(*) *La santé est le fard de la beauté, comme la propreté est le voile de l'indigence* (l'Ami des Femmes, p. 306). Cette phrase renferme deux idées fausses. La santé n'est point le fard de la beauté : le fard est inventé pour cacher l'objet sur lequel on l'applique; c'est un déguisement, et la beauté n'en a pas besoin. La santé est la compagne, la sœur de la beauté : toutes les deux se développent ensemble ; la santé fait briller la beauté de tout son éclat, mais elle ne la farde point. Il ne faut pas être supris cependant d'entendre un médecin médire de la santé, et, comme le

se qui d'une femme fait presqu'une divinité, en éloignant d'elle tout ce qui pourrait accuser les imperfections de la nature humaine.

Un soin exact du corps, des lotions fréquentes, du linge toujours blanc, qui jamais ne trahit l'effet inévitable de la transpiration et de la poussière, une peau toujours nette et brillante, des vêtemens qu'aucune souillure ne dégrade, et qui pourraient être les vêtemens d'u-

---

dit fort bien l'auteur de *la Double extravagance*, acte II, sc. 3 :

Tous ces gens-là, monsieur, à l'intérêt soumis,
Haïssent la santé jusque chez leurs amis.

On trouvera, dans l'*Ami des Femmes*, beaucoup de pensées comme celle que je critique ici. On voit que l'auteur a voulu faire des phrases brillantes : analysez-les, ce sont des mots qui ne signifient rien : *Sunt verba et voces pretereaque nihil*; mais je reviendrai particulièrement sur cet ouvrage.

ne nymphe, un soulier qui paraît n'avoir jamais touché la terre : voilà en quoi consiste la propreté.

On pourrait encore ajouter à tout cela le soin scrupuleux d'écarter tout ce qui pourrait indiquer des fonctions qui désenchantent l'imagination, en rappelant à l'adorateur que la divinité qu'il encense, n'est qu'une faible mortelle, soumise, comme lui, à tous les tributs exigés par l'impérieuse nature.

Les anciens étaient, sur ce point, beaucoup plus délicats que nous. Les femmes, chez eux, étaient des nymphes, rien chez elles ne démentait les grâcieuses images des poëtes qui les immortalisaient dans leurs ouvrages (*).

(*) Ovide a dit :

Plus charmante cent fois que la fière opulence,
La propreté ravit mon cœur sans violence.

Art d'aimer, chant 3.

Les Parisiennes sont peut-être aujourd'hui, en Europe, les femmes qui possèdent au plus haut degré cette précieuse qualité, cette extrême propreté qui les rend si séduisantes. Qu'elles sont encore bien éloignées cependant de la scrupuleuse délicatesse des Grecques et des Romaines!

A Rome et à Athènes les femmes ne pouvaient ni cracher, ni se moucher en public. Une Grecque enrhumée était obligée de rester dans son appartement, comme une Parisienne qui, le matin, a fait usage de sucre orangé ou de sel de seignette. La femme qui se serait rendue coupable de la violation de l'usage sur ce point, et qui se serait permis de cracher en public ou de se moucher, aurait été punie par le mépris ou par le ridicule, comme chez nous on punit, par le ridicule, l'indiscret personnage

qui, trop occupé peut-être de choses plus relevées, laisse échapper, sans le savoir, le mot de l'énigme du Mercure galant. Bref, les fonctions du mouchoir paraissaient tellement ignobles aux anciens, que l'infraction de la bienséance sur ce point seul suffisait pour rompre une tendre union, brouiller des amans, désunir des époux.

Nous trouvons, dans Juvénal, un passage qui nous prouve que l'habitude de se moucher non-seulement en public, mais même dans l'intérieur de sa maison, était quelquefois une cause de séparation. Cet auteur nous parle d'un homme qui, dégoûté de sa femme, envoie un affranchi lui signifier son congé : *Madame, vient lui dire un affranchi, faites votre paquet, et retirez-vous ; vous ne plaisez plus à monsieur, vous vous mouchez à chaque instant.*

sortez vite d'ici, et dépêchez-vous; une autre femme va venir, dont le nez sera toujours sec (*).

Les Romains étaient si délicats, que le mot *éponge* était chez eux un mot obscène, il n'était point permis de le prononcer.

Les Grecs et les Romains avaient bien raison. Combien les femmes seraient plus séduisantes, si jamais rien chez elle ne faisait évanouir les rêves brillans de notre imagination! Oui, femmes charmantes, vous êtes des divinités pour l'homme qui vous adore; mais un seul mot, un seul geste, et voilà le piédestal brisé.

Nous sommes moins exigeans que les

(*) Collige sarcinulas, dixit libertus, et exi;
Jam gravis es nobis, et sæpe emungeris, exi
Ocyus et propera; sicco venit altera naso.
Juv. sat. VI.

anciens; du moins nous permettons à nos femmes de se moucher; mais, il faut en convenir, elles ont bien abusé de cette permission.

Il fut un tems où les femmes avaient des poches. Là, se cachait le fidèle et discret dépositaire d'une sérosité trop abondante; le tribut payé à la faiblesse humaine échappait presqu'à l'œil, ce n'était qu'un court instant de faiblesse, et tout disparaissait aussitôt.

Mais les poches aussi disparurent. Vint alors le ridicule. — Quel mot! — N'importe, le ridicule était, je l'avoue, un peu moins décent que la poche; sans cesse présent à l'œil, il rappelait un peu trop clairement le souvenir de ses humbles fonctions. Mais, hélas! on vit disparaître aussi le ridicule, enveloppe heureuse qui laissait encore quelque carrière à l'illusion! Pour comble de malheur, notre sexe souvent remplaça le ridicule,

les hommes reçûrent le mouchoir, et les tendres amans qui croyaient soupirer pour une divinité, ne purent plus se dissimuler..... Qu'ai-je besoin d'en dire davantage? cela est clair, sans doute. Ils avaient tous la preuve en main. Ce n'était plus *Flore*, ce n'était plus *Hébé!* c'était tout bonnement *Adèle* ou *Sophie* attaquée d'un catarrhe nasal ou pulmonaire. Eh bien! Adèle ou Sophie, je vous souhaite une bonne nuit et une meilleure santé.

CHAPITRE VIII.

De l'usage du tabac.

O TROIS et quatre fois maudit soit l'Espagnol malencontreux qui, se promenant un beau matin dans le Juca-

tan (*), trouva cette plante fameuse avec laquelle on fabriqua la poudre noire et sale qui vint grossir le nez de nos belles, ternir la pureté de leur haleine, et augmenter encore l'impôt dégoûtant d'une fréquente émunction!

Maudit soit l'ambassadeur Jean Nicot, qui donna son nom au *pétun*, et qui crut faire un riche présent à une reine puissante, en lui envoyant sa fille adoptive, la jeune *nicotiane*, qui, toute fière de s'être élevée à la hauteur des fosses nasales de Catherine de Médicis, et d'avoir irrité la membrane pituitaire d'un nez royal, prit alors le nom pompeux d'*herbe à la reine* (**)!

(*) Province de la Terre-Ferme. Ce fut vers l'an 1520.

(**) Catherine de Médicis voulait donner son nom au tabac, et désirait qu'il s'appelât *Médicée* : elle ne put y réussir!

Maudits soient et ce grand prieur de France et ces deux cardinaux qui se disputèrent le ridicule honneur de perpétuer leur mémoire en donnant leur nom à cette poudre royale!

De toutes les modes inventées par le caprice, aucune n'est plus ignoble que la mode du tabac, qui était si généralement répandue.

Il ne faut pas cependant priver le tabac d'un honneur qu'il réclame à juste titre; soyons justes, et reconnaissons qu'en tout il se trouve toujours un peu de bien. La sagesse des nations a dit: *A quelque chose malheur est bon*, et c'est ici que nous pouvons faire une heureuse application de ce proverbe: le tabac n'eût-il d'autre avantage que d'avoir excité, dès sa naissance, une longue guerre civile entre les médecins, ce service doit l'absoudre en partie des tristes sensations qu'il nous a fait éprouver depuis.

Lorsque l'usage du tabac commença à s'établir, tous les médecins prirent parti pour ou contre ce nouveau sternutatoire, et plus de cent volumes furent écrits de part et d'autre sur ce sujet. Les docteurs fourrés oublièrent jusqu'à leur fameux *faciamus experimentum,* pour s'occuper uniquement du soin de soutenir, jusqu'à la dernière goutte de leur encre, l'opinion qu'ils avaient cru devoir adopter dans ce procès fameux. Combien de malades durent leur santé à cet heureux armistice! Mais enfin le procès se termina; les médecins s'ennuyaient de guerroyer entr'eux, ils retournèrent à leurs ateliers et recommencèrent à travailler leurs malades.

Le tabac sortit victorieux de ce procès, et son usage se répandit partout.

Je ne suivrai point ici l'histoire du tabac, qui serait cependant fort curieuse; mais je dois dire, à l'honneur de nos da-

mes, que, depuis un certain nombre d'années, elles en avaient à peu près abandonné l'usage.

Cependant, comme tout en France dépend de la mode, s'il plaisait à la mode de ramener cet usage dégoûtant, nous le verrions bientôt redevenir général. Nous en sommes menacés, dit-on: les femmes, depuis peu de tems, recommencent à porter de très-petites boîtes qu'elles appellent des *demi-journées*.

Il faut donc que les abus les plus ridicules reparaissent à certaines époques! n'a-t-on pas assez déclamé contre l'usage dégoûtant du tabac! Si les anciens avaient tellement en horreur les femmes qui se mouchaient devant eux, comment auraient-ils donc regardé celles qui auraient fait usage du tabac, si cet usage eût existé alors? Faudra-t-il donc encore aujourd'hui employer l'arme du ridicule contre cette sale préparation?

Ah! M. de la Mésangère (*), vous qui donnez quelquefois de si sages avis au beau sexe, vous qui entretenez une correspondance régulière avec nos jolies femmes, dites-leur bien tout ce qu'elles perdent d'attraits en prenant du tabac! Dites-leur que le tabac déforme le nez, tache la peau, gâte l'haleine, et communique une odeur désagréable! Dites-leur que le tabac s'oppose essentiellement à cette propreté si séduisante chez une jolie femme! Peignez-leur surtout l'embarras dans lequel elles vont jeter les poëtes-amans qui leur composent de si jolis vers. En effet, comment pourra-

(*) Auteur du *Journal des Dames et des Modes*, dans lequel on trouve souvent de jolies choses. Ce journal est le *Moniteur* du beau sexe; lui seul donne des nouvelles *officielles* des modes du jour. Aussi les autres journaux le copient-ils littéralement.

t-on, sans les offenser, parler de leur haleine parfumée, lorsqu'on saura qu'elle se mêle à l'odeur du tabac? Comment vanter la douceur de leurs baisers, lorsqu'on saura que cette douceur est un peu troublée par un voisinage importun? Comment les comparer à Vénus ou aux Grâces, puisqu'il est ridicule de peindre Vénus ou les Grâces qui prennent du tabac? Comment osera-t-on dire que les Ris se jouent sur leurs lèvres, que l'Amour se cache dans leurs yeux, si un mauvais plaisant s'avise de s'écrier : *Et le nez!....*

Pardon, mesdames, si, en parlant du tabac, j'ai cru devoir en rire. Eh! comment en parler autrement? Vous en rirez bien plus que moi, si la mode s'en passe, ou, ce qui vaudra mieux encore, si elle ne prend point.

Mais changeons de style: un sujet plus sérieux m'appelle.

CHAPITRE IX.

Du luxe des femmes.

LE superflu, chose si nécessaire,
A réuni l'un et l'autre hémisphère.

Cette idée plaisante de Voltaire est sans doute bien justifiée par nos mœurs. Le luxe est devenu si général que l'on peut dire, sans crainte de faire crier au paradoxe, que le superflu est aujourd'hui pour nous un objet de première nécessité. En sommes-nous plus heureux? Combien de gens se privent bien réellement du véritable nécessaire, pour étaler en apparence un peu de ce superflu, *chose si nécessaire?*

Lorsque j'ai dit précédemment que le goût de la parure était naturel et louable dans les femmes, on a bien vu que je ne voulais point parler du luxe des ha-

bits. Autant le goût et la coquetterie de l'ajustement sont naturels chez le sexe dont la principale destiuation est de plaire, autant le luxe s'écarte du but que la nature s'est proposé.

C'est le luxe qui, chez la jeune fille, crée des besoins nouveaux, des désirs qui ne sont pas avoués par la nature. C'est le luxe qui lui fait oublier l'homme qu'elle aime, pour celui près duquel elle n'éprouve aucun de ces tendres sentimens qui feraient son bonheur : le premier a su faire parler son cœur, il est vrai; le second a fait plus, il a su faire taire sa vertu, et l'or a obtenu ce qu'elle a pu refuser à l'amour. Le luxe est donc le premier germe de corruption, surtout dans la classe inférieure, classe nombreuse. Cette vérité est trop évidente pour que j'aie besoin de m'y arrêter plus long-tems.

On a beaucoup écrit pour et contre

le luxe : qu'on ne s'attende pas à me voir reproduire ici les divers argumens apportés par ses ennemis ou par ses partisans. J'adopterai sur le luxe, en général, le système que l'on voudra ; je ne me rangerai ni parmi ses ennemis, ni parmi ses partisans. Je veux donc bien convenir, avec ces derniers, s'ils le jugent à propos, que le luxe est essentiel à la prospérité des grands états, quoique intérieurement cela ne me paraisse pas très-bien prouvé. Mais je dirai une grande vérité, une vérité constatée par l'expérience de tous les siècles, par le témoignage de toutes les nations, c'est que le luxe des femmes détruit la population, détruit le bonheur particulier, détruit l'harmonie des familles, détruit les mœurs publiques, détruit jusqu'aux constitutions fondamentales des empires, et en opère enfin le bouleversement total. De cette vérité il faut conclure

qu'en supposant même que le luxe général dût être encouragé, le luxe des femmes devrait être sévèrement réprimé par les lois.

Ma conclusion paraîtra bien sévère : elle n'est que juste, si la proposition d'où je la déduis est vraie : examinons-la.

Le luxe s'oppose à la véritable destination des femmes ; la dépense exorbitante qu'exige l'entretien d'une toilette recherchée intimide les hommes et surtout les hommes sages, et les empêche de songer à un établissement sérieux, établissement qui ne leur présente bien souvent, aujourd'hui, d'autre perspective que le honteux gaspillement de leur fortune ; le jeune homme alors, pour se soumettre aux chances incertaines de l'union légale, cherche une femme dont la fortune puisse, en quelque sorte, le dédommager d'avance de la dépense fu-

ture. L'argent devient donc l'unique mérite: l'argent tient lieu de figure, de talens, d'amabilité. Adieu, beauté! adieu, grâces naïves! adieu, vertus douces et paisibles! vous n'êtes plus qu'un vain nom! Adieu, tendre amour! ce n'est plus vous désormais qui réunirez deux jeunes cœurs! L'amour!.... Qu'ai-je dit?.... La petite maîtresse qui vient de lire ce mot, hausse les épaules de pitié, et se moque du gothique auteur qui vient d'accoler d'une manière si ridicule l'amour et le mariage. Il est bien question d'amour, dira-t-elle, lorsqu'on prend un mari! pour moi, si jamais j'épouse, je veux un homme bien riche; je l'aimerai toujours assez s'il satisfait toutes mes fantaisies: il est si agréable d'avoir de jolis appartemens, une voiture à la mode, un riche écrin, de varier sans cesse sa parure, d'humilier toutes ses rivales par l'éclat et par la magnificence...Ce que

je viens d'écrire, qui de nous ne l'a pas entendu dire plusieurs fois! Ainsi pensent les femmes dans les siècles de luxe. Aussi est-ce dans les siècles de luxe que le mariage est décrié; c'est alors que cette union devient plus rare; c'est alors que l'homme même qui a contracté cette union, en redoute les fruits, et que ce qui devait en être la plus douce récompense, en devient le fléau.... Ainsi le luxe est l'assassin de la postérité!

A mesure que le mariage devient plus rare, on voit se multiplier à l'infini cette classe de femmes inutiles qui ne prennent pas même la peine de jeter le voile de l'illusion sur les faux plaisirs que nous allons chercher chez elles; prêtresses stériles de l'Amour, chacun de leurs sacrifices à Vénus est un larcin fait à la population: telle la mouche paresseuse va piller inutilement

dans le calice des fleurs la poussière précieuse avec laquelle l'abeille aurait produit le miel.

Mais si la fortune de l'époux ne suffisait pas au luxe dévorateur de sa chère moitié, ai-je besoin de peindre le désordre, l'intrigue, la corruption, l'honneur de la femme éclipsé par une insatiable avidité; le bonheur s'éloignant, la mésintelligence et la discorde s'introduisant dans l'intérieur avec tous les maux qui l'accompagnent?... Mais tirons le rideau sur ce tableau, malheureusement trop fidèle, du luxe des femmes.

Ce n'est pas tout encore; les femmes sont séduisantes, elles sont adroites; nous sommes faibles, nous les aimons, même malgré leurs défauts. L'amour-propre des hommes subsiste encore lorsque l'amour n'existe plus. On veut avoir une jolie femme, non pas toujours parce qu'on l'aime, mais parce que c'est

une jolie femme. Tel est l'empire que les femmes exercent sur nous! Chez bien des hommes la possession d'une belle femme est encore une gloire, lors même qu'elle cesse d'être un plaisir! C'est sous un autre nom payer toujours à leurs charmes le même tribut d'hommages. Mais, dans un siècle où les femmes sont dissipatrices, que fera l'homme qui voudra les captiver? La réponse est facile : il semera l'or. Ainsi, même chez l'homme, tout sera sacrifié à la soif de l'or, puisque l'or seul pourra lui procurer tous les objets de ses désirs.

De là cette avidité de richesses si funeste à toute autre espèce de mérite; de là le crédit, les honneurs, la considération et l'estime même prodigués aux richesses; de là la mauvaise foi du marchand, la duplicité dans les affaires, la partialité du juge, l'intrigue du factieux, la hardiesse du conspirateur; de là tous

les abus, tous les crimes qui désolent la société, troublent l'ordre, et corrompent la masse entière de la nation. C'est la soif de l'or et le désir, bien souvent, de l'offrir à une femme ambitieuse ou intrigante, qui fait agir le bras du traître, qui aiguise le poignard de l'assassin, et qui peut-être a fait détonner l'infernale machine! Combien de crimes on éviterait si le luxe des femmes était sévèrement réprimé par les lois!

Mais, dira-t-on, pourquoi blâmer de préférence le luxe chez les femmes? Pourquoi! parce que chez elles il fait des progrès bien plus rapides, et que rien ne peut arrêter, lisez l'histoire du luxe des dames romaines; parce que, chez les femmes, aucune considération, quelle qu'elle soit, ne peut s'opposer au torrent dévastateur de ses désirs; parce que les femmes, une fois lancées dans la carrière des jouissances, n'y voient

jamais de bornes : extrêmes en tout, elles dévoreraient en un instant la fortune de dix familles; voyez Cléopâtre.

Pourquoi ! parce que les femmes ne sont jamais satisfaites, et que les plaisirs du luxe, comme tous les autres, les lassent sans les rassasier encore (*).

Pourquoi ! parce que le luxe, dont elles sont environnées, leur donne une influence trop grande, influence toujours funeste à tout ce qui les environne.

Mais comment réprimer le luxe? sera-ce par des lois somptuaires, qui ne permettraient qu'aux classes les plus élevées l'usage des matières les plus précieuses? Non, sans doute : le grand nombre de lois que l'on a faites sur ce sujet, en prouve assez l'inutilité. Permettre les objets de luxe aux grands, c'est

(*) Et lassata.... nondum satiata...
Juvénal.

donner du mérite à ces objets, c'est en doubler le prix aux yeux de la multitude. Ce n'est point ainsi que Zaleucus corrigea le luxe effréné des Locriens; ce fut aux personnes les plus distinguées qu'il défendit les choses superflues : par ses lois, aucune femme de condition ne pouvait se faire suivre par plus d'une esclave, à moins qu'elle ne fût ivre; il ne permit les joyaux d'or et les broderies qu'aux courtisannes, les bagues qu'aux hommes décriés par leurs mœurs.... Ces lois eurent tout l'effet qu'il devait en attendre, tandis que les nombreuses lois de nos rois sur cet objet n'ont fait qu'enflammer la cupidité et le désir de posséder les brillantes futilités que l'on voulait interdire. Je pourrais développer davantage ce sujet, mais je n'ose. Il n'est pas toujours bon de crier contre les abus; tant de gens en vivent! et chez ces gens-là le bien particulier l'em-

porte toujours sur le bien public. Je laisse donc en paix tous les messieurs *Josse* et les messieurs *Guillaume*, et, pour ne point troubler leur repos, je termine paisiblement ce chapitre.

CHAPITRE X.

De la mode.

Il est une déesse inconstante, incommode,
Bizarre dans ses goûts, folle en ses ornemens,
Qui paraît, fuit, revient, et naît dans tous les tems :
Protée était son père, et son nom est la mode.

Voltaire a parfaitement peint, dans ces quatre vers, cette divinité à laquelle tous les âges, toutes les conditions viennent rendre un servile hommage, et qui sait même faire courber la sagesse sous le joug de la folie, par la menace du ri-

dicule; cette divinité, qui n'a pas encore trouvé d'incrédules, divinité dont le culte est établi partout, qui compte des temples dans toutes les contrées, mais dont la métropole est à Paris.

C'est une chose bien étonnante que ce pouvoir prodigieux de l'opinion, qui tour à tour proscrit ce que naguère elle approuvait; nous oblige à plier le genou devant l'idole qu'elle doit renverser bientôt; fait trouver aujourd'hui de la grâce à une forme qui nous paraissait ridicule hier.

On accuse peut-être trop légèrement les femmes d'inconstance, on leur fait un crime d'un goût que nous leur avons peut-être inspiré. Cette inconstance, qu'elles portent à l'excès, il est vrai, pour les objets qui les embellissent, ou les parent, accuse peut-être notre légèreté plutôt que la leur. Elles craignent d'être les mêmes, parce qu'elles se dé-

sient un peu de notre constance, elles se renouvellent, pour ainsi dire, tous les jours, afin d'offrir de nouveaux motifs à nos hommages; elles veulent nous fixer par notre inconstance même, et savent très-bien qu'il faut voltiger pour suivre un cœur français.

Je n'oserais affirmer que ce motif soit la seule cause de la mobilité des modes; plusieurs autres causes s'y réunissent quelquefois, et sont moins flatteuses pour notre sexe; mais conservons au moins, s'il est possible, l'heureuse illusion qui souvent est ce qu'il y a de plus réel dans nos plaisirs.

Pour moi, je suis bien persuadé que lorsque les hommes seront un peu moins futiles, les femmes seront un peu moins légères. Le but des femmes est de plaire, et leur esprit observateur et fin sait parfaitement bien ce qui nous plaît. Les moyens qu'elles emploient sont donc

raisonnés d'après nos inclinations particulières : ainsi l'appât sous lequel se cache l'hameçon perfide, est toujours conforme au goût du poisson que l'on veut prendre. Si les femmes se trompent, ce n'est point dans la théorie, c'est quelquefois, comme nous allons le voir, dans l'exécution : elles tirent de fausses conséquences d'un principe vrai.

Quelques auteurs ont fait l'éloge de la mode, en la considérant sous le rapport économique et politique; ils y ont vu une branche de commerce intéressante et productive, une véritable mine d'or utile à tous les états qui savaient l'exploiter habilement, un accroissement de luxe nécessaire à la circulation générale : ces auteurs ont eu tort.

On a beaucoup raisonné et déraisonné sur le luxe, et si l'on rassemblait tout ce que ses partisans et ses ennemis en ont dit, on verrait que les argumens

en sa faveur le cèdent peut-être à ceux que l'on a proposés contre lui ; mais nous avons déjà parlé du luxe des femmes, ce n'est donc pas sous ce point de vue que nous considérerons ici la mode.

Nous n'examinerons dans la mode que ce pouvoir tyrannique qu'elle exerce sur nous, et qui, comme je l'ai déjà dit, nous fascine les yeux au point de nous faire trouver des charmes dans les objets que nous avions condamnés, et de nous faire rire de ce qui nous séduisait naguère ; aveuglement bien étrange, sans doute, et contre lequel on a sans cesse déclamé.

Le peuple français est sans contredit le peuple de l'univers le plus humblement soumis à ce tyran. Ceci me rappelle une caricature assez singulière. Le peintre avait représenté les différens peuples de l'univers ; chacun d'eux était vêtu selon l'usage de son pays ; mais le

Français était nu, et il portait sous le bras un paquet; au dessous le peintre avait écrit ces mots : Comme celui-ci change de goût à chaque instant, nous lui donnons son étoffe, afin qu'il se fasse habiller comme il le jugera à propos.

Le peintre a pu puiser cette idée dans un livre italien, imprimé il y a fort long-tems, qui rapporte l'anecdote suivante : Un fou allait tout nu par les rues, portant une pièce d'étoffe sur son épaule. Quand on lui demandait pourquoi il ne s'habillait pas, puisqu'il avait du drap : « C'est, répondait-il, » que j'attends pour savoir à quoi se » termineront les modes, parce que je » ne veux pas employer du drap à un habit qui, dans peu, ne me servirait plus » à cause de quelque nouvelle mode ».

Ce goût pour le changement est très-ancien en France; Montaigne le reprochait déjà à ses compatriotes, et c'est du

peuple français qu'il dit : « Je me plains
» de sa particulière indiscrétion, de se
» laisser si fort piper et aveugler à l'au-
» torité de l'usage présent, qu'il soit ca-
» pable de changer d'opinion et d'idées
» tous les mois, s'il plaît à la coutume ;
» et qu'il juge si diversement de soi-
» même. Quand il portait le busc de
» son pourpoint entre les mamelles, il
» maintenait par vives raisons qu'il é-
» tait en son vrai lieu : quelques années
» après le voilà avalé jusqu'entre les
» cuisses, il se moque de son autre u-
» sage, le trouve inepte et insupporta-
» ble. La façon de se vêtir présente lui
» fait incontinent condamner l'ancienne,
» d'une résolution si grande, et d'un
» consentement si universel, que vous
» diriez que c'est quelqu'espèce de ma-
» nie qui lui tourne-boule ainsi l'enten-
» dement, parce que notre changement
» est si subit et si prompt en cela, que

» l'invention de tous les taillenrs du » monde ne saurait fournir assez de » nouvelletez, il est forcé souvent que » les formes méprisées reviennent en » crédit, et celles-là même tombent en » mépris tantôt après ».

Que dirait Montaigne, si, revenant aujourd'hui au milieu de nous, il voyait à quel point s'est accru cet amour bizarre des *nouvelletez*, ce goût si général pour le changement; s'il voyait nos aimables Françaises uniquement occupées du soin de varier, sans autre motif que celui de varier; s'habiller aujourd'hui tout différemment qu'hier, non pas pour être mieux, mais pour le seul plaisir d'être autrement; quitter un joli costume, non pas pour en prendre un plus joli, mais pour en prendre un que personne n'ait encore vu ?

Mais la mode a bien autrement étendu son empire en France; elle ne s'est

pas contentée de dicter des lois aux grâces, de décider de la forme de nos habits, de la couleur de nos étoffes, ou du nombre de plis à donner au jabot d'un élégant : elle a soumis encore à son pouvoir invisible les arts, les sciences, le langage, les maladies même, et l'art de les guérir. Il serait de très-mauvais ton d'employer un médicament qui n'est plus à la mode; ce serait se guérir trop bourgeoisement, et lorsque l'on a eu ce tort, on peut bien s'applaudir de la guérison, mais on ne peut pas s'en vanter.

Ce serait une chose extrêmement curieuse que de lire les annales de médecine depuis deux cents ans! Aucun journal, peut-être, ne présente une ressemblance aussi parfaite avec le Journal des Dames et des Modes. Dans le Journal des Dames, nous voyons des bonnets et des robes remplacés successivement par d'autres bonnets et d'autres robes; dans

le Journal de Médecine, nous voyons des systèmes et des procédés remplacés par d'autres systèmes et d'autres moyens curatifs : c'est ainsi que nous avons vu les bains chauds à la mode, ensuite les bains froids, qui, à leur tour, ont été proscrits, pour être remplacés par le retour des bains chauds ; on a vu la saignée devenir le remède universel, on convint ensuite qu'elle tuait fort bien les malades ; l'eau a long-tems tout guéri, et Marie Saint-Ursin nous dit aujourd'hui que le vin a guéri des malades qui seraient morts si le médecin était venu à tems pour les médicamenter (aveu précieux dans la bouche d'un médecin) ; pendant assez et trop long-tems on a purgé, la mode voulut ensuite que l'on fît vomir ; on a vanté tour à tour, comme moyen curatif, la transfusion du sang, le vin émétique, l'électricité, le magnétisme, le mesmé-

risme, le galvanisme, l'inoculation, le quinquina et les marrons d'inde, le phosphore, la glace, la gélatine, la vaccine, etc., etc., etc. Demain on vantera un nouveau procédé, de même que demain le Journal des Modes nous donnera de nouveaux chapeaux et de nouvelles robes. Dans l'un et dans l'autre journal vous voyez le système du jour universellement prôné, ensuite universellement décrié : dans l'un vous voyez la mode la plus jolie durer le moins long-tems, précisément parce qu'elle est jolie, que tout le monde s'en empare, et qu'il est de mauvais ton d'être comme tout le monde; dans l'autre vous voyez le remède le plus simple bientôt décrié, parce qu'il devient à la portée de tout le monde, que tout le monde s'en emparerait, ce qui dérogerait à la dignité et à la prospérité de l'art médical : dans le Journal des Dames, la mode

du jour est toujours la seule avouée par le bon goût; dans le Journal de Médecine, le système du jour est le seul avoué par la science; et cependant chaque jour voit tristement démentir l'oracle de la veille; chaque jour nos jolies marchandes de modes nous séduisent par de nouvelles formes, et chaque jour nos graves docteurs nous épouvantent par de nouveaux procédés. Pardon, messieurs, mais je pensais aux quarante-huit verres d'eau! quarante-huit!

Je pourrais multiplier les traits de ressemblance que le Journal de Médecine peut avoir avec le Journal des Modes, mais on m'accuserait de vouloir établir une comparaison injurieuse entre les Grâces qui chiffonnent la gaze, et les Parques qui tiennent le fil de nos jours. Je me tais donc pour laisser parler un médecin, cette autorité n'est point suspecte en pareille matière.

« Les sciences qui, par la grandeur
» et par la dignité de leur caractère,
» sembleraient ne jamais devoir se cour-
» ber sous le joug honteux de la mode,
» ne peuvent cependant pas toujours
» s'en affranchir. La médecine même
» lui paie son tribut; elle ne se contente
» pas de prôner avec engoûment beau-
» coup de remèdes nouveaux, dont la
» plupart sont sans vertus, et les autres
» plus nuisibles que profitables; il ne
» lui suffit pas de mettre sur le trottoir
» des docteurs dont les moyens de par-
» venir fourniraient un excellent para-
» graphe au chapitre des réputations
» usurpées, il faut encore que son in-
» fluence s'étende jusque sur les com-
» binaisons les plus savantes de la phy-
» siologie. Et c'est ainsi que les mala-
» dies organiques sont devenues à la
» mode : on en voit partout aujourd'hui.
» Celles du cœur, chez les femmes sur-

» tout, sont les plus en vogue; et quoi-
» qu'elles soient toutes réputées mortel-
» les aux yeux des gens de l'art, cepen-
» dant on en a vu de bien constatées se
» terminer très-heureusement par un
» accouchement naturel.... (*) ».

Mais revenons à notre objet, à la mode proprement dite, cette orgueilleu-

---

(*) *Beauchêne*, docteur médecin. Je remarquerai ici, en passant, que, si l'on voulait faire une histoire critique fort amusante de la médecine, ce serait dans les ouvrages des médecins qu'il faudrait aller chercher l'épigramme. Molière n'a été qu'un satirique très-modéré, auprès du docteur Guy-Patin. Ceux qui voudront, en se divertissant, apprendre le secret du corps, n'ont qu'à lire les mémoires produits dans les procès fameux que les médecins de Rouen et de Marseille intentèrent aux apothicaires vers la fin du dix-septième siècle. C'est aussi un médecin anglais, Samuel Garth, qui a fait en vers le *Dispensary*, ou la Guerre entre les Méde-

se rivale de la nature, et qui ne règne souvent qu'aux dépens des grâces et de la beauté.

Les femmes, jalouses en tout tems de conserver, et peut-être même d'augmenter l'empire qu'elles ont sur notre sexe,

---

cins et les Apothicaires de Londres, poëme en 6 chants, dont Voltaire a traduit ainsi l'exorde :

Muse, raconte-moi les débats salutaires
Des médecins de Londre et des Apothicaires:
Contre le genre humain si long-tems réunis,
Quel Dieu, pour nous sauver, les rendit ennemis?
Comment laissèrent-ils respirer leurs malades,
Pour frapper à grands coups sur leurs chers camarades?
Comment changèrent-ils leur coiffure en armet,
La seringue en canon, la pilule en boulet?
Ils connurent la gloire : acharnés l'un sur l'autre,
Ils prodiguaient leur vie, et nous laissaient la nôtre.

n'avaient point d'armes plus puissantes que celles de la beauté, et pour donner plus de force à cet attrait enchanteur, elles ont appelé l'art au secours de la nature; l'art, allié si souvent dangereux!

Alors naquit le goût de la toilette (c'est dire assez que ce goût est aussi ancien que le monde), goût généralement répandu, et que l'on rencontre chez le sauvage qui va nu, comme chez l'Européen revêtu d'or et de soie. Chez le sauvage, direz-vous! Pourquoi pas? cette femme mogole, dont tout le corps est couvert de fleurs et de figures d'animaux qu'elle y a gravées, est aussi fière de sa parure qu'une Parisienne l'est d'une robe brodée par mademoiselle Minette; et la négresse du Zanguebar, qui porte une sonnette sur le cou, le fait pour obéir à la mode, comme une de nos élégantes y suspend un médaillon enrichi de brillans.

Mais les femmes, en faisant consister le goût de la toilette dans un perpétuel changement, en se soumettant, en un mot, au joug honteux de la mode, ont-elles atteint le but qu'elles se proposaient? J'ose dire que non.

La parure est à la beauté ce que l'harmonie est à la mélodie; elle doit la faire valoir, en relever l'éclat; jamais ne la couvrir ni la masquer.

Le luxe de la parure est comme le luxe des accompagnemens, qui, bien loin de faire valoir le chant, l'étouffe.

La toilette doit encore, comme l'accompagnement en musique, faire accord avec la personne qu'elle doit embellir; elle doit varier selon la figure, les traits, le jeu de la physionomie, la couleur de la peau et des cheveux; elle doit aussi se modifier selon l'âge, l'état ou le caractère. Il serait aussi absurde de parer toutes les femmes de la même

manière que de chanter tous les airs avec le même accompagnement.

Les femmes qui ont du goût savent très-bien que la parure doit être appropriée à la personne; aussi se gardent-elles bien d'adopter des nouveautés qui trahiraient leur beauté, qui ne seraient pas propres à relever l'éclat de leurs charmes, qui ne feraient pas ressortir avec avantage les dons heureux de la nature, ou qui en déguiseraient mal les oublis injurieux. Ces femmes consultent non pas la mode, mais leur figure; elles n'imitent point, elles inventent. Les fruits heureux de leur féconde imagination doivent nécessairement paraître fort jolis, puisque leur imagination a été guidée par le goût et non par le caprice; alors les autres femmes veulent s'emparer de ces nouveaux atours, sans songer qu'ils ne conviennent pas à toutes les figures: et voilà l'abus de la mode.

Mais qu'est-ce que la mode dans le sens circonscrit que nous lui donnons ici? c'est un genre de parure qui, quelquefois, convient parfaitement à quelques femmes, et que toutes veulent adopter; ce sera, par exemple, une coiffure qui enlaidit horriblement Hortense, mais qu'Hortense adopte, parce que cette coiffure est charmante sur la tête d'Olimpe; ce sera une robe qui décèle les défauts de la taille d'Euphémie, mais qu'Euphémie veut porter, parce que cette robe dessine à ravir la taille divine de la jeune Éléonore. Aussi combien de contrastes un œil délicat n'aperçoit-il pas entre les traits et la parure des femmes esclaves de la mode! Là c'est une jeune personne dont le bras aurait dû rester prudemment caché sous l'enveloppe officieuse d'une manche discrète, mais qui, pour obéir à la mode, se montre à nu, et ne nous offre

que le spectacle d'une maigreur de bien triste augure; ici c'est une robe trop échancrée qui fait la confession générale des péchés d'omission.

Je pourrais citer mille exemples du mauvais goût de beaucoup de femmes, et de la manière dont elles se défigurent en suivant aveuglément les modes; mais pourquoi en dirais-je davantage? Les femmes voient, beaucoup mieux que nous encore, ces ridicules dans les personnes de leur sexe, et chaque fois que je me suis trouvé dans des lieux où il y avait beaucoup de femmes, il m'a toujours suffi de causer un quart-d'heure avec une seule d'entr'elles pour savoir, sur-le-champ, combien la toilette de toutes les autres était malentendue.

Je le répète, la mode est le tyran du goût, elle est souvent l'ange exterminateur de la beauté.

Je sais qu'ici les jeunes femmes vont se récrier : médire de la mode! qu'elle horreur! de la mode, objet tellement séducteur, qu'après le bonheur de la suivre il n'y a pas de plus grand plaisir que celui d'en parler!

Un instant, mesdames! entendons-nous; car je serais, en vérité, au désespoir de vous scandaliser.

Vous conviendrez sans doute avec moi que la mode change bien souvent, et que pour suffire à cette soif insatiable d'une variété si constante, on est obligé d'inventer sans cesse, et que lorsque les formes simples et élégantes sont épuisées, il faut avoir recours aux formes les plus irrégulières et souvent les plus bizarres. Toutes ces formes, toutes ces inventions sont-elles avouées par le bon goût? Non, sans doute : mais aujourd'hui, direz-vous.... Je vous entends : la mode du jour est charmante, délicieu-

se; et la mode de dix ans est affreuse, épouvantable : cela est clair.

Cependant cette mode affreuse, épouvantable, était la mode du jour, il y a dix ans; elle était donc charmante alors : et la mode d'aujourd'hui, qu'en direz-vous dans dix ans, mesdames?

Combien je regrète que les contes des fées ne soient que des contes! Pourquoi n'existe-t-il pas réellement de ces êtres merveilleux qui opèrent tant de prodiges par le seul mouvement d'une petite baguette! Cela est si commode! mais supposons un instant que cela soit.

Ernestine est charmante; elle se met à sa toilette, et bientôt sa parure élégante et fraîche va faire le désespoir de toutes ses rivales. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'Ernestine ne porte que des ajustemens du goût le plus nouveau : Ernestine est jeune, parisienne et coquette.

La toilette est terminée; mais tout à coup une fée ennemie fait mouvoir sa baguette magique, Ernestine s'endort : combien durera son sommeil? Dix ans. C'est une bagatelle pour une fée.

Ernestine a dormi dix ans; elle se réveille, et ne s'aperçoit pas même qu'elle a dormi : elle se rend au spectacle. Quel est son étonnement! Un rire inextinguible s'élève à son arrivée; tous les yeux sont tournés vers elle; on la montre au doigt. Elle ne peut comprendre la cause d'une si singulière réception : elle reste interdite. Madame, lui dit enfin une des dames qui se trouvaient dans sa loge, comment osez-vous paraître en public avec un costume aussi ridicule ? — Que dites-vous, madame, répond Ernestine? c'est le costume le plus à la mode; mais c'est vous, mesdames, ajoute-t-elle, en s'adressant aux dames qui l'environnaient, c'est

vous qui me paraissez habillées d'une manière bien extraordinaire et bien bizarre : est-ce que nous sommes ici au bal masqué ? — Au bal masqué ! dit la minaudière Amélie; madame a, je le vois, des momens de gaîté. — C'est vous, madame, dit la jeune et naïve Ursule, qui paraissez disposée pour le bal; mais, en vérité, vous êtes trop jeune et trop mignonne pour vous affubler ainsi d'un costume de vieille. J'ai, de par le monde, une bonne tante qui tient toujours aux anciens usages, on jurerait que vous lui avez emprunté ses habits.....

Mes lecteurs pourront aisément suppléer le reste de cette conversation.

Voilà cependant ce qui arriverait réellement, s'il était possible de réunir sur-le-champ deux femmes avec des costumes qui admettraient quelques années d'intervalle.

Il est donc évident que l'usage seul est ce qui donne du prix à la mode, et ce qui préconise aujourd'hui ce qu'il fera huer demain: ce n'est donc pas en général le bon goût d'un ajustement qui en fait le mérite, c'est uniquement la fantaisie du moment. On vous trouve charmante avec une mode fort laide, pourvu qu'elle soit nouvelle, et l'on vous trouve ridicule avec une mode très-jolie, si cette mode est passée. On a donc bien raison de dire avec *Bernis* :

La mode est un tyran, des mortels respecté,
Digne enfant du dégoût et de la nouveauté.

J'eus, un jour, un exemple bien frappant de cette tyrannie de la mode, qui prive si souvent les femmes de l'avantage d'adopter la parure qui leur conviendrait le mieux.

Dans un bal de carnaval, je rencontrai une jeune femme assez jolie : mais

ce jour-là surtout, quels termes pourraient exprimer combien elle était encore embellie ! Non, jamais je ne vis tant d'éclat, tant de vivacité; jamais je ne vis une physionomie plus ouverte, plus piquante, des yeux plus animés, une bouche plus riaûte. Ce n'était plus la même femme, c'était une de ces nymphes légères dont l'imagination voluptueuse des poëtes a embelli les bords de l'Eurotas. Tous les yeux étaient fixés sur elle : d'où venait cet heureux changement ? D'un costume proscrit par l'usage depuis bien des années, et que le carnaval seul pouvait alors autoriser. Un simple chapeau de bergère, d'une paille blanche, placé un peu sur le derrière de la tête, une touffe de fleurs, une chevelure ondoyant avec grâce : voilà le talisman qui créait de nouveaux charmes à Zéphirine ! Quel dommage, lui dis-je en l'abordant, que vous

ne puissiez pas toujours porter ce chapeau qui vous pare si délicieusement! La jeune femme le savait fort bien; elle sourit, et me dit : Hors du bal je serais ridicule. Je le sais bien, repris-je; mais vous seriez si jolie!

Il faut donc convenir qu'il y a des modes extrêmement agréables, que l'usage proscrit enfin; de même qu'il y en a de très-ridicules auxquelles son pouvoir absolu condamme le beau sexe.

Quelques jours après je rencontrai Zéphirine; mais, hélas! combien elle était changée! ce n'était plus la même femme. Le dirai-je! sous le contour obscur d'une profonde et malheureuse capote, sa beauté se trouvait absolument éteinte; son front n'avait plus ce gracieux développement qui sied si bien à la jeunesse; ses yeux n'avaient plus d'éclat; sa tête n'avait plus l'accompagnement harmonieux d'une coiffure élégan-

te; l'essaim folâtre des jeux et des amours ne se jouait plus dans les anneaux mobiles d'une chevelure flottante: en un mot, Zéphirine n'attirait plus l'œil enchanté des hommes ; mais Zéphirine portait le costume du jour. L'usage, ce jour-là, ne lui permettait pas d'être plus jolie.

Il y a sans contredit des modes charmantes, des modes qui sont avouées par le bon goût; mais il y a en tout une perfection, c'est-à-dire un point que le bon goût ne peut franchir sans s'égarer. Dès qu'une fois cette perfection est atteinte, on ne peut changer que pour s'en éloigner, et c'est précisément ce qui nous est arrivé.

Je dois le dire pour l'honneur des Parisiennes, elles avaient atteint, il y a environ cinq ans (vers l'an IX), ce degré de perfection dont je parle. Leur mise alors réunissait la simplicité, l'élé-

gance, le bon goût et la grâce. Elles nous offraient l'image de ces charmantes Grecques, dont l'histoire a célébré les charmes. Les vêtemens paraissaient dessinés par le crayon des grâces, la coiffure était simple et noble.

Alors on pouvait dire, en voyant nos jolies femmes :

Mais Psyché, mais Vénus vient-elle parmi nous,
Et Paris de l'Olympe est-il le rendez-vous !
Tout à mes yeux charmés révèle une déesse :
Ces cheveux où l'or pur se mêle à chaque tresse,
Et ce lin sur l'épaule heureusement jeté,
Et ce sein qui d'un voile affranchit la beauté,
Ce bras dont le contour se déploie avec grâce,
Ce pied que de ses nœuds un costume entrelace,
Ces vêtemens légers qui semblent à regret,
Ou quitter une forme, ou cacher un attrait.
O spectacle enchanteur ! dans mon heureuse ivresse,
Je me crois transporté sous le ciel de la Grèce(*).

(*) Vigée : *Ma journée.*

Pourquoi le génie inconstant a-t-il obligé les femmes d'abandonner un costume si séduisant? mais la mode veut que l'on change, on a donc changé; chaque jour, avec une mode nouvelle, a vu détruire un agrément; chaque jour a vu une grâce remplacée par uu ridicule, et le caprice a succédé au bon goût.

Les femmes ne sauraient trop se persuader que la bizarrerie tue le goût, et que la simplicité sera toujours ce qui aura de plus justes droits à l'avantage d'embellir encore la beauté même. Les caprices de la mode, bien loin d'ajouter à l'influence que les femmes prétendent exercer sur notre sexe, ne servent donc bien souvent qu'à les rendre ridicules ou laides. Je u'en citerai qu'uu seul exemple sur mille : la tête ne doit-elle pas présenter un ovale? Tout ce qui altère cette forme, ne doit-il pas être regardé comme une dégradation de

la nature? Que signifient donc ces capotes saillantes par devant et par derrière, qui, de loin, donnent à la tête d'une femme, vue de profil, la forme d'un marteau! Dites-moi, les sauvages ont-ils imaginé quelque chose de plus ridicule?

Le tems où les femmes grecques jouèrent un rôle si brillant, où elles reçurent les hommages des plus grands hommes, fut celui où la simplicité de leur costume était d'accord avec la perfection de leurs charmes. Leurs têtes n'étaient point alors surchargées d'un vain luxe d'ornemens inutiles; leurs cheveux longs et noirs tombaient en boucles ondoyantes sur leurs épaules, ou bien une simple aiguille d'or les relevait avec goût, et en retenait les tresses brillantes (*). Dans les villes elles avaient tou-

(*) Pausanias, liv. I, p. 51.

jours la tête nue; s'exposaient-elles à l'ardeur du soleil, alors un chapeau thessalien garantissait leur teint sans offenser le goût.

Je ne dois point terminer ce chapitre sans faire remarquer combien l'origine de beaucoup de nos modes, fut quelquefois obscure, vile, dégoûtante ou atroce. Tous les événemens ont fourni quelque mode, et souvent on adoptait pour sa parure des objets qui ne faisaient que perpétuer le souvenir d'accidens funestes. Ainsi, jadis l'opéra ayant été consumé par un incendie qui coûta la vie à une foule d'infortunés, on vit, quelques jours après, la couleur *feu d'opéra* devenir la couleur à la mode! On se paraît du souvenir affreux d'hommes brûlés vivans! Le feu d'opéra était une *jolie* couleur!.... Mais n'avons-nous pas vu les femmes porter des boucles et des bagues dans lesquelles elles avaient fait en-

chasser des pierres de la Bastille ? elles appelaient cela des bijoux à la constitution. Que dis-je ! ma plume se refuse à tracer une mode atroce : les femmes ont porté à leurs oreilles des guillotines d'or!.... Qu'est-ce donc que la mode?

Mais écartons de funestes objets: rarement la mode nous présenta ce degré d'atrocité ; mais aussi combien de fois ne fut-elle pas vile et abjecte? Ne l'a-t-on pas vue fouiller jusque dans la boue, pour en tirer les brillantes chimères qui dominaient l'opinion, et séduisaient les femmes ? La tendre couleur du ciel, l'incarnat de la rose, ou le tapis de nos champs, devinrent des couleurs trop communes qui furent abandonnées aux conditions obscures ; mais la *boue de Paris*, la *suie* de nos cheminées, ou les haillons des *Savoyards*, devinrent les couleurs à la mode. Enfin, n'a-t-on pas vu, et ceci sans doute est le comble de

l'ignominie, n'a-t-on pas vu le beau sexe aller chercher la couleur de ses rubans jusque dans les déjections de l'enfant royal? la couleur *caca-dauphin* orna toutes les parures, et ce mot, que je retrace aujourd'hui avec répugnance, était alors dans la bouche de toutes les femmes du meilleur ton! Qu'il est donc bizarre ce goût qui va jusqu'à vouloir parer la beauté d'images dégoûtantes! C'est par ce coup de pinceau, mesdames, que je terminerai ce tableau de la mode.

CHAPITRE XI.

De la nudité des femmes.

Si la pudeur est naturelle au sexe, pourquoi donc ce goût si constant, si général des femmes pour la nudité dans leurs costumes? De tout tems on a dé-

clamé contre cet abus, ce qui prouve qu'il a existé de tout tems : c'est une mode qui, il est vrai, a pu disparaître quelquefois par intervalles, mais qui reparut toujours peu de tems après, et toujours plus suivie que jamais.

On ferait aisément l'histoire des mœurs d'un peuple, en retraçant ses costumes, et l'on a remarqué que ce fut surtout aux époques où les mœurs furent le plus corrompues, que l'on vit le goût pour la nudité porté à l'excès.

Chez les Romains, les femmes s'habillaient d'une espèce d'étoffe si transparente, qu'elle laissait voir le corps comme à nu. Cette étoffe était fabriquée d'une soie extraordinairement fine, que l'on teignait de couleur de pourpre avant que de l'employer; en effet, lorsque cette espèce de gaze était fabriquée, elle était tellement délicate, qu'il aurait été impossible qu'elle pût supporter la

teinture. Les coquilles qui fournissaient cette précieuse teinture, se pêchaient près de l'île de Cos. De là les auteurs ont appelé cette étoffe *coa vestis, habillement de Cos*. Il est encore curieux de remarquer que c'est une femme qui a inventé cette étoffe transparente qui renfermait, pour ainsi dire, le corps des femmes dans une cage de verre : assurément elle connaissait bien le goût de son sexe. Cette femme se nommait *Pamphila*. Pline nous a conservé son nom : *Il ne faut pas*, dit-il, *priver cette femme de la gloire qui lui appartient, d'avoir inventé un habillement qui montre les femmes toutes nues* (*).

Séneque parle de ces habillemens : « Voyez-vous, dit-il, ces habits trans- » parens, si toutefois on peut les appe-

(*) Hist. Nat. liv. XII, chap. 22,

» ler habits! qu'y découvrez-vous qui
» puisse défendre le corps ou la pu-
» deur? eelle qui les met osera-t-elle
» jurer qu'elle ne soit pas nue? On fait
» venir de pareilles étoffes d'un pays
» où le commerce n'a jamais été ouvert,
» pour avoir droit de montrer en public
» ce que les femmes, dans le particu-
» lier, n'osent montrer à leurs amans
» qu'avec quelque réserve ».

Varron appelait ees habits des *habits de verre, vitreas togas.* Un autre auteur les nomme du *vent tissu* et une *nuée de lin.* « Est-il honnête, dit-il, » qu'une femme honnête porte un habit » de vent, et qu'elle paraisse publique- » ment sous uue nuée de lin »?

Il paraît qu'alors, eomme de nos jours, les femmes, dont les appas surannés demandaient le seeours prudent d'un voile discret, faisaient à la mode le saerifice de leur amour-propre, en adop-

tant généreusement un costume qui révélait publiquement les progrès de l'âge et les ravages du tems. Horace tourne en ridicule Lycé, une de ses anciennes maîtresses, qui, quoique sur le retour, portait, comme les jeunes femmes, des habits transparens de gaze de Cos: *Les habits pourpres de Cos ne vous conviennent plus*, lui dit-il;

Nec coæ referunt jam tibi purpuræ (*).

Cette mode dura fort long-tems; adoptée d'abord par les courtisannes, elle fut bientôt suivie par les honnêtes femmes qui les imitaient en plus d'un point, et elle durait encore du tems de saint Jérôme, qui déclama contre ces vêtemens. Cette mode ne se concentra point dans Rome, elle s'étendit bientôt, et nous apprenons, dans Isaïe, que les

(*) Ode 13, livre IV.

femmes et les filles de Jérusalem portaient de semblables habillemens.

J'ignore jusqu'à quelle époque il serait nécessaire de remonter pour trouver l'origine de cette mode, qui consiste à porter un vêtement si délié, qu'il accuse exactement le nu. J'en ai trouvé des modèles jusque dans les siècles les plus reculés. J'ai vu, dans le savant ouvrage de Montfaucon (*), la figure d'une femme égyptienne, vêtue d'une tunique si fine, qu'elle dessine parfaitement tous les contours, et, ce qui m'a paru plus singulier, c'est que cette femme tient sa robe absolument comme le font aujourd'hui nos Parisiennes, c'est-à-dire qu'en la serrant artistement sur le corps, elle en détermine encore plus particulièrement toutes les formes.

En France, il y a plus de quatre

(*) L'Antiquité expliquée par les figures.

cents ans que les femmes avaient, comme aujourd'hui, le sein et les épaules découvertes. Les monumens historiques nous apprennent que c'est ainsi qu'était vêtue la reine Isabeau de Bavière, femme de Charles VI. Ce fut elle, dit-on, qui amena cette mode; cela est très-probable, les mœurs de cette reine étaient fort corrompues: elle est une des femmes qui ont fait le plus de mal à la France.

Sous le règne de Henri II et de Charles IX, l'ambitieuse et voluptueuse Catherine de Médicis, qui voulait amollir, par les plaisirs, tous ceux qui l'environnaient, afin de pouvoir ensuite les dominer avec plus de facilité, ramena l'indécence du costume; il paraît que cette mode durait encore sous Henri III.

Elle reparut ensuite sous Louis XIV, disparut à la fin de son règne, pour revenir encore dans les premières années du règne de Louis XV.

Mais, à aucune époque et dans aucun pays civilisé, l'excès dans ce genre ne fut porté peut-être au point où il le fut il y a quelques années.

Jusqu'alors les femmes avaient été asservies par des usages bizarres, par des modes ridicules et gothiques; tout à coup elles brisent toutes les entraves que leur imposait depuis long-tems le mauvais goût, et, prenant pour modèles, comme je l'ai dit précédemment, les Grecques si célèbres par leur beauté, elles nous offrent, il est vrai, la perfection du goût, mais l'oubli de la décence. En cela, je dois le dire, elles s'écartèrent de leurs modèles; mais telle est la marche ordinaire de l'esprit humain, il se jette sans cesse dans les extrêmes. Ainsi les femmes, d'un costume barbare, passèrent à un costume cynique.

Un habillement trop sévère masque

la beauté, un costume trop libre la prostitue. Un poëte latin a dit : « Diane me » déplaît habillée et Cytherée toute nue ; » l'une n'a point de volupté, l'autre en » a trop ».

Si les femmes ont eu l'intention d'imiter les Grecques, elles se sont, en cela, bien éloignées de leur décence et de leurs mœurs. Les femmes grecques vivaient très-retirées dans des appartemens impénétrables; leur costume parait leurs charmes sans les dévoiler. L'exemple des jeunes filles de Sparte ne fut suivi dans aucun autre endroit de la Grèce, et les costumes que nous ont transmis les artistes, étaient ceux des courtisannes, encore doit-on penser que l'imagination de l'artiste a dû se permettre bien des écarts : jugerions-nous, même aujourd'hui, du costume de nos jolies femmes, par les portraits de fantaisie que tracent nos peintres, et nos descen-

dans diront-ils que nos femmes vont nues, parce que madame ***, madame ***, madame ***, se sont fait peindre ainsi?

Non-seulement le costume des femmes grecques était très-sévère, mais elles pouvaient rarement paraître devant les hommes, et Plutarque rapporte qu'Elpinice fut méprisée parce qu'elle avait paru devant Polygnote, quoique cet artiste n'eût fait, d'après elle, qu'une figure dont le visage même était voilé. On sait que les habitans de l'île de Cos refusèrent de placer dans leur ville la plus belle statue que l'on ait faite de la déesse de la beauté, parce qu'elle était nue.

On a déclamé de tout tems contre la nudité; à quoi cela a-t-il servi? Une plaisanterie a toujours fait sur l'esprit des femmes beaucoup plus d'effet que les meilleures raisons; l'arme du ridi-

cule pénètre plus avant que tout l'arsenal de la logique. Je vais en donner un exemple.

Il y a un certain nombre d'années que le même abus s'était introduit à Londres, je veux parler de la nudité dans le costume; mais il paraît que ses progrès auraient été beaucoup plus rapides qu'à Paris. En effet, chez nous, on ne peut guère critiquer que la partie supérieure du costume; à Londres, au contraire, la mode consistait non-seulement à porter des robes extrêmement échancrées, mais encore à avoir des jupons extrêmement courts. Malgré les déclamations réitérées des philosophes et des moralistes, et peut-être même aussi pour faire un peu enrager ces messieurs, l'habillement diminuait à vue d'œil; de jour en jour on voyait le haut de la robe s'abaisser, et le bas s'élever, et il était fort à craindre que ces dimi-

nutions successives ne présentassent en dernier résultat que l'image de la ceinture de Vénus, ou bien plutôt de cette ceinture dont notre bonne mère Eve défendit ses appas, malheureusement un peu trop tard : bref, on s'attendait à revoir bientôt ce premier costume dont les fastes de l'histoire fassent mention.

Un journal anglais (the Guardian) avait déclamé, comme les autres, contre cette innovation, qui cependant ramenait l'usage antique, et, comme les autres, il n'avait produit que de l'ennui par ses déclamations, lorsqu'il s'avisa d'insérer la lettre suivante qu'il suppose lui avoir été écrite par un de ses correspondans.

« Ayant prévu, monsieur, que la secte des *évites* pourrait bien s'établir » dans ce royaume, et que par conséquent les feuilles de figuier deviendraient fort à la mode, j'ai loué un

» petit champ, dont le terroir est fort
» propre pour cette sorte d'arbres, et je
» vois avec plaisir qu'ils y croissent d'u-
» ne manière ravissante. Je vous conju-
» re, monsieur, de favoriser mon des-
» sein, et de faire savoir aux dames que
» j'ai un assortiment très-curieux de
» feuilles de figuier de toutes les sor-
» tes; elles sont du plus beau vert que
» l'on puisse imaginer, d'un tissu déli-
» cat, et d'une variété agréable causée
» par des fibres d'une grande finesse qui
» les parcourent comme autant de Méan-
» dres; on voit sur leurs extrémités,
» comme une espèce de broderie, qui
» paraît plutôt un effet de l'art que de
» la nature; en un mot, il n'y a rien
» de plus charmant. J'en ai d'été et d'hi-
» ver; les premières sont extrêmement
» fraîches, et si transparentes, que l'on
» voit clair au travers. Les autres ont
» plus d'épaisseur, et par là elles sont

» propres à défendre le beau sexe contre
» les injures de l'air. J'en ai encore de
» fort petites et de fort mignones, qui
» paraissent faites exprès pour les peti-
» tes filles, de manière que je me trouve
» en état de satisfaire toutes les dames
» de quelque goût et de quelque condi-
» tion qu'elles puissent être: elles n'ont
» qu'à me venir trouver à l'enseigne
» d'Adam et Eve, près du jardin de
» Cupidon. Si vous voulez bien avoir la
» bonté, monsieur, d'insérer cet aver-
» tissement dans votre feuille, je vous
» promets de faire présent à votre chère
» *Brillante* de tout ce que j'ai de meil-
» leur et de mieux choisi dans toute ma
» boutique; puisqu'elle est votre favo-
» rite, je ne saurais mieux faire que de
» lui offrir les prémices de mon jardin.
» Pour vous, monsieur, si vous pouvez
» me procurer un bon nombre de cha-
» lans pour mes feuilles, vous pouvez

» compter que mes figues seront à votre » service. Je suis, etc.

» *P. S.* J'aurai bientôt une bon» ne quantité de belles feuilles de *pa» tience*, enrichies aux extrémités de » certains falbalas qui ont fort bon air. » Elles conviennent extrêmement aux » femmes et aux filles surannées, à » cause de deux excellentes qualités » qu'elles ont; la première est de venir » mieux dans un terrain sec, et l'autre » est d'être composées de plusieurs » peaux veloutés, ce qui les rend extrê» mement douces et chaudes ».

En France, on a cru en vain qu'il était possible de détourner les femmes de cette mode insensée, en leur faisant voir qu'elles lui sacrifiaient l'avantage le plus précieux; en vain les médecins ont démontré combien la nudité est pernicieuse à la santé; en vain des exemples sans cesse renouvelés constatent les

préceptes de l'hygienne; en vain de nombreuses et intéressantes victimes déposent contre une mode meurtrière: les femmes n'en sont que plus excitées à s'exposer à tous les périls. Braver la mort pour la gloire, c'est le courage des hommes : braver la mort pour le plaisir, c'est le courage des femmes, et les femmes sont très-courageuses.

Il est une autre considération qui doit, sans doute, faire plus d'impression sur le beau sexe. Si les femmes sont faites pour être belles, pour avoir la peau blanche, douce et polie, elles sont faites pour être habillées. Je prouverai ailleurs que la peau exposée sans cesse au contact de l'air, devient plus grosse, plus rude, plus âpre; elle se ternit, se brunit, et perd cette blancheur, cette douceur satinée qui en fait tout le charme, et qui n'est que le fruit des vêtemens et du linge blanc. Un

tems viendra où les hommes donneront la préférence à la femme modeste, dont les bras et le sein, toujours couverts, lui offriront le double avantage de charmes plus délicats et plus frais, et qui n'auront jamais existé que pour lui. En effet, que peut offrir à son amant cette femme hardie, dont les charmes sont étalés à tous les yeux ?.... Mais elle est assez punie; le ciel a vengé son impudeur, et le hâle a voilé ses appas. L'air a desséché ses formes, a enlevé sa fraîcheur; la lumière a terni l'éclat de sa peau, en a altéré la blancheur, en a grossi le tissu : la fleur de ses attraits est fanée. Une femme fait donc le sacrifice de sa beauté, lorsque, dans le vain espoir de paraître plus belle, elle étale au grand jour des appas qui n'acquièrent toute leur perfection qu'à l'ombre.

Mais pour quel motif les femmes font-elles ce sacrifice ? quel est leur but ? De

plaire! d'inspirer des désirs! Je dirai en empruntant les naïves expressions de Montaigne : « Il se peut qu'elles y » perdent plus qu'elles n'avancent, et » qu'une faim entière est plus âpre que » celle qu'on a rassasiée au moins par » les yeux ».

Toute femme qui, pour plaire, ne cherchera qu'à intéresser les sens, n'obtiendra que des hommages aussi peu durables que les impressions passagères qui les auront produits.

Les femmes se plaignent du peu de décence que les hommes conservent avec elles; mais peuvent-elles croire qu'elles seront respectées, quand elles-mêmes manquent au respect qu'elles se doivent? Est-ce en ne nous laissant rien à désirer, qu'elles comptent nous inspirer des désirs?

Que les femmes laissent donc la nudité à ces femmes dépravées qui, sa-

chant bien qu'elles ne peuvent rien dire au cœur, n'ont plus que la honteuse ressource de parler aux sens ; à ces femmes qui suppléent aux charmes par des appas, qui ne cherchent à séduire que parce qu'elles ne savent pas attirer, qui prodiguent tous leurs attraits à la fois, parce qu'elles n'ont qu'un instant à plaire ; à ces femmes, en un mot, près desquelles l'œil est l'assassin de l'imagination.

CHAPITRE XII.

Du costume d'homme adopté par les femmes.

LE but de la parure est sans doute de plaire. Pour atteindre ce but, il faut que la parure relève avec adresse les attraits d'une femme ; qu'elle fasse valoir ses formes séduisantes, qu'elle se prête au

développement de ses grâces naturelles. Les femmes qui adoptent le costume de notre sexe, paraissent ignorer ce qui donne le plus de prix à leurs charmes.

Le costume d'homme détruit tous les avantages que le beau sexe a reçus de la nature, et les femmes, en adoptant ce costume, se privent de tous les moyens de séduction dont elles sont pourvues.

Si les femmes nous plaisent, c'est parce qu'elles sont femmes : personne, je le crois, ne contestera ce principe. L'attrait est donc dans la différence du sexe ; la parure la plus voluptueuse sera donc celle qui fera trancher, d'une manière plus sensible, cette différence : rapprochez la parure des deux sexes, confondez leur costume, et vous détruisez aux yeux des hommes le charme qui les séduit.

Il faut que la parure des femmes soit

en tout différente de celle des hommes, soit pour la coiffure, soit pour la chaussure, soit pour les vêtemens. Cette différence devrait même s'étendre jusqu'au choix des étoffes, et une femme habillée en drap est moins femme que lorsqu'elle est revêtue d'une gaze transparente, d'une mousseline légère, ou d'une soie douce et brillante. Quelle est la femme qui ne nous plaît pas mieux avec une robe élégante qu'avec une de ces rédingottes massives qui produisent un si mauvais effet sur les femmes, surtout, douées de trop d'embonpoint, et dont la taille est un peu épaisse. Peut-être les femmes ont-elles perdu quelque chose en adoptant des souliers aussi plats que ceux des hommes, et qui leur donnent cette démarche ferme et assurée qui convient peu à leur sexe. A dieu ne plaise que je veuille rappeler ces talons exagérés si ridicules! mais quand la

chaussure des femmes contrastera un peu plus avec la nôtre, elle n'en aura que plus de charmes. Un auteur a dit : *Il y a de la femme dans tout ce qui plaît.* Je crois que l'inverse de sa proposition est également vraie, et je dirai : *Dans tout ce qui est féminin, il y a quelque chose qui plaît.*

Une femme, en quittant ses habits pour prendre ceux des hommes, perd toutes les grâces de son sexe sans acquérir aucun des avantages du nôtre. Est-elle belle femme ? Le costume d'homme lui siéra fort mal. Le costume de notre sexe, au contraire, lui sied-il bien? Elle accuse par cela même des formes peu convenables à son sexe : ce n'est plus une belle femme. Pourquoi donc les femmes prennent-elles un costume avec lequel tout ce qui peut arriver de plus favorable pour elles, c'est de paraître ridicules?

Il est vrai que ce n'est pas toujours le désir de plaire qui porte les femmes à adopter un déguisement qui leur est toujours si peu convenable. Le plaisir du changement, l'amour de la nouveauté, et, plus que cela encore, le désir d'une liberté illimitée, voilà ce qui les engage à faire gaîment le sacrifice des grâces de leur sexe, pour obtenir un peu de ce qu'elles appellent le bonheur du nôtre : car, il faut le dire en passant, les femmes ne voient pas au monde de bonheur plus grand que celui de jouir d'une liberté plénière. Ainsi elles consentent à paraître moins belles à nos yeux, pour paraître moins aimables ! Elles consentent à perdre presque tous leurs avantages physiques, pour nous donner une mauvaise opinion de leurs qualités morales ! Elles consentent à renoncer aux qualités de leur sexe, pour nous prouver qu'elles ont les défauts du nôtre !

Je suppose que les femmes qui prennent le costume d'homme, le font par une coquetterie malentendue, ou par goût pour le changement, ou par amour pour la liberté. Ces causes ne sont, le plus souvent, que passagères, et la femme, qui n'agit que par des motifs aussi futiles, se dégoûte bientôt d'un travestissement qui lui offre si peu de compensation.

Mais il est des femmes qui portent ce costume par goût, qui l'adoptent par une préférence marquée, qui le portent constamment, et le portent même fort bien, et qui se trouvent gênées sous des habillemens féminins. A celles-ci nous n'avons rien à dire; la nature a manqué son but en les créant, elle a produit des hommes tronqués, et nous ne parlons ici que pour les femmes.

Telle était cette fameuse Tonnerroise que l'on a appelée si long-tems *le che-*

valier d'Éon. Telle est, encore aujourd'hui, moins célèbre, mais non moins valeureuse, une femme de vingt-huit ans, qui, il y a treize ou quatorze ans, abandonnée par son amant, renonça dès lors à son sexe, et, n'écoutant que son désespoir, prit le parti des armes. Amante malheureuse, elle devint excellente guerrière. Depuis cette époque, elle a fait toutes les campagnes, a supporté courageusement toutes les fatigues, s'est trouvée à plusieurs batailles, et son sein, destiné par la nature à un rôle plus doux, porte les marques honorables de plusieurs blessures reçues dans les combats. Pendant le cours de la révolution, un décret ordonna de renvoyer toutes les femmes qui se trouvaient à l'armée. Au moment où notre guerrière se trouvait chargée de transmettre un ordre, un militaire l'arrête, et lui signifie la loi qui terminait son service; fu-

rieuse, notre héroïne tire le sabre, et menace d'abattre l'imprudent, qui se déroba à la mort par une salutaire retraite, et la guerrière poursuit sa mission. On demanda, et on obtint une exception pour elle seule; elle resta à l'armée, et elle y est encore aujourd'hui. Je ne la nommerai point; mais elle est connue des généraux sous lesquels elle a servi, du général Lannes, du général Augereau; elle est estimée des officiers et respectée du soldat; depuis quatorze ans elle a fait preuve de toutes les qualités qui constituent un excellent militaire, et on ne peut lui reprocher le soupçon d'aucune intrigue, d'aucune des faiblesses de son sexe.

Voilà, mesdames, ce qu'il faut faire lorsque l'on prend l'habit d'homme, et puisque vous renoncez aux qualités aimables de votre sexe, prenez au moins les vertus mâles du nôtre. Nous vous

reconnaîtrons alors comme des hommes utiles, et vous prendrez place dans nos rangs. Autrement, prendre l'habit d'homme n'est qu'une mascarade ridicule qui ne devrait être tolérée qu'au carnaval.

Je sais fort bien qu'une femme n'est point destinée par la nature à porter les armes; mais la nature a des irrégularités, et si nous avons une femme guerrière, nous avons aussi un homme *marchande de modes*, tout est donc compensé. Mais il faudrait que l'homme *marchande de modes* prît l'habit féminin, afin que la métamorphose fût complète, et que le plumage de ce rare oiseau répondît à son ramage: il ne lui manque que cela.

CHAPITRE XIII.

Histoire abrégée des modes françaises jusqu'à Henri IV.

« Nos pères, dit la Bruyère, nous ont » transmis avec la connaissance de leurs » personnes, celle de leurs habits, de » leurs coiffures, de leurs armes offen- » sives et défensives, et des autres orne- » mens qu'ils ont aimés pendant leur » vie : nous ne saurions bien reconnaître » cette sorte de bienfait, qu'en traitant » de même nos descendans ».

Ce que la Bruyère désirait, nous allons faire en sorte de l'exécuter, en faisant un exposé rapide de tout ce que les modes françaises nous présentent de plus piquant depuis les premiers tems de la monarchie jusqu'à nous.

Cet ouvrage étant consacré particulièrement au beau sexe, je ne parlerai que du costume des femmes; ce n'est qu'une petite partie, il est vrai, de ce qu'il y aurait à dire sur ce vaste sujet; mais c'est la seule qui convienne d'une manière directe au but que nous nous proposons. On verra que l'empire de la mode a toujours été, comme je l'ai déjà dit, soumis aux caprices les plus extravagans, que les modes les plus ridicules ont toujours été celles qui ont eu une plus longue durée, ou qui ont reparu le plus souvent.... Mais à quoi bon faire des réflexions qui se présenteront d'elles-mêmes au lecteur : je me contente ici d'être historien véridique.

Nous savons peu de chose sur l'histoire des costumes, dans les premiers siècles de la monarchie; peu d'écrits en parlent, peu de monumens nous en donnent les formes. Encore doit-on dire

que, sur ce sujet, les monumens ne sont pas toujours une autorité suffisante; car si les artistes anciens ont pris les mêmes licences que nos artistes modernes, il est probable qu'ils ont souvent travaillé d'imagination dans les ouvrages qu'ils nous ont transmis. Ce n'est donc qu'en combinant les monumens avec les relations historiques, et surtout avec les lois somptuaires, que l'on a pu parvenir à savoir la vérité sur ce sujet intéressant.

Il paraît que pendant les huit premiers siècles de la monarchie française, le costume des femmes éprouva peu de variations; du moins les autorités nous manquent pour pouvoir établir positivement quels changemens il a pu subir.

Le vêtement du douzième siècle paraît être une simple tunique serrée par une ceinture; un manteau (*); et un·

(*) Sous Louis VIII, le manteau devint la

voile. Tel est le costume que représentent les monumens de ce tems. A la ceinture était suspendue une bourse, dont la forme était absolument semblable à celle de nos ridicules, et dans la-

---

marque distinctive des femmes mariées. Voici ce qui a donné occasion à cette distinction. Vers la fin du douzième siècle il y avait beaucoup de femmes publiques, qui, richement parées et mises comme les plus grandes dames, se trouvaient souvent confondues avec les femmes les plus respectables. On avait alors la coutume de s'embrasser les uns et les autres à l'église, au moment où le prêtre prononçait ces paroles : *Pax Domini sit semper vobiscum !* Il arriva un jour à la reine, trompée par le costume, d'embrasser une fille, croyant que c'était une femme mariée. Instruite de son erreur, elle s'en plaignit au roi, son mari. Le monarque défendit alors aux filles publiques de porter le manteau, qui devint la marque à laquelle on distingua les femmes mariées.

quelle les femmes conservaient leur argent : cette bourse s'appelait *escarcelle.* Sous Louis IX (*), les princesses ses filles adoptèrent des jupes si longues, qu'elles étaient obligées, pour marcher, de les relever par devant. Sous Philippe IV (**), elles prirent *la guimpe*, qui resta depuis aux religieuses. Mais passons, tout de suite, à la fin du quatorzième siècle : ce n'est guère qu'à cette époque que nous pouvons suivre les diverses variations qu'éprouva le costume.

Sous Charles V (***), l'habillement des veuves ressemblait à celui que nous avons vu jadis à nos religieuses : les femmes qui alors se destinaient au cloî-

---

(*) Vers 1226.

(**) 1286.

(***) 1364.

tre prenaient le vêtement des veuves, qui devint ensuite celui de l'ordre, et qui, n'éprouvant que peu de variations, transmit de siècle en siècle, le costume du règne de Charles V.

Quelques monumens nous donnent une idée des modes de ce tems. Dans une peinture tirée d'un manuscrit qui se trouvait à la bibliothèque des Célestins de Paris (*), j'ai remarqué des femmes avec une coiffure qui ressemble à celle qui devint à la mode dans le siècle de Louis XIV, et qui est assez connue sous le nom de coiffure *à la Ninon*. J'ai trouvé la même coiffure dans plusieurs monumens du même règne. Elle ne fut cependant pas la seule. On portait aussi de vastes bonnets qui représentaient parfaitement un cœur, dans

---

(*) Cette peinture représente le sacre de Charles V.

lequel la tête paraissait enchassée, et dont le menton formait la pointe.

Venons au règne de Charles VI (*), règne qui fut si fatal à la France. La reine Isabeau de Bavière, jeune, belle et galaute, étala un luxe jusqu'alors inconnu : nulle reine jusqu'alors n'avait été aussi richement parée. Elle amena, la première, l'usage d'avoir les épaules et la gorge découvertes. Nous venons de voir sous Charles V des bonnets en forme de cœur; les deux extrémités supérieures de ce cœur s'allongèrent insensiblement, et finirent par former deux espèces de cornes fort ridicules. Écoutons ce qu'en dit *Juvénal des Ursins* : « Les dames et demoiselles faisaient de grands excès en états, et » portaient des cornes merveilleuse- » ment hautes et larges, ayant de cha-

(*) 1380.

» que côté deux grandes oreilles si larges que, quand elles voulaient passer par un huis (*), il leur était impossible d'y passer. Vers ce tems-là, le carme *Cénare*, fameux prédicateur, exerça son talent contre les cornes ».

Les femmes portaient aussi alors des robes à manches déchiquetées, et qui pendaient jusqu'à terre; elles avaient des chaperons qui étaient fortifiés, par devant, de pièces de cuir et de plusieurs cercles de baleine, pour leur donner plus de consistance : au dessus de cette espèce d'entonnoir, figurez-vous une tête surchargée de deux grandes cornes et de bourrelets à longues oreilles, et vous aurez une juste idée des dames de ce tems.

Il ne faut pas croire cependant que cette coiffure fût celle de la plus grande

(*) Une porte.

partie des femmes; je crois qu'alors, comme à présent, les costumes les plus ridicules étaient adoptés surtout par les personnes qui voulaient se distinguer; on se défigurait à proportion de son rang et de sa dignité, et si les monumens nous ont transmis tant de ridicules costumes, c'est que les peintres et les sculpteurs ne transmettent ordinairement que les portraits des personnages distingués. Je pourrais, s'il était nécessaire, appuyer mon opinion par plusieurs monumens anciens.

Sous le même règne commencèrent à se multiplier les bonnets en pain de sucre, auxquels on attachait un voile qui pendait plus ou moins bas, selon la qualité de la personne qui le portait.

Je dis que ces bonnets commencèrent à se multiplier; mais je ne pourrais dire positivement à quelle époque cette mode commença. Il paraît qu'elle

fut d'abord apportée d'Angleterre. Le premier monument où je trouve cette coiffure, est une miniature de l'ancien manuscrit de Froissart, représentant l'entrée à Paris de la reine Isabeau d'Angleterre, sœur de Charles-le-Bel. Cette reine porte une coiffure en pointe, d'une hauteur extraordinaire, chargée de dentelles qui flottent en l'air.

Sous Charles VII (*), les femmes reprirent les colliers et les bracelets. *Agnès Sorel*, dit M. Marie de Saint-Ursin, *y ajouta l'usage des pendans d'oreilles*; mais cet usage était bien antérieur ; une médaille nous représente Brunehaut avec des pendans d'oreilles. Tout ce que l'on peut dire, c'est que le goût des bijoux devint une fureur, et pendant que le luxe était porté à ce point, on ignorait tellement, dit Mil-

(*) 1422.

lot (*), les commodités de la vie, que, durant l'hiver rigoureux de 1457, les seigneurs et dames de la cour qui n'osaient monter à cheval, se faisaient traîner dans des tonneaux.

Il paraît que les coiffures dominantes pendant ce règne, furent les coiffures en pain de sucre. Il ne faut pas croire que ce costume ait toujours été ridicule. Lorsqu'il n'était pas exagéré, il était fort simple et même fort agréable. C'était quelquefois une espèce de bourrelet plat, surmonté d'un turban de médiocre hauteur, tronqué par le haut et non pas pointu. Voyez dans Montfaucon (**), une gravure qui représente cette coiffure plus simple et plus jolie que beaucoup d'autres adoptées depuis. Le reste du

(*) Histoire de France, tome II.

(**) Monumens de la Monarchie française, tome III, page 217.

costume, dans la même gravure, mérite d'être avoué par le bon goût. C'est une robe dessinant parfaitement la taille; une écharpe vient se draper au dessous du sein, retombe ensuite derrière l'épaule, d'où elle est reprise par le bras qui la soutient. Les personnes qui voudront consulter cette estampe, et la comparer, sans prévention, aux habillemens du siècle dernier, conviendront sans doute que ce costume du quinzième siècle est infiniment plus agréable que tous ceux du siècle dernier, et je crois qu'avec de légères modifications, nos habiles artistes en modes pourraient en tirer un parti très-avantageux (*).

(*) Cette mode revint effectivement il y a quelques années, et c'est à M.elle Contat que l'on en dut le retour. Cette célèbre actrice jouait, en 1786, dans les Amours de

Mais les femmes, augmentant insensiblement la hauteur de leurs coiffures pointues, cette coiffure devint d'un ridicule extravagant. Ce n'est pas la seule

---

Bayard, le rôle de madame de Raudan. Elle dut prendre le costume du règne de François I.er ; elle ne trouva rien de plus agréable que la coiffure dont je parle : toutes les dames trouvèrent cette coiffure si noble et si élégante, que la mode des bonnets à la *Randàn* devint bientôt générale ; mais on y fit ensuite des changemens qui en altérèrent la noble simplicité. Le bonnet à la Randan, tel que l'actrice le portait, était, dit l'auteur du Cabinet des Modes, une espèce de turban ceint d'un bandeau de mousseline ou de batiste blanche brodée en or, et dont la calotte, aussi de mousseline ou de batiste blanche, élevée en pain de sucre, était entourée de larges bandes de batiste ou de mousseline, ornées de franges en or, et garnies de voiles qui prenaient du haut de la calotte par derrière, et descendaient très-bas.

fois que nous aurons sujet de remarquer que le ridicule gît dans l'exagération, et que la mode la plus jolie devient une caricature lorsqu'elle est outrée.

Voici ce que dit des *hennins* (c'est le nom que prit alors cette coiffure), un auteur contemporain, dans son vieux langage (*) : « Tout le monde était lors » fort déréglé et débourdé en accoutremens, et surtout les accoutremens » de têtc des dames étaient fort étranges ; car elles portaient de hauts atours sur leurs têtes, et de la longueur » d'une aune ou environ, aigus comme » clochers, desquels dépendaient par » derrière de longs crêpes ou riches » franges comme étendarts ».

Nous avons vu dans le règne précé-

(*) Paradin : Annales de Bourgogne, livre III, année 1428, page 700.

dent, le carme Cenare déclamer contre les *cornes* des dames : il paraît que cet ordre s'attachait principalement à la tête ; en effet, un autre carme, appelé *Thomas Conecte*, prêcha vigoureusement contre les *hennins*. Mais, hélas ! ce pauvre moine fut bien mal récompensé de son zèle, et sa fin fut très-malheureuse : il fut brûlé vif à Rome, six ans après, comme hérétique (*).

« Ce prêcheur, dit Paradin, avait » cette façon de coiffure en telle horreur » que la plupart de ses sermons s'adres- » saient à ces atours des dames, avec les » plus véhémentes invectives qu'il pou- » vait songer, sans épargner toutes es- » pèces d'injures dont il pouvait se sou- » venir, dont il débaquait à toute bride » contre les dames usant de tels atours, » lesquels il nommait les *hennins*....

(*) L'an 1440.

» Partout où frère Thomas allait, les
» hennins ne s'osaient plus trouver pour
» la haine qu'il leur avait vouée; chose
» qui profita pour quelque tems et jus-
» qu'à ce que ce prêcheur fût parti;
» mais, après son partement, les dames
» relevèrent leurs cornes, et firent com-
» me les limaçons, lesquels, quand ils
» entendent quelque bruit, retirent et
» resserrent tout bellement leurs cornes,
» et ensuite, le bruit passé, soudain ils
» les relèvent plus grandes que devant :
» ainsi firent les dames; car les hennins
» ne furent jamais plus grands, plus
» pompeux et plus superbes qu'après le
» partement du frère Thomas; voilà ce
» que l'on gaigne à s'opiniâtrer contre
» l'opiniâtrerie d'aucunes cervelles ».

C'est à cette époque que l'on fut obligé de faire rehausser les portes, comme on les avait fait élargir dans le règne précédent, pour les *cornes*. C'est ainsi que,

dit Montesquieu, les architectes furent obligés d'asservir les règles de leur art, dans les dimensions des entrées des appartemens, pour les proportionner aux coiffures des femmes.

Les hautes coiffures disparurent ensuite; mais ce ne fut que pour reparaître, à diverses époques, plus ridicules que jamais : tant il est vrai de dire que les modes les plus extravagantes sont celles auxquelles on a toujours donné la préférence.

Sous les premières années du règne de Louis XI (*) les femmes retranchèrent leurs queues énormes et leurs manches qui balayaient la terre, elles adoptèrent des robes extrêmemement courtes qu'elles ornèreut de bordures d'une largeur extraordinaire.

On se lassait des coiffures d'une aune

(*) 1461.

de haut ; on passa, comme il arrive presque toujours, d'une extrémité à l'autre, on adopta des bonnets si bas, et on applatit tellement la coiffure que les femmes paraissaient avoir la tête rasée. Sous Louis XI la soie et le velours furent réserves aux princes et aux personnes les plus distinguées.

Le règne de Charles VIII vit paraître (*) des modes moins ridicules. Les femmes, abandonnant les bizarreries dont elles étaient esclaves depuis si longtems, se coiffèrent en cheveux et portèrent des robes de satin blanc : c'est ainsi qu'était parée la reine le jour de son mariage. A la mort de ce roi, Anne de Bretagne, sa femme, prit un voile noir qu'elle ne quitta jamais depuis (**).

(*) 1483.

(**) Anne de Bretagne fut la première de nos reines qui porta le deuil en noir; toutes

Les dames de la cour adoptèrent par coquetterie, peut-être aussi par motif d'adulation, ce qui n'était qu'un signe de douleur; toutes prirent le voile noir; mais cette couleur lugubre fut bientôt heureusement coupée par des franges rouges et pourpres dont on orna ces voiles. Cette mode passa bientôt aux simples bourgeoises qui, enchérissant encore sur les dames de la cour, enrichirent ce voile de perles et d'agraffes d'or. Les femmes de la cour alors eurent re-

---

les autres l'avaient porté en blanc : ce qui, sans doute, dit Velli, a contribué plus que la vénération que l'on conservait pour la mère de saint Louis, à leur faire donner le nom de *reines blanches*.

Les deuils alors étaient fort longs : ce fut la duchesse de *Berri* qui, ennuyée du deuil de Louis XIV, obligea le régent de les réduire tous à moitié à l'occasion de celui de la reine de Suède.

cours à des distinctions particulières : les duchesses portaient une couronne avec trefles et un plumet ; les comtesses une couronne perlée et un plumet.

Ce fut vers ce tems-là que la France commença à s'emparer du sceptre de la mode dont elle ne s'est jamais dessaisie depuis ; à faire adopter ses goûts à toute l'Europe, et à envoyer dans les cours étrangères tout ce qui servait à la parure des femmes. Anne de Bretagne, femme de Louis XII (*), aimait le faste ; elle attira des femmes à la cour : alors on vit naître la coquetterie, l'envie de plaire, les rivalités ; ce qui amena des ajustemens plus élégans, et une manière de s'habiller moins modeste.

Mais ce fut sous François I.er (**) que l'on vit la galanterie et la somp-

(*) 1498.
(**) 1515.

tuosité dans les habits portées à un point plus haut que jamais. Les femmes commencèrent à retrousser leurs cheveux; la reine Marguerite de Navarre, sa petite-fille, frisait ceux des tempes, et relevait ceux du toupet. Cette princesse ajoutait par fois à cette coiffure un petit bonnet de satin ou de velours, enrichi de perles et de pierreries, et surmonté d'un bouquet de plumes. Cette coiffure était fort jolie et de bon goût, et, malgré cela, on voyait encore quelques hautes coiffures qui, de tems en tems, cherchaient à obtenir la préférence; mais le moment n'était pas encore arrivé. C'est au règne de François I.er, qu'il faut faire remonter l'époque de la mode la plus ridicule peut-être, qui jamais ait dégradé la taille des femmes. Je veux parler de ces *vertugadins*, qui changèrent ensuite de forme et de nom, et parvinrent jusqu'à

nous ; on les appela depuis *paniers*.

Le vertugadin était une espèce de jupe garnie de cerceaux qui s'élargissaient toujours de plus en plus par le bas, de façon que le corps d'une femme, depuis la ceinture jusqu'aux pieds, ressemblait à une ruche. La première femme, dit-on, qui porta le vertugadin, voulut dérober aux yeux les fruits indiscrets de son amour. Quoi qu'il en soit, Claude de France, femme de François I.er, est la première que les monumens nous représentent avec cette ridicule jupe.

Le luxe, sous François I.er, alla toujours en croissant, malgré les déclarations par lesquelles il défendait les étoffes d'or et d'argent, etc. Sous Henri II, il ne connut plus de bornes, quoique ce roi eût renouvelé les ordonnances de son prédécesseur, et qu'il leur eût même encore donné plus d'extension, en ré-

primant particulièrement le luxe des femmes (*); mais que peuvent les volontés d'un roi contre le génie volcanique - d'une femme ? L'Histoire de France ne nous offre que trop souvent des rois faibles, gouvernés par une femme impérieuse; elle ne nous offre que trop souvent le spectacle de l'empire ébranlé par l'influence des femmes. Sous Henri II, Catherine de Médicis donnait l'exemple du luxe le plus effréné : cette reine voluptueuse et galante, qui, tous les jours, inventait de nouveaux plaisirs, amena un changement dans les costumes, comme elle en avait opéré un dans les mœurs, et l'on vit, pour la première fois, le fard introduit en France par des Italiens appelés à la cour.

Ce fut à cette époque que le chaperon

(*) 1547.

devint plus en vogue que jamais. Cette mode dura très-long-tems : et comment n'aurait-elle pas duré! c'était une marque de distinction. Une loi somptuaire ne permettait qu'aux dames de la cour de porter le chaperon de velours. Les autres femmes se dédommageaient de cette cruelle exception, en portant le chaperon de drap : c'était toujours un chaperon, mais le chaperon de velours était un objet de la plus grande importance pour elles. Aussi vit-on *La Boursier*, sage-femme de Marie de Médicis, solliciter long-tems la faveur de porter un chaperon de velours, faveur qu'elle obtint enfin par un ordre exprès du roi.

Les hommes portaient alors de petits chapeaux très-plats ornés d'une plume, et ce qu'il y a de singulier, c'est que les femmes adoptèrent la même coiffure. Un portrait de Marguerite de

France, troisième et dernière fille de François I.er, fait par Corneille, peintre de ce tems, la représente avec un chapeau absolument semblable à celui du roi, son frère.

Il paraît que les éventails étaient alors très-recommandables ; car les femmes de la plus haute condition se faisaient peindre avec un éventail à la main. Je ne citerai, parmi beaucoup d'autres, que le portrait de Claude de France, fille de Henri II.

Sous François II (*), une mode singulière s'introduisit chez les hommes. Ils trouvèrent qu'un gros ventre donnait, à celui qui en était le propriétaire, un air majestueux qui contribuait infiniment à relever son mérite personnel. Les personnes qui, maltraitées par la fortune, ne pouvaient se procurer, par

(*) 1559.

les voies internes cet embonpoint qui donnait tant de droits à la considération, essayèrent d'y remédier par des supplémens extérieurs; on fit des ventres postiches, et l'art du tailleur remplaça le vide de la cuisine. Les femmes s'imaginèrent aussitôt que ce goût des hommes pour les larges surfaces, pourrait peut-être s'étendre un peu plus loin, et l'on vit naître aussitôt la mode des gros culs. Cette mode dura bien trois ou quatre ans, et l'on ne voyait alors que des ventres et des culs postiches; ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les femmes eurent une si grande confiance dans le pouvoir de ces apparences postérieures, qu'elles négligèrent totalement le secours de leurs autres attraits; elles se cachèrent même le visage pour empêcher, probablement, les hommes d'être distraits en aucune manière du nouveau genre d'appas qu'elles pré-

sentaient à leur admiration : en effet, ce fut à la même époque que l'on vit naître, chez les femmes, l'usage de se couvrir le visage avec une espèce de masque noir, que l'on appelait *loup*. Cet usage durait encore du tems de Henri III.

Les règnes de Charles IX et de Henri III nous offrent peu de variations dans ces costumes. Nous voyons seulement que les vertugadins avaient pris une telle circonférence, que Charles IX fut obligé d'en fixer la grandeur par l'article 146 de l'Ordonnance de Blois, de 1560 : *Défendons à toutes femmes de porter vertugales ayant plus d'une aune ou une aune et demie de tour*. Mais les ordonnances des rois ne firent jamais plus d'effet que les sermons des carmes, et l'on continua d'enfler les vertugadins.

CHAPITRE XIV.

Continuation du même sujet. — Modes depuis Henri IV *jusqu'à nos jours.*

PLUS nous avançons, plus les matériaux deviennent nombreux relativement aux changemens divers qu'éprouvèrent en France les costumes des femmes. Nous pourrions donc entrer, à l'époque du règne de Henri IV, dans des détails très-circonstanciés sur les modes; mais, outre que cela nous mènerait trop loin, j'intéresserais peu mes lecteurs. Tous les monumens que nous avons encore aujourd'hui sous les yeux nous rappellent ces costumes; je passerai donc très-légèrement sur ces derniers règnes:

je me bornerai à quelques anecdotes, et aux traits principaux qui achèveront de donner l'idée de la bizarrerie du goût des femmes même dans les siècles les plus éclairés, et l'on verra que les modes du siècle de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI furent infiniment plus extravagantes que celles des premiers tems de la monarchie.

Henri IV (*) vit la nécessité de mettre des bornes à un luxe qui allait toujours en croissant. De toutes les lois somptuaires promulguées à différentes époques aucune ne fut plus sagement conçue que l'édit de 1604, où Henri, après avoir défendu de porter sur les habits ni or ni argent, ajoute : » Excepté cependant aux filles de joie et aux filous, auxquels nous ne prenons pas assez d'intérêt pour leur faire l'honneur de don-

(*) 1589.

» ner attention à leur conduite ». Cette ordonnance fut la seule peut-être qui produisit un prompt effet ; les filles de joie et les filous n'osèrent pas même user d'une permission qui n'existait que pour eux, tandis qu'ils avaient fait jusqu'alors peu d'attention aux défenses réitérées qui leur avaient été faites : tant il est vrai que ces brillantes superfluités n'ont de mérite qu'autant que l'exemple des grands leur en donne!

Mais cette loi ne fut, pour les femmes, qu'un répercussif, si je puis me servir ici de ce terme expressif de l'art médical, c'est-à-dire que le beau sexe, se trouvant restreint dans l'emploi des ornemens extérieurs, concentra la recherche de la toilette et de la parure, et l'on vit naître alors une mode sur laquelle certainement aucune loi ne pouvait avoir de prise, puisqu'elle devait échapper à tous les regards. Nous en dirons seulement deux

mots d'après Saint-Foix (*) : « La mar-
» quise d'Estrées; mère de la belle Ga-
» brielle, fut tuée dans une sédition à
» Essone en Auvergne. Apparemment
» que son corps resta dans la rue très-in-
» décemment exposé, puisqu'on s'aper-
» çut d'une mode qui s'était introduite
» depuis quelque tems parmi les femmes
» du grand monde. Ce n'étaient pas seu-
» lement leurs cheveux qu'elles tres-
» saient avec de la nomparcille de di-
» verses couleurs ». C'est alors que l'ex-
pression *obtenir les faveurs d'une fem-
me* pouvait être prise littéralement.

Ce règne vit aussi paraître les fraises volumineuses, inventées d'abord en Espagne pour cacher le goître, maladie endémique dans ce pays. Les vertugadins devinrent plus larges que jamais, à en juger par les portraits qui nous restent

(*) Essais sur Paris, tome III, p. 327.

de ce tems, entre autres par ceux de la reine Marguerite, ce qui me rappelle une anecdote sur cette princesse.

Marguerite de France, première femme de Henri IV, était d'une galanterie outrée. Henri IV lui-même en faisait souvent des railleries très-piquantes. Elle avait épousé Henri IV en 1572; le mariage fut déclaré nul en 1599; mais elle fut toujours appelée la *reine Marguerite*.

M. *De Fresne Forget*, étant un jour chez cette reine, lui dit qu'il s'étonnait comment les hommes et les femmes, avec de si grandes fraises, pouvaient manger du potage sans les gâter, et, surtout, comment les dames pouvaient être galantes avec leurs grands vertugadins. La reine alors ne lui répondit rien; mais quelques jours après, ayant une très-grande fraise et de la bouillie à manger; elle se fit apporter une cuil-

lère qui avait un fort long manche, de façon qu'elle mangea sa bouillie sans gâter sa fraise. Sur quoi, s'adressant à M. De Fresnes : *Eh bien!* lui dit-elle en riant, *vous voyez bien, qu'avec un peu d'intelligence, il y a remède à tout* — *Oui da! madame,* répondit le bonhomme, *quant à ce qui touche le haut me voilà tranquille.*

Passons à présent au dix-septième siècle; la mode des vertugadins avait cessé, les hautes coiffures avaient disparu depuis long-tems; mais ces coiffures revinrent, à la fin de ce siècle, plus ridicules que jamais. Elles changèrent de nom, il est vrai; on les appela alors des *fontanges.*

Supposez un vaste édifice en fil de fer, ayant quelquefois deux pieds de hauteur, divisé en plusieurs étages. Sur cet échafaudage on plaçait quantité de morceaux de mousseline, des rubans, des boucles

de cheveux. Pour peu que l'on remuât, tout cet édifice tremblait et menaçait ruine, ce qui était extrêmement incommode. On dit cependant que cette mode plaisait assez aux maris et qu'elle leur répondait de la sagesse de leurs épouses. Chaque pièce qui entrait dans la construction de cette énorme coiffure avait un nom particulier, et ces noms n'étaient pas moins ridicules que la chose : c'était la duchesse, le solitaire, le chou, la souris, le mousquetaire, le croissant, le firmament, le dixième ciel et d'autres tout aussi bizarres. Cette mode cependant cessa tout à coup; les coiffures redevinrent très-basses et les femmes, pour se dédommager, adoptèrent les hauts talons. Ce changement subit donna lieu à ces jolis vers de Chaulieu, qui se terminent par une épigramme assez piquante :

Paris cède à la mode et change ses parures,
Ce peuple imitateur et singe de la cour,

A commencé depuis un jour
D'humilier, enfin, l'orgueil de ses coiffures :
Mainte courte beauté s'en plaint, gronde et
tempête,
Et pour se rallonger, consultant les destins,
Apprend d'eux qu'on retrouve, en haussant
ses patins,
La taille que l'on perd en abaissant sa tête.
Voilà le changement extrême
Qui met en mouvement nos femmes de Paris :
Pour la coiffure des maris,
Elle est ici toujours la même.

Ce changement heureux dans les coiffures ne fut pas de longue durée, les femmes recommencèrent bientot à construire sur leurs têtes de brillans édifices. Mais, hélas! l'empire des modes, comme tous les autres empires, est sujet aussi à de violentes révolutions; il ne faut qu'un seul moment pour détruire une coiffure, ou pour abattre une bastille, et ce moment arriva. Deux Anglaises causèrent, dans les modes, la révolution

surprenante qui doit tenir une place mémorable dans cette histoire. Ces deux dames, arrivées depuis peu à Paris, vinrent à Versailles au mois de juin 1714 pour voir souper Louis XIV. Elles avaient une coiffure extrêmement basse, ce qui alors était aussi ridicule, que le serait aujourd'hui une coiffure de deux pieds de hauteur. Aussi, dès quelles furent entrées, elles firent une telle sensation qu'il s'éleva un bruit assez considérable. Le roi demanda la cause de ce mouvement extraordinaire; on lui répondit qu'il était occasionné par la présence de deux dames dont la coiffure était fort singulière. Le roi, les ayant aperçues, dit aux duchesses et aux autres dames présentes à son souper que, si toutes les femmes étaient raisonnables, elles renonceraient à leurs coiffures ridicules, pour adopter la coiffure simple des deux étrangères. Les volontés d'un roi

sont des ordres pour des courtisans. Les dames sentirent bien qu'il fallait se soumettre : le sacrifice était cruel; abattre de si hautes coiffures c'était presque décapiter les femmes! n'importe, la crainte de déplaire à la cour vint à bout de l'emporter, et la nuit toute entière fut employée à démolir l'édifice à trois étages; on supprima les deux plus élevés et l'on rasa la moitié du troisième. Ainsi se termina encore le règne des hautes coiffures, qui avaient été quittées et reprises à différentes époques, depuis trois cents ans, et qui revinrent cependant quelque tems après, comme nous le verrons, et toujours avec un supplément d'extravagance.

Je suis bien fâché d'être obligé de prouver encore, que les femmes n'ont guère quitté un ridicule que pour en prendre un autre; mais le devoir d'un historien est de dire la vérité : *vitam im-*

pendere vero a dit Jean-Jacques, qui cependant n'a point traité des matières aussi essentielles que celles qui m'occupent ici. Mais poursuivons.

Les hautes coiffures ayant ainsi disparu en une nuit comme par enchantement, il fallait un nouvel aliment au caprice féminin; *les vertugadins* redevinrent à la mode. On ne les nomma plus, il est vrai, *vertugadins*. Quelle femme aurait voulu porter une mode du tems de François I.er! La personne qui l'aurait proposé serait devenue l'objet de la risée publique. Mais, par un trait de génie, on leur donna le nom de *paniers*, et toutes les femmes en furent folles. Donnons les détails des événemens qui ramenèrent cet extravagant costume.

C'est encore aux deux Anglaises dont je viens de parler que l'on doit le retour des vertugadins. Deux jours après la chute des coiffures, nos deux Anglaises

allèrent, le soir, se promener dans la grande allée des Tuileries. Leurs robes, largement étalées sur de vastes cerceaux de baleine, excitèrent la curiosité des Parisiens, peuple curieux s'il en fut; curiosité, cependant, bien pardonnable puisque ce spectacle était alors nouveau. On se pressa donc autour des deux dames pour les examiner, et, la foule augmentant à chaque instant, elles faillirent à être étouffées. Un banc les sauva. Il y avait, alors, de chaque côté de l'allée une palissade d'ifs, et des bancs étaient placés de distance en distance le long de cette palissade. Ce fut derrière un de ces bancs que nos deux dames se retranchèrent, et là, elles pouvaient avec moins de danger soutenir l'assaut très-vif que leur livrait la curiosité publique. Cependant leur position devenait embarassante : elles étaient bien, il est vrai, garanties par devant et par derrière, mais elles com-

mençaient à être attaquées par les côtés lorsqu'un mousquetaire trouva moyen de les tirer d'affaire; il parvint à faire une ouverture à la palissade d'ifs, fit passer nos deux assiégées par la brèche et les conduisit à l'orangerie des Tuileries où il logeait.

Il n'en fallut pas davantage pour ramener l'usage des paniers. Cependant ils ne reparurent pas brusquement, les femmes craignirent le *blocus* et n'osèrent pas, tout d'un coup, se montrer en public avec un si vaste étalage. On en parla d'abord, c'est toujours quelque chose; ensuite des actrices en firent voir sur le théâtre, cela ne fit qu'augmenter le désir; mais la crainte retenait toujours. Les élégantes, n'osant pas imiter tout à fait les actrices, portèrent d'abord des *criardes*, c'était une espèce de bougran plissé autour des hanches et qui commençait déjà à défigurer la taille : on peut

bien penser que les criardes furent trouvées charmantes. Enfin l'été suivant (*) deux femmes qualifiées, pretextant la chaleur de la saison et leur embonpoint, portèrent chez elles des *paniers*, puis se hasardèrent de se faire voir aux Tuileries. Elles ne s'y présenterent d'abord que le soir, et prirent l'utile précautiou de passer par l'orangerie, afin d'éviter l'entrée des portes ordinaires toujours investies par la livrée, race dont elles connaissaient fort bien l'insolenee. Elles se montrèrent ensuite plus hardiment; quelques femmes les imitèrent, et cette mode devint bientôt tellement générale que toutes les femmes en portèrent. Quelques années après, les femmes d'artisaus et les servantes même, dit le Mercure de France, n'auraient pas été au marchó sans paniers, et ils étaient alors si am-

(*) 1715.

ples, qu'ils avaient jusqu'à trois aunes de tour (*).

Cette époque n'était certainement pas, pour les Françaises, l'époque du bon goût. Le blanc, le rouge, la poudre, tout cela mis avec excès; les cheveux crêpés, les coiffures ridicules, les paniers, que fallait-il de plus pour défigurer la plus jolie femme? En 1718, milady Montagute vint à Paris; elle fut très-étonnée de la mise des dames, et en fit un tableau qui n'est point flatté; voici ses termes : « J'ai vu celles qui » passent pour des beautés parmi les » dames françaises. Elles sont, en véri- » té, dégoûtantes (pardonnez-moi l'ex- » pression), par leur façon de se met- » tre, et par le fard dont elles couvrent » leur visage; leurs cheveux courts et

(*) Mercure de France, 1729, janvier; 1730, octobre.

» crêpés ressemblent à de la laine blan-
» che, et avec leur visage couleur de
» feu, elles n'ont pas même la figure
» humaine : on les prendrait pour des
» moutons nouvellement écorchés ».

Tel était cependant le costume et la mise des dames du beau siècle de Louis XIV, et sous le règne de Louis XV. C'est alors que les coiffures les plus barbares portaient aussi les noms les plus ridicules. Telles étaient les coiffures en papillon, en chien fou, à oreilles d'épagneul, en marrons, en vergettes, en bichon, etc. (*)

Mais c'est surtout sous le dernier de nos rois que l'extravagance de la coiffure fut perfectionnée autant qu'il était possible de le faire. Les femmes portaient des coiffures si élevées, qu'elles se mettaient à genoux dans leurs voitu-

(*) Voyez le *Mercure de France*.

res. C'est un fait que l'on aura sans doute de la peine à croire ; mais il existe encore aujourd'hui beaucoup de femmes qui autrefois se sont soumises à ce petit inconvénient de la mode, et je connais quelques personnes qui s'en souviennent fort bien. Quant à moi, je n'oublierai pas ce que me racontait, il y a quelques années, un de mes amis. Il se trouvait à La Chapelle, près de Paris, chez des dames de sa connaissance, au moment où elles se disposaient à partir pour Versailles ; elles allaient à un bal de la cour, et leur parure était de la plus grande élégance. Mon ami fut fort surpris de la manière dont ces deux dames se placèrent dans leur voiture : la hauteur de leurs plumes ne leur permettait pas d'y être assises ; elles se mirent toutes les deux à genoux, l'une vis-à-vis de l'autre, à peu près dans la position si connue aux petits jeux, sous le

nom de *Baiser à la Capucine*. C'est dans cette posture gênante qu'elles firent le trajet de La Chapelle à Versailles : cela était alors très-fréquent.

La reine donnait elle-même l'exemple de ces folles parures. Elle avait imaginé pour ses courses de traîneaux, dit l'auteur de la Correspondance Secrète, une parure de tête qui portait les coiffures des femmes à une hauteur prodigieuses; plusieurs de ces coiffures représentaient des montagnes élevées, des prairies émaillées, des ruisseaux argentins, des forêts, enfin un jardin à l'anglaise; un panache immense soutenait tout l'édifice par derrière (*).

C'est à cette époque que le fameux Carlin, jouant devant la reine une pièce italienne, se permit de mettre à son chapeau une plume de paon d'une lon-

(*) Mémoires secrets, tome 1, p. 159.

gueur excessive. Cette aigrette bien droite, bien relevée, ne trouvait pas de porte assez haute, ce qui donna lieu à l'arlequin de faire mille singeries : on voulut le punir; mais on sut qu'il avait agi par les ordres du roi (*), qui n'avait pas même le pouvoir de faire baisser la coiffure de la reine.

Les personnes qui seraient curieuses de parcourir en entier le cercle des modes folles, ridicules ou bouffones du règne de Louis XVI, n'ont qu'à feuilleter les journaux et les estampes de ce tems, on y trouvera une ample moisson d'extravagances. Le Journal de Paris, entr'autres, annonçait alors les modes nouvelles. Je me permettrai d'insérer ici deux annonces seulement, prises au hasard dans ce journal, parmi cent autres semblables. Ce léger échantillon

(*) Mémoires secrets, tome I, p. 214.

suffira pour juger du goût à cette époque qui n'est pas très-éloignée.

« *Du 16 octobre* 1778. Aujourd'hui » on offre aux dames un chapeau à l'a» miral. On verra chez mademoi» selle Fredin, marchande de modes, » à l'écharpe d'or, rue de la Féronnerie, » un chapeau sur lequel est représenté » un vaisseau sans voiles, avec tous ses » agrets et apparaux, ayant ses canons » en batterie, et il est exécuté avec au» tant de précision que de goût ».

« *Janvier* 1780. On trouve chez » mademoiselle Saint-Quentin, rue de » Cléry, des poufs en trophée militaire : » les étendarts et les timbales posés sur » le devant ont un effet très-agréable ».

Tel était le goût à l'époque où la révolution vint tout changer : c'est ainsi que je terminerai le tableau historique des modes françaises.

CHAPITRE XV.

De la peau, et des causes qui en détruisent la beauté.

LA beauté de la peau contribue d'une manière si étonnante à la beauté en général que beaucoup de femmes, qui passent pour très-belles, n'ont point d'autre avantage que celui d'une très-belle peau,

Ce tissu transparent, dont un sang vif et pur,
Court nuancer l'albâtre en longs filets d'azur (*).

Aussi est-ce sur cette partie essentielle que les femmes accumulent de préférence les soins les plus assidus ; la plus grande partie des cosmétiques n'ont point

(*) Legouvé.

d'autre but que de conserver à la peau toutes ses perfections, ou de réparer ses défauts.

Une peau blanche, relevée par une légère teinte d'incarnat, fine et douce au toucher, voilà ce que nous appelons ordinairement une belle peau. Telle était la peau d'Anne d'Autriche, mère de Louis XIV ; elle était si délicate que l'on ne pouvait trouver de batiste assez fine pour lui faire des chemises et des draps. Le cardinal Mazarin lui disait quelquefois que, si elle allait en enfer, elle n'aurait d'autre supplice que de coucher dans des draps de toile de Hollande.

La peau a rarement toutes les qualités exigées pour sa perfection, et lorsqu'elle les possède, différentes causes, tant internes qu'externes, contribuent journellement à les lui enlever.

En effet la peau, par ses rapports

multipliés avec la plupart des organes internes, éprouve diverses sortes d'altérations selon les différentes dispositions de ces organes. On la voit tour à tour se ternir, devenir pâle, jaune, bise, brune, basanée, verdâtre, violette, pourpre, selon les différens états de certaines parties du système.

L'état apparent de la peau dépend donc, en grande partie, de l'état des organes internes : aussi la carnation, dans nos climats, peut-elle être regardée comme le véritable thermomètre de l'état de la santé. Jai dit dans nos climats, où la blancheur de la peau rend infiniment plus sensibles les nuances les plus délicates. Ainsi un teint frais et fleuri, des lèvres roses ou purpurines, un œil vif et pétillant, annoncent une bonne santé. Mais le teint est-il pâle, livide, ou plombé ? l'œil est-il terne ? les lèvres sont-elles pri-

vées de cet incarnat qui en fait le charme ? alors on peut affirmer que les fonctions sont dérangées, que la santé est altérée.

Les causes externes ne nuisent pas moins à la beauté de la peau, et leur influence est d'autant plus énergique qu'elle est continuellement agissante, qu'elle la détruit insensiblement, comme l'eau qui, tombant goutte à goutte, parvient, à la longue, à percer le roc.

Les causes externes qui concourent sans interruption à détruire la beauté de la peau, sont surtout l'air, la chaleur du climat, et la lumière. Ces trois causes réunies contribuent à lui faire perdre cette blancheur, cet éclat, ce poli, cette finesse, cette douceur qui nous enchantent et qui flattent plus d'un sens. Personne n'ignore combien il y a de différence entre les parties de cet organe continuellement couvertes et cel-

les qui sont constamment exposées au contact de l'air et de la lumière.

C'est d'après cette vérité incontestable que l'on a composé les premiers cosmétiques. Ils consistaient, comme nous le verrons ailleurs, en des espèces de pâtes que l'on appliquait la nuit sur le visage, et que l'on enlevait le lendemain. On trouvait, par là, le moyen de soustraire, pendant ce tems, à l'influence des causes externes, les parties dont on voulait conserver toute la délicatesse. C'est encore pour la même raison que les anciens qui vendaient des esclaves, leur couvraient le visage avec une espèce de terre cimolée.

On agissait, bien certainement, d'après une théorie incontestable ; mais cette pratique devenait un peu incommode et présentait des inconvéniens, on a donc dû recourir à d'autres moyens.

Cependant les Vénitiennes, si célè-

bres par la beauté admirable de leur teint, se servent encore aujourd'hui d'une pâte composée avec de la fleur de farine et des blancs d'œufs; elles en font une espèce de masque qu'elles appliquent, le soir, sur le visage, renouvelant ainsi ce que les anciens nous ont transmis de la courtisanne Poppée, et ce que nos historiens nous rapportent de l'efféminé Henri III.

Un habile médecin, De Sénac, pensait que les femmes auraient toujours le visage jeune, si elles pouvaient y conserver le gonflement de la jeunesse, qui produit le blanc par la tension de la peau, et le rouge par la plénitude des vaisseaux sanguins. Des couleurs appliquées artificiellement, toutes les sortes de fards ne sont qu'une vaine représentation de ce qui devrait être; et De Sénac trouvait un moyen d'obtenir en réalité ce que les fards ne donnent qu'en

apparence. Il faut, disait-il, empêcher la transpiration du visage; par ce moyen il se fera dans les petits vaisseaux une heureuse obstruction de lymphe et de sang, et la peau se tiendra plus tendue. Voilà le blanc, le rouge, et point de rides; certainement on ne peut souhaiter rien de plus. Or, continuait-il, l'huile empêche la transpiration, et il ne faut que s'en frotter le visage, ou n'y appliquer que des drogues dont l'huile soit la base, et non pas des plâtres qui en la séchant la rident encore.

Le sentiment de ce médecin est juste sous plus d'un rapport; il est certain que rien ne contribue mieux à la beauté de la peau que d'y retenir les produits de la transpiration insensible; cependant le moyen qu'il indique ne remplit pas toutes les conditions, ne convient pas à tous les cas, et il y a des femmes dont la peau serait plutôt altérée qu'em-

bellie par l'huile. On peut même dire que les huileux proprement dits, seraient quelquefois nuisibles et ne produiraient pas toujours l'effet qu'il s'en promettait.

Il est bien vrai qu'en étiolant le visage avec des cosmétiques onctueux, on s'oppose, autant qu'il est possible de le faire, aux causes extérieures qui détruisent la beauté du teint et la finesse de la peau. Mais il est, comme je l'ai dit, d'autres causes, et je n'ai pas besoin de faire remarquer que ce moyen deviendrait absolument nul lorsque des causes intérieures combattent la beauté. A quoi serviront, par exemple, les topiques lorsque les vices de la peau dépendront ou d'un dérangement de l'estomac, ou d'un vice du foie, ou d'uue affection de la poitrine, ou de quelque sécretion interrompue? Ce n'est pas aux applications extérieures qu'il faut recourir

alors, c'est à un bon médecin, et, lorsque toutes les fonctions auront repris leur cours naturel, la peau reprendra son premier éclat et sa fraîcheur. C'est donc vers les causes internes qu'il faut porter ses premiers soins; c'est la santé qu'il faut rétablir d'abord lorsqu'on veut rappeler la beauté.

La blancheur est une des qualités que nous exigeons nécessairement dans la peau pour qu'elle puisse être appelée belle. Le goût des anciens était, sur ce point, bien conforme au nôtre; ils estimaient tellement la blancheur de la peau qu'ils regardaient cette qualité comme le signe distinctif de la beauté. Le nom de *Venus*, déesse de la beauté, s'explique par le primitif celto-breton *ven* qui signifie *blanc*, *blanche*, ainsi que nous l'apprend *La Tour d'Auvergne-Carret* dans son ouvrage *des Origines gauloises*.

J'ai fait remarquer que bien des causes peuvent altérer la blancheur de la peau et que l'air surtout est l'ennemi naturel des lys d'un beau teint; mais, bien malheureusement pour nos jolies femmes, cet ennemi n'est par le seul : une vie laborieuse, ou l'excès des plaisirs; un sommeil trop prolongé, ou des veilles trop fréquentes; l'application trop soutenue, ou l'ennui d'une vie oisive ou apathique; les passions tristes et concentrées, le chagrin, la crainte, l'inquiétude, ou les passions haineuses: tout cela nuit à la beauté de la peau, ternit son éclat, efface ou altère ses couleurs.

Au contraire, une vie sage et réglée; des occupations douces et variées; des affections bienfaisantes, élevées, généreuses; l'exercice des vertus avec la joie intérieure qui en est la plus précieuse récompense : voilà les causes qui en-

tretiennent la flexibilité du jeu des organes, la libre circulation des humeurs, l'état parfait de toutes les fonctions, d'où résulte la santé comme la beauté.

Le régime influe aussi d'une manière bien particulière sur le coloris de la peau. Buffon disait que la peau fine et la physionomie heureuse des nobles et de la plupart des gens riches était due en partie aux alimens dont ils faisaient usage. On a remarqué, par exemple, que l'usage du pain d'orge rend la peau plus pâle, et que les personnes qui font un usage habituel de viandes salées et desséchées ont rarement un beau teint. J'ai trouvé, dans les ouvrages des médecins, plusieurs observations qui confirment l'opinion de Buffon; mais j'éviterai d'en grossir ce chapitre.

L'eau n'a pas une moindre influence sur la beauté de la carnation, et l'on

juge fort bien de la qualité de l'eau d'un canton, en consultant seulement la couleur du visage de ses habitans. Il est donc très-intéressant, même sous le rapport de la beauté, de ne faire usage que d'une eau saine.

Parmi les causes internes qui agissent d'une manière sensible sur l'état de la peau, on doit distinguer, d'une manière bien particulière, l'influence du foie.

Le foie, selon les médecins, a des rapports directs avec la peau, rapports qui sont d'ailleurs prouvés par les faits. Les affections hypocondriaques donnent à la surface cutanée une couleur terne et brunâtre; à la suite de la morsure de la vipère une bile douce et onctueuse afflue vers la peau. Le teint des bilieux se fait toujours remarquer par une couleur jaunâtre; chez les personnes de ce tempérament les maladies

âcres cutanées sont plus fréquentes ; on voit quelquefois l'érysipèle accompagner les fièvres de nature bilieuse, et des gales générales et critiques terminer des fièvres quartes opiniâtres.

Tous ces faits, auxquels on pourrait encore en ajouter beaucoup d'autres, démontrent d'une manière évidente non-seulement que les maladies âcres et chroniques de la peau dépendent des vices du foie et de la bile; mais que le teint même dépend, en grande partie, de l'action de ce viscère.

On voit donc combien il serait inutile de chercher à combattre par des cosmétiques, certains défauts du teint et surtout sa couleur jaunâtre ou brune : il faut alors avoir recours à des remèdes internes.

Je crois que l'on réussirait parfaitement à se donner un beau teint par l'usage fréquent des martiaux, ce que je

ne donne cependant ici que comme une conjecture. Je n'en ai point fait encore l'expérience; mais je veux la faire sur quelque brune qui sera fatiguée de sa couleur. Passons aux moyens connus, usités, et recommandés depuis long-tems.

On vante beaucoup l'infusion d'hyssope; on dit aussi que les oignons étant mangés donnent au teint de très-belles couleurs.

On trouve dans *Le Camus* un sel *hépatique* dont l'usage, dit-il, est fort recommandé soit pour conserver son beau coloris, soit pour acquérir de belles couleurs. En voici la composition:

« Prenez racines d'aigremoine, deux » livres; racines de chicorée et de scor» sonnère de chaque une livre; costus » amer, eryngium, curcuma, de cha» que une demi-livre; calamus aroma-

» ticus, rapontic, de chaque quatre » onces; absynthe pontique, aurône, » eupatoire, scolopendre, véronique, » hépatique de fontaine, fumeterre, » cuscute, de chaque trois onces. Calcinez le tout dans un fourneau de réverbère; ensuite ajoutez cendres de » rhubarbe et de casse ligneuse de chaque une once et demie. Lessivez le » tout dans une décoction de fleurs » hépatiques, et tirez le sel selon l'art.

» Ce sel fait couler la bile, lève les » obstructions, guérit la jaunisse, enlève la couleur livide du teint et donne à la peau une couleur vermeille » et agréable. La dose de ce sel est de » vingt-quatre à trente-six grains dans » un véhicule convenable ».

Quant aux moyens qui combattent avec succès les causes externes destructives de la beauté de la peau, ils forment une classe nombreuse, ce sont les

cosmétiques proprement dits ; nous donnerons les plus efficaces dans le chapitre suivant. Je me bornerai, ici, à dire un mot sur un moyen conseillé par quelques personnes. On dit que rien ne blanchit mieux la peau que de se promener le soir au serein, ou de s'exposer au bord de l'eau. Cela est possible : mais l'humidité du soir n'a-t-elle pas des inconvéniens qui feraient payer trop cher l'avantage d'entretenir la beauté de la peau ; avantage, d'ailleurs, que l'on peut se procurer par tant d'autres moyens ? Pour moi, je crois cet usage dangereux, surtout dans notre climat et avec le costume si léger de nos dames. Tous les médecins ne seront peut-être pas de mon avis, nous avons des docteurs qui trouvent des accommodemens avec le beau sexe, comme le Tartuffe en trouvait avec le ciel ; mais du moins trouverai-je beaucoup

de vrais médecins qui ne me démentiront pas.

Ceci me rappelle une petite discussion qui eut lieu, à ce sujet, lorsque les dames commencèrent à fréqenter, le soir, le pont des Arts. Un médecin zélé fit insérer, dans le Journal de Paris, des avis sur l'insalubrité de cette promenade du soir, au-dessus du lit de la rivière. Nous avons encore, dans ce siècle, comme dans celui de La Fontaine, des médecins *tant-pis* et des médecins *tant-mieux*. Ces messieurs n'ont jamais été d'accord, ne le sont point, et ne le seront jamais; cela est de l'essence, je ne dirai pas de leur art, mais de leur profession. Or, le médecin dont je parle était le médecin *tant-pis*. Il aurait alarmé le beau sexe, si quelque chose au monde pouvait alarmer le beau sexe lorsqu'il s'agit de satisfaire un nouveau caprice. Cependant, quel-

ques jours après, un autre docteur plus complaisant (et celui-ci était le médecin *tant-mieux*) voulut rassurer nos jolies femmes; il fit donc insérer dans le même journal une lettre pour prouver la salubrité de la promenade du soir sur le pont des Arts. Le quel des deux eut raison? — Ni l'un ni l'autre; ils eurent tort tous les deux. — Comment! me direz-vous, cela n'est pas possible. — Rien de plus simple: les femmes continuèrent à fréquenter cette promenade malgré les menaces du médecin *tant-pis*, et gagnèrent des rhumes malgré les promesses du médecin *tant-mieux*. Nos deux docteurs eurent donc tort tous les deux : tant il est difficile d'avoir raison avec les femmes !

Décidons cependant cette question intéressante pour la santé des dames. Je dirai donc, avec les médecins qui jouissent de la réputation la mieux

méritée, que la fraîcheur du serein arrête la transpiration et peut occasionner diverses maladies, et que cet effet est immanquable, surtout si l'on reste assis et sans mouvement, exposé à l'air du soir, ainsi que le pratiquent nos dames sur le pont des Arts. Le serein est encore plus nuisible aux convalescens et peut causer des rechutes. Les femmes qui relèvent de couche feront très-bien de ne pas s'y exposer, si elles veulent éviter quelques accidens graves, qui sont souvent la suite de cette imprudence, tels que le lait remonté, les dépôts de lait, etc. Voilà une partie des inconvéniens du serein, quoiqu'en puissent dire tous les docteurs *tant-mieux*.

CHAPITRE XVI.

Des cosmétiques employés pour l'embellissement de la peau.

ON comprend, en général, sous le nom de cosmétique, tous les moyens inventés pour conserver la beauté, ou pour suppléer à son défaut. Tous les procédés qui sont mis en usage pour embellir la peau, l'adoucir, entretenir sa fraîcheur et son éclat, donner de la couleur au teint, prévenir ou effacer les rides, blanchir ou nettoyer les dents, teindre les cheveux et les sourcils, etc., tous ces procédés, dis-je, font partie de la classe nombreuse des cosmétiques. Nous ne parlerons, dans ce chapitre, que de ceux qui ont un rapport direct à l'embellissement de la peau; les autres

se trouveront placés naturellement dans les articles qui traiteront en particulier des soins à donner à chaque partie du corps.

Faut-il se servir des cosmétiques ? Telle est la question que bien des personnes pourront nous faire.

Quelques auteurs, ayant démontré l'inutilité de plusieurs cosmétiques et le danger même de quelques-uns, ont cru devoir les proscrire tous : ils ont donc prononcé contre eux une sentence rigoureuse. Plusieurs médecins, entre autres, ont adopté cette opinion, et parce que quelques-unes des compositions admises à la toilette des dames étaient inutiles ou dangereuses, ils ont conclu qu'il ne fallait faire usage d'aucunes, et que l'eau seule pouvait es remplacer toutes avec avantage.

Il n'est pas juste, sans doute, de conclure du particulier au général. Ces

mêmes docteurs proscrivent-ils tous les médicamens, parce que quelques-uns sont dangereux? Faut-il renoncer à tous les médecins, parce que plusieurs tuent leurs malades? Non, sûrement: choisissons les meilleurs médecins, les meilleurs médicamens, les meilleurs cosmétiques. Mais venons au fait.

S'il n'était question que d'opposer autorité à autorité, je trouverais une infinité de savans anciens et modernes qui nous ont recommandé l'emploi des moyens que l'art nous a fait découvrir, pour embellir la nature. L'un d'eux n'a pas cru qu'il fût indigne de la science médicale de s'occuper des soins à prendre pour conserver ou réparer la beauté, et il nous a laissé un ouvrage sur ce sujet.

Un autre plus moderne a dit: « La » peau, semblable à une toile d'arai- » gnée, est susceptible des plus légères

» impressions ; l'imbiber, la nourrir, » l'humecter, la polir avec les pommades cosmétiques, les mucilages, les » onctions détersives et amères, voilà ce » qui convient à sa nature ».

Je trouve dans l'ouvrage d'un troisième (*) : « La beauté sans doute ne » peut exister sans le concours des » moyens qui assurent la conservation » de la santé. Cependant elle exige des » soins particuliers ; il faut l'entretenir, » la perfectionner, je dirais presque la » cultiver et la faire éclore ; puisque, » produit brillant de la civilisation et » du luxe, elle ne se montre pas avec » tous ses attributs et tous ses charmes » dans l'état sauvage, ni sous l'influence des professions pénibles et de la » pauvreté ».

(*) M. Moreau de la Sarthe : *Hist. nat. de la Femme.*

Je pourrais accumuler, sur ce sujet, cent autorités pour une : mais à quoi servent les autorités lorsque les faits parlent? Chacun de nous n'est-il pas à portée de voir la différence étonnante qui existe entre les femmes qui donnent à l'entretien de leur beauté, des soins constans et bien entendus, et celles qui négligent de cultiver leurs charmes? Ne voyons-nous pas quelquefois de jeunes personnes peu fortunées n'offrir qu'une beauté ordinaire ? mais qu'un changement heureux de la fortune leur offre la facilité et leur fasse naître le goût de se livrer aux détails de la toilette, nous voyons, pour ainsi dire, une nouvelle beauté éclore en peu de tems. Combien de fois n'a-t-on pas vu une jeune villageoise, aux charmes un peu rustiques, aux formes un peu grossières, se perfectionner par le séjour de la ville et par l'usage de la toilette, et

nous offrir le spectacle brillant de la plus heureuse métamorphose ! A qui sont dus ces prodiges ? Aux cosmétiques.

C'est ainsi que j'ai vu naître la beauté céleste de Sophie ! C'est ainsi que j'ai vu ses charmes acquérir une perfection ravissante ! Sophie, à quinze ans, n'était qu'une paysanne ; Sophie, aujourd'hui, voit son dix-huitième printems, et c'est une nymphe élégante et mignonne. Son teint brun et rude a pris de l'éclat, de la blancheur ; ses lèvres, en acquérant plus de finesse, ont pris la couleur du corail ; ses dents sont parfaites ; son bras s'est mollement arrondi, et ses mains offrent la douceur du satin.

Il est inutile de m'étendre davantage sur l'utilité des cosmétiques. Présentons actuellement aux dames le tableau de ceux qui offrent le plus de titres à leur confiance.

BAUME DE LA MECQUE.

Le baume de la Mecque, que l'on nomme aussi baume de Judée, baume blanc de Constantinople, baume d'Égypte, baume du grand Caire, et opobalsamum, est une résine liquide, blanchâtre, et légèrement jaunâtre, d'une odeur pénétrante, qui approche de celle du citron, d'un goût âcre et aromatique.

C'est un des cosmétiques les plus estimés, mais il est fort cher, et on parvient fort difficilement à s'en procurer de véritable. Le baume de la Mecque, que l'on vend à Paris, est fabriqué à Paris même, chez les parfumeurs. C'est, dit M. A. Mongez (*), un mélange de belle térébenthine avec des huiles aro-

(*) Mémoires de l'Institut national : *Beaux Arts*, tome III, p. 593.

matiques de l'espèce de celle dont l'arôme approche de l'arôme du vrai baume. Ainsi imité, il se vend encore de 30 à 40 fr. l'once, tandis que le véritable baume de la Mecque s'est vendu jusqu'à 96 fr. l'once.

Il est très-certain que le baume de la Mecque, fait à Paris, n'a aucune des propriétés du véritable baume; il serait donc intéressant de savoir les distinguer : voici un moyen indiqué par quelqu'un qui a été à Constantinople. Il faut en verser une goutte sur de l'eau, et traverser cette goutte avec une aiguille à tricoter en fer : si le baume s'attache tout entier à l'aiguille, c'est une preuve qu'il n'est pas falsifié. Pour s'assurer de la bonté de cette épreuve, il faudrait d'abord avoir du baume que l'on sût bien certainement être véritable. M. Mongez pourrait décider cette question.

Les femmes de Constantinople, celles d'Asie et d'Égypte, font le plus grand cas de l'opobalsamum, et l'emploient pour blanchir la peau et la rendre douce et polie.

Les femmes de l'orient en font une légère onction, le soir en se mettant au lit, sur les mains et sur le visage; dès le lendemain, des écailles imperceptibles se détachent de la peau dans tous les points où ce beaume précieux a porté son action. Ce renouvellement de la peau la rend d'une blancheur éblouissante (*).

Les Égyptiennes y font un peu plus de façon. Il est vrai que la couleur un peu foncée de leur teint a besoin d'une dose un peu plus forte. C'est au bain qu'elles s'oignent de ce baume. Elles restent d'abord dans le bain jusqu'à ce

(*) Banau. Histoire naturelle de la peau.

qu'elles aient bien chaud ; alors elles se font sur le visage et sur la gorge, non pas une légère onction comme les femmes de l'orient ; mais une ample et copieuse ablution, en se frottant jusqu'à ce que la peau en soit entièrement imbibée ; elles restent ensuite au bain jusqu'à ce que la peau soit bien sèche ; alors elles en sortent et demeurent ainsi trois jours le visage et la gorge imbibés de baume. Le troisième jour, elles se remettent au bain et recommencent les onctions avec le baume. Elles réitèrent cette opération plusieurs fois, ce qui dure au moins trente jours, pendant lesquels elles évitent de s'essuyer la peau.

Les Françaises, qui peuvent se procurer de ce baume précieux, en sont moins prodigues ; elles l'emploient même rarement pur ; elles le mêlent avec d'autres substances analogues, et en

composent un baume cosmétique que l'on peut regarder aussi comme fort efficace pour entretenir la beauté de la peau. Voici la meilleure manière de le composer.

Prenez parties égales de baume de la Mecque et d'huile d'amandes douces nouvellement tirée; mêlez ces drogues avec soin dans un mortier de verre, pour en faire une espèce de nutritum, sur trois dragmes duquel vous verserez après l'avoir mis dans un matras, six onces d'esprit-de-vin. Laissez-le en digestion jusqu'à ce que vous en ayez extrait une teinture suffisante. Séparez cette teinture de l'huile, et mettez-en une once dans huit onces de fleurs de féves ou autre analogue, vous aurez un excellent cosmétique laiteux.

D'autres personnes en font une espèce de lait virginal. Il suffit pour cela de faire dissoudre le baume de la Mec-

que dans de l'esprit-de-vin ou dans de l'eau de la reine d'Hongrie. On jette ensuite quelques gouttes de cette dissolution dans de l'eau de lys.

Le baume de la Mecque, malgré sa grande réputation, a eu aussi ses détracteurs. Milady Montagute, cette femme célèbre qui voyagea en Turquie d'une manière extrêmement agréable, et qui en rapporta l'inoculation; milady Montagute, dis-je, paraît s'être trouvée fort mal de ce baume; voici ce qu'elle écrit de Belgrade à une dame de ses amies, à Londres :

« Je vous enverrai certainement du » baume de la Mecque; mais il est beau» coup plus difficile d'en avoir que vous » ne pensez. D'ailleurs je ne vous con» seille pas d'en faire usage. Je ne sais » pas pourquoi on le vante tant. Toutes » les dames que je connais à Londres » et à Vienne, m'ont priée avec beau-

» coup d'instances, de leur en envoyer
» des pots. On m'en a donné une cer-
» taine quantité de la meilleure espèce,
» ce qui fait un présent fort honnête. Je
» me suis hâtée d'en mettre sur mon
» visage, parce que j'en attendais quel-
» que effet surprenant; il est vrai qu'il
» l'a été beaucoup. Dès le lendemain,
» mon visage a extraordinairement en-
» flé, et il est devenu aussi rouge que
» celui de milady ***. J'ai été trois jours
» dans ce triste état, et je croyais y res-
» ter toute ma vie : vous imaginez bien
» que j'étais fort inquiète. Pour surcroît
» d'amusement, mylord M*** ne ces-
» sait de me reprocher mon impruden-
» ce. A la fin, mon visage s'est remis
» dans son ancien état; les dames me
» disent même qu'il est beaucoup mieux
» qu'il n'était : mais je ne m'aperçois
» point de cet embellissement dans mon
» miroir. Il est vrai que si l'on jugeait

» de l'effet du baume par leur visage à
» elles, on en aurait une opinion fort
» avantageuse. Elles en font toutes usa-
» ge, et leur teint est d'une beauté ra-
» vissante. Pour moi, je n'ose m'exposer
» une seconde fois à la même douleur.
» Je laisserai mon teint suivre le cours
» de la nature, et ne chercherai point à
» empêcher le tems de le flétrir ».

Quoi qu'il en soit de la mésaventure de milady Montagute, mésaventure qui, si elle est réelle, pouvait tenir à diverses causes; il n'en est pas moins vrai que le baume de la Mecque est employé avec succès par les plus belles femmes du monde, et que, comme le dit fort bien milady Montagute elle-même, le teint des femmes turques, qui toutes en font usage, est *d'une beauté ravissante*.

LAIT VIRGINAL.

Ce cosmétique n'est point un lait, quoiqu'il en porte le nom. Ce nom, très-insignifiant, a été donné à plusieurs liqueurs de nature très-différente rendues laiteuses, c'est-à-dire, opaques et blanchâtres par un précipité léger, formé et suspendu dans leur sein.

J'ai dit que ce nom de *lait virginal* a été donné à des liqueurs de nature très-différentes : j'insiste sur cette observation. N'est-il pas ridicule, en effet, que sous le même nom on puisse me donner chez un parfumeur un cosmétique innocent, et chez un autre un remède dangereux, ou bien même que cela puisse arriver chez le même parfumeur à diverses époques. C'est pour cela que j'engage les dames à composer elles-mêmes leur lait virginal, ce qui est la chose la plus facile.

Le lait virginal le plus connu, celui dont on fait le plus d'usage, comme aussi le plus salutaire, est une teinture de benjoin précipitée par l'eau.

Pour obtenir la teinture de benjoin, on prendra une certaine quantité de benjoin, on y versera de l'esprit-de-vin, et on le fera bouillir jusqu'à ce que la teinture soit bien riche.

Le lait virginal se prépare en versant quelques gouttes de cette teinture dans un verre d'eau; il en naîtra alors un mélange laiteux.

Ce lait virginal, si on s'en lave le visage, lui donnera une couleur douce et vermeille : veut-on que la peau soit claire et brillante, il n'y a qu'à le laisser sécher dessus sans l'essuyer.

On recommande aussi cette teinture de benjoin contre les taches du visage, les effets du hâle, les dartres, les éruptions érésypélateuses, etc.; mais ses ef-

fets sont bien douteux; ou plutôt, car il faut dire la vérité, il ne peut produire aucun effet dans ces cas; nous donnerons ailleurs des remèdes plus puissans.

Voici d'autres sortes de lait virginal, qui sont un peu plus actives.

Prenez égales parties de benjoin et de storax, laissez fondre dans suffisante quantité d'esprit-de-vin, qui prendra une couleur rougeâtre, et qui exhalera une odeur fort suave. Quelques personnes y ajoutent un peu de baume de la Mecque. Versez-en quelques gouttes dans de l'eau commune bien claire. Les dames s'en servent avec succès pour se nettoyer le visage.

Autre.

Pilez de la joubarbe dans un mortier de marbre, exprimez-en le jus, et le clarifiez. Lorsque vous voudrez vous en

servir, mettez-en un peu dans un verre, et jetez par-dessus quelques gouttes de de bon esprit-de-vin ; à l'instant même il se fera une espèce de lait caillé très-propre à unir la peau et à en effacer les rougeurs.

Autre.

Prenez une once d'alun de roche, une once de soufre réduit en poudre très-fine ; mettez le tout dans une bouteille qui contienne environ une pinte, et ajoutez-y une chopine d'eau de rose muscade, Agitez bien ces matières pendant une demi-heure; cette eau, par cette agitation, deviendra comme du lait. Toutes les fois que vous voudrez vous en servir remuez la bouteille. On imbibera de cette liqueur un linge qu'on laissera sur le visage toute la nuit, et après on se lavera d'eau de rose et de plantain.

On donne aussi le nom de lait virginal à une liqueur bien différente : c'est le vinaigre de Saturne précipité par l'eau. Ce remède est vanté contre les maladies éruptives de la peau; mais il est répercussif, et par conséquent souvent dangereux; il ne peut donc être mis en usage comme remède qu'avec les précautions nécessaires; et comme cosmétique il ne peut être employé en aucun cas, puisqu'au contraire il sécherait et noircirait la peau; il est cependant de fait, dit l'auteur du Dictionnaire d'industrie, que la plupart des liqueurs vendues sous le nom de lait virginal, ne sont que de l'extrait de saturne dissous dans du vinaigre, c'est-à-dire, du plomb.

C'est pour éviter cette erreur dangereuse que je recommande de nouveau aux dames, de composer elles-mêmes leur lait virginal, plutôt que de s'adres-

ser aux parfumeurs qui en composent de quinze à vingt sortes différentes.

HUILE DE CACAO.

C'est la meilleure et la plus naturelle de toutes les pommades. Elle convient particulièrement aux dames qui ont le teint sec ; elle le rend doux et poli, sans qu'il y paraisse rien de gras ni de luisant. Les Espagnoles du Mexique en font beaucoup d'usage. On ne peut, en France, l'employer pure, parce qu'elle y durcit trop ; on est obligé de la mêler avec quelqu'autre huile, par exemple, avec l'huile de ben ou celle d'amandes douces, tirée sans feu. On emploie aussi l'huile de ben avec succès, comme adoucissant et calmant, dans les brûlures, les éruptions âcres, et les gerçures des lèvres et des mammelles.

HUILE DE BEN.

Huile que l'on tire par expression de la noix qui porte le même nom. Cette huile a la propriété de ne jamais rancir ; elle n'a ni goût, ni odeur. Cette dernière qualité fait que les parfumeurs s'en servent avec avantage pour prendre l'odeur des fleurs et en faire des essences agréables.

Les dames se servent aussi de cette huile pour adoucir la peau ; on l'emploie mêlée avec du vinaigre et du nitre, pour guérir les petits boutons et calmer les démangeaisons.

TALC.

Les anciens vantaient beaucoup une eau ou huile de talc qui avait, disent-ils, la propriété de blanchir le teint et de conserver aux femmes la fraîcheur de la jeunesse jusque dans l'âge le plus a-

vancé. On ignore de quelle manière les anciens composaient ce précieux cosmétique. L'auteur d'*Abdeker* donne la manière de composer une liqueur qui puisse le remplacer, et un chimiste allemand donne aussi une méthode de suppléer au secret des anciens, secret perdu pour nous.

Eau de talc, de l'auteur d'Abdeker.

« Tous ceux qui ont travaillé aux cosmétiques, ont beaucoup regretté la perte du secret de l'eau de talc, et l'ont regardé comme la découverte la plus importante pour les grâces : la description qu'on en trouve ici est peut-être celle qui doit approcher le plus de la composition de cette eau si vantée, dit l'auteur d'Abdeker.

« Prenez la quantité de talc que vous souhaiterez, divisez-le par feuilles, et calcinez-le avec du soufre jaune. Lors-

qu'il est calciné, pilez-le, passez-le au tamis, et lavez-le dans une grande quantité d'eau chaude. Quand vous serez sûr d'en avoir enlevé tous les sels par cette lotion, versez l'eau par inclinaison et laissez sécher la bouillie qui est au fond du vase. Est-elle sèche? Calcinez-la de rechef dans une fournaise pendant deux heures, à grand feu. Ensuite prenez une livre de ce talc calciné, et réduisez-le en poudre avec deux onces de sel ammoniac. Mettez le tout dans une bouteille de verre que vous exposerez à l'humidité. Alors tout le talc se dissoudra par lui-même, et il ne s'agira plus que de verser doucement la liqueur par inclinaison, en prenant bien garde de la troubler. Cette liqueur est aussi blanche et aussi nette qu'une perle, et on ne peut présenter aux femmes un cosmétique dont les effets soient plus miraculeux ».

Huile de talc, selon M. de Justi.

M. de Justi, chimiste allemand, a cherché aussi à faire revivre un secret aussi intéressant pour le beau sexe. Voici comment il procéda :

Il prit une partie de talc de Venise, et deux parties de borax calciné. Après avoir parfaitement pulvérisé et mêlé ces matières, il les mit dans un creuset qu'il plaça dans un fourneau, après l'avoir fermé d'un couvercle ; il donna, pendant une heure, un feu très-violent; au bout de ce tems, il trouva que ce mélange s'était changé en un verre d'un jaune verdâtre, il réduisit ce verre en poudre; puis il le mêla avec deux parties de sel de tartre, et fit refondre le tout dans un creuset ; par cette seconde fusion, il obtint une masse qu'il mit à la cave sur un plateau de verre incliné, au dessous duquel était un vase; en peu

de tems la masse se convertit en une liqueur dans laquelle le talc se trouvait tout à fait dissous (*).

« On voit que, par ce procédé, disent les auteurs de l'Encyclopédie, on » obtient une liqueur de la nature de » celle qu'on nomme huile de tartre par » défaillance, qui n'est autre chose que » de l'alkali fixe, que l'humidité a mis » en liqueur. Il est très-douteux que le » talc entre pour rien dans les proprié- » tés ou les augmente : mais il est cer- » tain que l'alkali fixe a la propriété de » blanchir la peau, de la nettoyer par- » faitement, et d'emporter les taches » qu'elle peut avoir contractées; d'ail- » leurs, il paraît que cette liqueur peut » être appliquée sur la peau sans aucun » danger ».

(*) Voyez les Œuvres chimiques de M. Justi.

HUILE DE TARTRE.

Vous prendrez une livre et demie de tartre de vin blanc, deux onces de nitre, une once et demie d'étain calciné, et une once d'alun de roche. Pilez toutes ces matières ensemble; mettez-les dans un plat de terre, et exposez-les à un feu de réverbère jusqu'à ce qu'elles soient calcinées. Ensuite mettez une once de cette matière, qui aura été calcinée jusqu'au blanc, dans une chopine d'eau-de-vie.

Quoique ceux qui ont écrit sur la toilette aient recommandé cette eau-de-vie comme un des meilleurs cosmétiques dont on puisse se servir pour blanchir le teint, je dois prévenir que si l'on en fait usage, il ne faut pas en faire excès, j'ai déjà prévenu sur le danger qu'il y a d'appliquer sur la peau des

compositions dans lesquelles on a fait entrer des chaux métalliques.

EAU DES FEMMES DE DANNEMARCK.

Prenez égales quantités de farine de fèves blanches, des quatre semences froides, et de crème fraîche. Battez le tout en y ajoutant suffisante quantité de lait pour en faire une pommade dont on s'enduit le visage.

Cette recette est extraite de l'*Ami des Femmes*. Un autre auteur prétend que l'eau, dont les femmes du Dannemarck font usage, est tout à fait différente : c'est l'*eau de pigeon*. Voici comment elle se compose.

On prend de l'eau de nénuphar, de melon, de concombre, du jus de limon, de chaque une once; de la bryone, de la chicorée sauvage, des fleurs de lys,

de bourrache, de fèves, de chacune uue poignée; huit pigeons que l'on bache : on met tout ce mélange dans un alambic, en y ajoutant quatre onces de sucre royal bien pilé, une dragme de borax, autant de camphre, la mie de trois pains mollets et une chopine de vin blanc. Lorsque le tout a resté eu digestiou pendant dix-sept ou dix-huit jours, on procède à la distillation, et on obtient l'eau de pigeon si favorable pour le teint.

C'est en se lavant avec cette eau, dit-on, que les femmes du Dannemarck qui ont naturellement le teint beau, le conservent jusqu'à l'âge de cinquante ans, avec la fraîcheur de la première jeunesse.

ALUN.

Quelques personnes, pour donner de l'éclat à la peau, se servent d'e u daus laquelle elles ont fait dissoudre de l'a-

lun : mais cette pratique est dangereuse. L'alun qui possède une très-grande vertu astringente, procure à la peau un trop grand degré de tension; elle devient, il est vrai, brillante; mais cette tension trop forte lui fait perdre son élasticité, et des rides précoces sont le fruit de ce procédé. Il faut donc tempérer la vertu astringente de l'alun; on y réussit par la composition suivante, que l'on peut employer sans danger.

Alun sucré.

On fait cuire des blancs d'œufs et de l'alun dans de l'eau rose; on en fait une pâte à laquelle on donne la forme de petits pains de sucre. Les femmes font usage de cette pâte pour donner plus de fermeté à la peau.

Autre.

Prenez deux onces de borax, deux onces d'alun et deux gros de camphre.

Pulvérisez le tout, et mettez bouillir dans une grande quantité d'eau de fontaine. Delayez ensuite deux blancs d'œufs frais dans un peu de verjus, et jetez dans votre eau lorsqu'elle sera retirée du feu. Vous la laisserez exposée au soleil l'espace de vingt jours. Cette eau, dit le médecin Le Camus, produit des effets merveilleux et semble rajeunir des visages décrépits.

EAUX DE VEAU.

Prenez un pied de veau et faites le cuire dans quatre pintes d'eau de rivière, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à moitié. Ajoutez-y ensuite une demi-livre de riz, et laissez-le cuire avec de la mie de pain blanc détrempée avec du lait, une livre de beurre frais et la glaire de cinq œufs frais avec leurs écailles et peaux. Faites distiller le tout, après y avoir mis un peu de camphre et d'alun.

Ce cosmétique est un des plus recommandables.

Autre.

Prenez trois pieds de veau bien hachés, trois melons d'une moyenne grosseur, trois coucombres, quatre ou cinq œufs frais, une tranche de citrouille, deux citrons, une chopine de petit-lait, un demi-septier d'eau rose, une pinte d'eau de nénuphar, une chopine d'eau de plantain et d'argentine, une demi-once de borax. Distillez le tout au bain-marie.

DIVERSES EAUX COSMÉTIQUES.

Prenez une demi-douzaine de citrons, hachez-les, et faites les infuser dans une pinte de lait de vache, avec une once de sucre blanc et une once d'alun de roche. Distillez le tout au bain-marie. On aura soin, le soir, de s'en

frotter le visage. Cette eau donne beaucoup d'éclat à la peau : c'est un moyen très-recommandable, et d'un effet sûr.

Autre.

Prenez une once de soufre vif, deux onces d'oliban et de myrrhe, six gros d'ambre, une livre d'eau rose; faites distiller le tout au bain-marie, et vous lavez avec cette eau le soir avant de vous coucher; le lendemain vous vous laverez avec la seconde eau d'orge. Votre visage paraîtra rajeuni.

Autre.

Faites infuser pendant trois ou quatre heures du son de froment dans du vinaigre, joignez-y quelques jaunes d'œufs et un grain ou deux d'ambre gris, et distillez le tout. Il en résultera une eau qui donne un lustre merveilleux au

visage. Il est bon de tenir cette eau au soleil pendant huit à dix jours, la bouteille étant bien bouchée.

Autre.

Prenez parties égales de suc de limons et de blancs d'œufs, battez le tout ensemble dans un pot de terre vernissée, que vous mettrez sur un feu doux. Remuez toujours avec une spatule de bois, jusqu'à ce que le tout ait pris une consistance à peu près comme celle du beurre. Avant de vous en servir, vous y ajouterez un peu d'essence odoriférante. Il faudra, avant de s'en oindre le visage, le laver soigneusement avec de l'eau de riz. C'est un des meilleurs moyens pour se rendre la peau belle, brillante, et polie.

Autre.

Prenez parties égales de mastic, d'oliban et de colophane, broyez le tout

ensemble sur le marbre, et détrempez le mélange avec de très-bon vin blanc bien odorant, de manière que le tout soit bien clair; et faites-le distiller dans un alambic de verre. Vous aurez soin de vous en oindre la figure quand vous irez coucher, et elle se trouvera tellement blanchie que nulle autre lotion ne pourra lui enlever cette blancheur.

Autre.

Prenez parties égales d'eau d'argentine et d'eau de joubarbe; ajoutez sur chaque demi-livre deux gros de sel ammoniac.

Eau de la vigne.

Recevez les larmes qui tombent de la vigne pendant les mois de mai et juin et vous vous en laverez le visage. Tel est le cosmétique que la nature nous offre tout préparé.

Eau d'orge.

Ce cosmétique est excellent; mais il ne peut se faire que dans une seule saison : il ne faut pas manquer d'en profiter, ce qui est fort facile. Cueillez de l'orge quand il est encore en lait et que le grain n'est pas formé dedans; vous broîrez ces grains dans un mortier avec du lait d'ânesse; vous ferez ensuite distiller le tout au bain-marie. Il faut se laver de cette eau; elle embellit parfaitement le visage et ne presente aucun inconvénient.

Eau rose.

Quoique cette eau n'ait pas beaucoup de vertus, comme cosmétique, les femmes en font cependant assez d'usage à cause de son odeur douce, peut-être aussi à cause de son nom consacré aux Grâces et aux Amours. On ne sera pas

fâché de trouver ici le moyen de s'en procurer sur-le-champ et de la manière la plus facile. Il suffit pour cela de mettre des roses dans de l'eau et d'y verser deux ou trois gouttes d'acide vitriolique; l'eau prend la couleur et se charge de l'arôme de ces fleurs.

Eau de mouron.

Cette eau est vantée singulièrement pour blanchir le teint. Elle devrait, dit l'auteur de l'Art du parfumeur, se trouver toujours sur la toilette des dames.

Eau de belle hépatique.

L'eau de pluie dans laquelle on a cohobé trois ou quatre fois des feuilles fraîches de belle hépatique, est, dit Geoffroi (*), un excellent cosmétique, et que les dames de la plus haute condition re-

(*) Matière médicale.

cherchent fort pour se blanchir la peau du visage, après qu'elles se sont exposées à l'ardeur du soleil.

Eau de fraise.

On appelle ainsi l'eau distillée des fraises. Lorsqu'on a employé pour cela des fraises de bois cette eau a une odeur charmante, et les dames s'en servent volontiers à leur toilette pour effacer les rousseurs et les taches du visage. Hoffman préfère pour cet usage l'eau distillée de toute la plante qu'il regarde comme plus efficace et plus détersive.

Nous traiterons en particulier, dans un chapitre séparé, des taches de la peau et des remèdes à y apporter.

VIPÈRES.

Les vipères étaient autrefois beaucoup plus employées qu'aujourd'hui, tant comme médicament que comme cosmé-

tique. Cependant elles sont regardées, même encore aujourd'hui, comme très-utiles dans les maladies de la peau. Leur usage, abandonné peut-être sans raison, était d'autant plus recommandable que, bien loin de répercuter, elles excitent au contraire l'excrétion de l'organe cutané et le délivrent des humeurs nuisibles; dans ce cas elles sont administrées intérieurement.

On les emploie aussi à l'extérieur contre l'ophthalmie, la gale, les rides et les taches du visage.

Les dames anglaises et italiennes emploient pour s'éclaircir le teint, dit Banau, l'usage externe des vipères; et les dames anglaises, dit Le Febvre, ne font point de difficulté de boire du vin dans lequel on a suffoqué ces animaux vifs et entiers; elles prétendent par là conserver l'embonpoint et l'enjouement, empêcher les rides et se conserver en bonne santé.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LES COSMÉTIQUES.

Nous n'avons admis, ici, qu'une très-petite partie des recettes nombreuses proposées par les auteurs qui ont traité des cosmétiques; mais nous avons cru devoir faire un choix prudent et nous borner aux procédés qui, avec de plus grandes propriétés, présentaient le moins d'inconvénients. On trouvera dans les autres chapitres de cet ouvrage, d'autres compositions qui contribuent aussi à l'embellissement de la peau; mais qui sont consacrées à des usages particuliers dont nous parlerons séparément. Nous terminerons ce chapitre par quelques observations générales.

Les cosmétiques se présentent sous différentes formes : il y en a de liquides, de mucilagineux; d'autres ont le vinai-

gre pour excipient ; il y a aussi des pâtes et des enduits cosmétiques.

Il faut éviter de se servir des cosmétiques dont on ignore la composition. Il y a certaines eaux qui produisent d'abord un effet surprenant et qui finissent par gâter la peau. Il faut donc se défier en général de toutes les eaux présentées par le charlatanisme.

Les mucilagineux ont la propriété de rendre la peau plus souple, plus douce et plus polie : ce sont, en général, les cosmétiques qui conviennent le mieux, ceux qui n'offrent aucun inconvénient.

Je ne dirai point la même chose des vinaigres. Certains vinaigres astringens dont les femmes font usage, sont souvent très-nuisibles. Ils donnent bien évidemment de l'éclat à la peau, en animent le coloris, parviennent même quelquefois à en enlever les taches ; mais ils altèrent le tissu de l'organe cutané, le

dessèchent, et hâtent la production des rides. Je ne puis trop recommander de n'en point faire un usage trop fréquent.

Les pâtes ont une utilité qui n'est pas suivie des mêmes inconvéniens. Elles contribuent d'une manière efficace à entretenir la souplesse et l'élasticité de la peau.

Les pommades produisent encore un effet plus certain, en ce qu'elles peuvent rester plus long-tems appliquées sur la surface de l'organe cutané. On peut les y conserver toute la nuit et elles garantissent alors de l'influence atmosphérique les parties qui en sont enduites, arrêtent les produits de la transpiration insensible, et, par là, produisent, beaucoup mieux que les huileux proprement dits, tous les effets que M. De Senac attendait de ces derniers, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Mais pour que les pommades et les linimens aient toute la perfection nécéssaire pour ne produire

que de bons effets, il faut, dit un médecin estimable que j'ai déjà cité (*), qu'ils ne contiennent rien d'irritant et que le corps gras qui en soit la base, y soit dans un état de grande pureté et d'extrême division. La crème bien fraîche, ajoute-t-il, est souvent préférable à toutes ces préparations qui, à raison de la cire qu'elles contiennent et de leur sur-oxigénation, ne peuvent convenir aux femmes dont la peau est trop sèche et trop irritable.

« Pour blanchir et lustrer la peau, » ajoute le même auteur, ou même pour » se défendre dans quelques circonstances de certaines contagions, on peut se » servir de la *stéatite* réduite en poudre » très-fine et qui forme alors un excellent » cosmétique. Le professeur *Chaussier* a » employé cette poudre avec avantage

---

(*) Moreau de la Sarthe : ***Hist. natur. de la Femme.***

» pour se préserver de la fièvre d'hôpi-
» tal. Il l'appliquait à la surface de ses
» doigts, et touchait alors impunément
» et avec sécurité les malades le plus
» dangereusement affectés ».

Je ne parlerai point des divers cosmétiques que l'on débite à Paris et dont les inventeurs ou les marchands font un secret. Ils peuvent être fort bons; mais je ne pourrai en porter un jugement exact que lorsque j'en connaîtrai la composition. En attendant, je crois que toutes ces eaux vendues fort cher ne sont que quelques combinaisons nouvelles de procédés connus depuis long-tems : un nouveau nom suffit, à Paris, pour remettre en vogue un ancien procédé comme une ancienne mode ; et souvent le médicament qui restait oublié dans le fond d'une boutique n'attend, pour se débiter promptement, que le secours heureux d'une enveloppe nouvelle.

CHAPITRE XVII.

Des bains. Quelques réflexions sur l'Ami des Femmes.

LA riante mythologie des Grecs cachait sous des emblêmes aimables toutes les vérités que présentent les sciences, la morale et la philosophie. C'était un coloris brillant qui donnait du charme aux préceptes les plus arides. L'imagination de ce peuple fameux mettait tout en action, et savait revêtir les sciences les plus sévères du voile heureux de l'allégorie. Les médecins ont dit depuis long-tems que l'usage des bains était favorable à la beauté; les Grecs nous représentent la déesse des amours naissant du sein de la mer : cette ingénieuse fiction ne nous dit-elle

pas assez que l'eau est l'élément créateur de la beauté, et que c'est dans ses flots vivifians que croissent et se perfectionnent les charmes les plus séduisans.

Il est très-vrai que de toutes les pratiques reçues, aucune n'a une influence plus décidée sur la santé comme sur la beauté, que l'usage fréquent des bains. On a remarqué que les nations chez lesquelles cet usage était le plus répandu, se distinguaient particulièrement par la perfection physique et par une santé plus constante.

L'usage du bain était général chez les Grecs et chez les Romains, et c'est à cette salutaire habitude que Baglivi attribue la longévité et la vigueur de la plupart des peuples anciens.

Quand on compare la manière de vivre des Romains à la nôtre, on voit combien la leur était plus rapprochée

de la nature, combien elle était plus favorable à la santé. L'après-midi, chez eux, était entièrement consacré aux exercices du corps : c'était la paume ou le ballon; c'était là danse ou la promenade. Mais à trois heures, tout le monde s'empressait d'aller au bain; on n'aurait osé s'en abstenir sans courir le risque d'être taxé d'une honteuse négligence. Là toutes les conditions se réunissaient; là les poëtes déclamaient leurs ouvrages et commençaient leur réputation.

Si tous les médecins ont été d'accord sur l'utilité des bains, ils ne l'ont pas été également sur la manière de les prendre. Les uns ont vanté les bains chauds, d'autres ont préconisé les bains froids. *Antonius Musa*, médecin d'Auguste, reconnaissait de si grandes vertus dans les bains froids, qu'il les regardait comme un spécifique universel. Aussi quelque maladie qu'eussent ses

malades, il les faisait baigner dans l'eau froide. Un hasard heureux voulut qu'il guérît l'empereur lui-même. Le hasard a produit souvent de bien belles choses ; mais, en médecine surtout, il fait souvent des miracles dont on ne lui a malheureusement aucune obligation. Le hasard ici fit la réputation d'Antonius Musa, qui vint recueillir sans peine les fruits heureux des efforts de la nature. Ce médecin fut regardé comme un dieu ; on lui érigea une magnifique statue, et l'empereur lui accorda le rare honneur de porter l'anneau d'or. Quelque tems après le jeune Marcellus tomba malade, Musa lui ordonna les bains froids, et le jeune Marcellus périt victime de l'ignorance ou de l'obstination de Musa, qui, de la plus haute réputation, tomba dans le plus profond mépris, et fut obligé d'aller ailleurs cacher sa honte et son système.

L'opinion de nos médecins sur l'effet et sur les propriétés des bains a varié comme sur beaucoup d'autres objets: chaque siècle a eu son système.

Long-tems on a soutenu l'action débilitante et relâchante des bains chauds, et l'action fortifiante des bains froids. Mais *Marcard* est venu, et il a bien changé cette théorie. Il a prouvé que les bains chauds, loin d'être débilitans, sont au contraire fortifians, chaque fois que la température de l'eau n'est pas supérieure à celle du corps. Son sentiment est admis aujourd'hui par la plus grande partie des médecins modernes. Au reste, ce système n'est pas nouveau, et les plus excellens médecins de l'antiquité admettaient, relativement aux bains chauds, l'opinion que nous admettons aujourd'hui. Les bains d'eaux thermales étaient dédiés à Hercule, dieu de la force, et les Romains faisaient

un usage journalier des bains chauds.

Lorsque les médecins proclamaient la vertu débilitante des bains chauds, ils vantaient au contraire la vertu fortifiante des bains froids. Mais l'expérience a démontré que les éloges qu'ils donnaient à ces derniers, étaient exagérés, et les essais trop multipliés, faits sur de malheureux enfans victimes d'un système meurtrier, ont fait voir qu'il est bien facile de s'égarer en faisant de beaux raisonnemens.

Les personnes prudentes laissent, aujourd'hui, l'usage des bains froids aux habitans des contrées glaciales; ces bains conviennent peu dans les pays chauds et même dans les pays tempérés, et on ne peut, dans ces pays, les permettre qu'aux personnes d'une constitution très-vigoureuse. Il faut alors ne pas négliger quelques précautions essentielles, qui consistent à n'être pas en sueur ou bien

à n'avoir pas trop froid : on aura soin aussi, en sortant du bain, de se frotter avec un linge bien sec, et de ne laisser subsister, sur le corps, aucune humidité.

Nous conseillons aux femmes jalouses de conserver leur beauté, de faire rarement usage du bain froid, à moins qu'il ne leur soit prescrit par le médecin pour raison de santé. Le bain froid, regardé comme cosmétique, ne vaut rien ; il rend la peau dure et écailleuse, et cet endurcissement de la peau peut même nuire à la santé, en s'opposant d'une manière particulière à la transpiration insensible.

Nous conseillerons encore moins les bains froids aux enfans ; dans le jeune âge, les individus qui sont d'une constitution faible, sont souvent victimes de ces bains, et ceux même qui sont vigoureux succombent quelquefois à cette

pratique qui n'est point appropriée à notre climat.

Telle est la doctrine des plus célèbres praticiens, au nombre desquels, sans craindre de contradicteurs, je puis mettre M. Baudeloque, qui n'est pas seulement un savant de cabinet, et à qui une longue expérience a prouvé le danger des bains froids pour les enfans. Je vois avec peine qu'un médecin moderne, dans un ouvrage publié depuis peu, propose les ablutions à l'eau froide pour les convulsions de l'enfance. Je ne nommerai point ce médecin, cela n'est point nécessaire, puisque me contentant de ne point admettre son opinion, je n'ai nullement la prétention de m'ériger en censeur de sa doctrine; je rends même justice d'ailleurs à son mérite reconnu: mais quand donc tous nos docteurs seront-ils d'accord? Je me bornerai à faire

observer, avec Marcard que j'ai déjà cité, que les bains froids, en agissant sur les nerfs, ont bien pu guérir quelquefois des affections nerveuses ; mais qu'ils peuvent aussi, plus souvent, donner naissance à d'autres, ainsi que l'ont remarqué Hyppocrate et Galien. Quelques auteurs attribuent le croup, maladie endémique en Écosse, à l'habitude généralement répandue chez les Écossais de se plonger dans l'eau, eux et leurs enfans, sans que les rigueurs de l'hiver interrompent jamais cette habitude.

Les bains chauds contribuent singulièrement à l'entretien de la beauté ; ils donnent à la peau de la fraîcheur et un beau coloris. Hyppocrate recommandait de laver les enfans dans de l'eau chaude, afin de les mettre à l'abri des *convulsions*, de faciliter leur accroisse-

ment et de leur procurer de *plus vives couleurs* (*).

Il faut éviter de se mettre dans le bain, lorsque l'on est dans un état de faiblesse extrême, lorsque les humeurs sont agitées par la fiévre ou par quelque passion, lorsque le corps est trop échauffé ou tout couvert de sueur. Il faut s'en abstenir entièrement aux époques qui précèdent l'éruption périodique.

Les bains trop chauds produiraient un effet tout contraire à celui qu'on en attend; ils nuisent à la beauté, en gâtant et en ridant la peau; les bains trop chauds, comme les bains trop froids, altèrent le tissu de la peau, la crispent,

---

(*) At pueri infantes per multum tempus aquâ calidâ lavandi sunt... quæ facienda sunt, quò minus convulsionibus tententur, magisque adolescant, et coloratiores evadant.

Lib. de Salubri victûs Ratione.

la durcissent; ils énervent les forces. En conseillant les bains chauds, nous ne parlons que de ceux qui s'élèvent à la température de 18 à 20 degrés pour l'hiver, et de 22 à 24 pendant l'été: car il faut toujours que la température du bain soit relative à la température de l'atmosphère, et l'on conçoit aisément qu'un bain à 18 degrés, qui paraîtra tiède dans l'hiver, paraîtrait un peu froid en été. Le bain, au degré que nous l'indiquons, rétablit les forces épuisées par la fatigue, dilate les pores de la peau, facilite la circulation.

Outre les bains simples, il y a pour la toilette des bains composés : ce sont ceux auxquels on ajoute quelques substances qui en augmentent l'énergie, ou qui leur communiquent quelques nouvelles propriétés.

On peut ajouter au bain un peu de savon; il agit alors avec plus de succès,

nettoie plus parfaitement la peau. Au lieu du savon ordinaire, on peut aussi employer des savons odoriférans, qui communiquent à la peau une odeur agréable : nous donnerons ailleurs la composition de ces savons. On débite à Paris un savon de toilette, connu sous le nom de savon des Sultanes, qui jouit de quelque réputation.

Quelques personnes mettent dans l'eau du bain des herbes aromatiques ou émollientes. Ces bains rendent la peau plus souple, plus douce et la parfument; les Égyptiennes y mettent du borax pour lui donner plus d'éclat.

Mais les bains les plus célèbres sont ceux de lait d'ânesse, et les anciens auteurs nous ont conservé le souvenir des cinquante ânesses que la célèbre Poppée traînait à sa suite pour son usage.

On a vanté long-tems un bain connu sous le nom de bain de modestie,

qui a, dit-on, les mêmes propriétés que le bain de lait d'ânesse qui serait très-dispendieux : voici comment il se pratique.

Prenez quatre onces d'amandes douces mondées ; une livre de pignons doux et une livre d'enula campana ; dix poignées de graine de lin ; une once de racine de guimauve, et une once d'oignons de lys. Broyez toutes ces substances, et faites-en une pâte que vous renfermerez dans trois sachets, qui seront ensuite jetés dans l'eau du bain, et que l'on y videra ensuite par compression.

Ce bain de modestie peut se faire d'une manière plus simple : il suffit, dit Moreau de la Sarthe, d'une quantité de pâte d'amandes suffisante pour troubler la transparence de l'eau, et lui donner une apparence laiteuse (*).

(*) Histoire naturelle de la Femme.

En sortant du bain, les femmes, celles surtout dont la peau est délicate, doivent s'essuyer avec précaution, si elles veulent conserver à la peau sa finesse et sa douceur. Quelques femmes ont la peau couverte de petits tubercules; celles-là, dit le docteur que je viens de citer, doivent se faire éponger plutôt qu'essuyer, les frictions un peu rudes et les frottemens ne pouvant manquer de faire écailler l'épiderme au niveau de ces tubercules, ce qui rendrait alors la peau beaucoup plus *rugueuse* et plus inégale.

L'usage de l'huile après le bain rend la peau plus souple, plus douce; empêche le contact de l'air, et contribue par là à la préserver des influences de cet élément destructeur des charmes les plus parfaits.

En France, il est difficile de faire usage du bain, aussi fréquemment que

l'exigeraient l'intérêt de la santé, de la propreté, et la conservation des attraits. Combien de femmes, dont les occupations souffriraient d'une absence journalière trop longue! Combien pourraient difficilement faire le petit sacrifice pécuniaire qu'exige cette partie de la toilette! On peut alors y suppléer par diverses lotions particulières, qui n'exigent ni soins, ni dépenses, ni perte de tems : ce sont les bains de pieds, les lotions du visage, des mains, etc.; nous aurons occasion d'en parler.

Il est encore une autre lotion, bien nécessaire sans doute; mais que malheureusement les femmes de province négligent un peu. A Paris, au contraire, les femmes sont, en général, très-soigneuses sur ce point, et il n'est point nécessaire de leur recommander cette toilette de propreté qu'exige impérieusement la chaleur des parties qui y sont

soumises. Une femme négligente sur ce point essentiel, s'exposerait souvent à être trahie par une odeur désagréable. Je puis ajouter à cela que la santé dépend même quelquefois de cette exacte propreté, et les ablutions à froid sont un moyen d'éviter cette secrétion trop active, très-commune chez les Parisiennes, et que les médecins ont désignée particulièrement sous le nom de *catharre utérin.*

Après avoir parlé des bains, je me permettrai quelques réflexions sur un ouvrage qui traite de l'usage des bains, et que l'auteur, M. Marie de Saint-Ursin, a jugé à propos d'intituler, je ne sais trop pourquoi, l'*Ami des Femmes.* Je conçois très-bien que ce titre puisse offrir quelques charmes à un médecin ; mais est-ce une raison suffisante pour en décorer son livre? Quoi qu'il en soit, je vais, mesdames, vous

entretenir un instant de cet ouvrage : ce sera une digression qui pourra peut-être vous dédommager un peu de la sécheresse du dernier chapitre : *Diversité, c'est ma devise.* Puis-je trouver un moyen plus sûr pour vous intéresser que de vous parler de votre *ami ?* Vous voyez que j'agis sans prétentiou : je ne suis point jaloux.

Dirai-je du bien de l'*Ami des Femmes ?* Examinons cet ouvrage. Il faut être indulgent, dira-t-on. Oui, quand l'auteur n'annonce aucune prótention : il faut alors fermer les yeux sur quelques légers défauts, ne voir que l'heureuse intention, et tenir compte à l'auteur des choses utiles dont son ouvrage est rempli : telle est constamment ma manière de voir. Mais si l'auteur annonce des prétentions extraordinaires, s'il débute par se mettre au-dessus de ses honnêtes confrères, si, le premier, il

préconise lui-même son talent : le lecteur alors a droit d'attendre beaucoup de celui qui promet beaucoup, et si son attente est trompée, il devient d'autant plus sévère que l'auteur s'est montré plus présomptueux. Telle est justement la position de M. Marie de Saint-Ursin; j'aurais pu, fermant les yeux sur les défauts de son ouvrage, n'en voir que les parties utiles, s'il n'y parlait point de lui; mais il se vante lui-même avec un orgueil si extraordinaire qu'il m'a forcé, malgré moi, de m'arrêter de préféreuce sur les endroits faibles ou ridicules; et il y en a beaucoup.

Ne croyez poiut cependant, mesdames, que je veuille entreprendre ici la critique complète de son ouvrage, la nature du mieu ne me le permet pas, je pourrai y revenir dans un ouvrage plus sérieux; je ne me permettrai, dans ce moment, que quelques observations qui

mettront mes lecteurs à portée de l'apprécier.

M. de Saint-Ursin commence par nous prévenir charitablement que quelques-uns de ses confrères n'auront que des succès éphémères ; « Prétendus fils » d'Esculape et d'Apollon, *dit-il*, qui » prennent pour de l'inspiration la fol- » le démangeaison d'écrire ; pour du ta- » lent, l'impudence ; pour une noble am- » bition la soif de l'or ; et pour de la ré- » putation le suffrage de quelques cot- » teries (*) ». Pour lui, qui probablement est le fils légitime d'Esculape et d'Apollon, par les femmes, il travaille, dit-il, pour la postérité : « Qu'ils se hâtent » de proclamer leurs succès éphémères » ces grands hommes d'un jour ; pour » nous, travaillons en silence et lente- » ment pour la vertu, reine de tous les

(*) Page 2.

» tems, et que la juste postérité, qui
» tôt ou tard balance les renommées, ju-
» ge les jugemens et distribue les rangs,
» soit l'objet et la récompense de *nos uti-*
» *les écrits* ».

Il nous a prévenus aussi qu'il se parerait *de tout le luxe de la poésie descriptive* (*), et dans sa préface il fait intervenir des amis complaisans qui lui parlent de son ouvrage. L'un vante *le charme de son début* (**), lui dit qu'il a *quelque imagination* (***); un autre l'éloge du *dessin pur* et de *l'intention heureuse* de son ouvrage, qu'il appelle *le fils de la pensée* (****); il fait plus, il insère modestement une lettre où on l'appelle *l'éloquent Ami des*

(*) Préface, p. 24.
(**) Ibid., p. 22.
(***) Ibid.
(****) Ibid, p. 23.

Femmes (*). Vous voyez, mesdames, que l'auteur n'épargne aucun moyen, et qu'il a suivi scrupuleusement le conseil jovial exprimé d'une manière si fine par un de nos plus agréables poëtes (**) :

A des amis en l'air adresse des épîtres,
Dis-leur qu'ils sont du goût les souverains arbitres.
Ensuite, à leur défaut, réponds-toi poliment;
N'épargue pas l'éloge à ton petit talent :
C'est ainsi qu'en usant d'innocens stratagêmes,
Ceux qui manquent de gloire en composent eux-mêmes.

M. Marie de Saint-Ursin ne s'est pas contenté d'introduire sur la scène d'officieux amis, il devient lui-même acteur, et prodigue l'éloge *à son petit talent* avec une noble assurance, qui, je dois

(*) Page 424.

(**) Berchoux, auteur de la Gastronomie.

l'avouer, passe un peu les limites que la décence a su tracer à l'amour propre. Il nous apprend donc qu'il a composé son ouvrage pour prouver qu'il était habile médecin, qu'il était savant, qu'il était éloquent. Ici, sans doute, on va me taxer d'exagération. Je n'en suis point étonné, aussi vais-je citer les propres expressions de l'auteur. « J'avais à justifier à » la société qui m'avait indiqué ce tra- » vail la bonne opinion qu'elle avait con- » çue de moi; à celle de médecine qui » m'avait admis dans son sein, la preu- » ve que je méritais cette faveur; aux » savans, que j'avais médité leurs tra- » vaux; aux orateurs, que j'avais étudié » leur langage.... » Cela est clair et positif. Quel est le lecteur qui ne doive s'attendre, après cela, à un chef-d'œuvre de raison, de science et de style!

Quel fut mon étonnement de ne trouver qu'un ouvrage incohérent et rempli

de contradictions, de n'y voir, au lieu de l'éloquence que l'on nous promettait, qu'un style affecté et précieux, souvent infecté de néologisme; style qui prouve que, si l'auteur a étudié les orateurs, il est resté bien loin de ses modèles. Je sais que dans un livre, utile d'ailleurs, le lecteur ne doit pas se montrer difficile pour le style, surtout s'il est simple et sans prétention; mais pourquoi l'auteur nous prévient-il de son éloquence? Pourquoi nous dit-il qu'il veut prouver aux orateurs qu'il a étudié leur langage? Pourquoi nous annonce-t-il qu'il se parera de tout le luxe de la poésie descriptive, etc., etc.?

On peut dire cependant que l'on n'est pas même dédommagé par la partie scientifique : cette partie paraît bien faible, surtout après que l'auteur a eu la douce ingénuité d'avouer lui-même qu'il méritait la faveur d'être admis dans le

sein de la société de médecine. Aussi, après nous avoir dit qu'il avait à donner des preuves de ses talens aux médecins, aux savans, aux orateurs, décline-t-il prudemment leur jugement, pour s'en rapporter uniquement au jugement des femmes : « C'est à elles (les femmes) » encore à juger si j'ai rempli cette dif- » ficile tâche; j'en appelle à leur tribu- » nal seul de tout autre jugement ». L'auteur ne veut donc d'autres juges que les femmes pour prononcer sur les dissertations chimiques, physiologiques et médicales dont son ouvrage est rempli. En lisant le passage que je viens de citer, j'ai cru entendre Sganarelle qui dit à Géronte : *Entendez-vous le latin?* — *En aucune façon*, dit Géronte. — *Vous n'entendez point le latin!* — *Non.* Alors Sganarelle, se levant avec enthousiasme, s'écrie : *Cabricias arci thuram, catalamus, singulari-*

ter, nominativo, hæc musa, la muse, bonus, bona, bonum, Deus sanctus, etc., etc.

Je prouverai bientôt l'opinion que j'ai énoncée sur l'*Ami des Femmes*, et c'est dans l'ouvrage même que je puiserai les pièces justificatives; mais je ne puis résister au plaisir de m'arrêter encore un instant sur la complaisance avec laquelle M. de Saint-Ursin revient toujours à lui : il est bien permis, je crois, de s'amuser des ridicules;

Enfin ce sont partout des sujets de satire,
Et comme spectateur ne puis-je pas en rire !

Le croiriez-vous, mesdames? il se donne lui-même le nom de *grave docteur de trente ans* (*), et il veut bien nous apprendre, probablement, pour nos menus plaisirs, que la dame à laquelle il

(*) Page 4.

adresse son ouvrage, est mère de deux jeunes et aimables demoiselles dont l'une doit faire son bonheur. La maman ignore encore, dit-il, laquelle de ses deux filles aura du goût pour le grave docteur de trente ans : elle le devinera bientôt; mais écoutons l'auteur, ceci est curieux : « Vous m'avez permis d'espé-
» rer qu'un jour, succédant à vos soins,
» j'ai presque dit à vos droits, mon été
» pourrait s'embellir du printems de
» l'une d'elles. Incertaine encore sur le
» rapport de nos caractères, vous épiez
» en secret le premier battement de
» leurs cœurs... »

C'est sans doute une chose bien plaisamment ridicule que de voir un grave docteur nous entretenir puérilement et des cœurs qu'il fait battre, et de la maman discrétement aux aguets. Mais, comme le dit fort bien Sterne, chacun a son califourchon; et le califourchon de

M. de Saint-Ursin est de parler sans cesse de lui, et surtout de s'accoler heureusement à quelques noms célèbres : ainsi la faible vigne implore le secours salutaire de l'ormeau. Donnons des exemples : « Je croirai avoir réussi en voyant » les conseils d'un *Ami des Femmes* o- » pérer dans leurs mœurs une révolution » nécessaire, et si je le rencontre quel- » quefois sur leur toilette, se glissant » entre *Gentil Bernard, Dumoustier,* » *Bertin* et *Legouvé* ».

Ailleurs il nous apprend, dans une note, que *Colin d'Harleville* est de Chartres, que *Gaillard* est de Chartres : on pourrait croire que cela a quelque rapport avec son sujet? Point du tout, c'est uniquement pour nous apprendre qu'il est aussi de Chartres, et que Chartres peut se glorifier d'avoir produit de grands hommes, ce qui, du moins, n'est pas une chose indifférente

pour l'amour-propre du docteur, amour-propre qui se montre ici d'une manière un peu trop maladroite.

Dans un autre endroit on trouve le trait suivant, curieux par le singulier rapprochement qu'il nous offre. « ...Télémaque, reçu à la cour de Nestor, » est conduit au bain par la belle Polycaste, la plus jeune des filles du vieux » roi de Pylos. Elle le lave de ses propres mains, et, après avoir répandu » sur son corps des essences précieuses, » elle le couvre de riches habits et d'un » manteau éclatant. On ne sait ce qu'on » doit ici le plus admirer ou de la retenue des guerriers d'alors, ou de l'extrême confiance de leurs hôtes; mais bien » assûrément, malgré ma grande vénération pour l'antiquité, en vous donnant, madame, le conseil de l'usage » des bains, je n'y ajouterai point celui » d'en confier les honneurs à la char-

» mante enfant que vous me destinez » pour épouse (*) ». On ne s'attendait sûrement point qu'après avoir parlé du fils d'Ulysse et de la fille du roi de Pylos, l'auteur allait parler de lui et de la charmante enfant qu'on lui destinait pour épouse. J'ignore les rapports qui peuvent exister entre la future épouse et la belle Polycaste; mais certainement il ne peut y en avoir aucun entre Télémaque, fils du sage roi d'Ithaque, et M. Marie de Saint-Ursin, bourgeois de Chartres, grave docteur de trente ans.

Je ne finirais point si je voulais rapporter tous les traits semblables de prétention puérile; mais j'en ai dit assez pour que l'on puisse juger des autres: *Ab uno disce omnes.* Continuons l'examen de l'ouvrage.

Le style, ai-je dit, est rempli de locu-

(*) Page 81.

tions inusitées et barbares; telles sont les suivantes : *vivre hors de sa vie; délirer le souvenir du bonheur; délirer le vice; capter un salon; faire tonner, faire résonner la langue*, etc., etc.

Il est affecté ; je n'en citerai qu'un seul exemple parmi cent; mais il est digne des Précieuses Ridicules; c'est du Mascarille tout pur. L'auteur veut dire, je le crois, que l'eau guérit la goutte, ou bien en appaise les douleurs ; mais voici ce qu'il dit : « La goutte même, » cette implacable ennemie des heu- » reux du siècle, cette fille insolente de » Bacchus et de la Volupté, qui s'as- » sied sans crainte aux pieds des rois, » ne craint que les Nayades. S'est-elle » cantonnée dans un viscère noble? dé- » chaussez avec humilité le cothurne » grec, élégante Française, étendez en » un vase antique vos pieds entre deux » couches de sel marin ; puis, renonçant

» au culte du vainqueur de l'Inde, et
» faisant à Neptune une libation qu'ac-
» compagne une invocation secrète, ver-
» sez à grands flots l'eau lustrale; ajou-
» tez-y avec mesure de cet acide mysti-
» que dont le sel ne fut que le prélude
» et l'image; bientôt forcé dans ses re-
» tranchemens, votre tyran, abandou-
» nant sa proie et tentera vainement de
» s'échapper par les extrémités (*) ».

(*) Il y a sûrement à la fin de ce passage quelque erreur typographique; mais je n'ai point voulu chercher à la corriger, de crainte que l'auteur ne m'accusât d'avoir altéré son texte. Je ferai remarquer aussi, en passant, qu'on ne peut point dire *en un vase antique;* la grammaire exige que l'on dise, *dans un vase antique*. Mais M. de Saint-Ursin n'a point lu les grammairiens; il n'a étudié que les orateurs. C'est comme Arlequin à qui on donne une lettre pour la lire, et qui s'en excuse en disant : *Je n'ai appris qu'à écrire.*

Que dites-vous, mesdames, de cette description? *Elle est tout à fait de qualité, le sublime en est touché délicieusement* (*).

J'ai ajouté que l'ouvrage est incohérent. On s'apercevrait peu de ce défaut, si l'auteur avait plus de mémoire, ou bien si le lecteur en avait moins; mais fort souvent un passage se trouve en contradiction avec un passage antérieur; par exemple, nous trouvons ici (**) que la femme est *un être à la fois faible et fier*; et ailleurs, en parlant de l'homme, *sexe oppresseur dont les droits sont fondés sur la faiblesse de celui qui naquit son égal, et aima mieux céder que de combattre* (***). Ce dernier passage, non-seulement se contredit

(*) Les Précieuses Ridicules.
(**) Disc. prélim., p. 28.
(***) Ibid., p. 58.

lui-même, mais il contredit encore le précédent. En effet, la femme n'est pas *faible*, si elle est *l'égale* de l'homme; et elle n'est pas *fière*, puisqu'elle a mieux aimé *céder que de combattre*.

En parlant de l'influence du luxe sur les mœurs, l'auteur dit(*) : « C'est dans » la Grèce surtout que nous trouverons » l'influence la plus marquée des costu- » mes sur les mœurs. Cette influence fut » si subite qu'elle date du moment pré- » cis où les Perses, vaincus par les Grecs, » les vainquirent à leur tour par la mol- » lesse de leur luxe asiatique ». Ainsi c'est le luxe qui a perdu la Grèce; mais, quelque pages plus loin, ce n'est plus le luxe. Écoutons l'auteur (**) : « On nous » cite éternellement Athènes qui, dit- » on, a perdu son rang et ses vertus après

(*) Page 12.
(**) Page 57.

» la guerre du Péloponèse, époque de
» l'arrivée de son luxe et de ses richesses :
» je crois voir une cause bien plus réelle
» de la décadence de cette république
» dans l'accroissement du pouvoir popu-
» laire et l'avilissement du sénat ».

Pourquoi cette contradiction? C'est que l'auteur a pris ce second passage dans l'Encyclopédie, et qu'en l'insérant il ne s'est pas souvenu de ce qu'il avait dit ailleurs : c'est ainsi que l'érudition d'emprunt se trahit elle-même (*). Une compilation peut être un fort bon ouvrage, mais il faut pour cela peu de

---

(*) Voici le passage de l'Encyclopédie :
« Athènes, dit-on, a perdu sa force et ses ver-
» tus après la guerre du Péloponèse, époque
» de ses richesses et de son luxe. Je trouve
» une cause réelle de la décadence d'Athènes
» dans la puissance du peuple et l'avilisse-
» ment du sénat ».

Dict. encycl., tome IX, p. 765.

prétention et beaucoup de mémoire. Sans cette dernière qualité on s'expose à des contradictions sans nombre, et c'est ce que n'a pu éviter l'auteur de *l'Ami des Femmes*.

Il y a cependant encore une autre cause de contradictions attachée particulièrement à cet ouvrage; c'est que le but de l'auteur et le but de l'ouvrage sont tout-à-fait différens. Le but de l'auteur est de plaire aux femmes, le but de l'ouvrage est de les corriger. Ainsi, lorsque l'auteur s'abandonne à sa propre inspiration, il élève les femmes jusqu'aux nues, il les accable de louanges outrées, et l'on peut réellement dire de lui :

Hé! qu'il est doucereux! c'est tout sucre et tout miel.

Mais, s'il est entraîné par la nécessité de motiver le but de son ouvrage, alors la scène change, l'horizon se rembru-

nit; et cela doit être ainsi, car enfin on ne corrige pas un sexe sans défauts; pour être court je ne citerai qu'un exemple. M. Marie de Saint-Ursin dit, en parlant des suites funestes du luxe des femmes : « Je n'ai pas voulu envisa- » ger le luxe privé sous son aspect peut- » être le plus désavantageux, celui de la » séduction des mœurs, parce qu'il m'a » paru injurieux aux femmes que je veux » corriger et non avilir (*) ». Plus loin, oubliant la délicatesse dont il vient de faire profession, il revient encore sur les suites du luxe, et termine ainsi le tableau qu'il en fait : « Un homme en faveur offre » encore son crédit; mais il a dit à quel » prix!... La jeune et malheureuse fem- » me qui voit, en pleurant, s'échapper » les débris de sa fortune et s'écouler la » foule de ses adorateurs... hésite, capi-

(*) Page 68.

» tule avec l'honneur.... et se rend....
» Le mari souscrit à sa honte.... Cet-
» te malheureuse famille pouvait n'ê-
» tre qu'indigente, elle est déshonorée.... (*) »

Disons à présent quelque chose du fond de l'ouvrage, et voyons si l'auteur a toujours parfaitement compris son sujet. Je choisirai, de préférence, un exemple dans ce qui concerne les bains.

M. Marie de Saint-Ursin, en décrivant les bains de vapeurs de La Russie, présente comme une chose extraordinaire l'usage d'aller en sortant de ces étuves se rouler dans la neige, en passant de cette manière d'une température de

(*) Page 287. J'ai conservé religieusement les points de suspension, tels qu'ils sont dans le texte, quoiqu'ils soient inutiles puisqu'il n'y a aucun sens suspendu; c'est de l'éloquence pour les yeux.

42 degrés au-dessus de glace à un autre de 30 degrés au-dessous, *ce qui offre ainsi*, dit l'auteur, *l'effrayante distance de 72 degrés* (*).

Cet article est absolument inexact sous tous les rapports, il ne présente que de fausses idées. D'abord, en Russie même, la température de 30 degrés au-dessous de zero n'est pas fréquente; ceux qui ont voyagé en Russie savent fort bien que lorsque le thermomètre est à 20 ou à 22 degrés au-dessous de zéro les spectacles sont fermés, on sort peu de chez soi, et les affaires sont ordinairement suspendues. Au reste, la différence de 72 degrés n'est point *effrayante*, précisément parce qu'elle est énorme; moindre elle serait mortelle : par exemple, lorsque l'atmosphère est à 28 degrés au-dessus de zéro, si l'on se plonge dans

(*) Page 115.

un bain glacé, on court risque de perdre la vie. La distance n'est cependant que de 28 degrés et non de 72.

M. Marie de Saint-Ursin revient encore ailleurs (*) sur cet étonnement, en parlant de *l'étonnant et courageux procedé* des peuples du nord de se soumettre, sans sortir de l'étuve, à l'action de douches froides, et à des irrorations multipliées d'eau glacée. Je le répète, ce procédé n'a rien *d'étonnant* ni *de courageux*. Je dis rien *de courageux*, puis qu'ils n'éprouvent qu'une sensation agréable; rien *d'étonnant*, car le corps étant monté à un très-haut degré de chaleur ne peut descendre promptement au degré de froid qui lui serait nuisible, et il résiste très-long-tems à un froid qui serait mortel, même à une intensité

(*) Page 224.

moindre, si le corps n'avait été élevé qu'à une intensité médiocre.

M. de Saint-Ursin, qui s'étonne aussi facilement, devrait aussi regarder, par la même raison, comme une chose très-courageuse l'usage de prendre des glaces pendant les plus grandes chaleurs de l'été, puisque alors la différence de température est beaucoup plus considérable; il est clair cependant qu'alors le froid de la glace nous fait une sensation d'autant plus agréable que la différence de température est plus grande.

L'auteur nous donne ensuite l'explication de l'effet des douches froides en sortant d'une étuve très-chaude : « La » fibre resserrée, disent-ils (les médecins » anglais), acquiert une énergie nouvelle, et ses molécules se condensent » comme celles du fer embrasé qu'on » plonge dans l'eau fraîche, en propor- » tion que leurs parties étaient plus

» dilatées par le calorique, et que l'im-
» mersion a été plus rapide et plus
» froide. J'admire cette pratique, je
» conçois même cette explication de ses
» prodigieux effets (*) ». Cette comparaison n'est guère d'un médecin ; mais comme l'auteur nous a prévenus dans sa préface, qu'il était tantôt poëte, tantôt peintre, et tantôt médecin, il est possible qu'ici il se soit paré de tout le luxe de la poésie descriptive ; il aurait dû distinguer pour le vulgaire la part du peintre, celle du poëte, et celle du médecin; on est souvent tenté de demander à l'auteur : est-ce tout de bon ?

M. de Saint-Urs in nous dit encore dans une note, en parlant toujours du passage du bain de vapeurs à des irrorations glaciales, que cette pratique ne peut être que *médicale ;* il ajoute : « Il y a

(*) Page 224.

» plus, cet usage commun en Russie y
» est sans danger, parce que la fibre
» exaltée par une chaleur excessive, puis
» resserrée par un froid extrême, finit
» par rester dans la température très-
» froide du pays : au lieu qu'en France,
» après avoir passé par ces deux extrêmes
» elle resterait à la constitution tempé-
» rée du climat; et l'on sait combien
» facilement la gangrène s'empare d'un
» corps passant rapidement d'un froid
» excessif à une chaleur subite et cons-
» tante..... (*) »

Sans doute cette pratique ne peut être que médicale; mais les Français pourraient en faire usage aussi impunément que les Russes. La fibre exaltée par une chaleur extrême, résiste par cela seul à un froid excessif; et lorsque ce froid existe chez nous, et même à un moindre

(*) Page 225.

degré, je ne vois pas pourquoi on aurait à craindre *la constitution tempérée du climat*, l'expérience se faisant pendant un froid constant; car on pense bien qu'il ne serait pas prudent de la faire au moment d'un dégel; d'ailleurs la température de la Russie n'est pas si constamment froide qu'il n'y ait trois mois de chaleurs très-*vives* et surtout très-*subites*.

Je pourrais citer beaucoup de passages dans lesquels on reconnaît peu le médecin profond. Pourquoi, par exemple, voit-il un principe *vireux* dans le levain appliqué à la plante des pieds, pour y attirer la goutte, tandis que les médecins n'y voient qu'un *rubéfiant*, que l'on peut remplacer par la moutarde, l'ail, etc. (*)?

Quel goût pour l'ancienne médecine

(*) Page 383.

le porte à conserver les vieilles idées d'alkalescence ou d'acescence des humeurs (*) ? à supposer gratuitement de l'âcreté dans le sang (**)?

Quel est le physiologiste de bonne foi qui admettra un moyen de communication des membranes muqueuses avec les séreuses, par les trompes utérines dont le tube est si étroit (***) ?

Pourquoi ordonner les alkalis et les sulfures dans les empoisonnemens par les minéraux (****) ? On sait aujourd'hui que les alkalis et les sulfures sont inutiles dans les empoisonnemens par les oxides métalliques, et surtout par celui d'arsenic : il faut s'en tenir aux vo-

---

(*) Page 299.

(**) Page 200.

(***) Page 352.

(****) Page 344.

mitifs et aux huileux : sans cela on perd un tems précieux....

Mais ces détails me meneraient trop loin et se trouveraient déplacés ici.

Au reste, l'*Ami des Femmes* est un ouvrage amusant chaque fois qu'il n'est pas question de médecine; il fait souvent rire, et je ne doute pas que cette faculté de faire rire ne soit un des grands moyens curatifs de l'auteur, qui nous dit : « Plus d'un docteur a dû ses » succès aux sourires qu'il a su faire » naître sur des bouches jolies (*) ».

(*) Préface, p. 23. Ce que dit ici M. de Saint-Ursin, Sganarelle l'avait dit avant lui : *Tant mieux lorsque le médecin fait rire le malade; c'est le meilleur signe du monde* (le Médecin malgré lui, acte II, sc. 6); et le paysan Lucas ne dit-il pas aussi dans la même pièce : *Palsanguène, v'là un médecin qui me plaît : je pense qu'il réussira, car il est bouffon.*

L'*Ami des Femmes* fait mieux; car il fait naître souvent, non pas seulement un sourire, mais un rire bien complet: ce qui, d'après l'avis de tous les médecins, est encore meilleur pour la santé.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE
DES CHAPITRES
DU TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE.



ENCYCLOPÉDIE
DE LA BEAUTÉ.

TOME II.

DE L'IMPRIMÉRIE DE FAIN ET C.ie

TOILETTE
DES DAMES,
OU
ENCYCLOPÉDIE
DE LA BEAUTÉ;

CONTENANT des Réflexions sur la nature de la beauté; sur les causes physiques et morales qui l'altèrent; sur les moyens de la conserver jusqu'à un âge avancé; sur ce qui la constitue chez nous, et sur les soins à donner à chaque partie du corps: un Aperçu historique des modes françaises, et des conseils sur la toilette, d'après les principes des beaux arts:

OUVRAGE DÉDIÉ
AUX FEMMES AIMABLES;

PAR A. C. D. S. A.

PARIS,

Au grand Buffon, librairie de A. G. DEBRAY, rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle du Coq, nouveau N.° 168.

1806.

TOILETTE
DES DAMES,
OU
ENCYCLOPÉDIE
DE LA BEAUTÉ.

CHAPITRE XVIII.

Moyens de faire ressortir l'éclat de la peau par le choix des couleurs.

NOUS avons vu dans les chapitres précédens quels soins il fallait donner à la peau pour l'embellir ou pour en conserver la beauté. Mais il ne suffit pas que la peau soit belle, il faut encore qu'elle le paraisse; il faut que les ajustemens en relèvent l'éclat, ou qu'ils en dissimulent

la couleur si elle est un peu trop brune. Ce but est atteint par le choix des couleurs que l'on emploie dans sa parure. Ces couleurs, malentendues, peuvent faire disparaître les charmes de la plus belle carnation; employées avec goût, elles peuvent au contraire donner du prix à un teint fort médiocre. C'est ainsi qu'un peintre habile sait adroitement faire ressortir ses figures par la couleur des fonds de ses tableaux; et, si le choix des couleurs de ces fonds est regardé, en peinture, comme une chose extrêmement importante, on peut dire que le choix des couleurs pour les vêtemens est aussi très-essentiel pour faire paraître la beauté dans tout son éclat.

Un peintre littérateur a dit (*) :

Il est dans les couleurs de douces sympathies
Qui, par un art divin doctement assorties,

(*) Coypel.

Savent charmer les yeux d'autant d'accords
touchans,
Qu'à l'oreille ravie en offrent les beaux
chants.

C'est donc de l'accord des couleurs entre elles que doit résulter cette harmonie enchanteresse, cet ensemble parfait qui charme l'œil.

Il ne suffit pas qu'une couleur paraisse belle en elle-même pour qu'elle doive être employée dans la parure, ni qu'elle soit à la mode pour qu'elle puisse être adoptée par toutes les femmes. Une couleur, quelle qu'elle soit, pourra toujours convenir à certaines personnes, et trahir la beauté de beaucoup d'autres. Il faut donc choisir, non pas la couleur adoptée par un usage tyrannique, mais celle qui convient le mieux au teint de la personne qui veut s'en parer, celle qui s'accorde le mieux avec les autres ajus-

temens qu'elle se propose d'y marier. Ovide dit :

Les prés sont au printems vêtus de moins de fleurs,
Qu'il n'est pour vous orner de brillantes couleurs.
Sans donner au hasard, fuyant la fantaisie,
Que celle qui vous sied soit constamment choisie :
Telle qui de la blonde anime les attraits
De la brune obscurcit les plus aimables traits (*).

On s'imaginerait difficilement jusqu'à quel point la couleur d'une robe ou d'un shaal peut relever ou détruire la beauté d'un teint; il est difficile de croire combien les femmes négligent un article aussi essentiel. Le blanc est-il à la mode? toutes se mettent en blanc. Est-ce le noir? elles

(*) Art d'aimer, chant III,

passeront aussitôt toutes du blanc au noir. Veut-on des rubans jaunes? toutes les femmes en porteront; et tout cela sans consulter ni leur couleur, ni leur teint. Peu leur importe de paraître brunes ou blafardes, noires ou basanées, laides ou jolies, d'avoir une physionomie douce ou repoussante! La belle chose à présenter en société qu'une physionomie! C'est la mode du jour qu'il faut offrir; le grand point est d'être à la mode: tous les avantages sont sacrifiés à ce tyran du goût. Ce n'est plus leur figure que les femmes consultent, c'est la fantaisie du moment.

Il est cependant très-vrai que rien ne contribue d'une manière plus particulière à faire ressortir la beauté de la peau, que le choix des couleurs. Ainsi, pour me borner à des exemples généraux, les blondes doivent porter le blanc le plus pur; elles peuvent porter des couleurs

claires et brillantes, tels sont le rose, le bleu céleste, le jaune pâle, etc., etc. Ces couleurs rehaussent l'éclat de leur teint, qui, s'il était accompagné de couleurs brunes ou trop vives, paraîtrait fade, et n'offrirait souvent qu'un blanc d'albâtre, sans vie et sans expression. Les brunes, au contraire, qui veulent se parer des mêmes couleurs, et cela ne se voit que trop fréquemment, les brunes, dis-je, paraissent alors avoir la peau noire, terne, basanée. Elles doivent donc éviter de porter du linge ou des blondes d'un blanc trop brillant ; elles doivent éviter les robes blanches, les rubans de couleur rose ou bleu-pâle : tout cela tranche d'une manière trop désagréable avec leur carnation; et, si ces femmes, surtout, se trouvent près d'une blonde, elles pourront difficilement supporter un voisinage aussi importun. Que les mêmes personnes, au contraire, soient vê-

tues des couleurs qui leur conviennent le mieux, et j'indiquerai surtout le vert, le violet, le puce: le bleu-barbeau, ou le bleu de roi violacé, etc., etc.; que ces femmes, dis-je, soient vêtues de ces couleurs qui leur conviennent si parfaitement, alors cette noirceur, qui n'était que l'effet d'un contraste trop marqué, disparaîtra tout à coup, comme par enchantement; leur teint deviendra vif et animé, il présentera alors des charmes qui le disputeront et l'emporteront souvent sur le plus beau teint des blondes. En un mot, les blondes ne peuvent trop faire disparaître, par des couleurs tendres, la fadeur de leur teint; et les brunes, par des couleurs plus décidées, la teinte un peu jaunâtre de leur carnation.

Les femmes plus ou moins colorées doivent encore avoir égard à l'emploi des couleurs. Le bleu du ciel convient mieux au teint un peu pâle; le tendre

coloris de la reine des fleurs se marie parfaitement avec les roses du visage; mais les joues offrent-elles un incarnat un peu trop vif, admettez alors, pétillante bergère, la couleur de l'aimable verdure, et par cet heureux mariage, nous croirons voir le charmant adonis (*) dont la couleur vermeille brille couronnée de son élégant feuillage.

Non-seulement les femmes doivent adopter des couleurs qui conviennent à leur teint, elles doivent encore avoir soin que les diverses couleurs qu'elles admettent dans les différentes parties de leur habillement, s'accordent parfaitement ensemble. C'est en cela que l'on distingue les femmes qui ont du goût. Mais combien j'en vois qui paraissent ne faire aucune attention à ce point essentiel! Je rencontre tous les jours, par

(*) Fleur du genre des renoncules.

exemple, des femmes qui auront une capote rose et un shaal cramoisi; rien de plus dur que le contraste de deux couleurs du même genre : si à cela se joint encore, comme je l'ai vu quelquefois, une robe bleu-pâle, c'est une caricature complète. Il serait trop long de détailler ici les couleurs qui se marient parfaitement ensemble, et celles qui se repoussent mutuellement; il faudrait, pour cela, entrer dans des détails sur la nature des couleurs, sur leur harmonie, sur leurs oppositions, etc., ce qui deviendrait trop sérieux pour cet ouvrage.

Je ne dois pas passer ici sous silence une observation très-importante sur le changement des couleurs à la lumière. Telle femme est parée avec beaucoup de goût, elle est charmante le jour; mais, le soir, l'effet est tout différent, et cette exquise parure s'évanouit tout à coup au spectacle ou au bal. Une autre

femme est charmante le soir, on vante son goût et le choix de sa parure; enchantée des hommages qu'elle reçoit, elle veut se faire voir à la promenade, et sa toilette est détestable. D'où vient cela? du choix ou de l'assortiment des couleurs.

C'est ainsi que la couleur aurore est extrêmement jolie le soir, on peut s'en servir alors pour remplacer le rose qui perd son charme à la bougie; mais cette couleur aurore, vue de jour, tue le plus beau teint : point de couleur qui enlaidisse d'une manière aussi parfaite. La couleur jaune-pâle, au contraire, est souvent très-jolie le jour, elle sied parfaitement aux personnes qui ont une belle carnation; mais, le soir, cette couleur paraît sale, et ternit l'éclat du teint que l'on croyait faire briller. Je pourrais donner beaucoup d'autres exemples; mais il serait difficile de préciser exac-

tement tous les cas particuliers; car tous ces effets sont soumis à différentes circonstances, comme nous l'avons vu; par exemple, au teint des femmes, à leur carnation plus ou moins vive, à leur taille, aux autres couleurs employées dans la parure....

Je dis aux autres couleurs employées dans la parure, et j'insiste sur cette remarque. En effet telle couleur qui, seule ou assortie à des couleurs convenables, paraissait agréable, devient quelquefois ridicule, ou peu séante, ou de mauvais goût, par le contraste d'autres couleurs. Ainsi quelquefois une femme, qui hier se trouvait charmante avec un chapeau du plus joli goût, se trouve moins bien, aujourd'hui, avec le même chapeau; elle est extrêmement étonnée de cette étrange métamorphose; elle accuse tour à tour et son chapeau et sa

figure. Eh! mon Dieu! madame, votre chapeau et votre figure n'ont aucun tort, ils n'ont point changé. — Mais pourquoi donc étais-je si bien hier? — Hier, madame, la couleur de votre robe était parfaitement d'accord avec celle de votre chapeau; aujourd'hui, une nouvelle robe tranche d'une manière si dure, qu'il en résulte, si je puis m'exprimer ainsi, une dissonance optique aussi désagréable pour l'œil, qu'un accord faux en musique l'est pour l'oreille. Reprenez donc la robe d'hier, et n'accusez plus votre chapeau ou vos charmes d'un tort qu'ils n'ont pas.

C'est à cet accord parfait de toutes les parties de la parure; c'est à ce choix harmonieux de couleurs bien assorties que l'on reconnaît particulièrement les femmes de bon goût; celles qui, habituées à se bien mettre, ont nécessairement ce

sentiment fin, ce tact exquis qui n'admet rien de faux, rien d'outré, rien de ridicule : c'est ce bon goût qui distingue les Parisiennes des femmes de province, et qui, à Paris, distingue les femmes du bon ton de celles qui composent les classes inférieures.

Mais, puisque j'ai parlé des couleurs, pourquoi ne parlerais-je pas des fleurs qui nous les offrent avec les plus brillantes variétés? Les fleurs! n'est-ce pas la parure naturelle de la beauté? n'est-ce pas la nature elle-même qui de ses dons embellit encore son plus parfait ouvrage? Se parer avec des fleurs, n'est-ce pas s'orner sans avoir recours à l'art? C'était l'aimable ornement des nymphes qu'a célébrées la mythologie grecque. La douce et modeste bergère,

Aux plus beaux jours de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,

Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens (*).

Femmes aimables, ne méprisez point ces simples fleurs des champs. La femme opulente et fière rejette quelquefois avec dédain ces aimables enfans de la nature;

Mais, malgré les mépris vulgaires,
La nature à ces fleurs des champs
Réserva deux trônes charmans,
Le doux gazon et le sein des bergères (**).

Les fleurs rappellent de si aimables souvenirs, qu'une jolie femme ajoute encore à l'illusion qui l'environne, lorsqu'elle admet à sa toilette ces aimables filles du printems.

Je n'oublierai pas de rappeler encore une bizarrerie de la mode. Il y a quel-

(*) Boileau.
(**) Lettres sur la botanique.

ques mois les fleurs étaient proscrites de la parure. Les femmes dédaignaient l'humble violette d'un bleu foncé, la douce pensée, si souvent emblématique, et la jonquille dorée dont le parfum porte le trouble dans les sens ; elles dédaignaient le champêtre muguet et l'élégant jasmin, qui tous les deux se marient si bien avec la tendre rougeur des joues, et le narcissse odorant dont la tige courbée semble nous représenter encore cet amant de lui-même qui cherche son image dans le cristal d'une fontaine limpide; elles dédaignaient l'anémone peluchée, la renoncule éclatante, l'oreille d'ours dont les feuilles veloutées brillent d'une poussière d'argent, l'œillet peint de diverses couleurs, la grenade, astre des jardins, et la rose même, image de la beauté. Mais quels objets plus charmans avaient donc succédé aux fleurs qui, mariées à la coiffure des belles, in-

spirent des idées si voluptueuses? Le dirai-je?... de l'herbe, du chiendent, de l'orge, du blé, etc., etc. Heureusement cela n'a pas duré long-tems, et l'on est revenu aux fleurs qu'on n'aurait jamais dû quitter.

Cela me rappelle un trait dont je fus témoin, ainsi que plusieurs autres personnes, et qui, s'il est renouvelé quelquefois, empêchera probablement que cette mode se renouvelle (*). Je rencontrai un jour dans la rue Vivienne une femme mise fort élégamment. Elle passait assez près d'un cabriolet arrêté à la porte de M. Le Vacher, marchand d'étoffes de l'impératrice, lorsque le cheval avança

---

(*) Au moment où je livre ceci à l'impression, j'apprends par le Journal des Modes que les fleuristes imitent parfaitement la *chicorée blanche*, et que l'on en orne les chapeaux.

la tête comme s'il eût voulu dévorer la dame : effrayé, je m'avance; mais mon étonnement cessa bientôt : le chapeau de la nymphe était surmonté d'une touffe d'avoine, si parfaitement imitée que le famélique animal avait probablement pris ce chapeau si bien garni pour un ratelier ambulant.

CHAPITRE XIX.

Des vices de la peau.

LA peau est sujette à une infinité de maladies; la plupart exigent les secours de l'art médical; mais combien de femmes, négligeant d'y avoir recours, laissent aggraver certaines affections cutanées, qui, traitées à leur naissance, auraient disparu promptement et sans in-

conveniens, et qui, ayant pris de profondes racines, non-seulement deviennent très-rebelles et très-difficiles à guérir, mais encore ne peuvent pas souvent être guéries sans quelque danger. C'est pour éviter cet inconvénient trop fréquent, que nous allons mettre nos lecteurs, de quelque sexe qu'ils soient, à portée d'appliquer un prompt remède aux premières apparences du mal. J'ai dit *de quelque sexe* que soient mes lecteurs : en effet, si les hommes doivent laisser aux femmes ces soins qui tendent à l'embellissement de la peau, ou, comme le disaient nos vieux auteurs, *à l'illustration de la face*, ils doivent prendre, tout comme le beau sexe, les moyens de prévenir ces dépravations hideuses qui compromettent la santé autant que la beauté.

Je n'oublierai pas que nous avons des médecins, et je n'empiéterai point trop

sur leur domaine; j'aurai même soin souvent d'engager mes lecteurs d'avoir recours à leurs talens, et de prévenir des cas où il serait imprudent de s'abandonner entièrement à ses propres lumières.

Je ne parlerai donc que des vices les plus communs de la peau, et encore les regarderai-je plutôt comme des accidens destructeurs de la beauté, que comme des affections maladives; je ne dirai que ce qui est de pratique usuelle et à la portée de tout le monde; c'est pour cette raison que j'ai intitulé ce chapitre des *vices*, et non des *maladies* de la peau : ce dont je préviens le lecteur, afin qu'il s'évite une critique inutile. Ce dernier titre aurait demandé un développement trop vaste et qui ne convenait pas à ce petit ouvrage, qui n'est point un ouvrage de médecine.

LA COUPEROSE.

C'est une maladie de la peau due à un mauvais état du foie. La guérison en appartient donc à la médecine, et si j'en parle ici, c'est surtout dans l'intention de faire sentir le danger que l'on court à vouloir la guérir seulement par des topiques.

La couperose est une rougeur accompagnée de boutons ou de tubercules rougeâtres disséminés sur tout le visage. Ces boutons ressemblent quelquefois à des gouttes de sang, ce qui a fait nommer cette maladie *gutta rosacea*, *goutte rose*, d'où par corruption l'on a fait *couperose*.

Cette affection est souvent la suite de l'excès du vin, comme chez les peuples de la Frise et des Pays-Bas, où cette maladie est très-fréquente ; mais elle reconnaît aussi d'autres causes, puisque

l'on voit des personnes très-sobres n'en être point exemptes. Cette rougeur attaque particulièrement le nez qu'elle déforme entièrement, et qui acquiert quelquefois une grosseur prodigieuse.

Comme cette rougeur et ces boutons proviennent, comme nous l'avons dit, d'un vice du foie, quelle que soit la cause de ce vice, on ne peut les guérir qu'en détruisant ce vice. Toute autre cure ne serait que palliative. Il est donc très-dangereux de se borner à des remèdes externes, et surtout à des topiques répercussifs, tels que le sel de saturne, que quelques charlatans ne craignent pas d'employer sans l'accompagner d'un traitement interne. C'est alors qu'il est malheureux de réussir, et l'effet qu'on attend de ce topique est d'autant plus nuisible qu'il est plus prompt, puisque l'on fait rentrer une humeur que la nature cherchait à chasser au dehors.

Cette humeur ainsi répercutée peut causer les plus grands désordres, et peut même souvent produire des maladies incurables, en s'attachant à quelque viscère considérable, dont elle trouble les fonctions. On est trop heureux alors, si l'on peut rappeler au dehors cette humeur à laquelle on a fermé toutes les issues; mais souvent il est difficile d'y réussir, et l'on a vu des personnes périr pour avoir imprudemment guéri une couperose trop invétérée.

Il ne faut donc traiter cette maladie que lorsqu'elle est récente, et encore faut-il accompagner les applications extérieures, ou plutôt les faire précéder d'un régime approprié et d'un traitement interne. On se préparera donc par les saignées, les purgatifs; on suivra un régime humectant, adoucissant, rafraîchissant, tel que les plantes potagères douces, les viandes blanches, le lait, le

riz, etc. On s'abstiendra de liqueurs, de vin, de café, comme de ragoûts et d'épiceries; on fera usage d'eaux de chicorée, de petit-lait clarifié.

On pourra alors attaquer directement le mal local, en appliquant sur le visage un liniment fait avec du blanc d'œufs et un peu d'alun ou un peu de camphre, on se servira ensuite d'huile de myrrhe, que l'on dit efficace dans ce cas. Mais nous prévenons que le traitement doit être long, et que si l'on veut éviter le retour, le régime que nous avons indiqué, doit être toujours continué.

Terminons par quelques recettes indiquées contre les rougeurs du visage.

Prenez une livre d'alun de glace en poudre, une chopine de jus de pourpier, autant de jus de plantain et autant de verjus; une vingtaine de jaunes d'œufs: vous battrez bien le tout ensemble, et faites distiller. Cette eau est très-bonne

non-seulement contre la couperose, mais aussi contre toutes sortes de démangeaisons et d'ébullitions du sang (*).

Voici un autre remède éprouvé pour faire passer les rougeurs du visage.

Prenez une demi-chopine d'eau-de-vie, où vous mettrez des fraises autant qu'il en pourra tenir, et vous boucherez bien la phiole avec une peau de vessie; vous l'exposerez ensuite huit jours au soleil, puis passerez la liqueur par un linge. Vous y remettrez de nouveau des fraises comme la première fois; ensuite vous y ajouterez une demi-once de camphre. Il faut se laver le matin à jeun avec cette liqueur, et on guérira en peu de tems.

On recommande encore l'eau dans laquelle on a fait dissoudre un peu de salpêtre.

L'eau de nénuphar, dans laquelle on a

(*) Abdéker.

mis un peu de camphre, que l'on a fait dissoudre auparavant avec un peu d'eau-de-vie.

L'eau dans laquelle on a fait bouillir de la patience et du mouron.

L'eau de plantain mêlée avec de l'essence de soufre, et appliquée le soir et le matin sur le visage.

Les eaux distillées de cerfeuil, de plantains, de guimauve, de mouron, de romarin, de mercuriale.

Je ne donnerai point la recette de pommades répercussives, dans lesquelles on fait entrer le sel de Saturne. Si la couperose n'est pas trop invétérée, les procédés que j'ai indiqués sont plus que suffisans; si elle est trop invétérée, il faut alors toute la prudence d'un habile médecin, et nous n'en manquons pas (*).

(*) Je serais très-fâché que quelques plai-

LES DARTRES.

Ce que je viens de dire du danger des répercussifs pour la couperose, doit s'appliquer également à l'affection dartreuse; on a vu souvent la pulmonie être le triste résultat de dartres imprudemment répercutées. Il faut donc, pour

---

santeries, semées dans cet ouvrage, sur les charlatans en médecine, pussent faire croire à mes lecteurs que j'aie voulu m'égayer aux dépens de l'art lui-même. Je saisis avec empressement cette occasion pour protester que c'est, au contraire, ma haute estime pour l'art médical, et pour ceux qui l'exercent dignement, qui me fait quelquefois saisir, malgré moi, l'arme du ridicule pour signaler le charlatanisme de certains docteurs qui, transformant l'art le plus noble en la profession la plus vile, disent comme *Guenaut*, médecin de Louis XIV, qu'*on ne saurait attraper l'écu blanc des malades, si on ne les trompe.* Comme aucun art n'est plus

peu que la dartre soit considérable, avoir recours à des remèdes internes et au régime indiqué ci-dessus dans le traitement de la couperose. C'est alors que l'usage fréquent des bains devient indispensable; on prendra aussi, en guise de thé, une infusion de feuilles de scabieuse.

---

occulte que l'art médical, aucun n'ouvre un champ plus vaste à l'ignorance, à la fourberie, à la malignité, au charlatanisme surtout, maladie endémique chez la nation médicamenteuse. Aucun art aussi, lorsqu'il est exercé par des gens habiles et de bonne foi, n'a un but plus essentiel, aucun n'offre à l'humanité des résultats plus avantageux. Nier l'utilité de la médecine, serait aujourd'hui un paradoxe que l'on doit abandonner aux sophismes des faiseurs de phrases et aux couplets des auteurs de vaudevilles. Nous devons avouer que la plupart des livres utiles, curieux, savans ou intéressans, sur quelque sujet que ce soit, ont été composés par des médecins,

« Si la dartre est légère, dit M. Marie de Saint-Ursin, un grain de sel » mis dans la bouche, et l'application » répétée de cette salive, le matin à » jeun, suffit ordinairement (*) ».

---

classe éminemment instruite en général. Nier l'existence de bons médecins serait d'un ignorant ou d'un homme de mauvaise foi; il suffirait pour le confondre de nommer, dans les diverses branches de l'art médical, les Hallé, les Chaussier, les Cabanis, les Portal, les Corvisart, les Pinel, les Désessartz, les Dubois, les Beaudelocque et quelques autres. Résumons : l'art médical est l'art le plus noble, le plus utile; mais il est attaqué lui-même de deux maladies chroniques, le charlatanisme et l'esprit de corps.

(*) Les dames voudront bien pardonner dans cette phrase un solécisme et une mauvaise construction; mais j'ai voulu citer le texte exactement. Le docteur agit sans façon avec ces dames, il sait qu'elles pardonnent tout à un *ami*.

Le docteur *Bréal* annonce, dans les Transactions Philosophiques, qu'après avoir employé, sans succès, tous les moyens connus pour se guérir de dartres vives, il s'était enfin guéri radicalement par le moyen suivant. Il y appliqua de la gomme de prunier, dissoute dans du vinaigre : ce moyen est extrêmement simple. Pour se procurer cette gomme, il faut tordre quelques branches du prunier, qui ne manque pas de se couvrir de gomme le printems suivant (*).

Voici la composition d'une pommade cosmétique, excellente pour guérir les dartres, les rubis, et les autres difformités de la peau.

Prenez fleurs de soufre, salpêtre raffiné, de chaque une demi-once ; bon

(*) Collect. acad. part. et rang., tome II, p. 173.

précipité blanc, deux dragmes (pour l'examiner on en met un peu sur un charbon allumé; s'il s'exhale c'est signe qu'il est bon; s'il reste sur le feu ou qu'il se fonde, ce n'est que de la ceruse broyée, ou quelque autre blanc semblable); benjoin un dragme. Pilez, pendant long-tems, le benjoin avec le salpêtre, dans un mortier de bronze, jusqu'à ce que la poudre soit très-fine; mêlez-y ensuite la fleur de soufre et le précipité blanc; et, quand le tout sera bien mélangé, gardez cette poudre pour le besoin. Lorsque l'on voudra s'en servir, on l'incorporera avec la pommade blanche de jasmin la plus odorante: cette odeur, jointe à celle du benjoin, corrigera l'odeur du soufre que quelques personnes ne peuvent supporter.

Quelques personnes emploient, contre les dartres, un coquillage connu sous le nom de *pucelage ;* on le laisse dissou-

dre dans du jus de citron, et on met de ce jus sur les dartres; mais, en employant ce remède, il ne faut pas négliger de se purger quelquefois. On en a vu de forts bons effets.

Alphonse Le Roi a fait de nombreuses expériences qui le mettent à portée d'assurer l'efficacité de la farine chaude appliquée sur la peau, dans certaines maladies cutanées (*).

Lorsque la dartre est *volante* ou *farineuse*, elle est facilement guérie par le régime que nous avons indiqué, joint à quelqu'application intérieure; mais lorsqu'elle est de la nature de celles que les médecins appellent *miliaire* ou *rongeante*, elle exige alors un traitement suivi, et il sera prudent alors de recourir aux gens de l'art.

(*) Décade philos. an 7, tom. 1, p. 525.

SAPHIRS.

On appelle ainsi des boutons qui viennent ordinairement au visage et au cou, surtout aux jeunes gens des deux sexes qui parviennent à l'âge de puberté : ils sont rouges et durs, et blanchissent à leur pointe ; on les combat avec diverses préparations dans lesquelles on fait entrer le camphre, l'essence de benjoin, le cérat, le lait virginal.

ÉCHAUBOULURES.

Petites éruptions cutanées, inflammatoires et pustulaires, presque toujours causées par une sueur âcre. Les médecins en reconnaissent de diverses sortes ; mais toutes ces variétés cèdent aux mêmes moyens de guérison : ces moyens sont une chaleur modérée, du repos, des bains fréquens, un régime délayant et adoucissant. On pourra aussi se laver

avec la décoction de graine de lin, de mauve et de guimauve.

DÉMANGEAISONS.

Les démangeaisons donnent à la peau un état qui fort souvent approche beaucoup de celui de la *dartre*. La peau est tantôt sèche et tantôt humide; il s'y forme même quelquefois des pustules quoique moins nombreuses que dans la dartre, mais qui donnent également une sérosité farineuse quand on les gratte.

Pour les guérir on observera le même régime que pour les dartres. L'auteur de la Médecine Domestique dit que les frictions sèches sur la peau, avec une brosse douce, ou avec un linge usé, lui ont réussi.

On peut aussi, dit-il, lorsque les démangeaisons sont violentes, étuver les parties qu'elles affectent, avec des infusions adoucissantes, telles que celles de

guimauve, de fleurs de sureau; enfin les bains ne manquent guère de les faire cesser (*).

On peut encore mettre au nombre des vices de la peau, les taches, les signes, le hâle, etc. La destruction de ces vices appartient encore plus particulièrement à la cosmétique; aussi nous allons en faire un chapitre distinct.

CHAPITRE XX.

Des taches de la peau.

Les taches de la peau sont de diverses sortes; elles sont dues à différentes causes : on pourrait donc en faire des classes distinctes; mais laissons aux gens

---

(*) Médec. domest., tome III, p. 252.

de l'art cette classification sans doute fort utile; nous ne parlerons ici que des espèces les plus connues, et sous les dénominations les plus usitées.

1.° *Les taches de naissance.* Ce sont celles que l'on apporte en venant au monde, ou qui surviennent dans les premières années : on les connaît encore sous le nom de *signes* ou *lentilles*. Ces taches cèdent difficilement aux moyens que l'on met en œuvre pour les faire disparaître; quelques-unes même, surtout si elles sont très-considérables, résistent à tous les remèdes. Disons aussi que ces taches ne sont pas toujours des défauts. On en voit qui sont très-bien placées, dont les femmes sont très-fières, et qu'elles décorent, pour cela, du nom pompeux de *grains de beauté* : ces taches donnent quelquefois de la finesse à la physionomie, de l'expression au regard, elles relèvent l'éclat de la peau. Les fem-

mes brunes, surtout, s'en trouvent très-bien; ces taches sont de véritables mouches qu'elles ont reçues des mains de la nature. Mais aussi, le plus souvent, ces taches, si elles sont en trop grand nombre, deviennent une imperfection réelle; elles enlaidissent, grossissent les traits, et dérobent entièrement le jeu de la figure : c'est alors qu'il faut employer tous les moyens que l'art nous fournit pour les faire disparaître; mais en évitant soigneusement ces caustiques trop violens qui, employés indiscrètement, pourraient laisser sur la peau des marques de leur séjour, et la défigureraient sans remède. Il faut donc choisir, parmi les caustiques, les plus doux. On recommande, dans ce cas, l'eau distillée de la grande scrophulaire. Si la tache ne cédait point, on aurait recours à des caustiques plus puissans : on emploiera, par exemple, l'huile de tartre par dé-

faillance, en y mettant un peu d'eau pour en tempérer la force. Il y a eu des cas, rares à la vérité, où on a eu recours à l'amputation ; la Collection Académique nous en fournit des exemples ; mais ici je crois que le remède serait plus à craindre que le mal.

2.° Les taches produites par le soleil connues sous le nom de *hâle, taches de rousseur.*

Ce sont des taches rousses, sans élévation apparente, quoique cependant on puisse s'apercevoir par le tact qu'elles donnent un peu de rudesse à l'épiderme. Ces taches surviennent à la peau des parties qui sont habituellement exposées à l'air. Si elles sont parsemées sur la peau en laissant quelques intervalles entr'elles, on les appelle *taches de rousseur;* mais sont-elles étendues sur la surface entière des parties qui ont été exposées à l'ardeur du soleil, de

manière à donner à la peau une teinte brune, cela s'appelle le *hâle*.

Il faut se préserver du hâle en évitant de se promener au soleil la tête découverte; un simple voile, un chapeau de paille suffisent pour bien des femmes. Il y a cependant des personnes dont la peau plus délicate exige un préservatif plus puissant : en voici un qui nous est indiqué par un médecin habile (*).

Prenez une livre de fiel de bœuf, un gros d'alun de roche, une demi-once de sucre candi, deux gros de borax et un gros de camphre ; mêlez le tout ensemble, et agitez-le pendant un quart-d'heure : ensuite laissez-le reposer. Faites la même chose trois ou quatre fois par jour : continuez cette manœuvre pendant quinze jours, c'est-à-dire, jus-

(*) Le Camus.

qu'à ce que le fiel devienne clair comme de l'eau. Ensuite passez à travers le papier brouillard, et conservez pour l'usage. On s'en sert lorsqu'on est obligé d'aller au soleil ou à la campagne; il faut avoir soin, le soir, de se laver avec de l'eau commune.

Si l'on n'a point pris les précautions que nous venons d'indiquer, il faut alors avoir recours aux moyens que l'art a su trouver pour dissiper ces taches.

On recommande le procédé suivant comme un des plus précieux pour déhâler le teint et lui donner le plus bel éclat. Il consiste à écraser, le soir en se couchant, quelques fraises sur son visage; on les y laisse la nuit, elles s'y séchent; le lendemain matin on se lave avec de l'eau de cerfeuil, et l'on découvre alors une peau fraîche, belle et brillante.

Autre procédé.

On prend une grappe de raisin verte; on la mouille et on la saupoudre d'alun et de sel; on l'enveloppe ensuite dans du papier, et on la fait cuire sous des cendres chaudes. On en exprime le jus, et on s'en lave le visage. Cette liqueur emporte le hâle.

Autre.

On prend un demi-septier de lait, on y exprime le jus d'un citron, et on y ajoute une cuillerée d'eau-de-vie : on fait bouillir le tout. On écrême bien; après quoi l'on retire du feu, et l'on conserve pour l'usage. On peut y ajouter un peu de sucre blanc, et un peu d'alun de roche.

Eau pour enlever les taches de rousseur (*).

Prenez égales parties de racines de concombre sauvage et de narcisse; faites sécher à l'ombre; réduisez en poudre très-fine que vous mettrez dans de bonne eau-de-vie. Il faut s'en laver le visage jusqu'à ce qu'il commence à faire sentir de la démangeaison; alors on se lavera avec de l'eau fraîche. Il faut recommencer tous les jours jusqu'à parfaite guérison, ce qui ne tardera pas parce que cette eau est légèrement caustique.

La princesse Livie Colonne, ajoute l'auteur à qui nous empruntons ce procédé, s'est servie de ce remède avec un très-grand succès. Elle avait appris ce

(*) Le Camus.

secret d'un gentilhomme napolitain, qui avait voyagé en Turquie.

Quelques personnes, pour dissiper les effets du hâle, emploient le lait d'ânesse, le lait de femme, les alkalis ou les sels lixiviels, les pommades où l'on fait entrer le beurre de cacao, le blanc de baleine et le baume de la Mecque, un jaune d'œuf battu dans de l'huile de lys, une toile jaune préparée avec des jaunes d'œufs et du blanc de baleine, etc.

Eau pour enlever les tannes de la peau.

Prenez une livre de fiel de bœuf, et mêlez-y une demi-once d'alun en poudre ; battez le tout ensemble ; il se fera sûr-le-champ une ébullition considérable avec effervescence, et toute la liqueur deviendra trouble comme de la boue épaisse, d'un vert tirant sur le jaune ; mais le précipité se déposant peu

à peu au fond du vaisseau, la liqueur se clarifie au soleil et devient d'un rouge tirant sur le gris de lin. Laissez-la reposer pendant cinq à six jours, et séparez les saletés qui surnagent, et la résidence épaisse du fond. Remettez cette liqueur claire au soleil pendant trois ou quatre mois dans une phiole bien bouchée; il se fera encore quelque sédiment au fond du vaisseau, et il s'amassera peu à peu sur la surface de la liqueur une graisse fort blanche et fort dure, de la grosseur d'une noix; la couleur rouge se changera en jaune-citron, et elle acquerra une odeur d'écrevisses cuites.

Cette liqueur est un remède excellent contre les tannes de la peau. Pour s'en servir, on prend une drachme et demie de cette liqueur, autant d'huile de tartre par défaillance; on y ajoute une once d'eau de rivière; on mêle le tout ensemble, et on le garde dans une phiole

bien bouchée. Il faut faire peu de ce mélange à la fois, parce qu'il ne se garde pas long-tems. Pour en faire usage, on mouille un doigt dans ce mélange, et on imbibe l'endroit où sont les taches ; on laisse sécher et on en remet de nouveau, ce que l'on répète sept à huit fois par jour, jusqu'à ce que l'endroit étant sec, commence à devenir rouge ; alors on cesse : on sentira une très-légère cuisson, ou plutôt une espèce de chatouillement, la peau sera un peu farineuse pendant un ou deux jours. La farine étant tombée, les tannes seront effacées.

3.° Les taches qui surviennent aux femmes grosses. Quelques personnes donnent aussi à ces taches le nom d'*éphélides*, nom que l'on donne aux taches de rousseur dont nous venons de parler, et avec lesquelles cependant il ne faut point les confondre. Cette ressemblance

de nom pourrait engager à les traiter par les mêmes moyens, d'autant plus qu'elles présentent à peu près la même apparence. Ce sont, comme les premières, des taches brunes et quelquefois rougeâtres, qui affectent le visage et le front; mais ces moyens ne conviendraient point ici. Les taches de rousseur doivent en grande partie leur existence à des causes extérieures; les taches dont nous parlons, au contraire, reconnaissent des causes internes, et surtout la suppression du tribut lunaire. Chez les femmes grosses, ces taches disparaissent quelquefois d'elles-mêmes vers le quatrième mois; quelquefois aussi elles reparaissent et disparaissent plusieurs fois pendant tout le tems de la grossesse, et ne cèdent entièrement la place qu'après l'accouchement. D'autres fois, plus opiniâtres, elles subsistent encore même après l'accouchement.

Nous recommanderons aux femmes enceintes, pour détruire ces taches, de s'oindre le visage avec du miel, dans lequel on aura mêlé des graines de laurier, réduites en poudre après en avoir ôté l'écorce; ou bien, de laver la partie affectée avec une émulsion de graine de chicorée.

Les filles chez lesquelles le tribut lunaire n'est pas acquitté d'une manière régulière, ou chez lesquelles il y a suspension de paiement, sont aussi sujettes aux mêmes taches; elles pourront les faire disparaître en les frottant avec un linge imbu du suc qui découle d'une racine de buglose coupée et exprimée; mais nous les prévenons qu'il faut avant tout que la cause qui les a fait naître, n'existe plus; sans cela, tout remède externe deviendrait inutile : il ne faut donc mettre en usage celui que nous venons d'indiquer, que lorsque

l'ordre naturel aura repris son cours, et à l'époque où la jeune personne aura repris ses paiemens.

4.° *Les taches de vieillesse.* Celles-ci sont, sans contredit, les plus désagréables de toutes. On trouvera peut-être étonnant que j'en parle. A cet âge, dira-t-on........ A cet âge, répondrai-je, on n'a pas moins de prétention, fort souvent, que dans la jeunesse. Les personnes âgées ne cherchent-elles pas tous les moyens de masquer les cruels ravages du tems impitoyable? Elles ne seront pas fâchées, je l'espère, de trouver ici quelque chose pour elles. Et, pourquoi refuser un souvenir à un âge respectable qui ne vit plus guère que de souvenirs? D'ailleurs les jeunes femmes trouveront, en même tems, le moyen de prévenir ces témoins indiscrets de la marche rapide des années.

Les taches, dont je parle, se forment

avec l'âge, et plus particulièrement chez les femmes qui n'ont pas fait un usage régulier des cosmétiques qui conservent à la peau sa finesse, sa souplesse, sa flexibilité. Elles attaquent d'abord le nez et y forment, des deux côtés, des espèces de plaques, qui ont l'apparence de cuir bouilli. Elles se prolongent quelquefois sur le front et sur les joues; la peau acquiert alors une épaisseur assez considérable, et c'est cette croûte épaisse que l'on est obligé de détruire, ce qui n'est pas une petite affaire. On n'y parvient qu'en employant successivement deux moyens différens; d'abord il faut humecter et attendrir suffisamment avec des émolliens; ensuite il faut appliquer des caustiques tels que ceux que nous avons indiqués ci-dessus pour les taches de naissance. Si ces caustiques étaient trop faibles, on se servira alors d'eau distillée de fiel de bœuf dans

laquelle on aura fait dissoudre un peu de sel. Mais nous le répétons, il faut auparavant que la peau soit bien amollie; si les caustiques ne faisaient pas tout l'effet que l'on a droit d'en attendre, c'est que la première indication ne serait pas suffisamment remplie : il faudrait recommencer les émollieus.

J'ai dit que ces taches attaquaient surtout les femmes qui avaient fait peu d'usage des cosmétiques; c'est le cachet hideux que le dieu de la toilette imprime sur celles qui n'ont point visité ses autels; c'est ainsi qu'il sait les punir tôt ou tard d'avoir négligé son culte, et qu'il prouve à tout le beau sexe l'utilité des cosmétiques.

Si vous voulez donc, vous qui brillez encore de l'éclat du printems, prévenir ces fruits amers de l'hiver de votre âge, cette espèce de marqueterie cutanée, cette métamorphose peu flatteuse d'une

peau douce et satinée, en un cuir épais et rembruni; faites usage de lait virginal, d'eau de fraises si merveilleuse pour embellir la peau, des mucilagineux qui en conservent la souplesse, en un mot, des autres compositions recommandées dans cet ouvrage, pour décrasser la peau, la rendre douce et fine, et lui donner de l'éclat.

CHAPITRE XXI.

Des rides.

C'EST une chose bien étonnante que la différence des impressions qui peuvent être produites par le même mot. Si un des héritiers de la muse pastorale de Gesner nous peint le zéphir dont le souffle amoureux caresse les fleurs du bocage, et *ride* légèrement la surface du ruisseau qui serpente dans la prairie,

cette image gracieuse nous transporte, pour ainsi dire, dans les lieux décrits par le poëte, nous croyons sentir la douce fraîcheur d'une matinée du printems, respirer l'haleine du zéphir, et le ruisseau nous enchante quoique ridé. Combien les poëtes sont heureux! Je vais, comme eux, parler de *rides*, et je ne présente qu'une image funeste. A ce mot un frisson circule dans les veines de la beauté qui me lit; le seul mot de *rides* l'épouvante, et l'Amour fuit à tire-d'aile. Enfin, puisqu'il faut le dire, bien différente du ruisseau, une femme plaît moins lorsqu'elle est ridée, fût-elle ridée par le zéphir.

Aussi combien de soins ne prend-on pas pour prévenir ces signes visibles de vétérance, chose beaucoup plus facile que de parvenir à les dissiper entièrement dès qu'ils se sont une fois établis.

D'abord, la plupart des cosmétiques

que nous avons indiqués pour l'embellissement de la peau, préviennent les rides, et en retardent la naissance. On conseille encore comme un préservatif excellent l'application sur le visage de quelques tranches de rouelle de veau; on prétend que rien n'empêche mieux les rides que ce simple topique, qui entretient surtout, mieux que tout autre cosmétique, la peau souple et fraîche.

L'eau distillée de pommes de pin toutes vertes, ôte aussi les rides du visage, et le rajeunit.

Parmi les recettes nombreuses que nous offrent les auteurs qui ont traité des cosmétiques, nous indiquerons seulement les deux suivantes.

Pommade pour effacer les rides du visage.

Prenez deux onces de suc d'oignons, autant de lys blanc, autant de miel de

Narbonne et une once de cire blanche. Mettez le tout dans une terrine de terre neuve jusqu'à ce que la cire soit fondue; alors retirez votre terrine de dessus le feu, et pour incorporer le tout ensemble tournez continuellement avec une spatule de bois, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement refroidie : vous aurez une très-bonne pommade pour effacer les rides. On l'appliquera le soir en se couchant, et on ne l'ôtera que le matin en s'essuyant.

Eau balsamique qui efface les rides.

Prenez la seconde eau d'orge, et passez-la à travers un linge fin. Ajoutez-y quelques gouttes de baume de la Mecque; agitez bien la bouteille pendant fort long-tems, jusqu'à ce que le baume soit entièrement incorporé avec l'eau, ce dont on s'apercevra lorsqu'elle deviendra un peu trouble et un peu blanchâ-

tre. Cette eau est excellente pour embellir le visage, et lui conserver la fraîcheur de la jeunesse. Si on en use seulement une fois par jour, elle ôte les rides, et donne à la peau un éclat surprenant. On doit, avant de se servir de cette eau, se laver avec de l'eau de pluie.

~~~~~~~~

Les rides qui déforment un beau visage, ne sont pas les seules que redoute la beauté. Souvent après une grossesse, la gorge et le ventre, dont la peau a été violemment tendue, restent ridés et flétris; il faut alors user des précautions que l'art indique, et des moyens qu'il nous fournit pour remédier à cette difformité. On aura soin, pour prévenir le trop grand affaissement de ces parties, de les soutenir par des bandes médiocrement serrées. Nous emprunterons au médecin Le Camus le procédé suivant:
~~~~~~~~

Recette pour empêcher les rides des mamelles et celles qui viennent ordinairement au ventre des femmes qui font beaucoup d'enfans.

Faites fondre de la meilleure cire blanche; ajoutez-y partie égale de blanc de baleine, que vous incorporerez bien avec la cire; ajoutez un peu d'esprit-de-vin. Trempez-y des linges que vous appliquerez bien chaudement sur le ventre de la femme nouvellement accouchée : serrez bien avec d'autres linges. Vous aurez soin de tourner, tous les matins, le linge trempé dans la cire, et de le renouveler huit jours après. Cette facile manœuvre suffira pour empêcher entièrement les rides, et conserver la fermeté et la délicatesse de la peau.

Si c'est pour les mamelles que vous préparez ces linges, il faut faire un trou

au milieu, pour y passer les bouts, afin qu'ils ne soient pas comprimés. Une trop forte compression pourrait y attirer de fâcheux accidens.

~~~~~~~

JE NE TERMINERAI point cet article sans faire mention d'un procédé sur lequel Montesquieu s'est égayé dans ses Lettres Persannes, lorsqu'il dit qu'il y a des femmes adroites qui font de la virginité une fleur qui périt et renaît chaque jour. Mais, sans perdre un tems précieux à répondre à de simples plaisanteries, venons au fait, et citons une anecdote consignée dans les fastes de la cosmétique. Un élégant allait voir un jour une dame de grande vertu. La dame était occupée; on le prie d'attendre : il attend. Mais seul, ou s'ennuie : ainsi fit le jeune homme; et, pour chasser cet ennui, il examine, fait le tour de la
~~~~~~~

chambre, voit une porte entr'ouverte, regarde.... Ah! ah! dit-il, c'est le cabinet de toilette; voyons cela.... Il entre, et, pour attendre d'une manière plus agréable, il s'adonise, arrange ses cheveux, consulte le miroir. Curieux, il fait l'inventaire général de la toilette de la dame; il parcourt les fards, les teintures, les essences, les eaux cosmétiques, les baumes, les parfums, etc., etc. Il ouvre une boîte, elle renfermait une pommade rouge.... Une pommade rouge, dit-il! Ah! sans doute, c'est pour les lèvres! et sur-le-champ le nouveau Narcisse, ravi de pouvoir donner à sa bouche l'éclat et la couleur vermeille du corail, passe le doigt dans la boîte, et imbibe légèrement ses lèvres de la précieuse pommade qui jamais jusqu'alors ne s'était élevée à cette hauteur. Enchanté d'une aussi heureuse découverte, il retourne au miroir, se trouve charmant,

sourit à ses nouveaux attraits, et, s'applaudissant de sa petite espiéglerie, il allait refermer la boîte, lorsque la dame se présente. Le jeune homme veut faire son compliment; mais au premier mot qu'il veut prononcer, il éprouve une gêne inconnue, sa bouche se rétrécit, ses lèvres se resserrent : ce nouvel embarras l'étonne, l'intimide; il bégaie.... il balbutie.... il ne peut plus parler. La dame est surprise d'abord de cet étrange événement; mais apercevant le désordre qui règne sur sa toilette, et voyant encore la boîte fatale entr'ouverte, elle se doute bien que le jeune imprudent a commis une grande faute d'orthographe, en mettant au masculin ce qui ne devait être mis qu'au féminin, et elle se met à rire de bon cœur, en voyant sa pommade parvenue à de si hautes destinées. Quant au jeune homme, il était pétrifié. Cette petite aventure le guérit de sa

curiosité, et, comme le corbeau de la fable,

.... Interdit et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Quelle était donc cette pommade? Je n'en dirai rien : mais voici comment elle se compose :

Prenez quatre onces d'huile d'amandes amères, une once de cire blanche; faites fondre au bain-marie; ajoutez deux gros d'alun brulé et un gros d'orcanette : le tout refroidi fera une pommade rouge.

On peut aussi parvenir au même but d'une manière plus efficace par diverses eaux styptiques, qui ont encore une propriété plus énergique que les excipiens huileux.

Prenez des noix de galle encore vertes; faites-les bouillir dans du vin avec quelques clous de gérofle; trempez-y un linge et appliquez.

Ou bien quelques-unes des drogues suivantes : alun, vitriol, bol d'Arménie, sang-de-dragon, mastic, terre sigillée, gomme arabique, suc d'acacia, myrrhe ; feuilles de plantain d'hypociste, de renouée ; racines de bistorte, de grande et et de petite consoude, de tormentille ; fleurs et fruits de grenadier, noix de cyprès, cupules de glands, sorbes non mûres, etc. On fera bouillir celles de ces drogues que l'on choisira dans du gros vin rouge ou du vinaigre. On y trempera des compresses que l'on appliquera sur la partie.

Prenez une demi-once de vitriol blanc, une demi-once de vitriol vert et une demi-once d'alun. Faites fondre dans eau de plantain et de renouée, de chaque six onces. Passez le tout, et réservez-le pour l'usage. Cette eau est très-styptique.

Nous devons faire remarquer qu'il ne

fant faire usage de ces diverses préparations que long-tems après les couches, si l'on ne veut pas s'exposer à des accidens très-graves, et souvent même mortels. Il faut aussi s'en abstenir aux époques du tribut lunaire et dans les cas analogues.

CHAPITRE XXII.

De la petite vérole.

COMBIEN de maladies qui, autrefois généralement répandues dans de vastes contrées, ont cédé à des précautions constantes, à un régime approprié, à la propreté, à la cessation des causes qui contribuaient à les propager! Elles ont entièrement disparu, et nous ne les connaissons plus aujourd'hui que par les ouvrages des anciens médecins,

qui nous en ont conservé la mémoire. C'est ainsi que la lèpre, que la ladrerie ont enfin cessé de tourmenter les hommes : la tradition seule nous a transmis l'histoire de ces fléaux.

La petite vérole, fléau probablement inconnu aux anciens, aurait pu peut-être aussi céder insensiblement aux précautions que l'on aurait prises pour en diminuer l'intensité, et nos neveux auraient pu voir un jour, dans les ouvrages de nos docteurs, la description d'une maladie dont ils n'auraient plus eu à craindre les funestes ravages.

Ceci n'est point un paradoxe. Une foule de médecins du premier mérite ont prétendu qu'il était très-possible de détruire entièrement cette cruelle maladie.

Dès l'an 1610, Chauvel, à Avignon, recommandait l'isolement des personnes qui en étaient attaquées comme

un moyen d'en dimiminuer l'intensité.

Quelques années après un autre médecin, Christophe Cuchet, publia à Tours, un ouvrage intitulé : *Préservatifs de la petite vérole et de la rougeole.* Il propose contre la petite vérole les mêmes moyens que l'on emploie pour se préserver de la peste.

La carrière était ouverte, une foule de champions s'y précipitèrent, et l'on vit un nombre infini de médecins illustres de toutes les nations défendre, dans de nombreux écrits, la possibilité de l'anéantissement total de la variole.

Tel était le sentiment de *Cothenius*, premier médecin du roi de Prusse. Il prétendait que l'inoculation, bien loin de diminuer l'intensité de la petite vérole, tendait au contraire à en éterniser le germe chez un peuple, tandis que l'on pouvait détruire insensiblement cet-

te maladie par des moyens préservatifs (*).

On peut citer un grand nombre de médecins italiens, espagnols, hollandais, anglais, suédois, hongrois, et même américains qui ont proposé d'arrêter la contagion variolique par le moyen des quarantaines.

Le docteur *Paulec*, dans un ouvrage qu'il publia en 1769, prouve, contre le système des inoculateurs, que nous ne portons pas nécessairement en nous le germe de la petite vérole. On pourra consulter cet ouvrage intitulé : *Avis au public sur son plus grand intérêt*, ou *l'Art de se préserver de la petite vérole, réduit en principes et démontré par l'expérience*. Il donne, dans cet

(*) Voyez la *Dissertation de Cothenius sur la petite vérole*, dans les Mémoires de l'Académie royale de Berlin.

ouvrage, une méthode d'extirpation bien préférable, sans contredit, à l'inoculation et à la vaccine qui lui a succédé.

Après *Paulec, Franc Marin Scudéri*, médecin à Catane, en Sicile; *Franc Gil*, chirurgien à Madrid, et *John Haygarth*, de Chester en Angleterre, ont constamment soutenu la thèse de l'extirpation de la variole (*).

Mais parmi les plus zélés défenseurs de cette thèse si intéressante, on doit distinguer surtout *J.-C.-G. Juncker*, professeur de médecine à Halle, et le professeur *Bernard Christophe Faust*, à Bukeburg en Westphalie. Ces deux célèbres professeurs réunis à *Reinecke*, un des premiers poëtes d'Allemagne, présentèrent en l'an 7, au congrès de Radstat, trois différentes adresses sur

(*) Voyez la Décade philosophique, an 7, n.° 6.

les mesures générales à prendre pour cet objet; mais d'autres événemens détournèrent alors l'attention du gouvernement.

Les auteurs de la Décade philosophique nous apprennent que le professeur Faust est auteur d'un cathéchisme de santé, qui mérite d'être mis au nombre des meilleurs livres élémentaires. « Son » plan favori, disent ces auteurs, est » l'entière extirpation de la petite vé- » role. Il la considère comme une sim- » ple épidémie, dont la durée et la » prolongation ne sont que l'effet de » l'ignorance des peuples et de l'incurie » des gouvernemens, et qui doit dispa- » raître comme la lèpre, comme la la- » drerie. Il indique les moyens auxquels » il croit que doit céder ce fléau qui » moissonne un douzième de la popula- » tion en Europe..... Le mémoire de ce » philantrophe a été envoyé au comité

» d'instruction publique avec plusieurs » autres de différens écrivains du nord, » par *Grouvelle*, ambassadeur à Copenhague. Il doit se retrouver dans les » papiers de ce comité ».

(Décade phil., an 7, n.o 6.)

En l'an 7, un autre médecin, *Chrétien Louis Lenz*, présenta au directoire une adresse sur le projet d'extirpation totale de la variole par des moyens de police. Malheureusement le directoire était alors trop occupé de ses intérêts particuliers pour pouvoir donner ses soins à de grandes vues d'intérêt public.

Quelques médecins attribuent l'origine de la petite vérole à la cessation de l'usage fréquent du bain, à l'introduction du linge qui remplaça les étoffes de laine, et ils recommandent comme un préservatif assuré contre cette

maladie de plonger les enfans dans l'eau tiède, au moment de leur naissance, et de les baigner de même plusieurs jours de suite.

Les Juifs qui sont sous la domination turque frottent leurs enfans nouveau-nés avec du sel, et les lavent avec de l'eau salée, afin de détruire chez eux le germe de la petite vérole; et l'on prétend qu'effectivement les Hébreux ne sont jamais attaqués de cette maladie, tandis que les Juifs qui vivent dans les états chrétiens, et qui ont perdu cet antique usage sont, comme nous, sujets à la petite vérole (*).

On pourrait citer une foule d'observations sur les préservatifs de la petite vérole; mais cela m'écarterait du but de cet ouvrage. On les trouvera dans les ouvrages cités ci-dessus; il me suffit

(*) Dict. d'Industrie.

de mettre sur la voie ceux de mes lecteurs qui voudront de plus amples détails.

C'était donc sur les moyens d'extirpation totale de la petite vérole que la faculté de médecine devait peut-être porter ses regards; mais la médecine, en détruisant une maladie, voyait diminuer son domaine; et puis d'ailleurs, détruire une maladie, cela n'a rien de bien brillant : mais la manier à son gré, la donner au moment convenable, à l'époque désirée; en changer, pour ainsi dire, la nature; substituer une maladie facile à une maladie dangereuse; substituer, pour ainsi dire, un fantôme de maladie à une épidémie bien réelle; si cela n'était pas aussi avantageux à l'espèce humaine que l'extirpation totale, du moins cela l'était beaucoup plus à l'intérêt et à la gloire des docteurs. Enfin, l'esprit de corps et l'escamotage médical l'empor-

tèrent sur les vues bienfaisantes de quelques membres, et il fut conclu à une grande pluralité de voix qu'il n'y avait pas de moyens de détruire le germe de la petite vérole; et, qu'en conséquence, il fallait le planter partout. De là nous eûmes l'inoculation, puis la vaccine, sans compter ce que nous aurons encore dans un siècle fertile en découvertes; car la vaccine sera probablement remplacée quelque jour, comme l'inoculation le fut: et puis, comme le dit La Fontaine:

Les dieux n'ont point écrit sur le front des étoiles,
Ce que la nuit des tems a caché dans ses voiles.

En attendant donc une quatrième édition de la petite vérole, revue et corrigée, contentons-nous, dans ce moment, de la vaccine. Il faut convenir que c'est la maladie réduite au plus petit format possible, elle est à un prix raisonnable;

d'ailleurs on la distribue *gratis* aux indigens, afin que tout le monde en profite (*).

Il faut convenir cependant que, puisque le conseil des Parques n'a pas jugé à propos de nous délivrer entièrement

---

(*) Lorsque j'écrivais ce chapitre, je ne connoissais point l'ouvrage du docteur Hufeland, professeur à l'Université de Jéna, *l'Art de prolonger la Vie humaine*. Il paraît, en ce moment, une traduction française de cet ouvrage, qui me met à portée d'appuyer ce que je viens de dire de l'autorité de ce célèbre médecin allemand; je dois même avouer que ce n'est pas sans une secrète satisfaction que je vois cette question envisagée par ce savant, précisément sous le même point de vue sous lequel je viens de la présenter à mes lecteurs. Le sentiment du docteur Hufeland est d'un trop grand poids, et ce qu'il dit est trop intéressant pour que je n'en donne pas l'extrait; voici ses termes: « Il est aisé de se » garantir de ces poisons (*le poison de la*

de ce fléau, et que les médecins ont cru qu'il était à propos de nous en conserver au moins l'échantillon : c'est encore un bienfait que nous devons à l'art médical ; et, jusqu'à ce qu'un autre ordre de choses permette de faire des expériences

---

» *petite vérole et de la rougeole*), en évitant de les toucher, c'est-à-dire, de toucher le malade et ses excrétions, ou ce qu'il a touché, ou de se trouver dans le même air : car depuis long-tems on regarde comme une fable que la petite vérole puisse se communiquer par l'air à une certaine distance. — Il est donc évident que ces deux maladies ne sont pas nécessaires à l'homme, que l'on peut les éviter, et que l'on parviendrait par là *à les anéantir*, ce qui est déjà arrivé dans quelques pays..... On ne peut que donner les plus grands éloges aux efforts que fait le respectable *Junker*, professeur de *Halle*, pour réaliser ce grand projet, qui deviendra sans doute plus susceptible d'exécution. Je crois à la vérité que l'em-

sur les moyens préservatifs (ce que je crois très-facile si l'on y met autant de zèle que l'on en a mis pour nous donner la maladie des vaches), je conseille très-fort aux parens de faire vacciner leurs enfans.

» pire des *lumières* et de la *moralité* n'est » pas assez puissant parmi les hommes pour » que cette exécution puisse devenir géné- » rale ; et elle ne peut produire des résultats » bienfaisans, sans être générale, du moins » parmi les nations les plus policées de l'Eu- » rope. Peut-être aussi faudra-t-il plusieurs » centaines d'années pour ce même degré de » *sagesse* et de *bonté*. Cependant ceci n'est » point une raison suffisante pour s'opposer » au projet en question, comme quelques- » uns le prétendent; au contraire, afin qu'il » puisse mûrir et se réaliser un jour, nous de- » vons préparer les voies, et quiconque s'en » occupe a autant de droits à la reconnais- » sance de l'humanité, que celui qui le met- » tra à exécution, ce qu'il n'aurait pu faire

Mais, s'il y avait des gens incrédules ou indifférens qui, n'ayant pas voulu se munir des bienfaits modernes de l'art médical, se trouvassent attaqués de la petite vérole naturelle, indiquons à ces réfractaires quelques moyens pour adoucir sa malignité.

» sans le secours de ses prédécesseurs. Ce » qu'il y a de plus intéressant sur ce sujet se » trouve dans les *Archives contre la Petite* » *Vérole*, et dans les *Idées pour la Des-* » *truction de la Petite Vérole*, par *Jun-* » *ker*. On peut aussi consulter mon traité, » intitulé : *Espérance de voir bientôt la* » *Petite Vérole exterminée*. Tout le secret » consiste à isoler le malade, c'est-à-dire, à » l'éloigner du commerce des hommes qui » n'ont point eu cette maladie. Par ce moyen » le germe disparaîtra dans chaque endroit, » et si on l'observait dans toute l'Europe » policée, il est aisé de voir que, dans qua- » tre ans, il n'y aurait plus ni personnes at- » teintes de la petite vérole, ni germe de

Nous ne devons considérer la petite vérole, dans cet ouvrage, que sous le rapport des outrages qu'elle fait à la beauté. Nous ne parlerons donc que des moyens à employer pour diminuer, le plus qu'il sera possible, les effets désastreux de cette cruelle maladie.

On conseille d'abord l'usage des bains tièdes, dans la première période de la petite vérole; c'est, disent quelques praticiens, le meilleur moyen de diminuer la fièvre d'éruption, et par là de rendre la maladie moins maligne.

Un moyen plus sûr, pour préserver

» petite vérole, puisqu'il n'y a, comme on » sait, que les hommes qui le communiquent. » Alors il disparaît de lui-même, comme on » voit s'éteindre le feu qui n'est point entre» tenu par des matières combustibles ».

L'Art de prolonger la vie humaine, tome II, page 85.

le visage, serait de détourner l'action du virus, et de l'empêcher de se porter sur cette partie. Le docteur Duplain y est parvenu par l'action d'un topique qui a produit les plus heureux effets; et le journal qui indique ce procédé (*), fait mention d'une dame, mère de onze enfans, qui tous ont eu la petite vérole naturelle, et qui ont fait usage de ce topique; il n'est resté à aucun d'eux le plus léger vestige de ce fléau de la beauté. Voici le procédé :

Hachez menu une livre de veau sans graisse, saupoudrez le hachis de deux gros de poudre de vipère; pétrissez et divisez le tout en trois parties que l'on applique successivement aux pieds de l'enfant, après avoir présenté au feu le cataplasme jusqu'à une chaleur modérée. On contient le cataplasme avec des

(*) Journal de Paris, 30 novembre 1805.

bandages convenables : on lève l'appareil au bout de six heures ; on applique de suite le second cataplasme ; au bout de six heures on applique le troisième. On les aura chauffés légèrement l'un et l'autre comme le premier.

On applique ce topique quand l'éruption est faite, et que la fièvre est dans toute sa force.

Ceux qui leveront l'appareil, useront de vinaigre brûlé, pour se garantir de l'infection qui en résulte. Ce même topique est aussi salutaire dans la fièvre maligne, le pourpre et la rougeole.

D'aûtres médecins conseillent d'émétiser le malade avant l'éruption, et de lui tenir le ventre libre pour diminuer la quantité des humeurs qui se porteraient à la peau.

Il y a d'autres moyens à prendre, et qui deviennent nécessaires, particulièrement si l'on a négligé les précautions

dont je viens de parler : ce sont les applications locales, c'est-à-dire les applications de divers ingrédiens sur les boutons même, pour empêcher la matière de ces boutons de caver. Ces applications se font ordinairement lorsque l'éruption est faite, et que les boutons commencent à grossir et à se remplir de pus. Les uns emploient, dans ce cas, la purée de lentilles, d'autres la pommade de vieux lard. On recommande aussi l'eau de plantain avec le safran, l'huile d'amandes douces et le blanc de baleine. On fera aussi usage, avec succès, de la pommade de limaçons.

Voici un moyen simple et peu coûteux qui a toujours été couronné du succès : lorsque les boutons commencent à se remplir de pus, on prendra de la craie bien pulvérisée, que l'on mêlera avec de la crême nouvelle; on en fera une espèce de pommade un peu liquide, afin

de pouvoir frotter le visage du malade avec une plume, et on aura soin de renouveler à mesure qu'on s'apercevra qu'elle sèche; alors il n'y aura point à craindre que le malade se gratte. La fraîcheur de la crême empêchera la démangeaison, et la craie qui s'y trouve mêlée, desséchant insensiblement la matière renfermée dans les boutons, l'empêche de crever dans la chair et de creuser la peau.

On emploiera encore, avec le même succès, la pommade suivante due au professeur Chaussier (*) : emplâtre de

(*) Le docteur Chaussier, médecin laborieux, professeur savant et profond, qu'il ne faut point confondre avec les graves docteurs qui fournissent des articles au Journal des Modes, font des madrigaux et des bouts rimés; M. Chaussier, rempli d'idées neuves et profondes qu'il développe avec clarté dans ses cours, voit tous les jours de jeunes écri-

Nuremberg, camphre un ou deux gros, huile d'olive, quantité suffisante pour amollir l'emplâtre et la réduire en consistance de pommade.

Il faut se défier de certaines pommades dangereuses dans lesquelles on n'a pas craint de faire entrer du sublimé corrosif (muriate de mercure oxigéné). Je ne saurais trop le répéter, il ne faut jamais employer de préparation dont on ignore la composition.

Lorsque la suppuration est entièrement terminée, on peut hâter la disparution des taches rouges, en les étuvant avec du vin et du lait mêlés ensemble, ou mieux encore avec du lait d'ânesse,

---

vains, véritables geais de la fable, se parer ingénument de ses plumes sans nommer l'oiseau qu'ils ont dépouillé; mais la couleur brillante de l'objet emprunté contraste trop avec le triste plumage de la volatile emprunteuse.

qui est excellent dans ce cas : on s'en lavera le visage ; il empêchera en outre le teint de brunir.

Pour terminer le détail des soins à donner à la petite vérole, sous le rapport de la conservation de la beauté, on emploîra l'eau blanchie avec quelques gouttes du lait virginal de benjoin dont nous avons donné la composition (*), et auquel lait virginal on aura ajouté quelques gouttes de baume de Judée.

On pourra aussi employer l'eau suivante : jetez une once et demie de sel commun dans une livre d'eau de menthe ; faites bouillir, et écumez. On s'en sert pour se laver le visage, après la petite vérole, afin de faire tomber les croûtes, empêcher les démangeaisons et ôter les rougeurs.

(*) Voyez tome 1, chap. 16.

CHAPITRE XXIII.

Des fards.

L'ART de se farder est presqu'aussi ancien que le monde : on l'a trouvé chez presque toutes les nations de l'univers. Cette invention fut regardée, par le premier peuple, comme une chose si merveilleuse, qu'il ne pouvait pas croire que ce fût une production de l'esprit humain; on lui donna une origine toute céleste : on l'attribua aux intelligences supérieures, et l'auteur du livre d'*Énoc* nous assure qu'avant le déluge, l'ange *Azaliel* apprit aux filles l'art de se *farder*. Nous pouvons juger par là de la très-haute antiquité de cet art, et du degré d'estime qu'on lui accordait.

Nous devons faire remarquer, cepen-

dant, qu'alors le mot *fard* avait une signification beaucoup plus étendue qu'aujourd'hui, et l'on comprenait, dans l'art de se farder, tout ce qui servait à cacher ou à corriger les difformités corporelles.

Ce fut d'abord sur les yeux que s'exerça cet art. Dans tout l'orient, les yeux, pour être beaux, devaient être noirs, grands et bien fendus. Les femmes cherchèrent à se procurer du moins l'apparence de ces qualités si recherchées, lorsque la nature les leur avait refusées; elles se servaient pour cela d'antimoine, le plus ancien fard dont l'histoire fasse mention. Cette drogue, en rétrécissant la paupière, faisait paraître l'œil plus grand. Cet usage existe encore aujourd'hui dans plusieurs contrées; les femmes arabes bordent leurs yeux avec une couleur noire, et prolongent cette ligne noire au dehors du coin de l'œil, pour le faire paraître plus fendu.

Les Grecques et les Romaines avaient aussi adopté l'usage de se peindre les yeux avec du fard d'antimoine; mais elles inventèrent deux autres espèces de fard qui ont passé jusqu'à nous, le *blanc* et le *rouge*. Sous le règne d'Auguste, ces deux fards étaient réservés aux femmes de qualité. Les dames romaines se servaient d'autres fards qui n'étaient, à proprement parler, que des compositions qui pouvaient contribuer à donner de l'éclat à la peau, et à entretenir sa fraîcheur. Ovide nous en a conservé le souvenir, il en donne même des recettes détaillées.

La célèbre Poppée inventa un fard auquel elle donna son nom. C'était une pâte que l'on appliquait sur le visage, et qu'on enlevait lorsqu'on voulait paraître en public. Il paraît que les femmes conservaient cette espèce de masque dans l'intérieur de la maison : c'était, comme

le dit l'abbé Nadal, le visage domestique. Aussi Juvénal nous apprend-il que c'était le visage du mari qui, lorsqu'il voulait embrasser sa femme, y trouvait ses lèvres engluées (*). Cette enveloppe dégoûtante ne se levait que pour l'amant.

Nous avons vu dans les premiers chapitres de cet ouvrage que beaucoup de peuples se peignaient le corps de différentes couleurs : nous aurions bien pu multiplier ces exemples; mais ce que nous en avons dit suffit pour démontrer combien l'usage de se farder est répandu, et combien les manières de le faire se sont multipliées. Nous ne parlerons ici que des fards en usage aujourd'hui, je veux dire du blanc et du rouge.

L'usage de se farder a commencé à se répandre en France dans le tems de

(*) Hìc miseri viscantur labra mariti.

Catherine de Médicis ; ce ne fut que long-tems après que cet usage devint général ; mais, dans le siècle dernier, cet usage était tellement encroûté, particulièrement dans les hautes classes, qu'il n'était plus permis qu'à un visage roturier de se laisser voir tel que la nature l'avait formé.

Il ne faut pas confondre les fards avec les cosmétiques dont nous avons parlé ci-dessus.

Les cosmétiques donnent réellement à la peau la blancheur, la fraîcheur, la souplesse, et l'éclat, lorsqu'elle n'a pas naturellement ces qualités ; ils ne font donc qu'aider la nature, ils la suppléent, pour ainsi dire, et l'on peut affirmer qu'ils sont à la beauté ce que les médicamens sont à la santé.

Les fards sont bien loin de remplir ces indications. Non-seulement ils ne peuvent embellir la peau, mais la per-

sonne qui en fait usage doit encore se trouver très-heureuse lorsqu'ils ne contribuent pas à en augmenter les défauts. Ils ne donnent donc point à la peau les qualités que l'on y désire, ils ne font que les imiter d'une manière plus ou moins grossière; c'est l'hypocrisie physique.

Les fards ne peuvent faire
Que l'on échappe au tems, cet insigne larron.
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer : que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage (*) !

Non, ce n'est point avec les fards que l'on peut parvenir à prévenir ou a réparer les outrages du tems. Mais pourquoi donc se farde-t-on ? Pour beaucoup de raisons : d'abord par ce que cela est plutôt fait, plus facile ; que l'effet en est plus exagéré, plus brilant, plus

(*) La Fontaine.

prompt; ensuite parce que, dans les cas où les cosmétiques deviennent inutiles, par exemple, pour les personnes trop laides ou trop âgées, les fards offrent une ressource commode, un dernier et unique moyen de déguiser ou les difformités du teint ou les ravages des années. Le fard, enfin, est l'auere de miséricorde du beau sexe.

Doit-on se farder? pourquoi pas! Lorsqu'on est jeune, fraîche, et jolie, le fard serait un ridicule; ce serait gâter à plaisir les plus beaux dons de la nature. Mais, au contraire, lorsqu'une antique et vénérable douairière masque sa peau brune et chagrinée sous une couche épaisse de blanc réchampie d'une teinte vermillonnée, intérieurement je l'en remercie de bon cœur; au moins je puis la regarder sans dégoût: et ne lui devons-nous pas en effet de la reconnaissance de ce qu'elle veut bien se rendre

réellement encore un peu plus laide qu'elle ne l'est, afin de nous le paraître un peu moins ?

En parlant ainsi du fard, j'ai particulièrement en vue le *blanc*. Si jamais l'on proscrivait le fard, je demanderais grâce pour le *rouge* qui peut devenir très-innocent, et que l'on peut mettre avec tant d'art qu'il donne quelquefois à la figure une expression qu'elle n'aurait jamais sans lui. Pourquoi donc renoncerait-on à un tel avantage, surtout s'il ne présente aucun inconvénient ? Le tendre coloris de la pudeur a tant de charmes ! et dans un siècle où les femmes rougissent si peu ne devons-nous pas regarder comme une bonne fortune cet innocent artifice, qui peut nous offrir quelquefois la pudeur en peinture ? Au défaut de la réalité, abandonnons-nous donc à l'entraînement d'une heureuse illusion, et remercions le sexe, qui, dans l'absence de la vertu chérie,

sait au moins nous en conserver le portrait.

Les ennemis déclarés du fard trouveront peut-être mauvais que je me déclare ici en faveur du rouge ; mais j'ai cru que c'était fort mal-à-propos que l'on voulait envelopper dans la même proscription le rouge et le blanc. Le rouge est beaucoup moins nuisible que le blanc ; le blanc sied toujours mal, le rouge au contraire modérément employé fait presque toujours bien : en un mot, je laisse à chacun, sur cela, sa manière de penser, mais j'expose la mienne et je dis avec une femme d'esprit :

Mettons du rouge : la parure
Ne messied pas au sentiment,
Et l'art n'est plus que la nature,
Lorsque l'on s'embellit pour plaire à son amant

DU BLANC.

Ces fards sont tirés de minéraux plus ou moins malfaisans, mais toujours corrosifs : présentons le tableau exact des funestes effets inséparables de leur usage.

Le fard affecte les yeux qu'il gonfle, rougit, rend douloureux et larmoyans; il change le tissu de la peau et y fait élever des boutons; il cause des fluxions, attaque les dents, y occasionne des douleurs, en détruit l'émail et les fait tomber; il échauffe la bouche et le gosier, infecte et corrompt la salive; enfin, pénétrant par les pores de la peau, il agit peu à peu sur la substance spongieuse du poumon et cause des maladies : ou bien, dans d'autres cas (si le fard est composé de substances alumineuses et calcaires), il bouche les pores de la peau, la ternit, et s'oppose à la transpiration

qui reflue nécessairement sur quelques autres parties, au péril de l'individu.

Les fards métalliques sont tirés ou du plomb, ou de l'étain, ou du bismuth. Ces fards ajoutent aux inconvéniens que je viens d'exposer, celui de noircir la peau dès qu'elle est exposée au contact d'exhalaisons sulphureuses ou phosphoreuses; ainsi les femmes qui en font usage doivent éviter avec attention l'approche des matières en putréfaction, les vapeurs du soufre et du foie de soufre et les exhalaisons de l'ail écrasé.

Je ne donnerai pas la manière de composer les différens fards métalliques; il serait plutot à desirer que ces recettes fussent entièrement perdues. Je vais donner seulement le procédé d'un fard peu coûteux et qui, s'il n'est pas tout-à-fait sans inconvénient, ne présente pas au moins les dangers qui suivent toujours

l'usage des blancs de bismuth, d'étaim, de plomb, etc.

Il faut prendre un morceau de talc, connu sous le nom de craie de Briançon. Choisissez-le d'une couleur gris-de-perle. Râpez légèrement cette pierre avec une peau de chien de mer. Après cela passez-le à un tamis de soie très-fin, et mettez infuser cette poudre dans une pinte de bon vinaigre distillé, pendant l'espace de quinze jours, ayant soin d'agiter la bouteille ou le pot plusieurs fois par jour, à l'exception du dernier jour qu'il ne faut pas troubler cette poudre. Otez le vinaigre par inclinaison, et faites en sorte que le blanc reste dans la bouteille, dans laquelle vous verserez de l'eau bien claire et filtrée; jetez le tout dans une terrine propre, et agitez bien l'eau avec une spatule de bois. Laissez rasseoir la poudre au fond de la terrine. Otez-en l'eau doucement et lavez cette poudre six

ou sept fois, observant toujours de vous servir d'eau filtrée. Quand la poudre sera aussi douce et aussi blanche que vous le désirerez, on la fera sécher dans un endroit où elle ne soit point exposée à la poussière. On la repassera au tamis de soie; elle n'en sera que plus belle. On pourra la laisser en poudre, ou bien on la mouillera pour la mettre en tablettes comme chez les parfumeurs. Une pinte de vinaigre suffit pour dissoudre une livre de talc.

On emploie ce blanc de la même manière que le carmin, en humectant de pommade son doigt, ou un papier, ou encore mieux une patte de lièvre préparée, et on met dessus la valeur d'un grain de ce blanc. Il ne se détache pas quand même on suerait. Si la pommade avec laquelle on l'applique est bien faite, ce blanc ne fait aucun tort au visage. Les mêmes substances qui entrent dans

cette composition peuvent servir à faire le rouge (*).

Autre blanc pour le teint.

Sur une partie de talc de Venise mis en poudre mettez deux parties d'huile camphrée; laissez digérer au bain-marie jusqu'à ce que le tout soit devenu très-blanc.

Pommade qui peut servir de fard.

Prenez quatre onces de cire bien blanche, cinq onces d'huile d'amandes amères, une once de blanc de baleine bien pur, une once et demie de céruse lavée dans de l'eau-rose, une demi-once de camphre; faites de tout une pommade que l'on peut préférer à tous les autres blancs.

(*) Diction. d'Industrie.

DU ROUGE.

Il serait peut-être curieux de rechercher à quelle cause on peut attribuer le goût de presque tous les peuples pour la couleur rouge, et la sorte de prééminence accordée à cette couleur. Les *Phéniciens* durent leur nom à la couleur rouge de leurs vaisseaux et des étoffes qu'ils allaient porter aux peuples barbares qui habitaient les côtes de la Méditerranée. Le phénix, cet oiseau merveilleux dont on a raconté des choses si extraordinaires, doit aussi son nom et peut-être une grande partie de sa réputation au vif éclat de son plumage rouge, et cette couleur de feu a peut-être donné lieu à l'histoire du bûcher dans lequel il périt pour renaître. Les anciens peignaient Jupiter en vermillon les jours de fête (*). A Rome on en peignait le corps

(*) On a remarqué dans tous les tems

des triomphateurs ; on cite, entre autres, Camille qui, le jour de son triomphe, parut ainsi.

Chez les nations les plus barbares et les plus isolées on a retrouvé ce goût pour la couleur rouge. Macartney qui, en traversant Pékin, vit plusieurs femmes tartares, dit qu'elles étaient fardées avec excès surtout vers le milieu de la lèvre inférieure.

Nos femmes font beaucoup moins d'u-

---

que les hommes croyaient honorer leurs dieux en les habillant à leur mode. La religion catholique n'a pas été exempte de ce préjugé ; les jours de fête on parait les saints, on coiffait les saintes, et on les ornait de rubans et de dentelles : mais parmi ces usages, aucun n'est plus bizarre que celui dont milady Montagute a été témoin et qu'elle rapporte dans ses lettres : dans l'église principale d'une petite ville, il y avait un Christ auquel, les dimanches, on mettait un habit et une perruque poudrée !

sage du rouge, aujourd'hui, qu'elles ne le faisaient il y a quelques années, et elles y gagnent beaucoup. Au moins elles le mettent avec plus d'art et de goût. Si l'on en excepte les actrices et quelques autres, elles ont absolument renoncé à ce rouge vif et ardent dont nos antiques comtesses se masquaient autrefois le visage.

Il serait fort à désirer que les femmes composassent elles-mêmes leur rouge, elles ne seraient pas exposées à employer ces rouges dangereux, dans lesquels on fait entrer des minéraux, à se gâter la peau, et à s'exposer aux inconvéniens que nous avons dits être la suite de l'usage des fards métalliques.

Ces rouges dangereux sont ceux dans lesquels on fait entrer du *minium*, qui est une chaux de plomb, ou du *cinabre*, autrement dit *vermillon*, produit par le soufre et le mercure.

Il faut donc n'employer que des rouges végétaux : ceux-là sont peu dangereux, surtout si l'on en use modérément.

Les substances végétales qui fournissent le rouge sont le bois de santal rouge, la racine d'orcanette, la cochenille, le bois de Brésil, et surtout le carthame, qui donne une fort belle couleur que l'on mêle à une suffisante quantité de talc.

Quelques parfumeurs composent des rouges végétaux auxquels ils donnent le vinaigre pour excipient; ces rouges peuvent altérer la beauté de la peau; il vaut mieux les associer avec des huileux ou des onctueux et en composer des pommades. On pourra, par exemple, employer à cet effet le baume de la Mecque, le beurre de cacao, le blanc de baleine, l'huile de ben, etc.

Il y a des femmes dont la peau ne peut souffrir les onctueux; celles-ci

pourront employer le rouge suivant : on pulvérise l'espèce de talc connu sous le nom de craie de Briançon. Lorsqu'on l'a réduit en poudre très-fine, on y joint du rouge de carmin à proportion de la vivacité que l'on veut donner à la couleur du rouge. On triture soigneusement ce mélange, qui peut être appliqué sur la peau sans danger.

Les fabricans de rouge substituent quelquefois, par économie, du cinabre au carmin; on reconnaît le véritable carmin lorsqu'il n'est altéré ni par le mélange du sel d'oseille, ni par le mélange de l'alkali volatil.

La plupart des femmes ne se servent aujourd'hui que d'un crépon rouge qui colore les joues de la manière la plus agréable. On peut aussi se servir avec un égal succès d'un ruban ponceau trempé dans l'eau ou dans de l'eau-de-vie.

Le rouge dont nous venons de don-

ner la composition peut aussi s'incorporer dans des pommades ; il n'en est alors que plus beau, il imite mieux les couleurs naturelles.

Parmi les nombreux procédés indiqués pour faire le rouge, je choisirai les trois suivans.

Prenez une chopine de bonne eau-de-vie, et mettez-y une demi-once de benjoin, une once de santal rouge, une demi-once de bois de Brésil, et autant d'alun de roche. Bouchez bien la bouteille et la remuez bien une fois par jour, et au bout de douze jours vous pourrez vous servir de la liqueur. On s'en frotte légèrement les joues. Ce rouge imite parfaitement les couleurs naturelles.

Prenez du bois de Brésil et de l'alun de roche; broyez-les et mettez-les dans du vin rouge, que vous ferez bouillir jusqu'à la réduction des trois-quarts. Lorsqu'on veut s'en servir on en mouil-

le un peu de coton et l'on s'en frotte les joues.

Prenez une demi-once de santal rouge réduit en poudre, une demi-once de gérofle, et cinq livres d'amandes douces; pilez le tout ensemble. Versez ensuite dessus cette pâte deux onces de vin blanc et une once et demie d'eau-rose. Remuez bien tous les jours. Au bout de huit à neuf jours, passez cette pâte de la même manière que l'on fait pour tirer l'huile d'amandes douces, et vous obtiendrez une huile rouge fort bonne.

CHAPITRE XXIV.

Des cheveux.

Quel spectacle plus séduisant que celui d'une chevelure d'ébène flottant en boucles ondoyantes sur le sein d'une jeune beauté ! Aussi les poëtes les plus célèbres, anciens et modernes, ont-ils à l'envi célébré le charme attaché à de beaux cheveux : point de peinture voluptueuse dans laquelle ils ne fasseut entrer la descriptiou de cet attrait ravissant. C'est une beauté qui arrose ses cheveux d'une pluie de nectar (*) ; c'est Circé dont les cheveux s'épanouissent sur les épaules comme les rayons du soleil (**) ; c'est

(*) Claudien.

(**) Homère.

Amasia dont la chevelure distille le parfum de la myrrhe et de la rose (*); c'est Vénus dont la chevelure d'ambroisie exhale une odeur divine (**), etc.

Dans tous les tems, et chez toutes les nations, les cheveux ont toujours été regardés comme le plus bel ornement de la tête, et lorsqu'Homère parle de cette femme célèbre dont la beauté arma toute l'Asie, il la nomme toujours *Hélène à la belle chevelure*.

Un auteur a dit : « Otons les cheveux » à une belle femme, dépouillons son » front de cet ornement ; fût-elle des» cendue du ciel, fût-elle engendrée de » la mer, fût-elle Vénus elle-même ac» compagnée des Grâces et des Amours, » parée de sa ceinture, et parfumée des » odeurs les plus exquises, si elle paraît

(*) Tibulle.
(**) Virgile.

» avec une tête chauve, elle ne peut plai-
» re : son Vulcain même la trouverait
» désagréable ».

Et cependant ce charme, le plus bel ornement des belles, et qu'une femme spirituelle appelle *di celeste beltà velo innocente*, le voile innocent *d'une beauté céleste*, ce charme si vanté dans tous les âges et chez tous les peuples, les Françaises y ont renoncé, il y a peu d'années; elles ont donné le démenti à tous les siècles, à toutes les nations, elles se sont fait tondre.

Quoi! s'écrieront nos descendans en apprenant ceci, la privation des cheveux était chez les Français la punition des femmes d'une vie dissolue, et cette privation put devenir quelques années après la mode dominante! En France on coupait les cheveux aux femmes qui, en se vouant au cloître, renonçaient aux douceurs de la vie, aux plaisirs du monde,

et quelques années après toutes les femmes se coupent les cheveux! De tout tems l'usage de se couper les cheveux fut un signe de douleur, et le peuple le plus gai de la terre se fait raser! Dans tous les pays les femmes qui se vouaient à une vie austère et pénitente, commençaient tous les sacrifices par celui de leur chevelure; ce sacrifice disait qu'elles renonçaient à l'art de plaire, et les Françaises font le sacrifice de leurs cheveux par coquetterie! Quelle bizarrerie!

Oui, sans doute, c'est une bizarrerie bien extraordinaire. Il n'est que trop vrai que, non-seulement en France, mais dans beaucoup d'autres pays, la privation des cheveux était une peine infligée par l'autorité publique. Les Crecks, les Chactas punissaient les femmes adultères en leur coupant les cheveux, qu'elles ne pouvaient laisser croître que l'année suivante. La perte des cheveux était

regardée, par les femmes, comme le malheur le plus sensible. Aussi Martial, vomissant des imprécations contre une femme qu'il déteste, lui dit: « Que la salamandre, qui a la propriété de faire tomber les cheveux, laisse sur ta tête des traces de son venin, ou que le cruel rasoir la dépouille entièrement, afin que ton miroir t'offre une image digne de toi » ! Et, s'il est permis de passer du profane au sacré, le prophète Isaïe dit : « Parce que les filles de Sion se sont élevées, qu'elles ont marché la tête haute, en faisant des signes des yeux, et des gestes des mains, qu'elles ont mesuré tous leurs pas et étudié toutes leurs démarches, le Seigneur rendra chauves les têtes des filles de Sion, et il arrachera tous leurs cheveux ». Si ce prophète avait pu venir à Paris, il y a peu d'années, et qu'il eût vu toutes les filles de

Sion tondues, n'aurait-il pas cru voir sa prédiction accomplie? Il est vrai que beaucoup ont marché la tête haute, en faisant des signes des yeux, et des gestes des mains; mais ce n'est pas le Seigneur qui les a rendues chauves, elles se sont exécutées elles-mêmes et de bonne grâce.

Il est bien vrai encore que, non-seulement en France, mais chez une infinité de peuples, le sacrifice volontaire de ses cheveux était, ou bien un signe de douleur, ou bien un dernier adieu dit au monde et à ses voluptés. Le poëte Bion, en parlant des Amours pleurant sur le corps d'Adonis mort, les représente se coupant les cheveux. Pline nous apprend que les vestales se coupaient les cheveux en entrant dans l'état de vestales.

Combien ne pourrions-nous pas rap-

porter de preuves du cas que toutes les nations ont toujours fait des cheveux?

Chez les Romains, ceux qui, étant chauves, ne voulaient point porter perruque, avaient recours à un moyen qui nous paraîtrait bien singulier : ils se faisaient peindre des cheveux sur le crâne, avec des parfums et des pommades composés exprès pour cela. On pourrait peut-être douter de l'existence d'un usage aussi bizarre, si nous n'en avions des preuves par le récit des auteurs contemporains ; je me bornerai à une seule citation, pour ne pas étaler ici une érudition trop lourde pour des cheveux. Martial, dans une épigramme contre Phébus, lui dit : « Vos cheveux factices sont » un mensonge du parfum qui les imi-» te, et votre crâne, *honteusement chau-» ve*, est couvert de cheveux peints ; » vous n'avez pas besoin, Phébus, d'un » barbier pour votre tête, vous pouvez

» vous raser beaucoup mieux avec une » éponge (*) ».

Les Israélites portaient les cheveux fort longs, et ils ne trouvaient rien de trop précieux pour relever encore l'éclat de cet ornement chéri ; ils les poudraient avec de l'or. Joseph dit que les gardes du roi Salomon avaient de longs cheveux flottans sur leurs épaules, et qu'ils les poudraient tous les jours avec des paillettes d'or, qui les rendaient brillans lorsque le soleil donnait dessus.

Absalon se poudrait aussi avec de l'or, et le second livre de Samuel nous apprend que, lorsqu'il les faisait couper, ils pesaient deux cents siclés au poids du roi. De très-graves auteurs ont composé de très-gros volumes, seule-

(*) Mentiris fictos unguento, Phœbe, capillos,
Et tegitur pictis sordida calva comis :
Tonsorem capiti non est adhibere necessum ;
Radere te meliùs spongia, Phœbe, potest.

ment pour discuter le poids des cheveux d'Absalon; mais la question est encore indécise, et il est bien probable qu'on ne la remettra plus sur le tapis.

Cet usage d'embellir ses cheveux avec de la poudre d'or, qui prouve bien le cas qu'on en faisait, ne fut pas restreint à la seule nation juive; des empereurs romains adoptèrent cette mode, ainsi que *Trabellius Pollio*, entr'autres, nous l'apprend de l'empereur Gallien (*), et *Elius Lampridius* de l'empereur Commode (**).

(*) Crinibus suis auri scobem aspersit.

(**) Capillo semper fucato et auri ramentis illuminato.

Suétone nous apprend aussi que lorsque Néron montait sur le théâtre pour y jouer de la lyre ou pour y réciter des vers de sa façon, que ses soldats faisaient applaudir à coups de sabre : il avait les cheveux chargés de poudre d'or pour imiter Apollon.

Les Gaulois, nos ancêtres, avant l'établissement de la monarchie, portaient les cheveux très-longs, et cet usage avait donné à tout le pays, dit Pline, le nom de Gaule chevelue (*). Mais, à l'époque de l'établissement de la monarchie, les rois, ayant voulu avoir une marque distinctive de leur prééminence, s'arrogèrent, pour eux seuls et pour les princes de leur sang, le droit de porter une longue chevelure : il fut défendu alors aux roturiers de porter les cheveux longs, coutume qui dura jusqu'au douzième siècle, qu'un évêque de Paris (**) obtint enfin du roi de faire lever ces défenses.

Les cheveux, dans les premiers tems de la monarchie, étaient en si grande vénération, que, lorsqu'on voulait dé-

(*) Gallia omnis comata uno nomine appellata. Hist. nat., liv. IV, c. 17.

(**) Pierre Lombard.

grader un prince, on lui rasait la tête : ainsi *Clovis* traita *Cararic* après l'avoir vaincu ; le fils de ce roi, enveloppé dans la même disgrâce, dit à son père, afin de le consoler : « Les cheveux que l'on » m'a coupés ne sont que des branches » vertes qui repousseront, car le tronc » n'est pas mort ».

On jurait alors sur ses cheveux, et ce serment était aussi sacré que lorsqu'on jure aujourd'hui sur son honneur. Les traîtres qui avaient trempé dans une même conspiration, étaient condamnés à se couper les cheveux les uns aux autres. Frédegonde fit couper les cheveux à une maîtresse de son beau-fils, et les fit suspendre à la porte de l'appartement du prince. Ce trait fut regardé, alors, comme le comble de la barbarie.

Un usage assez singulier de ce tems prouve encore le cas qu'on faisait des

cheveux : lorsqu'on saluait une personne à qui on voulait témoigner beaucoup de considération, le comble de la politesse était de s'arracher un cheveu et de le lui présenter. Les historiens nous rapportent que Clovis s'aracha un cheveu et le donna à saint Germier, pour lui prouver à quel point il l'estimait, et que les courtisans, témoins de ce procédé honorable du monarque, s'empressèrent de s'arracher chacun nn cheveu, et de le présenter au vertueux évêque, qui se retira, enchanté des politesses de la cour.

Nous avons, je le crois, suffisamment prouvé quelle estime on a eue de tout tems pour une belle chevelure. Passons maintenant aux soins qn'il convient de lui donner.

La première attention qu'exige cette partie de la toilette c'est d'entretenir la propreté de la tête. Souvent il s'y amas-

se une grande quantité de crasse formée par les parties les plus grossières de la sueur et de la transpiration, qui se mêlent aux parties extérieures de l'épiderme qui se détachent avec beaucoup de facilité. Il faut, pour éviter cet inconvénient, qui peut même quelquefois avoir des suites funestes pour la santé, il faut, dis-je, se peigner régulièrement les cheveux, et les dégraisser de tems en tems, soit avec de la poudre, soit, comme on a coutume de le faire depuis que l'usage de la poudre a passé de mode, avec du son, ou avec de la poudre d'ivoire.

Il est un autre usage qui, depuis quelques années, s'est établi en France, et contre lequel les amis de l'humanité ne sauraient trop s'élever; c'est l'usage de se laver les cheveux avec de l'eau chaude ou froide. Cet usage n'est que trop souvent suivi de maux de tête, d'oreilles, d'yeux, de dents, etc. Écoutons ce

que dit, sous ce dernier rapport, un homme de l'art (*).

« Souvent, dans les maisons paternelles, la jeunesse, qui n'a pas d'expérience, ne fait cette opération que de » de tems en tems et en cachette; dans » quelques pensions, au contraire, la » loi y assujétit toutes les têtes : c'est un » moyen de les nettoyer qu'on y trouve » aussi facile qu'expéditif. On se plaint » ensuite de ce que les enfans ont des » douleurs de dents, et de ce que fréquemment il faut leur en ôter. Loin » d'en chercher la cause ailleurs, on n'en » doit accuser, dans beaucoup de cas, » que cet acte de propreté. Voyez ces » enfans avec leur tête qui ne sèche » presque jamais, leur visage pâle ne » connaîtra pas les riches couleurs de

(*) J.-R. Duval, *le Dentiste de la Jeunesse*, p. 89.

» l'adolescence, et le sourire de l'enfan-
» ce fera promptement place aux rides
» de la vieillesse. En vain dirait-on que,
» pour ôter toute l'eau, on essuie bien
» les cheveux : il en reste toujours assez
» pour que la racine ne cesse d'être
» mouillée, que la transpiration en soit
» supprimée, et qu'ainsi le cerveau soit
» continuellement humide. Cette expres-
» sion vulgaire ne fut jamais plus vraie
» que dans le sens qu'elle est prise ici :
» des yeux larmoyans, un nez qui cou-
» le, des oreilles qui suppurent, et des
» fluxions fréquentes sur les dents, tout
» annonce un excès d'humidité, dont la
» transpiration supprimée fournit une
» source abondante. Ceux-là avaient
» certainement beaucoup d'expérience,
» qui nous ont transmis le précepte de
» se laver souvent les mains, rarement
» les pieds, et jamais la tête ».

Lorsque la crasse de la tête est trop

abondante, et qu'elle ne cède pas suffisamment aux soins de propreté, c'est un signe alors de quelque vice dans les humeurs et dans les glandes de la peau : il faut, dans ce cas, avoir recours à quelques fomentations. On emploie pour cela des décoctions de racines de brione, de patience sauvage, de mauve, de bourrache, faites dans de l'eau ou dans du vin, si on veut les rendre plus toniques. Il faut éviter surtout, pour les fomentations, les plantes astringentes et l'alun; car il serait dangereux de répercuter ces humeurs dont la nature cherche à se débarrasser. J'insiste particulièrement sur cette observation, parce que ces remèdes répercussifs sont indiqués dans presque tous les livres qui parlent de la toilette; et notamment dans le cas dont il est ici question, ils sont recommandés par l'auteur d'Abdeker, ouvrage qui se trouve dans les mains de toutes les femmes; je ne

saurais trop leur répéter de se défier quelquefois de ce dangereux conseiller.

Il faudra joindre aux fomentations que je viens d'indiquer, un régime doux, l'exercice, les bains, les lavemens, quelques légers purgatifs, et du linge toujours très-blanc. On conseille encore d'éviter la trop grande ardeur du soleil, ainsi qu'un froid rigoureux, et de tenir la tête couverte; ces moyens suffiront pour n'être pas tourmenté par une transpiration trop forte de la tête, et pour ne pas incommoder les autres par la mauvaise odeur qui en est souvent la suite.

Après les soins à donner à la propreté de la chevelure viennent ceux à donner à sa beauté : je veux parler ici des pommades et des autres compositions qui ont la propriété d'entretenir les cheveux, de les faire croître, ou même de les faire revenir, lorsqu'ils sont entièrement détruits.

Il n'y a pas de doute que les cheveux se nourrissent par quelques pommades dont on les imbibe, qu'ils en croissent mieux, et en deviennent plus beaux. Mais, lorsqu'ils sont tout-à-fait tombés, et qu'ils sont perdus, surtout depuis long-tems, est-il possible de les faire revenir? C'est une questiou qui n'est pas encore bien décidée. Quant à moi, je ne pense pas que nous ayons trouvé ce moyen, malgré les pompeuses annonces de quelques empyriques; mais je crois qu'il est possible de le trouver, s'il n'existe pas : peut-être même n'a-t-on pas fait d'expériences assez nombreuses, assez longues sur les diverses substances que l'on a indiquées comme possédant la propriété de faire revenir les cheveux. Je crois que les anciens étaient beaucoup plus savans que nous sur ce point, j'en juge par le cas qu'ils faisaient des cheveux, et par l'espèce de honte qu'ils at-

tachaient à la calvitie. Pour nous, la ressonrce expéditive des perruques nous détourne des recherches et des épreuves à faire pour remédier au défaut de cheveux. Je crois que si l'on faisait une suitc d'expériences sur ce sujet, ce travail serait couronné du succès. Les observations ne nous fournissent-elles pas de fréquens exemples de cheveux qui ont repoussé naturellement long-tems après leur chute ? N'avons-nous pas une infinité d'excmples de gens très-âgées, de centenaires, qui ont vu lcur tête chauve se regarnir d'une brillante chevelure (*) ?

N'a-t-on pas vu des cheveux tombés par un coup de soleil revenir au bout de cinquante ans (**)? Tous ccs faits ne

(*) J'en donnerai plusieurs exemples ailleurs.

(**) Académie des Sciences, 1770.]

prouvent-ils pas que ce phénomène serait bien plus fréquent si l'art avait trouvé le moyen d'aider la nature, ou plutôt si nous-mêmes avions pu deviner le secret de la nature dans la production de cette végétation animale ? Et pourquoi les cheveux ne pourraient-ils pas repousser sur une tête vivante, puisqu'on les a vus souvent pousser après la mort ?

Passons aux divers moyens indiqués par les auteurs pour faire croître les cheveux.

Les Éphémérides des Curieux de la Nature rapportent une observation qui donnerait à la décoction de buis, la propriété de faire revenir les cheveux (*).

(*) Cette observation est aussi rapportée dans la *Collection académique, partie étrangère*, tome III, page 582. On y dit qu'une fille qui avait perdu ses cheveux à

On vante surtout la cendre des mouches à miel brûlées et broyées dans l'huile rosat, la graisse d'ours, la moëlle de bœuf, les huiles d'olive, d'amandes soit douces soit amères, de noisette, de camomille, de laurier; la graisse d'oie, celle de renard; le beurre frais, le beurre brûlé. En général tous les corps gras nourrissent les cheveux, mais il faut éviter l'excès ; car alors la surabondance produirait un effet contraire, et les ferait tomber, ainsi que l'ont éprouvé quelques personnes pour a-

---

la suite d'une maladie, s'étant lavé la tête avec une décoction de buis, les cheveux revinrent en grande abondance, non-seulement sur la tête, mais sur le cou et le visage, qui avaient été inondés de la décoction, au point que sa figure était devenue hideuse, et que le médecin fut obligé d'ordonner des remèdes pour faire disparaître les cheveux de ces parties.

voir fait trop d'usage d'huile antique.

Quelques personnes, pour faire croître leurs cheveux, se frottent la tête d'eau-de-vie ou d'eau de miel, qui, dit-on, vaut encore mieux.

L'école de Salerne recommande pour le même effet, le suc de cresson (*) et le suc des oignons (**). Quelques auteurs préfèrent l'oignon blanc aux autres.

On trouve encore le suc d'ortie, la sauge, l'aurone, l'aneth, les cendres de rats, de taupes, de hérissons, etc.; mais tout cela n'est pas assez confirmé par des faits.

Terminons ce chapitre par les procédés des compositions qui jouissent de

(*) Illius succus crines retinere fluentes
Illitus afferitur.

(**) Contritis cæpis loca denudata capillis
Sæpè fricans, capitis poteris reparare decorem.

plus de réputation pour l'entretien et l'accroissement des cheveux.

Pommade.

Voici une pommade que l'on emploie aujourd'hui, et dont le succès paraît bien constaté par l'expérience journalière. Sa composition consiste à prendre une once de moëlle de bœuf, d'y ajouter une once de graisse du pot au feu, avant qu'il soit salé, de les faire bouillir ensemble dans un pot de terre neuf, de les passer et de jeter ensuite dessus une once d'huile de noisette. Les auteurs du Dictionnaire d'Industrie, auxquels nous empruntons cette recette, disent qu'ils en ont vu par eux-mêmes les effets les plus surprenans.

Huile pour les cheveux.

L'on prend une demi-livre d'aurone fraîchement cueillie et pilée grossière-

ment, que l'on fait cuire dans une livre et demie de vieille huile et une demi-livre de vin rouge; on retire du feu et l'on exprime bien le suc de cette plante dans un linge. On recommence trois fois cette opération avec de nouvelle aurone; à la fin l'on ajoute dans la colature deux onces de graisse d'ours : Cette huile, dit-on, fait repousser promptement les cheveux.

Eau pour faire croître les cheveux.

Prenez trois cuillerées de miel et trois poignées des petits filets, par lesquels les ceps de vigne s'attachent aux échalas; pilez bien et tirez-en le jus que vous mêlerez avec le miel. Vous en laverez les endroits où vous voudrez avoir les cheveux longs et épais.

Onguent pour faire croître les cheveux.

Cet onguent se compose des matières suivantes : deux onces de graisse d'ours, une demi-once de miel, six gros de labdanum, trois gros de poudre d'aurone trois gros de baume du Pérou, un gros et demi de cendres de racines de roseaux, et un peu d'huile d'amandes douces.

Poudre pour conserver les cheveux.

Prenez une once et demie de roses rouges, autant de calamus aromaticus, autant de racines de souchet long; une once de benjoin, six gros de bois d'aloës, une demi-once de corail rouge et autant de succin, quatre onces de farines de fèves, huit onces de racine d'iris de Florence, mêlez le tout ensemble et faites-en une poudre très-fine; vous y

ajouterez quelques grains de musc. Cette poudre dont on se parfume la tête, facilite la régénération des cheveux, et fortifie leur racine. On lui attribue en outre, dit l'auteur d'Abdeker, la propriété d'égayer l'imagination et de fortifier la mémoire.

CHAPITRE XXV.

De la teinture des cheveux.

IL ne suffit pas d'avoir la tête suffisamment garnie de cheveux, il faut encore que ces cheveux soient d'une couleur qui puisse n'offenser en rien l'œil amoureux des hommes. Chaque pays, comme nous l'avons vu, témoigne un goût particulier pour certaines couleurs et une aversion marquée pour d'autres; c'est une espèce de prévention nationale à laquelle l'a-

mour même est quelquefois soumis. Ici on n'aime point les cheveux noirs, là on déteste les blonds; quant à nous, nous avons un préjugé contre les cheveux roux, et ce préjugé cependant n'est peut-être pas dénué de quelques prétextes raisonnables. Les femmes dont les cheveux nous offrent malheureusement cette couleur proscrite par le goût national, doivent donc, chez nous, prendre tous les moyens possibles pour la déguiser par des teintures officieuses.

Ce motif n'est pas le seul qui engage à teindre les cheveux : il en existe un autre plus puissant encore qui est de tous les tems et de tous les pays; c'est l'envie de cacher cette couleur traîtresse qu'y apporte nécessairement la succession des années. Ce motif existât-il seul, il est certain que de tout tems les femmes ont dû chercher à cacher ces indiscrets accusateurs des crimes de l'âge. Ovide dit :

Comme on voit emporter les feuilles par les
vents,
Nos cheveux sont en proie aux ravages des ans.
La femme sait changer l'ordre des destinées ;
De sa tête blanchie elle ôte les années ;
Elle sait, par des sucs, rajeunir la couleur
De ces tristes débris qui causent sa dou-
leur (*).

Les Germains n'estimaient que les cheveux blonds ; ceux à qui la nature avait refusé ce précieux avantage, employaient tous les moyens que l'art pouvait leur fournir pour l'imiter. Ils se servaient pour cela d'une espèce de savon composé de suif de chèvre et de cendres de hêtre. Ce savon qu'on appelait *savon de Hesse*, parce que c'était dans ce pays qu'il se fabriquait, servait aussi, comme nous l'apprend Martial, à teindre les perruques allemandes pour les rendre

(*) Art d'aimer, chant 3.

d'un blond *enflammé*, suivant l'expression de cet auteur (*).

Les dames romaines avaient le même goût pour cette couleur; car, dit Ovide, les perruquiers de Rome achetaient les dépouilles des têtes allemandes, pour fabriquer de fausses chevelures et satisfaire le caprice des petites-maîtresses qui voulaient absolument cacher leurs beaux cheveux noirs sous une perruque blonde. Et n'avons-nous pas vu, il y a quelques années, nos élégantes Françaises attaquées de la même maladie, et renoncer aux dons de la nature pour se défigurer avec des cheveux étrangers d'un blond-clair? elles appelaient cela *s'adoucir la figure*.

Chez les Romains les hommes même ne furent pas exempts de payer ce petit tribut au goût dominant pour la couleur

(*) Cattica teutonicos accendit spuma capillos.

blonde; c'était particulièrement l'envie de donner cette couleur favorite à leurs cheveux qui les engageait, comme nous l'avons vu, à les poudrer avec de l'or. Quelques-uns portaient ce caprice beaucoup plus loin. Jules-Capitolin nous apprend que l'empereur Verus aimait à tel point les cheveux blonds que, pour conserver cette couleur aux siens, il les arrosait de tems en tems avec de l'or distillé, afin que sa chevelure brillât d'un jaune plus éclatant (*).

Plusieurs érudits ont traité des couleurs dont on teignait les cheveux et les sourcils; ceux de mes lecteurs qui voudront s'instruire à fond sur ce sujet pourront les consulter (**).

(*) Dicitur sauè tantam habuisse curam flaventium capillorum, ut capiti auri ramenta aspergeret, quò magis coma illustrata flavesceret.

(**) *Junius* a traité de la teinture des che-

Tandis que les savans dissertaient sur cette matière, les pères de l'église écrivaient et prêchaient contre cette pratique; ennemis nés de la toilette, qui s'accommode peu avec la vie austère qu'ils cherchaient à introduire, ils défendaient tout mensonge cosmétique. Saint Cypri-

---

veux dans son commentaire *de comâ*, etc., et *T. Rangonis* dans son livre *de Capillamentis*. On trouve dans le Journal des Savans, année 1728, p. 416, une dissertation de M. *Arentzen*, sur la couleur et la teinture des cheveux. On trouve dans le même Journal, année 1675, p. 251, un mémoire sur quelques fleuves, qui donnent diverses couleurs aux cheveux de ceux qui s'y baignent. *Pline*, liv. 11, chap. 103, parle de différens fleuves qui ont la propriété de rendre noires les brebis blanches, et blanches les brebis noires. Voyez aussi *les Ephémérides des curieux de la Nature; la Collection académique; l'Histoire des Perruques*, par Thiers, etc.

en, entre autres, donne douze raisons pour prouver que les femmes ne doivent pas se teindre les cheveux; mais parmi ces douze raisons j'en ai distingué deux qui m'ont paru dignes dêtre remarquées. L'une pourrait faire soupçonner le docteur d'avoir une morale bien facile : *L'action de se teindre les cheveux*, dit-il; *est pire que d'être adultère.* L'autre, qui est assez singulière, c'est que *se noircir les cheveux, c'est détester la blancheur qui a du rapport avec la tête du Seigneur.* Mais laissons les discussions des savans, les sermons des docteurs, indiquons les moyens que l'art nous offre pour changer la couleur des cheveux.

Commençons par recommander aux dames d'éviter avec le plus grand soin de faire usage de certaines préparations dangereuses qui se trouvent chez les parfumeurs. Je citerai d'abord la dissolution

d'argent connue sous divers noms, comme *eau de la Chine*, *eau d'Égypte*, etc. On a vu des personnes qui, après en avoir fait usage, ont été réduites à un état de phrénésie. On évitera également l'usage des compositions dans lesquelles on fait entrer la morelle, la jusquiame, le tithymale et autres plantes vénéneuses, de celles où l'on n'a pas craint d'employer l'eau forte, l'arsénic, etc.

MANIÈRE DE SE NOIRCIR LES CHEVEUX.

Concassez une livre de noix de galle ; faites les bouillir dans de l'huile d'olive, jusqu'à ce qu'elles soient devenues molles ; ensuite faites les sécher, et reduisez-les en poudre très-fine, que vous incorporerez avec parties égales de poudre de charbon de saule et de sel commun préparé et pulvérisé. Vous y ajouterez un peu

d'écorce de citron, d'orange séchée et réduite en poudre. Faites bouillir le tout avec douze livres d'eau jusqu'à ce que la matière qui reste au fond du vaisseau soit devenue en consistance de pommade noire : vous en oindrez les cheveux que vous mettez sous un bonnet pour les laisser sécher. Peignez-les lorsqu'ils seront secs. Cette teinture est excellente pour noircir les cheveux : il faudra s'en servir une fois par semaine ; ce qui les empêchera dans la suite de rougir. Cette teinture est encore propre à fortifier le cerveau.

Nous devons prévenir qu'à mesure que les cheveux poussent, ils reprennent leur couleur naturelle d'abord près de la peau; c'est pour cela que, de quelque manière que l'on ait teint ses cheveux, il faut de tems en tems recommencer cette opération.

Procédé des dames anglaises pour teindre les cheveux en noir.

On fait bouillir pendant une heure dans une pinte d'eau claire, une once de mine de plomb et autant de râclures de bois d'ébène. On lave les cheveux avec cette teinture. On y plonge le peigne, dont on fait usage ponr arranger les cheveux. Ils deviennent noirs; mais cette couleur est plus vive, plus brillante, plus éclatante, si l'on ajoute à ce mélange deux dragmes de camphre.

Teinture pour noircir les cheveux.

Faites bouillir sur un petit feu pendant une demi-heure du jus de citron, du vinaigre, et de la litharge pulvérisée, de chaque égales parties; puis servez-vous de cette décoction pour vous humecter les cheveux : en peu de tems ils deviendront noirs.

Autre.

Lavez d'abord votre tête, ensuite trempez votre peigne dans de l'huile de tartre et vous peignez au soleil. Faites cette opération trois fois par jour, et au bout de huit jours vos cheveux deviendront noirs. Si l'on veut les rendre odoriférans, on les oindra avec de l'huile de benjoin.

Autre.

Mettez digérer de la limaille d'acier dans de très-bon vinaigre, puis lavez-vous de ce vinaigre qui deviendra comme de l'huile grasse. Oignez en vos cheveux aussi souvent que vous le jugerez à propos, ce qui les rendra noirs en fort peu de tems.

Autre.

On parvient encore à se noircir les cheveux par la méthode suivante : On

se lavera d'abord la tête avec la lessive faite avec les cendres de quelques plantes et dans laquelle on aura fait fondre un peu d'alun. Cette lotion prépare les cheveux à recevoir la teinture qu'on veut leur donner. Ensuite on se peignera avec un peigne de plomb ou un peigne de corne trempé dans des matière qui peuvent noircir, comme l'huile de cédre mêlée avec la poix liquide, l'huile de myrthe long-tems battue dans un mortier de plomb.

Pour noircir les paupières et les sourcils.

Il faut les frotter souvent avec des baies de sureau. Quelques personnes emploient pour cet effet du liége brûlé, ou du gérofle brulé à la bougie. D'autres se servent de noir d'encens, de résine et de mastic; ce noir, dit l'auteur d'Abdeker, ne s'en va pas avec la sueur.

Eau pour noircir les sourcils.

Lavez d'abord vos sourcils avec la décoction de noix de galle ; ensuite frottez-les avec un pinceau trempé dans la dissolution de vitriol vert et laissez les sécher.

Noir pour les sourcils.

Prenez une once de poix, autant de résine, autant d'encens et une demi-once de mastic en larmes. Jetez ces choses sur du charbon ardent, et mettez au-dessus un plat pour en recevoir la fumée qui s'exhalera, et il s'y attachera une suie noire avec laquelle vous frotterez les paupières et sourcils bien délicatement, ce qui les rendra noirs sans se déteindre, en s'en frottant de tems en tems.

Manière de teindre les cheveux blancs en brun clair ou châtain.

Il faut d'abord, dit l'auteur d'Abdeker, dégraisser les cheveux avec du son desséché ou de l'eau tiède dans laquelle on aura fait fondre de l'alun. On prendra ensuite deux onces de chaux vive qu'on laissera éteindre à l'air, une once de litharge d'or et une demi-ouce de mine de plomb. Réduisez le tout en poudre et passez par le tamis. Détrempez un peu de cette poudre avec de l'eau-rose. Frottez-en les cheveux et les laissez sécher de nouveau à l'air, ou les essuyez avec des linges un peu chauds. Cette poudre ne teint pas la peau, comme l'eau qui se fait avec l'eau forte et l'argent de coupelle la teint.

L'auteur du nouveau Dictionnaire de Chimie dit que l'on teint les cheveux en noir en les imprégnant de graisse char-

gée de minium et de chaux; je crois que cette teinture ne donnerait que le châtain dont nous parlons ici. On pourra l'essayer.

On peut encore se noircir les cheveux avec différentes substances végétales que l'on fait cuire dans du vin, dont on se lave la tête plusieurs fois par jour. Mais cette opération a besoin d'être continuée pendant quelque tems. Les substances que l'on préfère pour cela sont les feuilles de murier, de myrthe, de figuier, de sené, de framboisier, d'arbousier, d'artichaut; les racines de caprier; les écorces de noyer, de grenade; les brous de noix; le sumac; l'écorce de féve; les noix de galle, les cônes de cyprès. On a soin aussi de se servir d'un peigne de plomb.

On peut aussi parvenir au même but en peignant les cheveux avec un peigne trempé dans l'extrait de saturne.

CHAPITRE XXVI.

De l'épilation.

DES cheveux qui sont trop épais, qui descendent trop bas sur le front, ou qui sont implantés d'une manière irrégulière nuisent à la beauté, soit en détruisant la régularité des formes, soit en cachant des parties qui doivent être découvertes. Des sourcils trop larges, trop épais, ou trop rapprochés détruisent également l'accord qui doit régner sur un joli visage. On voit enfin quelquefois des femmes dont les lèvres se garnissent d'un duvet qui ne convient qu'à notre sexe; cette erreur de la nature effarouche les tendres amours. Dans tous ces cas et dans quelques autres les femmes ont recours aux *dépilatoires*. On nomme

ainsi toutes les substances ou les compositions qui ont la propriété de faire tomber le poil ; et l'opération pratiquée pour cela se nomme épilation.

L'usage de l'épilation est fort ancien et n'était pas seulement borné autrefois à l'embellissement de la figure ; les femmes grecques et romaines s'en servaient pour enlever avec soin le voile dont la nature a coutume de couvrir les charmes les plus secrets : peut-être la chaleur du climat les portait-elle à cette soustraction, peut-être aussi ne consultaient-elles en cela que le plaisir de l'œil. Toujours est-il certain que toutes les statues antiques et le témoignage des auteurs contemporains nous donnent la preuve de l'existence de cet usage, quel qu'en ait été le motif.

Cette espèce d'épilation n'était pas seulement pratiquée par les femmes ; Perse, adresant la parole à un jeune vo-

lupteux, lui demande pourquoi il a soin de sa barbe tandis qu'il a si grand soin de se faire arracher le poil de tous côtés (*).

Il y a eu quelques hommes qui pratiquaient une autre sorte d'épilation; ils se faisaient arracher la barbe : mais cela était beaucoup plus rare et devait paraître bien extraordinaire dans un siècle où tous les hommes portaient la barbe longue. Aussi les philosophes déclamèrent-ils vigoureusement contre cette mode introduite par quelques efféminés, ou plutôt que ces voluptueux cherchaient à introduire. Je citerai, sur se sujet, un passage assez singulier d'Arrien : « Êtes-» vous homme ou femme ? Je suis » homme, dites-vous.

» Ornez donc un homme et ne parez

(*) Satire 4.

» pas une femme. La femme est naturel-
» lement délicate, elle a la peau douce,
» lorsqu'elle a de la barbe c'est un mons-
» tre et on la fait voir à Rome comme
» un prodige. C'est au contraire une
» chose monstrueuse pour un homme
» que de n'en point avoir. S'il la rase ou
» qu'il *l'arrache* comment dirons-nous
» ce qu'il est? où le montrerons-nous?
» quel titre lui donnerons-nous? Nous
» allons vous faire voir, dirons-nous, un
» homme qui aime mieux être femme
» qu'homme. O étrange spectacle! y
» aura-t-il quelqu'un qui ne soit pas
» étonné de cette inscription? non sans
» doute. Ceux-là même qui se font ar-
» racher la barbe, ne sachant pas ce
» qu'ils font, en demeureront surpris....
» Mon ami, êtes-vous fâché que la na-
» ture vous ait fait homme?.... faites
» donc l'affaire toute entière, supprimez

» aussi la cause de cette barbe, et faites-
» vous femme tout-à-fait afin que nous
» ne nous trompions pas (*) ».

L'habitude de l'épilation, telle qu'elle existait chez les Grecques et chez les Romaines, existe encore aujourd'hui chez les femmes turques, et cette pratique leur est commune avec les hommes. Mais, sans nous arrêter à suivre l'histoire de l'épilation chez les divers peuples, passons en revue les dépilatoires les plus usités actuellement.

Les plus doux sont l'eau de persil, le suc d'acacia, la gomme de lierre.

Quelques auteurs disent que l'huile de noix dont on frotte souvent la tête d'un enfant, empêche les cheveux de pousser.

Quelques personnes parviennent à détruire les cheveux qui avancent trop sur

(*) Arrien : Propos d'Épictète.

le front, en appliquant dessus un bandeau trempé dans du vinaigre dans lequel on a délayé de la fiente de chat.

Le docteur Turner indique, pour le même cas, le suc de tithymale mêlé avec de l'huile (*).

On dit aussi que la dissolution de gomme de cerisier empêche les cheveux de croître.

Les femmes juives font consister la beauté à avoir le front haut et dégarni de cheveux, et elles ont grand soin de procurer ce genre de beauté à leurs filles. Pour cet effet, elles leur serrent le front avec des bandelettes de drap, et elles préfèrent pour cela le drap écarlate.

On produit le même effet, dit Marie de Saint-Ursin, par l'application du le-

(*) Traité des maladies de la peau, par Turner.

vain, ou des compresses de seconde eau de chaux, ou la saumure, ou l'eau légèrement lixivielle, ou la décoction de pois chiches.

On peut aussi employer avec succès le moyen suivant : On jettera avec un pinceau quelques gouttes d'esprit-de-sel dulcifié sur la partie où naissent les cheveux que l'on veut détruire; ensuite on frottera cette partie avec un linge. On emploîra le même moyen pour faire tomber de petites excroissances semblables à de la corne, qui viennent quelquefois au-dessus du front.

On compose un dépilatoire plus actif avec les œufs de fourmis, de la manière suivante : On prend de la gomme de lierre une once, de l'orpiment, des œufs de fourmis, de la gomme arabique, de chaque un gros. On réduit le tout en poudre très-fine, et on en fait un liniment avec quantité suffisante de vinai-

gre. On aura bien soin, en broyant, d'éviter la poussière de l'orpiment, qui est un des poisons les plus violens que nous connaissions.

L'auteur d'Abdeker recommande l'onguent psylothrique dont il donne la composition. Nous conseillons très-fort de n'en point faire usage : le suc de jusquiame, qui en est l'excipient, ne peut que faire craindre des effets funestes.

Le dépilatoire, composé avec le rusma et la chaux vive, ne produit pas les mêmes inconvéniens. Le rusma est une espèce de vitriol. Voici de quelle manière M. Bayle composait ce dépilatoire: ayant pulvérisé parties égales de rusma et de chaux vive, il les laissa fondre quelque tems dans l'eau, où ils formèrent une pâte fort douce, qu'il appliqua sur une partie du corps, couverte de poil. Au bout de trois minutes environ, il frotta cette partie avec un linge

mouillé, et trouva le poil enlevé jusque dans les racines, sans que cette partie en ait souffert le moindre inconvénient.

Le dépilatoire le plus actif se compose avec l'opiment et la chaux vive. Il faut n'employer cette composition qu'avec de grandes précautions; elle est fort dangereuse, et, si on la laissait appliquée trop long-tems sur la peau, elle pourrait y laisser des marques de son séjour. On rend ce dépilatoire plus ou moins violent, en y mettant plus ou moins d'orpiment. Voici les proportions dans lesquelles on peut mélanger les deux ingrédiens qui le composent : sur huit onces de chaux, une once d'orpiment, premier degré de force; sur douze onces de chaux, deux onces d'orpiment, second degré; sur quinze onces de chaux, trois onces d'orpiment, donneront un dépilatoire très-violent, et dont l'effet sera très-prompt; on conçoit

aisément que ces divers degrés de force seront appropriés à l'âge, à la constitution de la peau sur laquelle on devra opérer. Après avoir réduit ces deux matières en une poudre très-fine, on les mêlera bien exactement, puis on les passera par un tamis, en prenant bien garde, comme nous l'avons déjà dit, de respirer la poussière qui pourra s'élever. On conservera cette poudre dans une bouteille bien bouchée.

Lorsqu'on voudra faire usage de cette poudre, on y mêlera un septième ou un huitième de farine de seigle ou d'amidon, pour en corriger la trop graude activité. On verse sur le tout un peu d'eau tiède, pour en former une pâte que l'on applique sur les endroits dont on veut faire tomber le poil; on y laisse séjourner cette pâte pendant quelques minutes : on a soin de l'humecter un peu, afin qu'elle ne sèche pas trop promptement,

et l'on essaie si le poil se détache facilement et sans résistance; pour lors on l'emporte avec de l'eau tiède. La pâte s'en va avec le poil, et l'opération est faite. Mais, je le répète, il faut avoir le plus grand soin de ne pas laisser séjourner la pâte sur la peau plus long-tems qu'il n'est nécessaire, si l'on ne veut pas courir le risque d'endommager la peau, de la brûler, de la cautériser.

Terminons par la manière de se débarrasser de ces poils incommodes qui poussent quelquefois avec beaucoup d'abondance dans le nez, et qui peuvent même gêner la facilité de la respiration. On prendra de la cendre bien fine et bien nette de bois neuf, on la détrempera avec un peu d'eau, et on s'en frottera, avec le doigt, l'intérieur du nez : les poils tomberont sans occasionner le moindre sentiment de douleur.

CHAPITRE XXVII.

De la coiffure et de la beauté du front.

Aucune partie de la parure des femmes n'a été, de tout tems, plus soumise aux caprices inconstans de la mode que la coiffure. Les auteurs anciens sont remplis de déclamations contre les bizarreries des femmes dans la manière d'arranger leurs cheveux, et contre l'inconstance de leur goût. Vous ne savez, leur disait l'un d'eux (*), à quoi vous en tenir sur la forme de vos cheveux : tantôt vous les mettez en presse; une autre fois vous les attachez avec né-

(*) Tertullien.

gligence, et leur rendez la liberté; vous les élevez ou les abaissez selon votre goût; les unes les tiennent avec violence dans leurs boucles, tandis que les autres affectent de les laisser flotter librement au gré des vents.

Cela prouve bien que les femmes ont toujours eu le même goût pour le changement; c'est donc en vain que l'on voudrait déclamer contre notre siècle, et le taxer d'une frivolité qui ne lui est pas particulière, et dont il doit partager l'honneur avec tous les siècles qui l'ont précédé : c'est toujours, aujourd'hui comme autrefois, la même succession de bon goût et de mauvais goût, de modes agréables ou grotesques. Vouloir assujétir les femmes à ne point changer, c'est la chose impossible. Bornons-nous à désirer que la bizarrerie ne soit point le motif de leur inconstance, et que le bon goût ne s'en trouve point offensé,

chose quelquefois fort difficile. Mais revenons à la coiffure.

Les femmes, aujourd'hui, se coiffent-elles bien ? Non : la réponse est précise, il faut en donner la preuve (*) : je sais bien que l'habitude de voir la coiffure actuelle en cache, pour ainsi dire, la difformité ; les yeux perdent le sentiment du beau, à force de voir des choses désagréables. Les exemples fréquens que nous avons donnés dans plusieurs chapitres de cet ouvrage, prouvent évidemment que les modes que nous trouvons aujourd'hui si barbares, étaient trouvées charmantes lorsqu'elles étaient en vogue.

(*) On pense bien que cette assertion souffre beaucoup d'exceptions ; mais je parle de la mode générale, je parle de l'usage le plus universellement reçu, ce qui n'empêche pas que nous ayons beaucoup de femmes qui savent secouer le joug d'une mode barbare et qui se coiffent avec beaucoup de goût.

L'auteur qui aurait déclamé contre ces modes, aurait été regardé comme un homme de bien mauvaise humeur. Peut-être, par la même raison, vais-je aussi scandaliser quelques personnes; n'importe! Je ne puis m'empêcher de dire hautement, que l'usage adopté par la plupart des femmes, de faire tomber leurs cheveux en mèches lourdes et crochues sur le front et sur les yeux, est contraire à tous les principes du bon goût, et destructeur de toute espèce de beauté.

Si les poëtes, qui ont décrit avec tant de grâces les tresses d'une chevelure flottant au gré des zéphirs, et tombant mollement sur des épaules d'albâtre; si les amans, qui ont célébré avec tant d'enthousiasme les beaux cheveux de leurs maîtresses; si même les pères du concile de Gangre (*), si, dis-je, tous

(*) Le concile de Gangre, tenu en 324,

ces personnages étaient revenus parmi nous, il y a peu d'années, quel eût été leur étonnement, en voyant que nos aimables Françaises avaient fait gaîment le sacrifice de ce qui mérita tant d'hommages!

Mais, que dis-je? si elles avaient fait le sacrifice complet de leurs cheveux, nous aurions une perte de moins à déplorer. Par une bizarrerie inconcevable, il semble que les Françaises aient fait vœu de sacrifier tous leurs charmes à la fois. Elles ont conservé de leurs cheveux précisément ce qu'il en faut pour cacher un autre attrait qui n'a pas moins de prix pour le véritable admirateur de la beauté. Je veux parler du front; de ce front siége de l'aimable candeur et de la

---

défend aux femmes de se couper les cheveux. Voilà ce qu'on peut appeler un concile de bon goût.

pureté virginale; de ce front que les belles Grecques découvraient avec tant de soin, en reployant de chaque côté les cheveux en demi-cercle vers les tempes; de ce front où l'on voit briller l'éclat de la fraîcheur et de la jeunesse, et le tendre coloris de la pudeur; de ce front qui termine et complète si bien le contour d'un beau visage: oui, ce front, aujourd'hui, est impitoyablement masqué! et comment! je l'ai vu tour à tour couvert par des crochets, par des huppes, par des mèches, par des tire-bouchons, etc., etc., etc. O barbarie digne de tous les anathèmes! Aussi le poëte Lebrun dit-il, avec raison, que cette mode des femmes

Cache les plus beaux dons que leur fit la nature,
Ce front qu'on aime à voir, siége de la candeur,
Encor plus séduisant, rougi par la pudeur,
Ces beaux yeux qui sur nous lancent des traits
de flammes,

Sûrs de frapper nos cœurs et d'embrâser nos
âmes,
Surmontés de sourcils dont le divin contour
Peint à l'œil qui les voit, l'arc vainqueur de
l'amour.

Voulons-nous recourir aux autorités? Consultons Winkelmann, l'apôtre de la beauté : « Pour donner au visage, dit-il, » la forme ovale et le complément de la » beauté, il faut que les cheveux qui » couronnent le front, fassent le tour » des tempes en décrivant une portion » de cercle, ainsi que cela se trouve en » général chez les belles personnes. Cette » forme du front est tellement propre à » toutes les têtes idéales, et aux figures » juvéniles des anciens, qu'on n'en trou- » ve point avec des angles rentrans et » dégarnis de cheveux au-dessus des » tempes. Parmi les statuaires moder- » nes, on en trouve bien peu qui aient » fait cette remarque; toutes les restau-

» rations modernes où l'on a fait entrer
» des têtes juvéniles d'hommes sur des
» statues antiques, se reconnaissent d'a-
» bord par cette idée mal raisonnée de
» cheveux qui s'avancent en angles sail-
» lans sur le front (*) ».

Le célèbre physionomiste Lavater pense, sur ce point, comme Winkelmann.

Les anciens étaient si éloignés de notre goût bizarre, qu'ils disaient que les cheveux feraient un très-mauvais effet *s'ils descendaient sur le front si bas qu'il en fût caché*; et que Lucien, voulant représenter, de la manière la plus ridicule, les cheveux d'une femme laide, remarque qu'ils étaient *courts, plats,* et comme *collés sur le front.* Ne dirait-on pas qu'il a voulu peindre les cheveux des jolies femmes de notre tems.

(*) Histoire de l'Art chez les anciens.

Les anciens ne représentaient même pas les hommes avec les cheveux rabattus sur le front, si nous en exceptons les statues d'Hercule; alors ces cheveux rabattus étaient regardés comme des marques symboliques de la force, et les artistes voulaient faire allusion aux poils qui se trouvent entre les cornes des taureaux. Que l'on juge à présent s'ils auraient ainsi représenté les femmes, et s'ils n'auraient pas trouvé cette coiffure absolument ridicule.

Je n'ai trouvé qu'un seul exemple d'une coiffure absolument semblable à celle que les femmes adoptèrent il y a quelques années, avec tant de fureur, qu'elles ont en partie conservée, et que les hommes adoptent encore tout à fait aujourd'hui; encore n'ai-je trouvé cette coiffure que chez les hommes. Il faut remonter à des tems bien barbares, chez les Francs, au cinquième siècle : on croi-

ra difficilement que la mode adoptée par les hommes, dans le cinquième siècle, devint celle des femmes dans le dix-neuvième : rien cependant n'est plus constant. Citons tous le passage d'un auteur contemporain (*) : « Vous avez vaincu » des *monstres* dont la chevelure retombe » sur le front, et dont les cheveux sont » tout à fait coupés sur le chignon ». Les Francs se coiffaient donc, il y a quatorze cents ans, comme nos petites maîtresses, et pour cela on les appelle des *monstres*.

Non-seulement les femmes, chez les Romains, portaient les cheveux longs, mais les élégans qui, par leur costume, cherchaient à se rapprocher des grâces féminines, portaient aussi les cheveux fort longs. Ici je ne puis m'empêcher de relever encore une erreur de M. Marie

(*) Sidoine Apollinaire.

de Saint-Ursin, auteur de l'*Ami des Femmes* : il prétend que les cheveux courts étaient le costume des jeunes élégans; Juvénal, dit-il, reproche aux agréables de son tems de porter les cheveux plus courts que les sourcils. Pour prouver cette assertion, M. de Saint-Ursin cite ce vers du satirique, le seul vers probablement qu'il connaisse de ce poëte :

Atque supercilio brevior coma (*).

L'auteur de l'*Ami des Femmes* a été induit en erreur. En effet, s'il avait lu, lui-même, la seconde satire de Juvénal, il aurait vu, ainsi que tous ceux qui voudront la lire, que ce n'est point aux élé-

(*) *Juvénal, sat. II.* Le Dictionnaire encyclopédique, ouvrage fort familier à M. de Saint-Ursin, cite ce seul vers. Il est aisé de voir que c'est dans ce Dictionnaire que M. de Saint-Ursin a fait ses études en littérature.

gans que Juvénal adresse ce reproche, mais, bien au contraire, aux hypocrites qui affectent le costume simple et négligé des hommes les plus sévères, pour se livrer plus facilement, sous ce masque trompeur, à toutes sortes de désordres, et s'abandonner à toutes les débauches.

Les cheveux courts étaient donc, d'après ce passage même de Juvénal (car c'est par Juvénal même que je veux combattre M. Marie de Saint-Ursin qui, en invoquant ici le témoignage de cet auteur, prouve, de la manière la plus évidente, qu'il n'a pas lu cet auteur, ou qu'il ne l'a pas compris), les cheveux courts étaient donc, dis-je, le costume des hommes indifférens sur les modes; et l'auteur de l'*Ami des Femmes*, en nous disant précisément le contraire, ne pouvait l'appuyer d'aucun témoignage qui pût être plus perfide pour lui.

Mais ce n'est pas, par ce passage seulement, que Juvénal nous apprend que les cheveux courts étaient particulièrement adoptés par les gens simples et sans prétentions. Dans la onzième satire, après avoir parlé contre le luxe et les dépenses des Crésus de son siècle, il fait la naïve peinture de son intérieur domestique modeste et sans éclat; parlant ensuite de la manière dont ses gens sont vêtus, et qu'il compare à la manière des bons habitans de la campagne: *Ils ont tous le même costume*, dit-il, *leurs cheveux sont courts et droits.*

Idem habitus cunctis, tonsi, rectique capilli.

Si au contraire Juvénal parle des élégans, il nous les représente toujours avec des cheveux longs : ainsi, dans la seconde satire, faisant le portrait d'un de ces baptes efféminés dont l'élégance

était extrême, il dit : *Il remplit un filet d'or de ses longs cheveux.*

Reticulumque comis auratum ingentibus implet.

Ailleurs, s'adressant à un jeune débauché qui, plongé dans le chagrin, néglige ses cheveux, il lui dit que sa chevelure sèche ressemble à une forêt, ce qu'il ne dirait sûrement pas de cheveux rasés.

Horrida siccæ
Sylva comæ (*).

Veut-on encore d'autres preuves? citons Ovide qui critique les longs cheveux des merveilleux de son tems, en disant aux femmes :

Payez d'un fier dédain la froide passion
De ces fades galans, beaux de profession,

(*) Satire IX.

Qui font de leurs cheveux d'orgueilleux étalages,
Qui, plus femmes que vous, sont aussi plus volages (*).

Mais en voilà plus qu'il ne faut sur ce sujet.

Je crois avoir suffisamment prouvé que la mode, qui est encore assez générale aujourd'hui, de se cacher le front avec les cheveux, est contraire à tous les principes du bon goût. Si l'on voulait se démontrer à soi-même, sans réplique, combien cette mode enlaidit et vieillit, faites une petite opération fort facile : esquissez, au trait seulement, la tête de quelque belle statue antique, par exemple, la tête de la Vénus de Médicis; faites-en deux esquisses semblables, coiffez l'une comme l'antique, et coiffez

(*) Art d'aimer, chant III.

l'autre avec des crochets sur le front : vous n'aurez jamais rien vu qui vous ait paru aussi ridicule que ce second dessin ; on ne peut se faire une idée du changement horrible que cette coiffure opère. C'est une expérience que tout le monde peut vérifier facilement et sur sa propre figure.

Comment est-il possible que les femmes qui, dans ces dernières années, ont secoué tous les restes des préjugés gothiques qui les avaient assujéties si longtems à des costumes ridicules qui défiguraient tous les attraits qu'elles ont reçus de la nature, comment est-il possible, dis-je, qu'elles aient adopté une mode d'aussi mauvais goût ?

Puisque, pour vos vêtemens, mesdames, vous avez imité les formes simples et commodes du style grec, imitez ce style en tout ; imitez-le surtout pour la coiffure, le principal ornement de la

beauté, puisque la bcauté a son trône sur le visage, et quc c'est là qu'elle brille de l'éclat le plus vif.

Ce que j'ai dit des cheveux rabattus sur le front, je dois le dire aussi des capotes, espèce de coiffure barbare qui va loger la figure d'une jolie femme dans le fond d'uu étui. J'avais bien entendu parler dc l'Amour en capuchon; mais il était réservé à notre siècle de nous présenter les Grâces en capote. Au reste, cette coiffure a bien aussi quelques avantages : elle est d'un effet fort heureux daus les caricatures, et quelques-uns de nos artistes en ont tiré un parti fort agréable, ce qui n'était pas, il est vrai, fort difficile; les marchaudes de modes ôteut à nos peintres tout le mérite de l'invention; et si nos dessinateurs veulent faire, en ce genre, quelque chose de ridicule, ils n'ont qu'à copier les modèles que leur offrent les plus élégans ma-

gasins des jolies prêtresses du temple de la mode.

Mais comment faut-il se coiffer? c'est une question à laquelle les femmes répondront fort bien quand elles chercheront la coiffure qui leur sied, et non pas la coiffure à la mode, et quand elles ne voudront pas toutes prendre la même coiffure, puisque leurs figures sont différentes.

En effet, une petite tête ne peut souffrir une coiffure qui sera nécessaire à une tête qui aura de plus grandes proportions, et c'est cependant ce que je vois tous les jours.

Aglaé a une petite physionomie chiffonnée, un nez retroussé; elle aperçoit *Eugénie* dont tout le monde admire la coiffure élégante et noble; mais *Eugénie* a des traits à la romaine, elle peut supporter des ornemens plus larges, de grandes formes, des lignes droites. A-

glaé, qui ne sait pas pourquoi cette coiffure sied si bien à Eugénie, et dont toutes les combinaisons se réduisent à trouver que c'est une coiffure qui sied fort bien, l'adopte le lendemain, et le lendemain la petite Aglaé est ridicule.

Emilie a de fort beaux yeux, mais la bouche est moins bien; *Amalia* a des yeux moins beaux, mais elle a le sourire charmant : un chapeau placé fort bas siéra fort mal à *Emilie*, puisqu'il cachera ce qu'elle a de mieux, et ne laissera en évidence que ses imperfections, tandis que le même chapeau sera la coiffure la plus avantageuse pour *Amalia*, puisqu'en jetant sur les yeux une demi-ombre si favorable, il fera briller avec plus d'éclat la plus jolie bouche du monde.

Je pourrais prouver, par beaucoup d'autres exemples, que chaque femme doit avoir un costume qui lui appartien-

ne, et qu'elle sera toujours bien coiffée quand elle consultera, non pas la mode, mais son miroir; lorsqu'elle ne dira plus à son coiffeur : je veux avoir la coiffure qui sied si bien à madame B...; mais je veux être coiffée de la manière qui me siéra le mieux; lorsqu'elle saura, par exemple, qu'une coiffure en avant, qui sied singulièrement bien à une femme dont le nez et le menton sont saillans, rend absolument ridicule une figure dont le nez est très-petit et le menton effacé.

Surtout point de vastes coiffures : il ne faut pas que la bordure ou le cadre présente plus de surface que le tableau; car alors, le cadre, qui doit être l'accessoire, deviendrait l'objet principal. Il en est de même d'une coiffure trop volumineuse, elle enterre la figure. Trop de hauteur ou trop de largeur sont également ridicules, et ces ridicules ont eu leur vogue comme toutes les choses ri-

dicules. Heureusement, ces costumes barbares sont aujourd'hui proscrits, et nous ne devons craindre que leur retour; car enfin, il ne faut jurer de rien. J'aurais pu dire également que trop de saillie est encore un ridicule, et nous en avons un exemple dans les capotes.... Qui donc nous délivrera des capotes !

Une autre mode, heureusement passée depuis quelques années, mais dont on nous prépare, dit-on, une seconde représentation, c'est la poudre : rien de si laid, pour une femme, que des cheveux poudrés à blanc ; cette addition seule gâte la plus jolie figure : une blonde poudrée devient fade, et une brune paraît horriblement noire. Par quelle bizarrerie employait-on le secours de l'art pour donner aux cheveux cette couleur blanche que l'on craint tant de tenir des mains de la nature ! Au reste, cet usage, en France, n'est pas extrê-

mement ancien ; il n'en est point fait mention dans nos auteurs, avant l'an 1593. Nous trouvons, à cette époque, que l'on vit, dans Paris, des religieuses se promener frisées et poudrées ; c'était probablement pour donner à leur tête un air vénérable. Il serait assez plaisant que cette mode nous vînt du couvent : on aurait beaucoup mieux fait de l'y laisser. Ce qu'il y a de constant, c'est que, depuis cette époque, l'usage de la poudre devint général en France, et passa ensuite chez la plupart des peuples de l'Europe (*).

Je pourrais apporter de graves autori-

(*) « Nous nous glorifions d'avoir découvert cette poudre parfumée, qui rend toutes nos têtes uniformes ; mais ne soyons pas si fiers, les Polonais s'en servent de tems immémorial, pour cacher le désordre que la *plica* cause dans leur chevelure. On a aussi rencontré chez les Papous des hommes pe-

tés contre la poudre : Louis XIV la détestait, il ne s'en servit que dans les dernières années de son règne. Les amis de la belle nature ont toujours déclamé contre cet enfarinage universel ; témoin l'auteur de l'épître à une jolie marchande de modes :

Rosine, prude un peu coquette,
Néglige trop ses agrémens,
Et du code de la toilette
N'a pas les premiers élémens.
On peut critiquer sa coiffure,
Et même son habillement.
Par exemple, elle poudre à blanc
L'ébène de sa chevelure :
C'est un péché contre nature ;
Mais aussi quel plaisir touchant
D'ôter sa poudre en l'embrassant !

---

tits et présomptueux, qui se blanchissent les cheveux avec de la craie broyée : voilà donc une découverte que nous partageons du moins avec les têtes malades de la Pologne et les petits-maîtres des terres australes » !
Philos. de la Nat., tome IV, p. 311.

CHAPITRE XXVIII.

De la bouche.

CHARME adoré! organe enchanteur! reçois mon hommage. O divine Sophie! tes appas ravissent les yeux, mais ta bouche si jolie pénètre jusqu'à l'âme, lorsque, s'entrouvrant avec une grâce indéfinissable, elle fait entendre des sons délicieux si bien à l'unisson du cœur :

Là se module un son plein de douceurs,
Là sont formés des accens enchanteurs,
Mots emmiellés, paroles engageantes,
Appas des sens et délices des cœurs :
C'est encore là, qu'ennemi des langueurs,
S'épanouit le fin et gai sourire;
Tout s'embellit au charme qu'il inspire;
Le ciel ouvert devient calme et serein :
On croit errer au beau verger d'Éden (*).

(*) Watelet : *Traduction de l'Arioste.*

En effet, n'est-ce pas sur les lèvres d'une jolie femme que la nature a réuni toutes les grâces? ne sont-ce pas les portes célestes qui s'entrouvrent pour donner passage aux paroles amoureuses? Les autres charmes sont purement matériels, une jolie bouche a quelque chose de divin; elle est l'interprête des âmes, le confident des cœurs; elle seule peut faire l'aveu d'un tendre amour, en recevoir les hommages, en donner les preuves les plus délicieuses; point de volupté parfaite dont elle n'ait formé le prélude le plus doux. C'est encore sur la bouche que se forme l'aimable sourire... Sourire enchanteur, reçois aussi mon hommage! expression céleste qui répands tant de charmes sur les traits de la beauté, je ne puis résister au plaisir de te peindre!

Mais comment traiter dignement un sujet aussi délicat? Qu'est-ce que le

rire? Comment le définirons-nous? Comment découvrir l'origine des sentimens divers qui le font naître? Comment analyser les causes intérieures qui l'excitent? Comment expliquer les intentions secrètes et si variées qu'il veut manifester? Je le sens, ce sujet offre trop de difficultés : si je dis peu de choses, on m'accusera de n'avoir tracé qu'une faible esquisse; si je dis tout, je deviens indiscret. Placé entre deux écueils si voisins, combien ne dois-je pas craindre d'échouer! Combien je vais donner prise à la critique! Une chose cependant me rassure un peu, mesdames, c'est votre indulgente bonté. Comment n'y aurais-je pas quelques droits, en parlant du rire, aimable expression du plaisir? Si je veux peindre cet attrait séducteur qui donne un nouveau charme à des objets déjà si bien faits pour tout charmer; si je veux tracer l'image du plaisir,

dont il est l'emblême fidèle, n'est-ce pas vous, mesdames, qui me fournissez le modèle? C'est un tableau dont je n'ai que la toile; c'est vous qui tenez le pinceau; et lorsque je vous présente la peinture des sourires les plus séduisans, ce sont des enfans que je rends à leur mère; pourrez-vous repousser ces aimables enfans?

La famille des ris est fort nombreuse; ils sont tous frères, dit-on : j'ai peine à le croire, si j'en juge par leurs traits. Combien peu ils se ressemblent! Les uns sont simples, ingénus, modestes, innocens; d'autres sont tendres, séduisans, voluptueux : on dit même que quelques-uns sont par fois un peu libertins; d'autres sont vifs, gais, pétulans, spirituels; d'autres sont malins, satiriques, railleurs; d'autres..... Mais n'anticipons point sur ce que nous avons à dire; et, saus chercher d'où vient tant

de différence, commençons par ceux qui nous présentent une physionomie plus intéressante.

De tous ces aimables enfans de la tendresse, de l'amour ou de la gaîté, le plus aimable, sans doute, c'est le demi-sourire. Qu'il me soit permis de nommer ainsi ce sourire virginal, qui se montre avec tant de timidité, que l'on voit poindre avec tant de grâces, et qui n'ose, pour ainsi dire, s'épanouir complètement, ce sourire qui n'en est pas un, si je puis m'exprimer ainsi, qui n'est que le désir d'un sourire. Le demi-sourire est le symbole heureux de l'innocence et de la candeur, c'est l'emblême de la vertu, du plaisir simple, naïf et pur; c'est, j'ose le dire, le premier langage de l'amour naissant, timide et ingénu.

Au milieu d'un cercle de jolies femmes, j'aperçois une jeune et timide

vierge; je crois voir un tendre bouton environné de roses qui viennent d'éclore. Cette beauté ingénue termine à peine son troisième lustre : la pudeur siége sur son front ; la naïveté dans son âme, et l'innocence dans son cœur. Son grand œil noir, timidement baissé, est ombragé par de longs cils, qui, jaloux de ses regards, semblent vouloir les arrêter au passage. Ses joues paraissent le disputer de fraîcheur avec les fleurs dont sa tête est couronnée; ses lèvres vermeilles forment un contraste délicieux avec l'albâtre qui les environne. Elles inspirent de l'amour, en même tems qu'elles commandent le respect. Tant d'attraits attirent tous les regards : éblouis, mes yeux ne peuvent abandonner cette jeune divinité. Je crois voir l'image de toutes les perfections; le charme est porté à son comble : mon imagination, surpassée alors par la

réalité, voudrait en vain ajouter à des perfections dont elle n'avait pu même se former l'idée. Mais, quoi! ô spectacle enchanteur! quelle nouvelle grâce vient tout-à-coup embellir encore, à mes yeux ravis, ce visage divin! Quel pouvoir surnaturel vient ajouter encore à une beauté si parfaite! C'est un demi-sourire qui vient d'éclore sur les lèvres de l'innocence.

Le sourire n'a pas moins de charmes que son jeune frère. Un peu moins timide, il parle un peu plus au cœur, et son expression plus complète ne le rend peut-être que plus cher aux amans. Un peu moins ingénu, il est un peu plus tendre; et s'il ôte quelque chose à la naïve innocence, il le rend à la volupté. Le sourire est un des charmes les plus puissans des belles; c'est leur langage le plus expressif, langage muet qui dit tant de choses. C'est par le sou-

rire qu'une timide beauté approuve un aveu que sa bouche repousse, mais dont son cœur est flatté. Combien un sourire gracieux n'a-t-il pas fait de conquêtes!

Les peintres de l'antiquité, qui sentaient beaucoup mieux que les modernes, peut-être parce qu'ils raisonnaient moins; car, comme le dit Jean-Jacques Rousseau, quand les hommes commencent à raisonner, ils cessent de sentir; les peintres de l'antiquité, dis-je, dont les ouvrages étaient vivifiés par les allégories les plus ingénieuses et les plus délicates, où avaient-ils pris le modèle de l'arc de l'Amour? Ils l'avaient pris sur la bouche d'une femme. Oui, mesdames, le dessin exact et précis de la lèvre supérieure leur a fourni le dessin de l'arc du fils de Vénus, dessin qui a passé jusqu'à nous. La bouche d'une jolie femme n'est-elle pas, en effet, l'arme la plus puissante de ce dieu malin, qui, comme

le disait fort bien une dame de beaucoup d'esprit, sait soumettre le sexe le plus fort à l'empire du plus faible? Oui, la bouche est véritablement l'arc de l'Amour ; et de tous les traits que décoche cet être divin, le sourire n'est-il pas un des plus pénétrans ?

Saint-Alme se trouve dans un de ces palais enchantés où règne Terpsichore. Là, mille nymphes charmantes se dessinent avec une grâce voluptueuse, et développent en cadence les plus agréables contours. Ébloui par tant de perfections, les yeux de Saint-Alme volent de l'une à l'autre beauté, et ne peuvent se fixer sur aucune. Toutes sont si belles ! Mais quel nouvel objet se présente ? Est-ce Hébé ? Est-ce Flore qui vient embellir ces lieux ? Non, c'est la plus belle des mortelles. Elle paraît, et déjà tous les yeux sont fixés sur elle..... Dix-huit printems ont embelli ses charmes ;

sa taille est moyenne, mais que de grâces ! Sa figure céleste respire la bonté, le plaisir et l'amour. Un bras plus blanc que le lait se déploie mollement; une jolie main annonce toutes les perfections. La neige est moins blanche que le vêtement élégant qui dessine les formes séduisantes de la jeune beauté; une jupe un peu courte laisse entrevoir une jambe faite au tour ; et un délicieux corset, pressant amoureusement sa taille fine et légère, paraît animé par l'agitation voluptueuse d'une gorge divine...... Saint-Alme ne peut se rassasier du plaisir de voir cette séduisante sirène ; il ne voit plus qu'elle ; leurs regards se confondent. Saint-Alme est ravi, et ses yeux amoureux cherchent à peindre, à l'aimable nymphe, tout ce qu'elle sait si bien inspirer....... La jeune nymphe baisse les yeux ; elle rougit, elle sourit... C'en est fait, le trait est lancé, et Saint-

Alme est esclave...... Ah ! peut-on garder son cœur, quand on a vu sourire Alexandrine ?

Tel est le pouvoir d'un sourire. Mais, je dois le dire, on abuse de tout, et l'art parvient quelquefois à s'emparer de tous les dons de la nature. Ces sourires charmans qui naissent d'eux-mêmes, avec tant de grâces, sur les lèvres purpurines d'une jeune beauté, doivent aussi fort souvent leur naissance à une adroite combinaison. Malheur à celui qui se laisse prendre à l'amorce trompeuse d'un sourire artificiel ! Mais qu'il est facile de ne point s'y tromper ! Ne vous y trompez point, amant sensible et crédule, le sourire, effet de l'art, n'a point la grâce naïve qu'il ne peut tenir que des mains de la nature : gardez-vous bien de confondre l'expression si aimable du sentiment et du plaisir avec le jeu mécanique d'un visage apprêté. De même que les

plantes cultivées sous cloche n'ont jamais cette attitude libre et naturelle des plantes qui croissent d'elles-mêmes, le sourire, enfant de l'art et du manége, n'a jamais la grâce de son aimable modèle; l'un est l'amour ingéuu qui se montre avec tous ses charmes, et l'autre est un filet dangereux tendu par la main d'un perfide.

Le sourire est non-seulement l'arme la plus puissaute de l'amour, il est encore le gage le plus précieux de l'amitié. Heureux l'homme toujours accueilli par le sourire de son ami! La grâce du sourire est le thermomètre de la bonté du cœur, de l'amabilité du caractère. Ne vous fiez pas à l'homme qui ne sou.:t jamais, a dit un observateur profond (*). Combien j'aime ces fossettes gracieuses

(*) Lavater, *Essais sur la Physiognomonie*.

qu'un aimable sourire imprime sur les joues !

> Fossettes, non ; mais d'Amour la cachette,
> D'où ce garçon de sa petite main
> Lâche cent traits, et jamais un en vain (*).

Nous avons vu le demi-sourire annoncer l'innocence et la vertu, le sourire inspirer l'amour et l'amitié ; le rire à son tour exprime la joie vive et la gaîté franche. Aimable rire, combien à présent tu présides rarement à nos jeux et à nos plaisirs! Tu répandais, dit-on, tes faveurs avec bien plus de profusion sur nos bons ancêtres ; ils riaient, ils étaient heureux. Mais à présent, hélas! on ne rit guère. Nous avons porté la métaphysique jusque sur nos plaisirs, et nous les avons glacés ; nous avons établi l'étiquette jusque sur nos sensations, et

(*) Ronsard.

nous les avons détruites. Reviens, aimable rire, reviens, et du moins préside toujours aux rassemblemens formés par l'amitié, c'est-là que doit régner la joie la plus pure ; c'est-là que la gaîté doit établir son empire.

Le rire cependant, nous devons le dire, est bien loin d'avoir, chez les femmes surtout, la grâce du sourire : lorsqu'il est outré, il devient ridicule ; s'il est excessif, c'est une grimace affreuse ; s'il est habituel, il finit par changer entièrement le visage, y imprimer des rides, en dénaturer tous les traits, et détruire entièrement la beauté. Ovide était bien persuadé de cette vérité lorsqu'il a dit:

Qui l'aurait jamais cru ! venez apprendre à rire.
Par des charmes secrets certain ris nous attire ;
Évitez ces grands plis et ces vides affreux
Que les ris déréglés sillonnent avec eux.

Par la lèvre toujours que la dent ombragée
Montre la bouche en deux faiblement partagée.
Ne vous répandez pas en de bruyans éclats :
Des rieuses sans fin nous sommes bientôt las.
Un son doux et léger doit distinguer la femme;
Des sots ricannemens la grimace est infâme :
L'une semble pleurer; et l'autre, dans ses sons,
Du chantre d'Arcadie imite les chansons (*).

Je reviendrai plus particulièrement ailleurs sur l'effet des ris immodérés, lorsque je parlerai de l'influence des passions sur la beauté.

Nous allons dire actuellement quelque chose sur les soins à donner à la bouche.

La pureté de l'haleine est un avantage justement apprécié. Le défaut contraire est le plus grand fléau qui puisse

(*) Art d'aimer, chant III.

désoler la beauté; ce défaut seul détruit en un instant l'effet des charmes les plus parfaits.

Vénus n'est point Vénus sans l'haleine de Flore.

C'est pour conserver la beauté des dents et la pureté de l'haleine que les Arabes ont l'usage de mâcher continuellement du mastic en larmes; les Turcs, du sakkis; et les Perses du konderuum.

La fétidité de l'haleine reconnaît diverses causes.

1°. La malpropreté des dents. Il faudra alors se laver souvent la bouche avec de l'eau dans laquelle on ajoute une dixième partie de vin et une huitième partie de sel marin. Je n'ai pas besoin de prévenir qu'il faut avoir le soin le plus exact des dents; ce sujet sera traité dans le chapitre suivant.

2.° Elle peut venir des poumons. Dans ce cas, quelques médecins conseillent l'usage du cheval.

3.° De l'estomac. Lorsque l'odeur forte de l'haleine vient des exhalaisons de l'estomac dans lequel les digestions se font mal, on peut la faire cesser par l'usage des eaux minérales. Depuis que l'on a reconnu dans le charbon la propriété de s'opposer d'une manière éminente à la putréfaction, on a imaginé de faire usage de cette substance pour détruire la mauvaise odeur de l'haleine, lorsque cette odeur est causée par l'estomac. On a composé des pastilles de charbon, qui produisent le bon effet que l'on devait en attendre.

Diverses causes particulières, outre ces causes générales et quelquefois combinées avec elles, peuvent encore contribuer à la fétidité de l'haleine. Ce défaut est souvent la suite de veilles réitérés,

de fatigues excessives, de l'abus des plaisirs ou des jouissances, etc. Lorsque l'odeur de l'haleine tient à un vice incurable, on est alors réduit à la triste ressource de déguiser cette odeur par d'autres odeurs. On peut employer, pour cela, le cachou qui, se combinant avec diverses substances odorantes, offre l'avantage d'y introduire l'odeur que l'on préférera (*).

Les lèvres, siége charmant des plus douces caresses, méritent bien que nous en disions quelque chose. La nature les a douées d'une délicatesse de tact toute particulière; leur tissu se gonfle et s'épanouit par un contact voluptueux; à elles seules appartient le doux baiser.

(*) Voyez aussi, dans le chapitre suivant, quelques procédés pour la conservation ou l'embellissement des dents, lesquels contribuent encore à corriger la mauvaise haleine.

On aime à voir sur les lèvres cette couleur vermeille, tant vantée par les poëtes, les peintres et les amans; mais cette couleur dépend surtout de la santé. On peut, il est vrai, la rappeler, en quelque sorte, lorsqu'elle paraît s'échapper; mais on n'y parvient souvent qu'en sacrifiant d'autres avantages. Quelques femmes se bassinent les lèvres avec un peu d'eau-de-vie, ou avec quelques liqueurs spiritueuses, afin de les rendre vermeilles; d'autres emploient, pour cela, des vinaigres cosmétiques : en employant ces moyens, on court le risque de n'acquérir une rougeur artificielle, qu'aux dépens de la douceur, de la souplesse, et de la fraîcheur de ces parties. Nous avons déjà parlé du danger des vinaigres qui peuvent dessécher la peau. C'est surtout pour les lèvres, ces charmes si délicats, qu'il faut n'employer que des onctueux ou des mucilagineux pour

les préserver de l'influence atmosphérique.

Les lèvres sont sujettes à des gerçures, qui souvent deviennent assez profondes. Ces gerçures sont occasionnées par le grand froid ; on y remédiera par toutes les substances grasses et onctueuses. On recommande comme un spécifique la graisse qui sort des cuillères de bois dont on se sert dans les cuisines, lorsqu'on les approche du feu.

On compose diverses sortes de pommades pour les lèvres. Voici la composition de celle qui peut passer pour la meilleure de toutes.

Faites fondre sur un petit feu, dans une terrine vernissée, quatre onces de cire jaune coupée par petits morceaux. Lorsqu'elle sera fondue ajoutez-y une demi-livre de beurre frais, et aussitôt après mettez les grains de trois grappes de raisin noir et une once d'orcanette bien

pulvérisée. Ensuite faites bouillir le tout un moment, et passez-le dans un linge sans l'exprimer. Cette pommade se congelera quand elle sera froide, et vous la conserverez dans des pots de faience. Elle est excellente contre les gerçures et les crevasses des lèvres.

On emploie encore avec beaucoup de succès l'huile de froment pour le même effet. Ce remède est très-simple, et par cette raison d'une grande ressource pour les personnes qui habitent la campagne. Il suffit, pour obtenir cette huile, de presser fortement le froment entre deux plaques de fer bien chaudes. Cette huile est aussi fort bonne contre les crevasses des mains, les dartres et la rudesse de la peau.

CHAPITRE XXIX.

Des dents.

« Celui qui n'a pas soin de ses dents, trahit,
» par cette seule négligence, des sentimens
» ignobles ».

(*Lavater : Essais sur la Physiognomonie.*)

La propreté des dents est pour l'œil ce que la pureté de l'haleine est pour le sens de l'odorat. Rien de plus agréable que des dents blanches et pures, des gencives couleur de rose; rien de plus hideux que des dents noires, sales, recouvertes d'un tartre épais : cette seule vue inspire le dégoût, et la plus jolie figure repousse les hommages lorsque les lèvres en s'entrouvrant nous offrent le triste spectacle d'une denture malpropre. C'est donc avec raison que Lavater a dit

que l'aspect seul des dents pouvait nous donner une connaissance certaine du moral, et que des dents mal soignées annonçaient *des sentimens ignobles*.

Le désir de plaire n'est pas le seul motif qui doive engager à prendre les plus grands soins pour la propreté et la conservation des dents : la santé dépend surtout des dents bonnes et saines; bonnes, pour mâcher parfaitement les alimens, première condition d'une parfaite digestion; saines, pour ne point imprégner les substances alimentaires d'un suc vicié et dépravé. Le bon état des dents est également nécessaire pour la formation de la voix, pour l'articulation des mots; des vides plus ou moins considérables dans l'arc dentaire nuisent toujours à la netteté de la prononciation, à l'harmonie du discours, et Cicéron comparait les dents aux cordes d'un instrument qui modifient le son. L'intérêt de

la beauté, plus que tout autre, exige impérieusement la conservation des dents. Non seulement les dents ont leur beauté particulière, beauté qui résulte de leur ordre, de leur forme et de leur blancheur, mais elles contribuent encore nécessairement à la beauté générale de la figure : lorsqu'elles viennent à manquer, les lèvres et les joues privées de l'appui naturel qu'elles en obtenaient, se recourbent intérieurement et n'offrent plus aux yeux que l'image peu flatteuse d'une décrépitude prématurée. Que de motifs à la fois se réunissent donc pour engager à veiller avec le plus grand soin à la conservation de ces organes précieux !

Bien pénétrés de toute l'importance de ces motifs, les anciens prenaient un soin extraordinaire de leurs dents. Les dames romaines se servaient d'un dentrifice si répugnant que l'on peut bien juger par-là quel prix elles attachaient à une belle

denture et quels sacrifices elles faisaient à la délicatesse ordinaire à leur sexe pour conserver un si précieux avantage. Elles se lavaient la bouche avec de l'urine, ou bien se frottaient les dents avec une composition dans laquelle on faisait entrer cette substance. C'est en parlant de cet usage que Catulle dit : *Affecter de faire paraître ses dents, c'est se vanter d'avoir fait usage d'un étrange gargarisme.*

Les femmes grecques faisaient parade de la beauté de leurs dents, elles savaient, comme les Françaises, par un sourire placé à propos, étaler deux rangs de perles; elles avaient aussi l'habitude de tenir une petite branche de myrte entre les dents afin d'en exposer le bel ordre aux yeux ravis de leurs adorateurs. Chez les musulmans on attachait autrefois un tel prix aux dents que, si l'on voulait s'en faire arracher une, il fallait auparavant

en obtenir la permission de l'empereur.

La beauté des dents consiste particulièrement dans leur position, leur arrangement, leur régularité, leur propreté, et leur blancheur.

La *position* plus ou moins perpendiculaire des dents et surtout des incisives contribue beaucoup à la beauté de la tête (*); mais cette position dépend de

---

(*) « En général, plus les incisives sont » parallèles dans leur rapprochement, plus » elles donnent à la face le caractère de la » beauté : on pouvait en deviner la source » dans les belles têtes antiques ; mais la tête » d'une Georgienne la met en évidence, com- » me on en jugera facilement par la gravure » qu'en a donnée M. Blumenbach. Aussi, » plus les incisives s'éloignent de cette ligne » parallèle, plus elles diminuent les grâces du » visage et de la bouche. Ici, avec un men- » ton allongé, on voit les incisives taut supé- » rieures qu'inférieures, renversées du côté » de la langue ; elles forment un angle ren-

la conformation primitive du système osseux : il n'est point au pouvoir de l'art d'y rien changer.

Le bel *arrangement* des dents est une des conditions requises pour la beauté. L'art, ici, peut remédier aux écarts de la nature; il offre des ressources que toute femme jalouse de ses charmes ne doit pas négliger. Mais ces moyens ne sont pas du ressort de la cosmétique; il faut pour cela recourir à l'outil et à la main d'un dentiste habile ce qui me dispense d'en parler.

Sans *régularité* point de belle denture; mais cette qualité n'est parfaite que lorsqu'elle est donnée par la nature. Les femmes à qui cette faveur est refusée peuvent bien, par l'art du dentiste,

» trant : là, un blanc est singulièrement dé-
» figuré par les dents saillantes qui consti-
» tuent le beau de la tête d'un nègre ».
Duval : le Dentiste de la Jeunesse, p. 57.

faire disparaître les difformités les plus choquantes; mais elles ne pourront jamais obtenir cette grace inexprimable d'une denture naturellement régulière (*).

(*) Lorsqu'on n'a pas saisi les momens favorables pour faciliter le bel ordre des » dents, et que les os de la mâchoire ont » pris tout leur accroissement, il serait souvent inutile de chercher à remédier aux défauts de l'arcade dentaire. Il est bien peu » de cas alors où la main bienfaisante de l'art » puisse les faire disparaître en totalité; elle » se borne à corriger tout ce qu'elles offrent » de nuisible ou de plus désagréable à l'œil. » Une dent trop saillante blesse-t-elle la langue ou les joues, on s'empresse d'en limer » la pointe. Par sa longueur fatigue-t-elle, » dans les mouvemens de la mâchoire, la » dent correspondante, la lime, en arrêtant » cet effet, préviendra en même tems la perte » de celle-ci. Enfin, un jeune homme a-t-il » des dents plus longues les unes que les autres, ce qui est désagréable....... on a le » plus grand soin d'égaliser ses dents ». *Duval : le Dentiste de la Jeunesse, p. 58.*

La *propreté* des dents, et leur *blancheur*, sont des autres qualités également requises, et dont les moyens appartiennent tout entier au but de notre ouvrage. L'entretien de la propreté de la bouche est le premier moyen de conserver les dents saines et d'en prévenir les douleurs : il suffit, pour cela, de les laver tous les jours avec de l'eau pure qui ne soit pas trop froide, ou avec de l'eau salée. Pour cette lotion, on ne se servira jamais d'eau chaude.

La *blancheur* des dents est surtout l'objet de l'ambition des femmes, et c'est pour satisfaire leurs désirs, sur ce point, que l'on a inventé une foule de recettes dont beaucoup sont très-pernicieuses, en ce qu'elles tendent à détruire l'émail qui contribue particulièrement à la solidité des dents. Dans le nombre de ces procédés dangereux, on doit mettre d'abord ces dentrifices, ces électuaires, ces opiats

qui contiennent des poudres rongeantes, telles que l'émeri, la pierre-ponce, etc.; ces poudres usent l'émail par le frottement. On doit signaler ensuite ces teintures, ces esprits, ces élixirs qui contiennent un acide minéral (*), et qui opèrent chimiquement la destruction de l'émail en le dissolvant (**).

(*) « On doit..... se méfier de toute recette » mystérieuse, telle que l'eau de *Defirabode*, » qui n'est, quoiqu'il en dise, et malgré sa » cherté, que de l'acide sulfurique étendu, « coloré par la cochenille, et édulcoré ». *L'Ami des Femmes*, p. 328.

(**) « En général, tous les acides ont la » propriété de prêter de la blancheur aux » dents, comme l'eau-forte l'imprime sur le » marbre de couleur, c'est-à-dire, en dé» truisant son poli et sa solidité : une expé» rience, que tout le monde peut répé» ter, prouve que des dents se ramollissent » plus ou moins promptement dans des li» queurs acides, et que la partie terreuse et

L'auteur d'Abdeker n'est pas tout à fait exempt du reproche d'indiscrétion dans les recettes qu'il propose pour les dents. Je n'ai pas besoin de faire remarquer qu'il faut éviter une composition

---

» calcaire qui fait leur solidité, se trouve au
» fond du vase sous forme de dépôt...... Le
» vinaigre n'est pas le seul (acide) qui dété-
» riore les dents en les rendant blanches mo-
» mentanément ; toutes les substances aci-
» des qui les agacent, produisent le même
» effet, tels que l'oseille, le citron, la crême
» de tartre, et particuliérement les acides mi-
» néraux, sous quelque forme qu'on les em-
» ploie. Déjà il y a plus de cent ans, B. Mar-
» tin avait remarqué que ces acides corro-
» dent et calcinent les dents, et qu'ils les
» font devenir jaunes d'une manière à ne ja-
» mais changer de couleur ; il eût pu ajouter
» qu'en perdant leur poli, elles finissaient
» par prendre une teinte noire..... Com-
» ment donc, de nos jours, des dentistes ont-
» ils osé se servir de ces agens perfides pour
» nettoyer les dents ? Je connais plusieurs

qu'il indique, et qui est composée de jus de citron, d'alun calciné, et de sel; et quelques autres.

Les dents peuvent perdre leur blancheur par l'influence de diverses causes :

» dames à qui, dans leur pension, on a nettoyé les dents avec un morceau de bois
» trempé dans un de ces acides violens.
» Leurs dents, très-blanches d'abord, mais
» vivement agacées, devenues ensuite noi-
» res et cariées, sont aujourd'hui des témoins
» irrécusables de cette détestable manière
» d'opérer. Dentistes, entre les mains de qui
» ces acides sont un moyen de flatter l'a-
» mour-propre d'une jolie femme qui veut
» se parer de ses dents, contentez-vous des
» instrumens que l'art met entre vos mains;
» le fer sur les dents, dirigé avec adresse, ne
» les blesse jamais : autrement la précaution
» que vous prendrez en employant ces acides,
» et l'agacement des dents qui en sera la sui-
» te, décéleront tout à la fois le danger de ce
» cosmétique, et vous démériteront la con-
» fiance publique ». *Duval*, p. 67.

par exemple, elles se recouvrent d'une couche de matière tartareuse; elles se ternissent, ou par l'action de certains alimens, ou par les exhalaisons de l'estomac, etc. Lorsque la perte de la blancheur est due à la production du tartre, on peut se servir d'un bâton de corail pour nettoyer les dents, et en détacher le sel tartareux. Voici comment se prépare le bâton de corail : on forme une pâte un peu ferme, avec de la poudre composée de corail préparé, de sang-dragon, de crême de tartre, de canelle et de gérofle, en y ajoutant une quantité suffisante de gomme adragant. On fait, avec cette pâte, de petits cylindres gros comme des tuyaux de plume, et de trois pouces de long, et on les fait sécher. Lorsqu'on veut s'en servir, on se frotte les dents avec ces petits cylindres; ils s'usent à mesure, et nettoient les dents; ils tiennent lieu de poudre, d'opiat, de

racines (*). Mais il ne faut se servir du bâton de corail que jusqu'à ce que la substance tartareuse, qui couvre les dents, soit enlevée, et jamais au delà.

On peut faire disparaître la noirceur des dents, par le procédé suivant : pulvérisez parties égales de tartre et de sel; et, après que vous aurez lavé vos dents à jeun, frottez-les avec cette poudre.

Les chimistes modernes ont reconnu dans le charbon, entr'autres propriétés bien étonnantes, celle de détruire les parties colorantes. On a tiré un parti extrêmement avantageux de cette propriété précieuse, en s'en servant, comme d'un dentifrice, pour blanchir les dents. Le charbon, n'attaquant que la partie colorante, ne nuit à l'émail, ni mécaniquement puisque cette poudre n'est point rongeante, ni chimiquement puisqu'elle

(*) Dict. d'Industrie.

n'a aucune prise sur lui. Le charbon possède, en outre, comme nous l'avons dit ailleurs, la propriété de s'opposer à la putréfaction, d'en arrêter les progrès, et même de la faire rétrograder, si je puis m'exprimer ainsi; il peut donc, par là, détruire les vices des gencives, les déterger, combattre la fétidité de la bouche : sous ce double rapport, la poudre de charbon est donc le dentifrice par excellence; aussi est-il recommandé par plusieurs chimistes ou médecins distingués. Je suis fâché que quelques dentistes tiennent encore un peu à leurs opiats; peut-être y a-t-il en cela un petit intérêt particulier, ce que je ne cherche point à approfondir. Mais lorsqu'un spécifique est trouvé, pourquoi ne devient-il pas d'un usage universel? J'adopte ici, en entier, l'opinion du docteur Marie de Saint-Ursin, qui dit : « Une once de » charbon en poudre tamisée, une demi-

» once de sucre candi pulvérisé, trois
» gros de kinkina piton, un gros de crê-
» me de tartre, donnent le meilleur
» dentifrice, et remplissent toutes les
» indications; mais on veut du rose, une
» liqueur limpide, une essence odoran-
» te.... et l'on perd ses dents ».

Il paraît que long-tems avant que les chimistes eussent découvert et constaté méthodiquement cette vertu décolorante du charbon, les empyriques l'avaient aussi reconnue sans l'avoir généralisée, mais probablement d'après le résultat seulement de quelques observations particulières. J'ai trouvé, dans de vieux auteurs, des dentifrices qui n'agissent que par le charbon qu'ils contiennent, ce qui prouve que le fait était connu, et ce qui pourrait fournir encore un article à l'histoire de l'*Origine ancienne de la physique moderne*; je citerai ce procédé du chevalier Digby; j'emploie ses propres

paroles : « Si vous prenez une croûte de
» pain de froment, et la faites brûler
» tant qu'elle soit comme un charbon,
» puis, l'ayant mise en poudre, en écu-
» rez vos dents, et les lavez après d'eau
» fraîche, soit de pluie, soit de fontai-
» ne, elles deviendront blanches; car
» c'est chose expérimentée (*) ».

(*) Il y a peu de nouvelles découvertes dont on ne trouve le germe dans les ouvrages trop méprisés peut-être de nos prédécesseurs. Avant l'expérience de la décomposition de l'air, expérience célèbre qui a immortalisé Lavoisier, et qui a totalement changé la face de la chimie; avant, dis-je, cette expérience, quelques observateurs attentifs étaient parvenus par leurs profondes méditations à soupçonner l'existence d'un principe vital, existant dans l'air, qu'ils ne regardaient pas comme un élément simple. Robert Bayle, dans un ouvrage imprimé en 1675, intitulé : *Suspicions about some hidden qualities in the air*, (Soupçons sur quelques qualités ca-

On a composé encore, d'après le même principe, un opiat excellent : prenez des écorces d'oranges douces, ou, à leur défaut, des croûtes de pain, réduisez-les en charbon, pilez et passez au tamis; vous mêlerez exactement cette poudre avec du miel vierge, jusqu'à consistance d'onguent. Cet opiat a la double proprié-

---

chées dans l'air), dit : il semble qu'il y a quelque chose dans l'air qui est nécessaire pour entretenir la flamme, et que cela venant à se consumer, ou à se corrompre, elle ne peut plus être entretenue. Comme il y a peu d'animaux qui puissent vivre deux minutes sans air, il semble aussi qu'il y ait une substance vitale répandue dans l'atmosphère, soit que ce soit un nitre volatil ou quelque autre chose à laquelle on n'ait pas encore donné de nom.

Ant. Mayow, dans un ouvrage imprimé en 1676, intitulé : *Tractatus quinque medico-physici*, soutient la même doctrine, à laquelle il ajoute de nouveaux développemens,

té de nourrir les gencives, et de rendre les dents d'un blanc éblouissant; il les préserve aussi de la carie. On se frotte les dents, le soir, avec cet opiat, et on ne se lave la bouche que le lendemain matin. Nous recommandons cet opiat comme une des meilleures compositions dont on puisse faire usage.

---

en attribuant à cet esprit aérien une bonne partie des effets naturels; car il prétend que la vie des animaux, que la fermentation des liqueurs, que la végétation des plantes, qu'en un mot, toute sorte de chaleur et une infinité d'autres choses en dépendent.

Lémery a été beaucoup plus loin; car, dans son cours de chimie, il n'admet pour sel naturel que le sel acide, et il veut qu'il vienne de l'air, qui, se répandant par tout, s'insinue et se corporifie dans les différentes substances. N'est-ce pas là désigner bien clairement le gaz formateur des acides, le gaz oxigène. Voilà donc la nouvelle chimie devinée par le raisonnement avant que d'être démontrée par l'expérience.

La *conservation* des dents dépend, non-seulement des soins particuliers qu'il convient de leur donner, mais aussi du régime de vie le plus convenable à l'entretien d'une bonne santé. Les dents ne se conservent pas long-tems saines, avec de mauvaises digestions, avec des alimens malsains, avec un estomac qui fait mal ses fonctions, avec des sucs digestifs viciés, etc.; toutes ces causes peuvent contribuer à la carie des dents, au mauvais état des gencives.

Avant de parler de quelques soins à donner aux dents, sous le rapport de leur conservation, exposons les précautions à prendre pour prévenir la dégradation de cette partie essentielle.

1.° Évitez de briser, avec les dents, des corps trop durs; par exemple, de casser des noyaux, des os, etc.: on court risque d'éclater la dent, comme cela n'arrive que trop souvent; elle se carie

alors très-facilement, et finit quelquefois par obliger à l'extraction. Si par ces efforts on ne l'éclate pas, du moins on l'ébranle, et cet ébranlement est quelquefois suivi de maux très-douloureux.

2.° On s'expose encore à éclater ou à ébranler les dents, lorsqu'on s'en sert, comme on le fait quelquefois par simple amusement, pour porter des choses pesantes. Mais ces jeux dangereux sont plus communs chez les hommes.

3.° Une mauvaise habitude, très-commune chez les femmes, c'est celle de couper le fil ou la soie avec les dents: on en use par là l'émail, on les ébranle, on les éclate quelquefois, et, à la longue, on en détruit la forme. J'ai vu des femmes chez lesquelles cette mauvaise habitude avait laissé une empreinte visible; les incisives étaient sensiblement raccourcies.

4.° On s'abstiendra de choses trop

froides, par exemple, de l'usage fréquent des glaces et des sorbets. Hippocrate dit : *Le froid est nuisible aux dents.*

5.° On s'abstiendra également de prendre les boissons et les alimens trop chauds. On a remarqué que les grands preneurs de thé avaient ordinairement les dents jaunes.

6.° On aura soin de se servir, à peu près également, des deux côtés de la mâchoire. Quelques personnes contractent l'habitude de ne manger que d'un côté : il en résulte que les dents, du côté qui reste dans l'inaction, sont plus sujettes à se couvrir de tartre, à se carier, et conséquemment à se perdre; elles sont aussi moins affermies dans les alvéoles, et sont exposées quelquefois, surtout les molaires, à être recouvertes en partie par les gencives.

7.° On recommande de proscrire les cure-dents de métal, les épingles, les

couteaux, etc., avec lesquels quelques personnes se permettent de nettoyer leurs dents.

8.° On évitera de se laver la tête. Nous avons déjà parlé de l'état funeste de cet usage sur l'état des dents (*).

9.° Les pieds froids sont encore une cause des maux de dents.

10.° La nudité du costume, l'humidité du soir, et l'habitude de porter les cheveux coupés trop courts, contribuent encore très-souvent au mauvais état des dents.

Quant aux soins à prendre pour la conservation des dents, ils consistent surtout à les mettre à l'abri du *tartre*, leur plus grand ennemi, et de la *carie* qui est quelquefois la suite du trop long séjour de ce tartre rongeur. Nous avons donné, ci-dessus, la manière de se dé-

(*) Voyez le chapitre XXIV.

barrasser de ce tartre, lorsque la couche n'en est pas trop épaisse; mais si la quantité en était trop considérable, il faut avoir alors recours à un instrument qui l'enlève sans attaquer l'émail : cette opération ne peut être faite parfaitement que par un dentiste.

Voici une lotion recommandée contre la carie des dents : On fait bouillir, dans du vin rouge, une poignée de lierre, de celui qui s'attache aux murs, jusqu'à ce que la liqueur soit réduite à moitié, on passe par un linge. On se lave, plusieurs fois par jour, la bouche avec cette liqueur. Ce lavage réitéré, et suivi tous les jours exactement, emporte, dit-on, la carie des dents et n'en laisse aucune trace (*).

Une des causes éloignées de la carie, c'est ce sédiment blanchâtre et mucila-

---

(*) Dict. d'Industrie.

gineux dont la langue est souvent chargée, surtout le matin, et qui, se portant sur les dents, s'y attache et y produit des incrustations tartareuses. Tous les matins, avant que de se laver la bouche, il faut avoir soin d'enlever ce limon dont la langue est couverte, avec un instrument destiné à cet usage, que l'on fait en ivoire ou en écaille; on l'appelle *râcloire* ou *gratte-langue*. On en fait aussi, par luxe, en argent et en or, qui sont moins convenables.

Scoockius prétend que rien n'est meilleur, pour conserver les dents belles et saines, que de les frotter avec du beurre.

Quelques personnes emploient seulement la poudre de corne de cerf pour en empêcher la carie.

Les GENCIVES, pour être belles, doivent être fermes, vermeilles, et bien collées autour de la couronne de la dent.

Ces qualités dépendent, en grande partie, d'une bonne santé.

Les gencives sont sujettes à une infinité d'accidens qui en altèrent la beauté, et qui, souvent, finissent par en faire un objet horrible à voir : quelquefois elles deviennent lâches et molles, se tuméfient et paraissent remplies d'un sang livide et corrompu; quelquefois elles se prolongent et couvrent une grande partie de la dent; quelquefois elles s'enflamment et deviennent douloureuses; quelquefois elles se couvrent d'ulcères rongeans, fétides et malins, elles exhalent alors une odeur putride et cadavéreuse.... mais n'achevons pas cet effroyable tableau.

Lorsque le mauvais état des gencives vient de quelque vice interne, il faut commencer par attaquer la cause avec les remèdes convenables; ce qui devient l'affaire du médecin et non la nôtre. Par-

lons seulement des cas où il suffit de quelques applications locales.

Pour raffermir les gencives molles et qui saignent facilement on se servira d'eau-de-vie dans un peu d'eau commune (*).

On parvient à dégorger les gencives tuméfiées par une lymphe viciée en se

---

(*) *Lotion pour raffermir les gencives et corriger la mauvaise haleine.*

« Prenez vin d'Espagne, l'eau de feuilles de ronces distillée, de chaque une chopine mesure de Paris ; canelle une demi - once ; cloux de gérofles, écorce d'oranges amères, de chaque deux gros ; gomme laque, alun calciné, de chaque un gros ; réduisez le tout en poudre subtile ; ajoutez-y deux onces de miel de Narbonne. Mettez le tout dans une bouteille de verre, que vous placerez sur les cendres chaudes, pour que ce mélange infuse pendant quatre jours. Le cinquième vous pas-

gargarisant avec du vin rouge dans lequel on a fait bouillir un peu d'iris de Florence.

Si les gencives sont ulcérées par le

---

serez cette liqueur avec expression à travers un linge épais, et l'on conservera cette liqueur dans une bouteille bien bouchée.

» Lorsque les gencives ont besoin d'être raffermies, on prend une cuillerée de cette liqueur, que l'on verse dans un verre; on emploie d'abord la moitié pour se rincer la bouche, et on la garde pendant quelque tems; ensuite on la rejette et l'on prend l'autre moitié, que l'on garde dans la bouche, suivant que les gencives ont plus ou moins besoin d'être fortifiées; on les frotte en même tems avec le doigt; ensuite on se lave la bouche avec de l'eau tiède. On réitère la même chose le matin en se levant et le soir en se couchant.

» Pour rendre le remède plus efficace, on ajoute sur la totalité de cette liqueur une demi-chopine d'eau de canelle, distillée avec le vin blanc ». (*Abdeker.*)

vice du sang, rien de meilleur que les feuilles de cochléaria pour déterger, consolider, et faciliter la régénération; mais il faut employer en même tems un traitement intérieur analogue.

Les sultanes, pour affermir leurs gencives, pour donner à leur haleine une odeur agréable, et pour prévenir les maux de dents, mâchent à jeun le *mastic*, espèce de gomme résine que l'on obtient par incision du *lentisque* des îles de l'Archipel. Cette gomme est tellement estimée que presque toute la récolte est destinée pour Constantinople, et la plus grande partie est distribuée aux sultanes et aux femmes du sérail, qui en reçoivent plus ou moins à proportion de leur crédit. On le brûle encore dans des cassolettes en guise de parfum.

On débite aussi en France du mastic; mais il faut bien le choisir, parce qu'il s'en vend qui est mêlé avec d'autres ré-

sines, et qu'il faut absolument rejeter. Le meilleur est connu sous le nom de *mastic en larmes.* Il faut qu'il soit en grosses larmes, blanc, pâle, ou citrin, net, transparent, sec, fragile, odorant, craquant, et qu'étant un peu mâché il devienne sous la dent comme de la cire blanche. On ne fait aucun cas de celui qui est vert, livide, ou impur.

Les anciens ont attribué au bois même du lentisque et du myrthe la propriété de rendre l'haleine pure et de fortifier les gencives (*). Les dames romaines se servaient de cure-dents de lentisque (**).

La décoction du bois de lentisque a

(*) Voyez *Pline*, liv. xxiv, chap. 7; et *Dioscoride*, liv. 1, chap. 75.

(**) Lentiscum meliùs : sed si tibi frondea cuspis
Defuerit, dentes penna levare potes.
Martial, liv. xxiv, épigr. 20.

aussi été célébrée, sous le nom d'or potable végétal, comme ayant une vertu singulière pour affermir les dents chancelantes et fortifier les gencives.

La *perte* des dents n'est pas tout à fait irréparable : on est parvenu à composer des dents artificielles qui imitent parfaitement la nature ; et si ces dents ne satisfont pas complètement l'estomac, du moins elles ne laissent rien à désirer à l'amour-propre des belles, et réparent d'une manière parfaite les vides difformes de l'arcade dentaire.

Les dents postiches sont ordinairement en ivoire; mais les personnes plus recherchées préfèrent les belles dents en porcelaine inventées par M. Dubois, dentiste habile. On donne à ces dents la teinte que l'on désire : elles ont donc l'avantage de s'accorder parfaitement, pour la couleur, avec les dents naturelles près desquelles elles doivent être

placées, avantage que les dents d'ivoire ne peuvent offrir.

Il nous resterait à dire quelque chose sur les *maux de dents* et sur les moyens d'appaiser les douleurs cruelles qui en sont si souvent la suite, qui altèrent d'une manière si prompte les traits de la plus jolie figure et qui influent même quelquefois sur la santé. Mais ces maux reconnaissent tant de causes différentes que l'on n'a pu jusqu'à ce moment y trouver un spécifique assuré (*), et il est

(*) Je citerai cependant l'élixir de M. Duval, dentiste, Place Royale. Voici ce qu'en dit M. Beauchêne, docteur médecin : « On » peut se procurer chez M. Duval, un élixir » que j'ai toujours vu faire cesser, comme par » enchantement, les douleurs de dents les » plus aiguës au moment même de son ap- » plication ». C'est avec plaisir que j'essaie de donner de la publicité à ce témoignage flatteur. Je le fais d'autant plus volontiers que

peut-être plus aisé d'indiquer ce qu'il faut éviter que de dire précisément ce qu'il faut faire.

Ceux qui font état de guérir les maux de dents et qui préfèrent l'apparence du succès et la promptitude de l'effet à l'intérêt des personnes qu'ils traitent, emploient le camphre et l'opium dissous dans l'huile éthérée de gérofle ; on a vu quelquefois la surdité être la suite de ce remède. L'opium d'ailleurs comme narcotique, présente un inconvénient grave, il relâche les fibrilles qui affermissent les dents dans leurs alvéoles, et l'on a remar-

---

je ne connais point M. Duval; mais son ouvrage, *le Dentiste de la Jeunesse*, m'a persuadé que l'auteur ne peut ordonner que des choses essentiellement bonnes. Quelques passages du Dentiste de la Jeunesse, insérés dans ce chapitre, donneront peut-être à mes lecteurs l'envie de le lire en entier : je les y engage.

qué que ceux qui en font un fréquent usage perdent bientôt leurs dents. Le même inconvénient est aussi la suite de l'usage de l'esprit de cochléaria qui appaise bien, il est vrai, les douleurs de dents, mais qui dilate les gencives, élargit les alvéoles et occasionne enfin la chute des dents. Nous avons déjà parlé du danger des acides. En général, toutes les liqueurs fortes ou corrosives sont pernicieuses pour guérir les maux de dents, et il ne faut les employer qu'avec la plus grande circonspection; car, enfin, il serait trop rigoureux de les interdire tout à fait dans les douleurs affreuses, quand le patient n'éprouve aucun soulagement de tous les remèdes qui lui sont connus.

Voyons à présent les remèdes éprouvés pour guérir les maux de dents ou pour en appaiser les douleurs.

M. Rostau dit, dans son *Parallèle de la nourriture des plumes et de celle*

des dents (*), que la fumigation du romarin, de la sauge, des roses, du mastic, du papier, de l'eau chaude, du café, et particulièrement des nids de guêpes, soulage les dents, et même les guérit pour long-tems.

Selon Willis, il suffit de tenir dans la bouche de la décoction des râclures de bois de sapin ; cette décoction peut agir alors en vertu des parties résineuses qu'elle contient.

Voici un moyen que l'on propose (et que l'on assure être constaté par de nombreuses épreuves) , afin de se garantir pour toujours de maux de dents et de fluxions : le matin, après s'être lavé la bouche, on se rince avec de l'eau dans laquelle on a mis quelques gouttes d'eau-de-vie de lavande distillée, qui a la

---

(*) Ce Mémoire est inséré dans le Journal de Physique.

propriété de fondre les sérosités des gencives et des glandes salivaires.

Je ne dois pas oublier un procédé bien simple : il suffit, dit-on, tous les matins, en se levant, d'enlever avec un linge propre et sec l'humidité qui se trouve assez ordinairement au réveil derrière les oreilles. Cette seule précaution conserve les dents et en prévient les douleurs. L'efficacité de ce procédé m'a été confirmée par tant de personnes qui m'ont dit en avoir contracté l'usage, et s'en trouver parfaitement bien ; il est d'ailleurs si innocent et si facile, que je n'ai pas cru devoir lui refuser une place ici.

On a vu des exemples de guérison qui déconcertent tous les principes de l'art, et qui sembleraient donner le démenti aux théories les plus certaines, si l'on ne savait que les maux de dents doivent leur origine à des causes souvent bien différentes. Nous avons dit, avec les

meilleurs médecins, que le froid est nuisible aux dents; et cependant on lit dans les *Anecdotes de médecine* que des douleurs affreuses, qui avaient résisté à tous les traitemens, cédèrent à l'application de la neige. Le hasard seul fit connaître à un soldat cette propriété de la neige; mais plusieurs personnes, depuis, dit l'auteur des Anecdotes de médecine, essayèrent ce remède si simple et toujours avec un nouveau succès (*).

Le hasard me servit aussi un jour assez bien, au moment où certainement je ne m'y attendais guère : j'ai l'habitude, lorsque je me promène seul dans la

(*) Les observations présentent aussi des exemples de maux de dents et de surdités guéris par des sauts. Ce remède sera sans contredit du goût de beaucoup de femmes, et elles aimeront mieux un bal qu'un élixir ou qu'une eau anti-scorbutique.

campagne, d'avoir toujours à la bouche un brin d'herbe, une tige de plante, une petite branche, etc.; cette habitude est tellement invétérée chez moi, que le plus souvent j'y satisfais sans y penser, sans même m'en apercevoir : un jour que j'avais les dents extrêmement ébranlées, et tellement molles, qu'à peine pouvais-je m'en servir, je me promenais dans les environs de Paris, occupé de pensées vagues; au bout d'une demi-heure je m'aperçus qu'un des côtés de la mâchoire était parfaitement raffermi, et ne me causait plus aucune douleur; je m'aperçus, en même tems, que je tenais dans la bouche, précisément de ce côté, une tige de plante que j'avais cueillie machinalement et sans y prendre garde. J'examine alors cette plante que je reconnais être du *marrhube noir*. Curieux de savoir si c'était à cette plante que je devais cet effet qui m'étonnait,

j'en mâchai une tige avec les dents de l'autre côté, et je l'y laissai appliquée; au bout d'un quart-d'heure, toutes mes dents étaient parfaitement raffermies. Je n'ai pas eu occasion de réitérer cette expérience; mais j'ai cru qu'il serait utile de la consigner ici, ne serait-ce que pour engager quelqu'un à examiner plus particulièrement ce fait, et à vérifier l'avantage que l'on pourrait en retirer.

CHAPITRE XXX.

Des yeux et du nez.

POURQUOI la beauté est-elle particulièrement l'attribut de certaines parties plutôt que d'autres? Pourquoi les yeux sont-ils plus souvent beaux que le nez? Pourquoi sur vingt femmes en trouve-t-on dix ou douze qui ont de beaux

yeux, tandis que, dans le même nombre, on en trouve à peine une qui ait le nez parfaitement beau? Pourquoi de beaux yeux se rencontrent-ils souvent même avec une figure laide? Pourquoi un beau nez, au contraire, ne se rencontre-t-il jamais qu'avec une belle figure?

Tes pourquoi, dit le dieu, ne finiraient jamais.

Effectivement, il serait fort aisé de multiplier les questions à l'infini; mais il serait, je le crois, très-difficile d'y répondre parfaitement : nous sommes bien loin d'être initiés aux mystères de la nature. Contentons-nous de connaître les faits sans chercher à en pénétrer les causes.

Nous dirons donc, avec la plupart des observateurs, que rien n'est plus rare qu'un nez très-bien fait; voici, d'après

le plus célèbre physionomiste, les principaux caractères d'un nez parfaitement beau.

Sa longueur doit être égale à celle du front; il doit y avoir une légère cavité près de sa racine; vu par devant, l'épine doit être un peu large, et presque parallèle des deux côtés, mais il faut que cette largeur soit un peu plus sensible vers le milieu; le bout ne sera ni dur, ni charnu; le contour inférieur ne doit être ni trop pointu, ni trop large; de face il faut que les ailes du nez se présentent distinctement, et que les narines se raccourcissent agréablement au-dessous; dans le profil, le bas n'aura qu'un tiers de la longueur; les narines doivent aller plus ou moins en pointe, et s'arrondir par derrière; elles seront doucement ceintrées; les flancs du nez ou de la voûte du nez formeront des espèces de parois; vers le haut il joindra de près l'arc de l'os de l'œil.

Un nez ainsi conformé, ajoute Lavater, suppose toujours un caractère excellent et distingué. Le témoignage de cet auteur donne ici un nouveau poids au sentiment que nous avons constamment soutenu dans cet ouvrage, sur les rapports de la beauté physique avec la bonté.

Mais que d'imperfections, que de bizarreries, que de difformités ne nous offre pas cette partie saillante de la figure humaine dans la plupart des individus! Pour un nez bien fait, bien proportionné, et parfaitement beau, combien n'en voyons nous pas de trop petits, trop courts, trop minces, trop plats, trop grêlés, trop pointus! combien de trop grands, trop longs, trop gros, trop larges, trop charnus, trop épatés ou trop carrés! combien de nez trop droits ou trop proéminens! combien de nez abattus, pincés, applatis, déprimés, rabattus! combien qui sont placés trop obli-

quement soit à droite soit à gauche ! combien présentent une épine trop concave ou trop convexe ! combien de narines trop étroites, pressées, plissées, serrées, ridées, étranglées ! combien de narines à porte cochère, de narines trop larges, trop ouvertes, trop échancrées ! combien de narines trop grosses, de narines enflées, gouflées, boursoufflées ! combien de nez bossus, crochus, tortus, en bec à corbin, en bec de coq, ou terminés en boule ! combien de camards, de retroussés, d'enfoncés, d'applatis, de rongés, de rognés, de rechignés, de refrognés ! enfin, combien de nez tachés, huileux, velus, gris, bleus, rouges, enluminés, vermillonnés, fleuris, boutonnés, bourgeonnés, couperosés, relevés en bosse, couverts de verrues ou bourrés de tabac ! Je ne finirais pas si je voulais passer en revue toutes les variétés du nez depuis l'humble minois, paisible pro-

priétaire d'un petit nez camus à peine visible, jusqu'au visage enluminé qui s'avance majestueusement précédé d'un pied de nez.

Mais laissons-là tous ces nez, organes mal bâtis, destinés tout au plus à être les canaux des purgations cérébrales, et parlons des yeux ces dignes interprêtes des sentimens de l'âme.

Les yeux bleus sont-ils plus beaux que les yeux noirs? ou bien est-ce à ces derniers qu'il faut donner la préférence?

Les anciens préféraient les yeux noirs, et les Grecs modernes ont encore aujourd'hui une telle estime pour cette couleur que les hommes même en prennent souvent leur surnom, comme nous l'apprend M. Guys qui dit, dans ses lettres sur la Grèce, en connaître plusieurs que l'on appelle *Macromati*, ce qui en langue vulgaire signifie *aux yeux noirs.*

Mais le sentiment de quelques peu-

ples suffit-il pour nous autoriser à donner une préférence absolue aux yeux noirs et pour leur adjuger le prix de la beauté? Non sans doute. Dirons-nous que les sourcils qui se touchent et se réunissent pour n'en faire qu'un sont les plus beaux? Tel était aussi cependant le goût des anciens, comme nous le verrons bientôt. Nôtre goût sur cela est bien différent, et sûrement il est mieux fondé. Ne croyons donc pas non plus les Grecs sur parole lorsqu'ils nous disent que les yeux noirs sont les plus beaux, et voyons sans préjugés pourquoi on donnerait la préférence à cette couleur.

Je sais que cette question a été agitée plusieurs fois par des hommes qui l'ont traitée d'une manière fort agréable sans doute et qui ont fait de fort jolies phrases; mais, avec de jolies phrases et du talent, on peut plaider alternativement et avec le même avantage pour les yeux noirs et

pour les yeux bleus. Les uns et les autres présentent assez de charmes pour qu'on puisse les célébrer avec quelque gloire ; les uns et les autres doivent également trouver de zélés défenseurs ; les uns et les autres trouveront un nombre égal de partisans, qui sans doute ne seront pas tout-à-fait désintéressés ; et toutes ces charmantes discussions se réduiraient uniquement à nous apprendre ce que nous savons de toute éternité, que les plus beaux yeux sont les yeux de celle que l'on aime.

Je ne prétends point discuter à fond, ici, cette question délicate, encore moins la décider : j'ai cru seulement pouvoir fournir au procès quelques pièces en faveur des yeux bleus ; j'en demande mille pardons aux beaux yeux noirs ; mais, je le répète, je ne veux point décider la question, je ne suis pas juge, je ne suis en ce moment que l'avocat des yeux bleus.

Je reviens à mon principe : qu'est-ce que la beauté ? C'est, nous l'avons vu, l'expression des qualités qui conviennent aux fonctions de l'objet ; c'est l'indice des perfections physiques et morales. Quelles sont les fonctions de l'œil ? C'est, d'abord, d'être l'organe du sens de la vue. Mais l'œil n'est-il destiné qu'à cette fonction seulement ? Non : cet organe ne se borne pas à atteindre les objets matériels ; il ne se borne pas à des rapports purement physiques. Le sens de la vue a, avec le cerveau, des rapports plus intimes que les autres sens. Les anatomistes ont remarqué que le nerf optique est un prolongement immédiat de la substance médullaire; et si l'œil est chargé des fonctions de la vue, il a aussi l'expression du regard ; expression énergique qui part de l'âme, et pénètre jusqu'à l'âme ; langage universel qui se fait entendre de toutes les nations, et qui peut

faire dire bien justement que l'œil est le véritable pasigraphe. Quel est l'homme, en effet, qui ne comprenne pas tout d'abord le *regard ouvert* de l'innocence; le *regard pétillant* du plaisir; le *regard incertain* de la crainte; le *regard pressant* du désir, ce regard qui semble porter l'œil tout entier au devant de l'objet convoité; le *regard retenu* de l'humble pudeur, qui paraît vouloir concentrer dans l'œil même les rayons qui s'en échappent; le *regard furtif* de la naïve amante; le *regard languissant* de l'amour; le *regard embarrassé* d'un amant trop timide; le *regard oblique* du mépris; le *regard fixe* de la stupidité; le *regard décidé* de l'impudence; le *regard enflammé* du dépit et de la colère?

Il est donc vrai que l'œil, non-seulement reçoit les images des objets extérieurs, mais il communique encore l'ex-

pression vivante des divers sentimens dont l'âme est agitée. L'œil le plus beau sera donc celui qui sera le plus propre à cette double fonction.

Les yeux bleus, a dit un habile homme (*), peuvent supporter une bien plus longue et plus forte tension que les yeux noirs. La vigueur et la durée de la vue consistent dans la couleur différente des yeux, et même elle tire sa bonté de la couleur *plus ou moins claire* de la prunelle, comme les défauts de la vue dépendent d'une couleur *plus ou moins foncée;* d'où il résulte que, sous ce rapport, les yeux bleus sont infiniment meilleurs que les yeux noirs : ils ont donc plus éminemment que ces derniers, les perfections qui conviennent à leurs fonc-

---

(*) Beer : voyez l'ouvrage intitulé : *Moyen infaillible de conserver sa vue en bon état,* traduit de l'allemand de Beer, sec. édit., 1804.

tions. Le même auteur a remarqué que les yeux noirs sont plus sujets aux cataractes, et il dit encore que, parmi cent personnes qui ont les yeux noirs, on n'en trouve qu'une seule qui en soit pleinement satisfaite. Sous ce premier rapport, les yeux bleus sont donc plus propres à leur destination que les yeux noirs. Venons à présent au regard.

Pour la vue, j'ai consulté un oculiste; pour le regard, consultons les physionomistes : Lavater a remarqué que les yeux bleus indiqueut un caractère plus mou, plus efféminé, qu'ils annoncent plus de faiblesse; il est sur cela d'accord avec tous les physionomistes. Il est certain que le regard des yeux bleus est plus doux, plus tendre, qu'il annonce plus d'amour, plus de sensibilité. Or la faiblesse, la douceur, la tendresse, la sensibilité, l'amour, ne sont-ce pas là les qualités qui conviennent le plus aux

femmes, les qualités que nous aimons tant à rencontrer chez elles? Les yeux bleus qui annoncent toutes ces qualités, annoncent donc l'être le plus fait pour nous plaire, pour nous séduire, pour nous charmer, pour faire notre bonheur. Les yeux bleus sont donc, par excellence, les yeux féminins: et ne pourrait-on pas conclure de là que les yeux bleus sont, sous tous les rapports, chez les femmes, les plus beaux yeux? mais j'ai promis de ne rien décider.

Quoi qu'il en soit, la couleur ne contribue pas seule à la beauté de l'œil, la forme y contribue bien davantage. Trop gros, trop grands ou trop petits, les yeux s'éloignent également de la perfection. C'est un préjugé assez généralement reçu que les plus grands yeux sont les plus beaux, et que la bouche la plus petite est la plus parfaite : c'est une erreur. La perfection ne gît point dans les ex-

trêmes. Les artistes grecs, lorsqu'ils représentaient Pallas ou Junon, lui donnaient la coupe de l'œil grande et arrondie; mais voulaient-ils offrir les traits de la déesse des Amours, ils lui donnaient des yeux plus petits. Un grand œil est plus majestueux, et la majesté nuit toujours à la grâce, compagne inséparable de la beauté. Je dirai la même chose de la bouche : trop grande elle est hideuse, trop petite elle manque d'expression. Je n'ai jamais trouvé, chez les femmes qui ont une bouche extrêmement petite, cette amabilité d'esprit et de caractère qui se rencontre si fréquemment chez les femmes qui ont une bouche moyenne et bien dessinée. Il semble qu'une bouche trop petite indique une faiblesse qui dégénère en minauderie; cette dernière qualité paraît si essentiellement attachée à la petitesse de la bouche, que les femmes même qui ont une

bouche ordinaire, lorsqu'elles veulent minauder, commencent toujours par faire la petite bouche.

Les yeux contribuent encore à la régularité du visage par leur direction, leur position et leur distance respectives; trop rapprochés ou trop éloignés, ils nuisent au bel ensemble de la figure.

Il y a dans le visage une partie dont on parle bien peu, et qui s'en venge en disant très-souvent beaucoup de choses. En vain la femme la plus discrète impose silence à sa bouche, en vain elle compose sa figure, en vain elle maîtrise ses yeux, un seul mouvement a découvert ce qui se passe dans son âme : je veux parler des *sourcils*.

Les sourcils placés sur une peau très-mobile et tenant à des muscles qui les meuvent en tous sens, obéissent par cette extrême mobilité aux moindres impulsions intérieures. C'est-là que tour à tour

viennent se peindre la majesté, l'orgueil, la vanité, la sévérité, la clémence, les passions tristes et sombres, et les passions douces et gaies. Mais il semble que les sourcils aient une expression plus marquée encore chez les femmes que chez les hommes ; plus faciles à émouvoir, les signes des mouvemens intérieurs doivent aussi chez elles se manifester plus promptement (*). Vous en-

(*) « Une des parties du visage, que l'on doit regarder comme un des plus sûrs interprètes des sentimens, ce sont les sourcils ».
(Pernetti.)

« Souvent les sourcils seuls donnent l'expression positive du caractère ». (Lavater.)

« Une partie de l'âme réside dans les sourcils, qui se meuvent au commandement de la volonté ». (Pline l'ancien.)

Lebrun, dans son Traité des passions, dit que les sourcils sont les interprètes les moins équivoques des mouvemens du cœur et des affections de l'âme.

trez chez *Valérie;* on vous reçoit avec politesse; un sourire agréable, un regard caressant paraissent vous persuader d'abord que vous êtes vu avec plaisir : signes trompeurs ! Mais voyez ces sourcils qui se sont abaissés et qui se rapprochent, ou, pour m'exprimer plus vulgairement, voyez Valérie qui fronce le sourcil; ce signe n'est jamais équivoque, on ne vous attendait pas, vous déplaisez, peut être êtes-vous venu à une heure incommode; que votre visite soit très-courte. De là vous allez chez *Olympe;* instruit par mes leçons physiognomoniques et curieux de lire la vérité, vous prenez peu garde à un sourire et à un regard qu'il est si facile de feindre, mais vous voyez des sourcils qui s'écartent et s'élèvent en épanouissant le contour de l'orbite, c'est l'expression naturelle du plaisir : asséyez-vous, vous pouvez rester plus long-tems chez Olympe. On fe-

rait un dictionnaire complet du langage des sourcils ; mais cela me menerait trop loin ; je me contenterai de dire aux femmes : prenez-garde à vos sourcils, mesdames, ce sont bien souvent des traîtres ou des indiscrets.

La fonction des sourcils est de diminuer l'effet d'une lumière trop vive ; et les physiologistes ont remarqué qu'ils remplissaient d'autant mieux cette fonction qu'ils étaient d'une couleur plus foncée. On a remarqué aussi qu'ils étaient plus épais chez les bruns et plus clairs chez les blonds.

La beauté des sourcils consiste à être arqués, bien fournis d'un poil brillant, très-noir et très-fin ; nous exigeons aussi qu'ils soient séparés l'un de l'autre ; les anciens voulaient au contraire qu'ils fussent réunis. Ce goût est tellement éloigné du nôtre que nous aurions peine à croire le fait, s'il n'était attesté par nom-

bre d'auteurs. Ovide assure que les dames romaines se peignaient l'entre-deux des sourcils pour qu'ils parussent n'en faire qu'un; nous pouvons citer encore le témoignage de Théocrite et de Pétrone; Anacréon vante la beauté des sourcils réunis de sa maîtresse : ce même goût existait aussi chez les Arabes. Ce qui était chez les anciens une beauté, serait aujourd'hui une difformité; nous trouvons que des sourcils trop rapprochés donnent un air sombre et réfrogné : nos dames prennent aujourd'hui tous les moyens pour détruire le poil au dessus du nez, tandis que les belles Romaines cherchaient à l'imiter par art, lorsque la nature le leur avait refusé. Les insulaires de Nicobar, peu occupés de discuter le goût des Romaines et le nôtre sur les sourcils conjoints, ou les sourcils séparés, tranchent la difficulté, ils n'en veulent point du tout et se les arrachent.

Les yeux sont soumis à une infinité de maux dont il est prudent de confier le traitement aux gens de l'art. Je ne parlerai que de quelques cas particuliers et simples.

Souvent les yeux conservent une *couleur jaune* long-tems après la guérison complète de la jaunisse; on parvient à détruire entièrement cette couleur par la vapeur du vinaigre.

La *chassie* dégrade les plus beaux yeux. Il est fort essentiel de la traiter lorsqu'elle est récente. Si on la laisse invétérer il devient alors souvent difficile de la guérir. Il suffit dans le premier cas, c'est-à-dire lorsqu'elle est récente, de se laver les yeux avec de l'eau de fenouil et d'euphraise, avec du vin ou avec de l'eau mêlée d'un peu d'eau-de-vie. Lorsque la maladie est rebelle, il faut ajouter à ce traitement les purgatifs; et si elle résiste aux purgatifs, les méde-

cins ordonnent alors les vésicatoires, le seton, ou le cautère long-tems entretenu. Si la chassie reconnaît pour principe un vice scrophuleux, elle est incurable.

Le *larmoiement* peut être traité à peu près de la même manière lorsqu'il n'est occasionné que par la faiblesse de glandes de l'œil, que l'on cherchera à fortifier en les lavant avec de l'eau et de l'eau-de-vie, avec de l'eau de la reine de Hongrie, avec de l'eau dans laquelle on aura fait dissoudre un peu de vitriol blanc. Les médecins ordonnent aussi, dans ce cas, les révulsifs : tels sont les purgatifs doux, les vésicatoires, les bains de pieds dans l'eau chaude. Si le larmoiement est occasionné par l'oblitération du canal lacrymal, c'est alors une maladie que l'on appelle *fistule lacrymale* et qui demande les soins d'un homme instruit.

On parvient à dissiper la *rougeur des yeux* par le moyen suivant : on prend

un peu d'hysope que l'on met dans un nouet de taffetas ; on trempe ce nouet dans l'eau chaude, et on en fomente les yeux trois ou quatre fois par jour. On peut aussi se laver les yeux avec de l'eau dans laquelle on a mis un peu de sang-dragon en poudre.

Pour les *inflammations des yeux*, je recommande le moyen suivant, qui a été employé avec succès par M. Steller, médecin oculiste. Prenez un blanc d'œuf, dans lequel on mettra un peu de camphre et de sucre ; on bat le tout jusqu'à ce qu'il soit réduit en écume ; on en fait un cataplasme que l'on applique sur l'œil malade.

Lorsque les *taies* ou *taches des yeux* sont superficielles, on peut les enlever avec de légers caustiques, tels que le vitriol.

On emploie aussi le sucre candi, la tutie, que l'on réduit en poudre très-

fine, et que l'on souffle dans les yeux avec un chalumeau.

J'ai essayé plusieurs fois, dit *Rosinus Lentilius*, la graisse de lièvre sur les hommes qui avaient des taies sur les yeux, et je puis protester que ce remède ne m'a jamais manqué (*).

L'eau de bluet est regardée comme un excellent remède contre l'inflammation des yeux; elle se compose ainsi selon Geoffroi : prenez des fleurs de bluet avec leur calice, broyez-les et faites macérer pendant vingt-quatre heures dans une quantité suffisante d'eau de neige; on fait ensuite distiller à un feu de sable modéré. L'excellence de cette eau lui a fait donner le nom d'*eau de casse lunette*. On l'emploie aussi comme cosmé-

(*) Actes de Copenhague, an 1677, observation 124.

tique, pour donner au visage un teint fleuri. On y ajoute alors du musc, du benjoin, de la fleur d'orange, ou bien un peu de lait virginal.

Tournefort conseille l'eau de bluet contre les ophtalmies avec rougeur, contre la chassie, et dans le cas où il s'agit d'éclaircir et de fortifier la vue : si on l'emploie pour calmer une inflammation, on y ajoutera du camphre et du safran.

CHAPITRE XXXI.

Des oreilles.

SI *j'avais une fille, je lui couperais les oreilles*, dit Habennas dans le second festin de Trimalcion; puis il ajoute : *si nous n'avions point de femmes, nous serions dans l'abondance de toutes choses.* En lisant ce passage, on

peut juger à quel excès les femmes de l'antiquité avaient poussé le luxe pour les pendans d'oreilles. On va chercher, dit Pline, la perle au fond de la Mer Rouge, et l'émeraude au plus profond de la terre, et c'est pour cela qu'on se perce les oreilles.

La dépense que faisaient les dames romaines pour ce genre de parure, était exorbitante. Le prix d'une seule pierre, dit Sénèque, était si grand, qu'il consumait le revenu d'une maison riche; une femme suspendait à ses oreilles le patrimoine de plusieurs familles. Antonia, femme de Drusus, non contente de porter de magnifiques pendans d'oreilles, en mettait de semblables à une lamproie qu'elle aimait beaucoup, et dont elle faisait sa société particulière.

L'usage de se percer les oreilles pour y suspendre divers ornemens, quelque bizarre qu'il paraisse d'abord, est telle-

ment général, tellement répandu, qu'on le retrouve chez le peuple le plus sauvage, comme chez les nations les plus civilisées. Les Omaguas, qui ont un goût si décidé pour les longues oreilles pendantes, et qui y font un trou qu'ils élargissent au point de pouvoir presque y passer la main, placent dans cette ouverture de gros bouquets de fleurs (*) ; les nègres de la nouvelle Guinée y passent de longues chevilles (**). Quant aux Françaises, que n'y mettent-elles pas ! Grâce à l'inconstance de la mode, on ferait un cabinet d'histoire naturelle en rassemblant les diverses substances qui, successivement, sont venues osciller quelques jours au bas de l'oreille de nos dames.

(*) Voyages de l'Amérique méridionale, par de la Condamine.

(**) Voyages de Dampier, tom. V, p. 102.

Les oreilles ont sans doute un genre de beauté qui leur est particulier, beauté aussi rare peut-être, et aussi importante que celle des autres parties de la figure, ainsi que le pensait un grand peintre (*).

Les anciens faisaient beaucoup plus d'attention que nous à la beauté des oreilles ; ils y attachaient plus de prix. Elien, en faisant la peinture des charmes d'Aspasie, nous apprend qu'elle avait les oreilles courtes. La famille des *Flaccus*, à Rome, devait son nom aux oreilles pendantes, larges et abattues des personnes qui la composaient. Martial parle des oreilles longues, pour s'en moquer, comme d'une difformité.

Il serait peut-être difficile de déterminer positivement les qualités qui consti-

(**) Annibal Carrache.

tuent une belle oreille. Aucune autre partie de la figure ne présente un aussi grand nombre de variétés. J'ai fait, sur les oreilles, beaucoup d'observations physiognomoniques que je ne puis placer ici, mais qui m'ont convaincu que chaque genre de figure comporte nécessairement une certaine conformation de l'oreille, de manière qu'en voyant la figure seule, on pourrait deviner à-peu-près la forme de l'oreille; de même qu'en voyant l'oreille seule, on pourrait déterminer le caractère général de la figure. Je puis affirmer, avec certitude, que c'est une carrière encore neuve, ouverte à la sagacité des physionomistes qui s'en sont très-peu occupés, et aux observations des peintres qui ne s'en occupent point du tout.

L'oreille ne doit être ni trop haute, ni trop prééminente; ces deux défauts nuisent essentiellement à la beauté, en alté-

rant la régularité de l'ovale de la têt Une belle oreille ne doit être, je le crois, ni trop grande, ni trop petite; ni trop étroite, ni trop ronde; ni trop charnue, ni trop cartilagineuse; ni trop frisée, ni trop plate; ni trop rouge, ni trop décolorée : tous ces extrêmes, et quelques autres encore, sont l'indice de quelques imperfections physiques ou morales; mais j'aurais beaucoup trop de choses à dire sur ce sujet, c'est précisément pour cela que je ne veux pas entrer en matière.

Toute la toilette de l'oreille consiste dans quelques soins de propreté. Extérieurement, il faut essuyer avec soin le pavillon : nous avons déjà dit que beaucoupde personnes se mettaient à l'abri des maux de dents, en se frottant soigneusement tous les matins le derrière des oreilles. Intérieurement, il faut enlever l'espèce de cire qui s'y forme; il ne

faut pas cependant que cette soustraction soit trop fréquente, ni trop complète; la nature s'est proposé un but utile dans la production de ce cérumen; on s'opposerait à ses desseins par un excès de propreté dans les conduits de l'oreille interne.

CHAPITRE XXXII.

Du sein.

QU'ON ne s'attende point à trouver ici l'éloge de ce charme autant vanté par les poëtes que chéri des amans. Que pourrais-je dire qui n'aurait pas été répété cent et cent fois! point d'auteur érotique qui n'ait décrit dans ses vers ce plus bel ornement du sexe.

De tous les charmes qui embellissent une femme, la gorge est sans contredit celui qui parle le plus aux sens, qui ins-

pire d'une manière plus pressante le sentiment de l'amour : c'est aussi celui qui ne se développe qu'à l'âge des amours, tant il paraît destiné particulièrement à éveiller les désirs. Les autres charmes naissent avec l'enfant, ils se développent avant l'âge des tendres plaisirs; mais le sein ne prend ses heureuses formes qu'à l'époque où la jeune fille est destinée par la nature à ne plus inspirer des désirs inutiles; c'est à l'âge de la puberté que l'on voit s'élever voluptueusement les deux hémisphères enchanteurs qui semblent appeler un amant et lui promettre le bonheur :

Oui, c'est-là que l'Amour, pour lancer tous ses traits,
Entre deux monts d'albâtre est campé tout exprès.

Le sein est sans contredit le moins platonique de tous les appas, et c'est ce-

lui à la possession duquel les femmes attachent le plus d'importance. Une femme, fière de sa beauté, peut n'être que coquette; une femme qui fait un public étalage de sa gorge, est plus que cela: elle ne se contentera pas de plaire, de séduire, d'enchaîner les cœurs, elle voudra émouvoir les sens, obtenir une prompte victoire; de telles femmes annoncent en amour un empressement qui promet de faciles plaisirs. C'est un reproche qu'un poete latin faisait à sa maîtresse, en lui disant :

Numquid lacteolum sinum, et ipsas
Præ te fers sine linteo papillas?
Hoc est dicere : Posce, posce, trado;
Hoc est ad Venerem vocare amantes.

Je ne donne point la traduction de ces vers, c'est un plaisir que je laisse à l'ami discret.

Le goût des hommes, relativement à

la beauté de la gorge, n'est pas le même partout : les uns recherchent l'embonpoint, d'autres au contraire préfèrent des appas moins volumineux. En réfléchissant un peu, on verra facilement que cette différence de goût tient aux différentes causes que nous avons indiquées dans les premiers chapitres de cet ouvrage.

Il paraît que les anciens désiraient que le sein des femmes fût resserré, terminé en colline, et les mamelles petites et terminées en pointe. Le sein, pour être beau, dit Anacréon, ne doit pas être plus gros que deux œufs de tourterelle; mais Anacréon a parlé en poëte, dira-t-on; écoutons un admirateur des chefs-d'œuvres de l'antiquité : « Le sein ou la » gorge des femmes n'est jamais repré- » senté, dans les ouvrages des arts, avec » trop de protubérance ni avec trop d'é- » lévation.... Les anciens faisaient con-

» sister la beauté de cette partie dans
» une élévation modérée ; et, pour l'em-
» pêcher de grossir, on se servait d'une
» pierre de l'île de Naxos, qu'on rédui-
» sait en poudre, et qu'on appliquait sur
» la gorge... Dans quelques Vénus moins
» grandes que nature, les seins sont pe-
» tits et semblables à des éminences ter-
» minées en pointe : cette forme des seins
» paraît avoir été regardée comme la plus
» belle (*) ».

Mais laissons-là les anciens, et parlons des qualités que l'on exige aujourd'hui.

Pour qu'une gorge soit parfaitement belle, nous désirons qu'elle soit blanche et douce, qu'elle soit embellie par de nombreux filets d'azur que des veines bien ramifiées viennent y peindre en

---

(*) Winkelmann, Hist. de l'Art chez les anciens.

tous sens; nous désirons que les deux hémisphères qui la forment soient bien arrondis, que leur régularité soit parfaite, qu'ils soient fermes, bien séparés, et que leur volume ne soit pas trop considérable.

La blancheur de la gorge, et les défauts contraires, tiennent aux différentes causes que nous avons exposées, en parlant de la blancheur de la peau. Les femmes qui veulent conserver cette blancheur, ce satiné qui y donne tant de prix, doivent éviter avec soin de l'exposer trop fréquemment au contact de l'air atmosphérique; une gorge décemment couverte obéit en même tems à la voix de la vertu et à l'intérêt de la beauté. Les femmes qui portent habituellement la gorge découverte, trouvent, dans cette habitude même, la peine attachée à l'oubli de la décence : la santé s'y trouve aussi compromise, comme nous l'avons

déjà dit; cette vérité a été trop clairement démontrée par une foule de docteurs, elle est trop souvent confirmée par une funeste expérience, pour que nous soyons obligés d'en parler davantage. On a dû remarquer, dans plusieurs endroits de cet ouvrage, que l'on n'enfreint point les lois de la nature ou des mœurs, sans porter de funestes atteintes à la santé et à la beauté. Je le répète, beauté, bonté, santé, tel est le trépied sacré sur lequel repose la perfection; telles sont les trois puissances alliées qui se prêtent un mutuel secours; leurs intérêts sont communs, l'injure faite à l'une d'elles, rejaillit toujours sur les autres.

Nous avons donné assez de procédés pour embellir la peau ou pour réparer ses vices. Ces moyens étant applicables ici, nous nous dispenserons d'y revenir: nous devons dire que, surtout dans ce

cas, l'abus des cosmétiques serait dangereux. La gorge la plus fraîche est celle que l'on tourmente le moins; lorsque cette délicate partie exigera le secours de l'art, évitez les poudres, les vinaigres, etc., n'employez que des pâtes, des onctueux, des mucilagineux.

J'ai dit qu'il faut que les deux hémisphères soient bien arrondis et d'une régularité parfaite : ces qualités sont l'ouvrage de la nature; ne la contrariez point, elle atteindra presque toujours la perfection. Que les femmes conservent donc l'habillement de leur sexe, habillement où tout est combiné pour que le sein, quoique couvert, jouisse de toute la liberté nécessaire à son développement; qu'elles portent ces étoffes légères qui cachent sans écraser. Mais combien de femmes ont déformé, ont anéanti leur gorge par la folle manie de porter l'habit d'homme, ou de ces costumes qui

en approchent par la forme et par la nature des étoffes !

Dans les pays où la beauté brille de tout son éclat, les femmes ont le plus grand soin de donner à leur gorge cette forme parfaite, cette rondeur, cette fermeté qui en fait le charme. Les femmes de Circassie, de Georgie, de Mingrelie, et surtout les bayadères, ces aimables danseuses de l'Inde, ont grand soin de protéger leur sein dès sa naissance, en le renfermant dans une espèce d'étui d'un bois souple et léger; les deux hémisphères, heureusement contenus par cette enveloppe protectrice, conservent la forme la plus parfaite, et acquièrent une fermeté rare dans certains pays. C'est ainsi que ces beautés de l'Inde savent conserver une belle gorge jusqu'à un âge avancé, et qu'elles mettent ce charme précieux à l'abri des défauts qu'il doit nécessairement contracter lorsque

la gorge est abandonnée à son propre poids, ou qu'elle est déformée par un habillement peu convenable ou par des compressions nuisibles.

Les Grecques et les Romaines se servaient de bandelettes qui, en soutenant la gorge, en prévenaient la déformation : on employait avec succès ces bandelettes pour s'opposer à son trop grand accroissement. Il paraît que l'on mettait aussi en usage diverses substances pour raffermir les mamelles. Pline dit que les femmes qui avaient les mamelles grosses et pendantes, y appliquaient un poisson nommé *esquadre*, qui avait la propriété de les rendre aussi fermes et aussi bien faites que celles des jeunes filles. Quelques auteurs disent que la mélisse pilée et appliquée sur la gorge, l'empêche de croître, et que l'on s'en sert heureusement pour s'opposer à son trop grand développement.

Les Espagnoles nous offrent, sous ce rapport, l'excès de la bizarrerie : non-seulement elles détestent une gorge volumineuse, mais elles ne veulent point en avoir du tout, et font tout ce qu'elles peuvent pour parvenir à cela : « C'est » une beauté pour une Espagnole, dit » la comtesse d'Aulnoy, de n'avoir point » de gorge ; et de bonne heure elles » prennent des précautions pour l'empê- » cher de venir : lorsque le sein com- » mence à paraître, elles mettent dessus » de petites plaques de plomb, et se » bandent comme les enfans qu'on em- » maillotte; il est vrai qu'il s'en faut peu » qu'elles n'aient la gorge aussi platte » qu'une feuille de papier ». D'autres pays nous offrent le goût contraire, et les femmes cherchent à acquérir un embonpoint extraordinaire : les Égyptiennes, par exemple, quoique naturellement très - grosses, favorisent encore

cette disposition par des drogues, des boissons et des bains.

On peut faire une remarque assez curieuse sur l'opinion que l'on se forme de la beauté chez les divers peuples. Dans les pays où les femmes ont naturellement la gorge volumineuse, il paraît que les femmes sont parvenues à persuader aux hommes que cet embonpoint était le comble de la perfection; elles ont fini par le croire elles-mêmes, et elles ont pris tous les moyens pour augmenter encore cet embonpoint naturel. Dans les pays, au contraire, où les femmes ont peu de gorge, on a fait consister la beauté dans cette indigence d'attraits, et cette indigence devint de plus en plus recommandable chez les femmes qui voulurent, par coquetterie, être *pauvres d'attraits, riches d'atours.* C'est ainsi que l'art et la recherche ont encore donné plus d'extension aux bizarreries de la nature. On

peut en dire autant de tous les autres appas.

Quelques personnes ont prétendu que le sein perdait ses belles formes lorsque la femme, en allaitant ses enfans, s'acquittait des douces fonctions qui lui sont imposées par la nature : ces personnes concluent de cela qu'une femme jalouse de conserver ses charmes doit livrer le fruit de son amour à une nourrice mercénaire. C'est une erreur. Les femmes qui ne veulent pas nourrir sont obligées de détourner le lait, en appliquant sur la gorge des topiques qui la fanent souvent beaucoup plus que ne le ferait l'allaitement. Nous dirons, pour les femmes qui ne veulent pas ou qui ne peuvent pas nourrir, qu'un des topiques les plus recommandés dans ce cas, est l'emplâtre de baleine, dans lequel on fait entrer de la gomme ammoniaque dissoute dans du vinaigre. Ce topique dissipe le lait, ap-

paise les douleurs qui en proviennent et dissout les grumeaux qu'il a pu former.

On sera étonné sans doute qu'après avoir proscrit les vinaigres, je donne cette recette : mais on voit bien, je le crois, que je ne la donne pas comme un cosmétique (*); c'est un médicament, et j'ai prévenu que les topiques employés pour dissiper le lait, fanaient la gorge : c'est une petite punition attachée à l'oubli des devoirs maternels; elle est sûrement bien légère.

Nous avons dit qu'il faut, pour la

(*) C'est ainsi qu'en parlant des fards, et après en avoir démontré l'inconvénient, j'ai donné la composition de deux ou trois *blancs*. J'ai cru qu'en faveur des femmes qui voudraient absolument en faire usage, c'était encore leur rendre service que de leur offrir ceux qui présentaient le moins d'inconvéniens, quoiqu'ils n'en soient pas tout-à-fait exempts.

perfection de la gorge, que les deux hémisphères soient bien séparés. D'après les principes admis par les artistes, les deux mamelons doivent admettre entre eux le même espace qui se trouve de là jusqu'à la fossette des clavicules, de sorte que, dans une femme bien faite, ces trois points doivent former un triangle, dont les trois côtés seront égaux. Je n'ai pas besoin de dire que l'embonpoint, en rapprochant les hémisphères, en détruit tout le charme. Un de nos anciens poëtes a décrit cela d'une manière fort agréable, dans une énigme en sonnet, que l'on sera bien aise de retrouver ici.

Tandis que deux voisins sans se joindre existèrent,
Tous deux également de tous furent aimés;
Tous deux, enflés d'orgueil et de grâces animés,
Partagèrent entr'eux l'honneur qu'ils méritèrent.

Tous deux avaient quinze ans à l'âge qu'ils naquirent ;
Tous deux sur même moule ils paraissaient formés ;
L'un l'autre ils se fuyaient, de dépit enflammés,
L'un à l'autre enviant la conquête qu'ils firent.

Un prince aurait passé, qu'ils ne s'ébranlaient point ;
Mais enfin leur orgueil s'enfla jusqu'à tel point
Que leur triste union commença de paraître.

Ils se baisèrent tant qu'ils en firent pitié ;
L'amour de tous naissait de leur inimitié,
Et de leur union le mépris vint à naître.

NOUS avons indiqué les moyens que l'art opposait au développement excessif de la gorge. Peut-on favoriser ce développement, lorsque la nature paraît trop avare de ce genre d'attrait? Nous renvoyons, pour cet objet, les femmes peu favorisées de ces appas ché-

ris, à M. Marie de Saint-Ursin, qui nous apprend que *la volupté fait éclore la gorge comme le printems fait éclore la rose;* et qui, s'adressant aux jeunes époux, leur dit : *Que votre main utilement caressante et instruite à la volupté par le dieu de Délos, sache promener des doigts mobiles sur l'aréole de ce sein non encore développé; que de fréquentes titillations fassent frémir ses fibres; bientôt la papille se gonfle, et les esprits, appelés par ces douces frictions, enflent les muscles qui, profitant d'une liberté inconnue, se fraient une route nouvelle : une lymphe nourricière baigne les glandes qui se ditalent; le réseau éclatant et poli qui les renferme, participant de l'érétisme général, s'arrondit sous les doigts créateurs* (*).

(*) L'Ami des Femmes, pag. 383.

Ce conseil paraîtra sans doute un peu libre : combien de jeunes filles seront tentées d'essayer le procédé du docteur, qui n'y voit probablement aucun inconvénient pour les mœurs! Mais ce docteur saura nous dédommager ailleurs de cet excès d'indulgence par un excès de sévérité; il proscrit la valse comme étant absolument contraire aux mœurs. Serait-il donc plus dangereux de danser en public que de faire promener, dans le tête à tête, des doigts mobiles instruits à la volupté, sur l'aréole d'un sein non encore développé ?

CHAPITRE XXXIII.

Des mains.

APRÈS le charme d'une jolie figure, on doit vanter surtout l'avantage d'une jolie main, et d'un bras parfait. Je ne sais même s'il n'y a pas encore un talisman secret plus puissant dans une jolie main.

Une jolie main plaît toujours, même chez la femme qui n'est pas jolie; et une femme douée d'une aimable figure, déplaît quelquefois lorsque le bras et la main sont mal faits. Une jolie figure, d'ailleurs, peut se rencontrer avec un corps mal fait; au contraire, une jolie main et un beau bras ne s'associent presque jamais qu'à un ensemble parfait. On peut, en les voyant, juger de

la perfection du corps entier. Que doit-on donc penser du peu d'amour-propre de ces femmes qui étalent complaisamment le plus vilain bras du monde? Celles-là, sans doute, ont renoncé aux vanités de ce monde.

Une main grossière, osseuse, rouge, carrée, large; de gros doigts, courts et mal faits, annoncent une naissance obscure, des inclinations basses, une éducation peu soignée, ou des travaux durs et pénibles; une telle main me ferait fuir, appartînt-elle à la plus belle femme. Une main blanche et douce, au contraire, parsemée de veines bleuâtres, offrant au tact la douceur du satin, à l'œil la tendre couleur du lait, voilà ce qui plaît, ce qui attire, ce qui enchante, ce qui séduit dans les femmes qui sont douées de ce précieux avantage (*).

(*) Chez les jeunes sujets, la beauté des

La main est peut-être de tous les charmes féminins, celui qui doit le plus à l'art. En ne voyant que les mains d'une femme, on peut juger tout d'abord de la classe à laquelle elle appartient; c'est un signe qui ne trompe presque jamais. A ne voir que la figure, on pourra bien quelquefois confondre la maîtresse avec la suivante; examinez les mains, et vous

---

mains consiste dans une plénitude modérée ; les articulations des phalanges ne sont marquées que par des petits reliefs et par des ombres très-adoucies. Les doigts ont une forme allongée, et dont la diminution graduée est très-agréable : ce sont de petites colonnes de la plus belle proportion. Les plus belles mains antiques sont celles d'un fils de Niobé, d'un Mercure qui embrasse Hersé; les deux mains de celle-ci et les deux mains de l'hermaphrodite de la Villa-Borghèse ».

Moreau de la Sarthe: *Hist. nat. de la Femme.*

aurez bientôt su mettre chacune d'elles à la place qui lui appartient réellement.

La main est un outil que la nature nous a donné; cet outil fait tout; mais par une propriété bien singulière, et cependant bien réelle, cet outil se conforme différemment suivant l'emploi auquel nous l'approprions. Les doigts surtout paraissent subir des modifications relatives aux professions de leurs propriétaires : ils grossissent, deviennent courts et carrés chez le laboureur et l'ouvrier; ils deviennent secs et crochus en tenant la plume du procureur, ou le sac de l'avare; ils paraissent s'allonger et s'amincir à la main de la sage-femme; ils deviennent plats et droits chez le commis de bureau, etc. En un mot, il y a réellement des doigts d'état, et un homme exercé les distinguerait assez bien. Mais revenons à la main d'une jolie femme : quel soin les dames ne doivent-elles

pas prendre de ce charme précieux, qui non-seulement est le complément de la beauté, mais qui donne encore une idée si avantageuse du rang qu'elles occupent dans la société, et souvent, enfin, de leurs autres perfections physiques et morales !

Les soins à donner aux bras et aux mains doivent être fondés sur les principes que nous avons donnés en parlant de la peau. Nous avons dit que le trop grand froid, ou la trop grande chaleur la rendait rude ou la ridait; on évitera donc, pour les laver, de se servir d'une eau trop froide ou trop chaude; on évitera, pour la même raison, de les exposer à l'air, surtout immédiatement après les avoir lavés.

Une précaution bien utile, c'est de porter toujours des gants lorsque l'on sort, mais particulièrement des gants de peau, ils contribuent beaucoup à entre-

tenir la douceur de la main. La mode a introduit, depuis quelques années, l'usage des gants de percale ou de batiste; ils ne remplissent en aucune manière le but que toute femme doit se proposer en mettant des gants.

Les gants de peau de chien, outre qu'ils possèdent plus éminemment la faculté d'adoucir la peau, ont encore l'avantage de soulager les démangeaisons et de dissiper la contraction des mains. Il y a même des femmes qui se servent avec succès de cette peau pour la gorge : elles en font faire des pièces d'estomac qu'elles s'appliquent pendant la nuit pour adoucir la peau de cette partie et la rendre élastique. La médecine a aussi quelquefois tiré parti de cette même peau : elle en a fait faire des bas pour soulager la goutte, fortifier les jambes et en prévenir l'enflure.

LES SAVONS servent à décrasser les

mains; mais, pour obtenir un double avantage, on compose des savons qui procurent encore à la peau la blancheur et la souplesse que l'on y désire. Le nombre de ces savons est très-grand, chaque parfumeur a les siens. Les personnes qui désireront de plus grands détails sur cet objet, pourront consulter *Abdeker* et l'*Art du parfumeur*. Nous allons seulement donner ici, en faveur des personnes qui n'ont point ces ouvrages, deux ou trois procédés; nous choisirons ceux qui offrent le plus d'avantages; cela sera, je le crois, plus que suffisant.

Savon pour le teint.

Délayez deux onces de savon de Venise dans deux onces de suc de limon; ajoutez une once d'huile d'amandes amères et autant d'huile de tartre par défaillance : mêlez le tout et remuez jus-

qu'à ce qu'il ait atteint la consistance d'onguent.

Savon du sérail.

Prenez une demi-livre d'iris, deux onces de benjoin, une once de storax, autant de santal citrin, un demi-gros de canelle, quelques clous de gérofle, un peu d'écorce de citron, de bois de Sainte-Lucie et de noix muscade; pulvérisez bien le tout; ensuite prenez environ une livre de savon blanc, râpé, que vous mettrez tremper pendant quatre ou cinq jours dans uue chopine et demie d'eau-de-vie, avec la poudre ci-dessus; pétrissez le tout avec environ une pinte d'eau de fleur d'orange; faites une pâte de ce savon avec suffisante quantité d'amidon, et formez-en des savonnettes de la grosseur que vous voudrez, en y joignant des blancs-d'œufs et de la gomme adragant

dissoute dans quelqu'eau de senteur. Si vous souhaitez rendre les savonnettes encore plus odoriférantes, il faut incorporer dans la pâte quelques grains de musc, un peu d'huile essentielle de lavande, de bergamotte, de rose, d'œillet, de jasmin, de cannelle, eu un mot celle dont l'odeur flattera davantage.

Savon musqué.

Prenez deux onces de racines de guimauve épluchées et séchées à l'ombre, mettez-les en poudre; ajoutez une demi-once d'amidon et autant de farine de froment, trois gros de pignons frais, une once d'amandes épluchées, une once de pepins d'orange, une once d'huile de tartre et d'huile d'amandes douces, un quart de gros de musc; mettez en poudre très-fine ce qui doit être pulvérisé, et mettez sur chaque once de pou-

dre une demi-ouce d'iris de Florence; ensuite faites macérer quatre ouces d'autres racines de guimauve dans de l'eau-rose ou dans de l'eau de fleur d'orange; lorsqu'elles auront trempé pendant une nuit entière, exprimez le tout fortement, et avec ce mucilage formez une pâte avec la poudre; laissez sécher cette pâte, et formez-en des espèces de pommes rondes : vous vous en servirez, dans le besoin, avec un peu d'eau que vous ferez verser sur vos mains. Rien n'adoucit mieux la peau, et ne rend les mains plus blanches.

On adoucit et l'on embellit la peau des bras et des mains, par le moyen de diverses pâtes. Toutes les femmes connaissent la pâte d'amandes douces, qui contient une huile propre à entretenir la souplesse et à détruire les callosités.

Les personnes plus recherchées n'emploient pas la pâte d'amandes pure;

mais on la fait entrer dans des pâtes composées, qui procurent un effet plus satisfaisant.

Pâte pour les mains.

Prenez une livre d'amandes douces, un quarteron de mie de pain, un demi-septier d'eau de fontaine, autant d'eau-de-vie, autant de vinaigre blanc, deux jaunes d'œufs. On pilera les amandes après les avoir pelées, et on les arrosera de vinaigre afin que la pâte ne tourne pas en huile; on y ajoutera la mie de pain, qu'on humectera d'eau-de-vie en la mêlant avec les amandes et les jaunes d'œufs. On fera ensuite cuire les amandes à petit feu, en remuant continuellement, de peur que la pâte ne s'attache au fond de la bassine.

Autre.

Faites infuser pendant deux ou trois heures, dans du lait, des amandes pi-

lées; passez à travers un linge et exprimez fortement. Mettez la colature sur le feu, et ajoutez une demi-livre de pain blanc, deux gros de borax, et autant d'alun calciné; sur la fin mettez une once de blanc de baleine. Remuez bien avec une spatule, et laissez cuire à propos.

Quelques femmes prétendent que les huiles brunissent un peu la peau, du moins est-il certain que les huileux ne réussissent pas également à toutes les femmes : on fait avec les marrons d'Inde un pâte excellente pour décrasser les mains et leur donner beaucoup d'éclat; cette pâte n'a aucun inconvénient : voici comment elle se prépare.

« Il faut peler les marrons, les faire sécher, les piler dans un mortier couvert et passer cette poudre dans un tamis très-fin. Quand on veut s'en servir, on jette une quantité convenable de cette

poudre dans l'eau, qui devient blanche, savonneuse et aussi douce que du lait; le fréquent usage en est très-salutaire et la peau en contracte un lustre admirable (*) ».

Les Italiennes se servent de farine de maïs, ou blé de Turquie, et l'on sait que les Italiennes ont la peau très-blanche.

Enfin on fait des pommades avec lesquelles on se frotte les bras et les mains en se couchant, ensuite de quoi l'on se gante. On pourra se servir de la suivante :

Ayez deux onces d'amandes douces, trois gros de cire vierge et trois gros de blanc de baleine; faites chauffer ces trois choses dans trois vases séparés; puis vous les verserez toutes dans l'une, ayant soin de les bien agiter avec une spatule

(*) Dict. Encycl.

de bois. Jetez-les ensuite dans une bassine où vous aurez mis de l'eau fraîche bien nette. Remuez toujours et changez d'eau souvent, jusqu'à ce que votre pommade soit devenue blanche. Vous la conserverez dans de l'eau-rose ou de fontaine que vous changerez tous les jours.

SUPPOSONS le bras et la main parfaits; ornez alors ces dons précieux de la nature des chefs-d'œuvres de l'art. Qu'un bracelet élégant dessine la rondeur de ce bras et en fasse ressortir la blancheur; qu'une jolie bague enchasse un joli doigt; que j'y voie briller le diamant; qu'un rang de perles en suive le contour; qu'un chiffre amoureux l'étreigne, ou qu'un cristal transparent presse étroitement une légère tresse des cheveux de l'objet adoré. Mais qu'en cela, comme dans tout le reste de la parure, la simplicité et le goût écartent avec soin

la profusion d'ornemens superflus : une main chargée de bijoux n'est plus une main, c'est un écrin vivant, et l'œil, ébloui par la richesse, est tenté alors de préférer ces magnifiques ornemens à l'objet qu'ils ne devaient qu'embellir et qu'ils font oublier (*).

Que les jeunes personnes surtout évi-

(*) J'ai lu quelque part qu'un fou ou un philosophe (je ne puis affirmer positivement le quel des deux, car je ne cite que de mémoire, et je ne me souviens pas même où j'ai vu ce trait); j'ai lu, dis-je, qu'un fou ou un philosophe se trouvait un jour chez un Crésus magnifiquement vêtu et couvert de bijoux et de diamans; l'appartement était également d'une richesse éblouissante, partout on voyait briller les marbres les plus précieux, l'or et l'azur. Mais notre fou, ayant envie de cracher, et se trouvant fort embarrassé au milieu de tant de belles choses, crache à la figure du Crésus : *Excusez*, dit-il, *j'ai choisi l'endroit le moins beau.*

tent ce luxe inutile pour elles. La fraîcheur de leur peau, la pureté de leurs formes, la perfection de leurs attraits, repoussent ces vains bijoux. Qu'elles n'oublient pas que les anneaux sont des chaînes et qu'elles ne doivent pas encore en porter : chez les Romains les filles ne portaient point de bracelets à moins qu'elles ne fussent accordées.

CHAPITRE XXXIV.

Des ongles.

Les ongles ont aussi leur beauté. On veut qu'ils soient d'une grandeur bien proportionnée, longs, bombés latéralement, transparens et rosés, que la surface en soit unie et brillante, que la racine soit apparente.

La *forme* des ongles dépend en partie

des soins à prendre en les coupant. Si on les rogne trop court, l'ongle se détache insensiblement et se raccourcit de plus en plus d'une manière difforme. C'est ce qui arrive surtout chez quelques personnes qui ont contracté la mauvaise habitude de se rouger les ongles. Il ne faut les tailler qu'au niveau des doigts dont on suivra le contour circulaire.

La *racine* de l'ongle est ce croissant blanchâtre, recouvert en partie par la peau. Quelquefois ce croissant en est entièrement recouvert lorsqu'elle se prolonge outre mesure; il faut enlever légèrement avec un canif cette croissance qui altère la forme de l'ongle et le rapetisse.

Pour donner une *belle couleur* aux ongles on se lavera d'abord les doigts avec une eau de savon odorante, on se frottera ensuite les ongles avec parties égales de cinabre et émeri, après quoi

on les oindra d'huile d'amandes amères. En continuant ces soin pendant quelques jours, les ongles deviendront beaux et transparens.

On peut obtenir le même résultat en se lavant les ongles avec de l'eau de marrhube blanc. On les frotte ensuite avec de la poudre de Chypre. Après quoi on les lave une seconde fois avec de l'eau de marrhube blanc.

Lorsque la mauvaise couleur des ongles est occasionnée par quelque vice interne, il faut alors attaquer la cause; c'est ainsi que dans la jaunisse les ongles prennent une couleur jaune, qu'il serait inutile de chercher à combattre par des moyens externes.

Les ongles offrent souvent des *taches* blanches que l'on fera disparaître par le moyen suivant : On fera fondre égales parties de poix et de térébenthine dans un petit vaisseau. On y ajoutera du vi-

maigre et du soufre pulvérisé : en appliquant ce mélange sur les ongles, les taches disparaîtront en peu de tems.

On emploîra avec le même succès la poix et la myrrhe fondues ensemble.

Quelquefois l'ongle devient *noir* par l'effet d'une meurtrissure ; cette tache noire n'est qu'une goutte de sang extravasé qu'il faut attirer en dehors. On y parviendra en amincissant un peu l'ongle à cette place, et en y appliquant une liqueur spiritueuse.

Quant aux taches accidentelles que les doigts et les ongles contractent lorsque l'on mange des cernaux, on les dissipera facilement avec tous les acides végétaux, comme le verjus, le jus de citron, le jus d'oseille.

Les ongles *recourbés* peuvent devoir ce defaut à trop de sécheresse ou à trop de flexibilité. Dans le premier cas, on cherchera à les amollir avec des onctueux,

tels que l'huile de lin, la graisse de poule. On aidera encore l'action des onctions en ratissant l'ongle avec un morceau de verre.

Si ce défaut est occasionné par trop de mollesse ou trop de *flexibilité*, on les durcira en y appliquant l'onguent suivant : une demi-once d'huile de lentisque, un demi-gros de sel, deux scrupules de colophane et autant d'alun ; mêlez le tout ensemble, et faites-en un onguent avec un peu de cire (*).

On unit les ongles raboteux en les ratissant avec un morceau de verre; on les polit ensuite en les frottant avec un peu de cire.

(*) Ce procédé est extrait d'*Abdeker*. M. Marie de Saint-Ursin a puisé dans la même source ; mais, au lieu de *flexibilité*, il a lu probablement *sensibilité*, et il attribue naïvement le défaut des ongles recourbés à leur *sensibilité*. Je ne savais pas que les on-

Lorsque la peau est trop sèche, ou que l'on a manié des corps épineux, il s'élève, vers la racine des ongles, de petits filamens que l'on nomme des *envies*, qu'il ne faut jamais arracher : on les coupe avec des ciseaux. Il faut aussi se laver avec des pâtes onctueuses pour remédier à l'état de la peau.

Différentes causes peuvent occasionner la *chute* de l'ongle : le froid excessif, une blessure grave, un coup violent, certaines maladies, etc. Quelques auteurs recommandent, pour faire revenir l'ongle, la cire mêlée avec une égale partie d'orpiment. D'autres ajoutent à ce pro-

---

gles fussent sensibles. On pourrait s'écrier ici : *Ah! docteur! pour un docteur d'esprit!...* Mais peut-être aussi M. de Saint-Ursin a-t-il cru que la *sensibilité* était quelque chose de plus présentable aux dames que la *flexibilité*.

cédé, le conseil de plonger le doigt et de le tenir assez long-tems dans une décoction d'encens et de racines de roseaux dans du vin blanc.

Le plus grand ennemi des ongles, c'est le *panaris*, mal cruel qui en occasionne bien souvent la chute, et qui, s'il n'est pas bien traité, peut même occasionner la perte du doigt.

Les naturels de l'île de Java guérissent le panaris en plongeant le doigt, à plusieurs reprises, dans de l'eau bouillante, et en l'y tenant un instant. M. Hambery, qui était né dans cette île, en a rapporté ce procédé dout on se trouve fort bien.

On obtient encore un effet merveilleux d'uu procédé bien simple, et que l'on peut mettre indifféremment en usage aux différentes époques du panaris : ce procédé consiste à tremper le doigt

affligé dans une lessive de cendres de sarmens bien chaude; cette lessive humecte la partie, et attire en dehors toute l'humeur. On traite ensuite avec les onguens ordinaires.

On pourra aussi employer, comme spécifique pour ce mal, l'onguent napolitain, composé de parties égales de mercure et de térébenthine de Venise : on en met une couche assez épaisse sur un morceau de peau dont on couvre le panaris, et on enveloppe le tout d'une compresse de plusieurs doubles; on lève cet appareil toutes les vingt-quatre heures, et on remet de l'onguent sans changer ni la peau ni la compresse. Au bout de neuf à dix heures les douleurs cessent, et, après le second pansement, la matière grossière du panaris n'est plus qu'une eau fort claire. On perce alors la peau pour donner issue à la sérosité, et on

continue le même pansement. On est ordinairement guéri complètement en huit ou dix jours (*).

(*) On trouvera d'autres remèdes efficaces et des observations essentielles sur ce sujet dans l'ouvrage intitulé : *Manuel de Santé et d'Economie domestique*. Paris, chez A.-G. Debray, au Grand Buffon, rue Saint-Honoré. Prix 1 fr. 50 cent.

Ce petit ouvrage renferme ce que les connaissances modernes nous offrent de plus précieux sur tout ce qui intéresse la santé. On y trouve les moyens de prévenir les effets du méphitisme, de désinfecter l'air, de purifier les eaux corrompues ; des observations détaillées sur le choix et les propriétés des alimens et des boissons ; l'exposé des maladies particulières à chaque profession ; la manière simple et facile de traiter les plaies, etc., etc. En un mot, puisque nous avons dit que la beauté et la santé sont inséparables, le *Manuel de Santé* devient une suite nécessaire de *l'Encyclopédie de la Beauté*.

CHAPITRE XXXV.

Des accidens qui nuisent à la beauté des mains.

Divers accidens peuvent altérer la beauté des mains. Les plus ordinaires sont les gerçures, les engelures, les verrues ou porreaux. La sueur des mains est aussi, souvent, fort incommode, surtout pour les femmes qui s'occupent d'ouvrages qui exigent une grande propreté. Disons un mot de chacun de ces objets.

Commençons par les *gerçures*. Tous les soins que nous avons conseillé de donner à la peau préviennent les gerçures. Il faudra donc éviter d'exposer ses mains à un trop grand froid, ne point les laver

trop souvent dans l'eau, et, lorsqu'on les a lavées, ne pas les exposer immédiatement au feu ou au grand air; enfin faire usage de gants de peau, qui, comme nous l'avons dit, entretiendront la souplesse et la douceur de l'épiderme.

Si, pour avoir négligé ces précautions, les mains se trouvaient gercées on pourra les guérir avec la pommade suivante:

Vous prendrez trois gros de bol d'Arménie, trois gros de myrrhe et autant de céruse broyés ensemble et incorporés avec suffisante quantité de graisse d'oie.

On pourra encore se servir de l'onguent suivant: Prenez une once de myrrhe et autant de litharge d'argent, quatre onces de miel, deux onces de cire, six onces d'huile rosat, et mêlez le tout ensemble.

Lorsqu'on a les mains gercées, il faut éviter de les mettre dans l'eau.

Les *engelures* attaquent ordinaire-

ment les pieds et les mains : quelque place qu'elles occupent, on les guérit par les mêmes moyens.

On les prévient en frottant avec des fraises, dans la saison de ce fruit, les parties qui y sont ordinairement sujettes pendant l'hiver.

M. Leclerc, dans son Histoire moderne de la Russie, dit aussi que les personnes sujettes aux engelures s'en guérissent en se lavant les mains avec de la neige au commencement de l'hiver.

Lorsque l'engelure commence à se faire sentir il est facile de la guérir, ce qu'il ne faut pas négliger pour éviter qu'elle ne s'ouvre, ce qui en rendrait la guérison plus difficile et plus longue. Pour y parvenir, on peut employer le moyen suivant que l'on vante beaucoup. Il faut, aux premières démangeaisons, frotter la partie avec quelques gouttes de teinture de benjoin, et répéter la même fric-

tion pendant sept à huit jours, au bout desquels l'engelure disparaît.

J'ai fait usage, pour plusieurs personnes, d'une friction qui m'a paru beaucoup plus expéditive et qui m'a constamment réussi : au lieu de la teinture de benjoin, j'emploie l'alkali-volatil-fluor. On en frotte l'engelure dès qu'on s'aperçoit de son existence. On répète cette friction le plus souvent qu'il est possible.

D'autres personnes emploient, pour le même cas, l'esprit-de-sel.

Ces moyens ne conviennent que pour les engelures naissantes : dès que l'engelure est une fois ouverte, il faut bien se garder de les mettre en usage. C'est alors une plaie qu'il faut traiter avec l'onguent rhasis.

Les *verrues* ou *porreaux* cèdent quelquefois à des remèdes fort simples. On les frottera plusieurs fois par jour avec des branches de pourpier ; ou bien on

prendra des limaçons avec leurs coquilles, on y fera des trous et on frottera les porreaux de l'eau qui en sortira. Quelques personnes mettent des raves coupées par rouelles dans un plat d'étaim avec du sel, remuent bien le tout ensemble, ensuite elles en frottent les verrues.

Un moyen infaillible, c'est le sel ammoniac dissous dans l'eau.

On emploie aussi les mouches faites avec le diapalme ; — les feuilles de souci ; — les laits de figuier, d'ésule, de chélidoine, de dent-de-lion, et d'herbe aux verrues ; — l'aigremoine trempée dans le vinaigre ; — le sel pilé dans le suc de raifort ; — le sel marin fondu dans le vinaigre.

Enfin on peut détruire les verrues en les touchant à diverses reprises avec la pierre infernale.

Quelques personnes font tomber les verrues en les liant ; mais, si on laisse

la racine, ce qui arrive assez souvent, elle pousse de nouveau.

D'autres les coupent; c'est un procédé inutile et dangereux : *inutile*, puisqu'on laisse la racine qui repousse sans cesse, et multiplie le porreau, au lieu de le détruire; *dangereux*, car on court le risque de causer à la peau une inflammation qui peut être suivie d'un ulcère.

On pourra remédier à la trop grande incommodité de la *sueur* des mains en se les frottant avec la poussière du lycopodium. Cette poussière se laisse difficilement pénétrer par l'eau, ainsi que l'on s'en convaincra par une expérience facile. On repand de cette poudre au-dessus d'un vase rempli d'eau, on peut ensuite ramasser quelque chose au fond de ce vase sans se mouiller la main.

Il est souvent dangereux d'arrêter entièrement la sueur des mains; il y a

quelques moyens de le faire : nous nous garderons bien de les conseiller (*).

CHAPITRE XXXVI.

Des pieds et de la chaussure.

C'ÉTAIT incontestablement une mode bien ridicule que celle des souliers à talons extrêmement hauts et minces. Cette chaussure exposait sans cesse les femmes à pirouetter, les forçait d'employer toute leur attention pour conserver un équilibre que la moindre chose pouvait leur faire perdre ; une femme ainsi chaussée avait à craindre à chaque instant d'arrêter ces talons aigus entre

(*) On trouvera d'autres recettes contre les engelures et les verrues dans le *Manuel de Santé*, dont j'ai parlé dans la note précédente.

deux pavés ; elle courait journellement le risque de se donner des entorses : cette chaussure en outre présentait encore un grave inconvénient, celui de faire courber la taille aux jeunes personnes. Combien de motifs à la fois se sont donc réunis pour la proscrire !

Mais pourquoi passer toujours d'un excès à l'excès contraire ? Est-il nécessaire que les pieds mignons des dames soient aujourd'hui complètement plongés dans la boue épaisse et noire de nos villes ? Est-il raisonnable que le sexe le plus faible et le plus délicat soit celui dont le pied se trouve le moins défendu d'une humidité si nuisible ? L'élégance même de la parure du beau-sexe n'exige-t-elle pas que sa chaussure ne ressemble pas à la nôtre ? J'ai prouvé dans un chapitre de cet ouvrage (*), qu'il fal-

(*) Tome 1, chap. 12.

lait que dans une femme tout fût féminin ; que son habillement devait être en tout différent du nôtre, et que c'était précisément cette différence qui en faisait le charme. Les femmes sont-elles plus aimables depuis qu'elles ont la démarche libre, ferme, et hardie des hommes ? Sont-elles plus séduisantes depuis qu'un soulier plat et mince s'oppose à cette extrême propreté qui a tant de charmes ? Des talons médiocrement élevés ne seraient-ils pas plus convenables aux femmes sous tous les rapports possibles ? Je ne crains point de l'affirmer : l'intérêt de la beauté, de la santé, de la propreté, j'ose même dire de la coquetterie, exigent un changement dans la chaussure actuelle de nos dames ; et ce changement aura nécessairement lieu tôt ou tard, parce que nécessairement on revient toujours à ce qui est mieux. Je m'appuirai, ici, de l'autorité du législateur des modes ; cette

autorité sera sans doute d'un grand poids pour les dames. « Les modes en France » sont-elles faites pour les femmes, ou » les femmes pour les modes ?.... » Quand le beau sexe a rencontré une » manière agréable et avantageuse de se » costumer, il devrait y tenir pour son » propre intérêt. Sur ce principe, je » demande pourquoi il a renoncé aux » souliers à talons, si propres à faire » valoir une taille, même médiocre, » et à préserver de l'humidité des per- » sonnes naturellement délicates ? Ce » genre de chaussure possède un autre » genre de mérite, celui de ne pas res- » sembler à la nôtre. Elle donne aussi » à la démarche d'une femme quelque » chose de mou et de mal assuré; elle » semble appeler un support que l'amour » et l'amitié s'empressent de lui offrir; » elle fait valoir enfin un trait que les con-

» naisseurs en beauté ne regardent pas » comme indifférent (*) ».

Un joli pied est un charme que la nature ne prodigue pas. Mais, en quoi consiste la beauté du pied ? Est-ce dans sa petitesse ? Oui ; mais pas dans une petitesse extrême. Le pied doit être petit ; mais il faut aussi qu'il soit bien fait. Combien de femmes, pour avoir le pied petit en dépit de la nature, le déforment et en détruisent la beauté dans une chaussure trop étroite ou trop courte ! Évitez ce dangereux inconvénient ! Non-seulement une chaussure trop petite gâte le pied, lui fait perdre sa belle forme, y occasionne des cors ; elle fait plus encore chez les jeunes personnes : la gêne et la douleur qu'elle leur occasionne, influent sur leur démarche, sur leur taille, sur

(*) Journal des Modes, an. IX.

leur maintien ; il est impossible de se tenir bien, de marcher et de se présenter avec grâce, lorsque l'on est blessé par un soulier trop étroit.

La beauté des pieds ne consiste pas seulement dans la petitesse et dans la forme ; il faut encore que leur position soit heureuse. C'est dans le jeune âge seul que l'on peut remédier aux pieds mal contournés. Je n'en donnerai pas les moyens ; ils sont connus de tout le monde.

La *sueur* des pieds est encore plus incommode que celle des mains, en ce qu'elle est souvent accompagnée d'une fétidité que n'a point cette dernière. Il serait très-dangereux d'arrêter tout-à-coup cette sueur fétide par des bains de pied très-astringens ; mais on peut tempérer cette incommodité, et la faire disparaître insensiblement par une extrême propreté. On se lavera alors les pieds tous les jours avec de l'eau bien froide,

où l'on ajoutera un peu de vinaigre ; on changera tous les jours de chaussons ; on ne portera point de bas de laine.

On pourra aussi employer le moyen suivant, qui consiste à essuyer les pieds avec un linge sec, en sortant du lit, puis de jeter dessus quelques gouttes d'eau-de-vie.

Il y a une infinité de procédés recommandés, pour se délivrer des cors ; en voici un qui pourra être agréable aux dames : il suffit d'envelopper le cor avec une petite bande de mousseline qui en fasse le tour. On l'y assujétit avec un fil et on l'y laisse jusqu'à ce que le tems l'ait absolument détruite ; le cor tombe avec la mousseline (*).

(*) On trouvera encore dans le *Manuel de Santé*, divers procédés pour la guérison des cors. Voyez ci-dessus la note qui termine le chapitre XXXIV.

CHAPITRE XXXVII.

De l'embonpoint, de la maigreur et de l'obésité.

L'EMBONPOINT est le juste rapport de la graisse avec les autres parties du corps; c'est l'état le plus parfait de la constitution physique, état qui résulte de l'équilibre exact de toutes les fonctions, du jeu égal de tous les organes. Ce mot est originairement composé de trois mots, *en bon point*; c'est comme si l'on disait *en bonne santé*.

Cet état parfait de la constitution du corps est essentiel à la beauté. C'est l'embonpoint qui donne au visage une plénitude modérée; à la peau, de la souplesse, de la fraîcheur et de l'éclat; au teint, un tendre coloris; aux traits, de

la grâce et de la finesse ; à toutes les formes, des contours voluptueusement arrondis, et de moëlleuses sinuosités.

Mais cette exacte proportion peut être rompue de deux manières différentes ; elle peut pécher par défaut ou par excès : dans le premier cas, c'est la triste *maigreur* ; dans le second, c'est la lourde et massive *obésité*. Ces deux extrêmes nuisent à la beauté.

La *maigreur* peut être regardée comme un ennemi cruel des charmes du beau sexe. Elle dessèche et flétrit la peau, la ternit, la décolore, et détruit les formes les plus séduisantes.

On peut attribuer ce défaut à deux causes générales : à l'insuffisance d'alimens, ou à un vice particulier dans les digestions. La première cause est facile à combattre ; la seconde demande un examen plus détaillé, car le défaut d'assimilation des substances alimentaires

peut tenir à beaucoup de causes particulières, qu'il est intéressant de connaître pour y apporter le remède convenable.

Les causes particulières de la maigreur sont un air trop chaud et trop sec ; — des alimens de mauvais choix, âcres, salés, épicés ; — des eaux malsaines ; — l'usage immodéré du vin, des liqueurs, du café, des aromates ; — un exercice trop violent ou trop continu ; — des veilles trop prolongées ; — l'abus des plaisirs ; — l'abondance de certaines excrétions ; — le travail continuel et les trop grandes contentions de l'esprit ; — les passions vives, telles que l'amour, la jalousie, etc. ; — les passions tristes, la douleur, l'ennui, l'envie, etc.

Pour faire renaître l'embonpoint, il faudra d'abord combattre par leurs contraires les différentes causes auxquelles on pourra attribuer la maigreur. On aura donc recours à un meilleur choix d'a-

limens; on donnera la préférence à ceux qui fournissent beaucoup de mucilage, tels sont le lait, les œufs, les pâtes, les gruaux, le riz, les consommés, les viandes des jeunes animaux, les viandes peu cuites, le chocolat sans vanille, le sucre, le miel, etc. On fera usage de boissons douces, de bière, de cidre, etc. On ne prendra qu'un exercice modéré; on évitera de passer les nuits au jeu ou au bal; on veillera peu; enfin, on évitera tous les excès quels qu'ils soient. Mais toutes ces précautions seront insuffisantes si l'âme est agitée de quelque passion vive; si elle est tourmentée par de longs et violens chagrins, et surtout si elle est déchirée par le ver rongeur d'une conscience bourrelée de remords.

L'art offre en outre plusieurs moyens pour accélérer le retour de l'embonpoint; l'un des plus efficaces est sûrement l'usage des bains. Un médecin de ma con-

naissance les emploie de la manière suivante, qui a toujours été couronnée du plus heureux succès : la femme qui désire faire revivre des charmes flétris par une désolante maigreur, se met au bain ; elle y reste environ une heure ; au bout de ce tems elle en sort, et se fait faire des frictions, pour donner à la peau le ton qui lui manque ; elle se remet ensuite de nouveau dans le bain, et y fait un léger déjeûner : le chocolat surtout est fort convenable dans ce cas. L'assimilation alors se fait d'une manière plus parfaite, l'estomac s'acquitte mieux de ses fonctions, et, la peau ayant repris du ton, il s'opère un mouvement du centre à la circonférence qui fait circuler partout les sucs nutritifs, et redonne du corps à cette enveloppe extérieure dont l'état est si essentiel pour la beauté. Ce régime, continué pendant quelque tems, fait renaître l'embonpoint désiré, rend à la

peau sa fraîcheur et son éclat, à tous les appas les formes les plus heureuses.

L'obésité ou l'excès d'embonpoint est encore plus nuisible à la beauté peut-être que la maigreur. En effet, cet excès ne détruit-il pas la beauté des formes? n'altère-t-il pas la finesse et la délicatesse des traits? ne donne-t-il pas à la plus jolie gorge un volume qui en fait un objet de dégoût? ne fait-il pas disparaître ce charme le plus puissant de tous, le charme d'une taille élégante et svelte? En un mot, supposez la nymphe la plus légère ou la plus élancée de l'Albane ou de Watteau, et l'excès d'embonpoint en aura bientôt fait la Flamande la plus massive ou la plus grotesque de Rubens ou de Teniers.

Laissons aux Turcs et aux habitans des côtes de l'Afrique (*), leur goût bi-

(*) « M. Caullet de Vaumoral, dans sa

zarre pour des appas grossiers et bour-soufflés; que leurs femmes prennent tous les moyens de s'engraisser pour plaire aux amateurs de l'épaisse matière; mais que nos aimables Françaises sachent éviter ce luxe d'appas qui, chez nous, est réellement un défaut.

Oui, l'excès d'embonpoint est un défaut si réel, qu'il est aussi nuisible à la santé qu'à la beauté, aussi peu favorable à

traduction du Cours de Matière médicale de Cullen, observe que ceux qui se trouvent exposés à la chaleur, et qui se refusent à l'exercice acquièrent de l'embonpoint. Il cite le régime auquel il a vu soumettre en barbarie, dans le sérail du bey de Tripoli, des femmes qu'on engraissait à jour nommé par le moyen du repos et des bains qu'elles prenaient journellement, secondés par l'usage de la farine du blé de Turquie, mêlée avec du miel pour tout aliment : quinze jours suffisent à cet effet ».

(Dict. d'Industrie.)

l'exercice des fonctions de l'intelligence qu'à celui des fonctions des organes du corps. En effet, chez les personnes qui sont malheureusement douées de cet excès funeste, la respiration se trouve gênée, les maladies sont plus fréquentes et plus dangereuses, la vie est plus courte; c'est parmi les femmes grasses que l'on rencontre le plus d'exemples de stérilité. Enfin, l'excès d'embonpoint entrave les fonctions de l'entendement; les sensations sont plus faibles, l'esprit devient plus lourd, le caractère plus lent : ainsi l'embonpoint excessif est l'ennemi de toutes les perfections physiques et morales, beaucoup plus encore que la maigreur qui s'allie assez souvent avec l'esprit, la grâce et la vivacité.

Une des causes principales de l'obésité, c'est une trop grande force dans la suite des digestions. *La quantité de graisse*, dit Richerand, *est toujours*

relative au degré d'énergie des forces assimilatrices.

Les causes particulières sont des alimens trop succulens ; des boissons trop nourrissantes, tels que les vins épais, la bière, le cidre, etc. ; le défaut d'exercice, le sommeil trop prolongé, la suppression de certaines excrétions, la trop grande tranquillité d'âme et le calme parfait des passions.

Ces causes une fois bien connues, il est fort facile de les combattre par leurs contraires. On diminuera donc insensiblement la quantité d'alimens ; on fera usage de mets salés, épicés, de légumes peu nourrissans, de liqueurs spiritueuses, de café, de boissons acidules ou sudorifiques ; on diminuera le sommeil, on augmentera l'exercice ; on se promenera souvent pour donner plus d'activité à la transpiration : tel est le régime avec lequel on peut détruire l'excès d'embonpoint.

L'art offre encore des remèdes efficaces : nous citerons seulement les frictions avec du sel et du nitre ; l'usage des ceintures de sel.

Quelques personnes font usage du vinaigre ; nous ne le conseillerons pas. Il détruit, il est vrai, l'embonpoint ; mais il est souvent dangereux. Plusieurs jeunes personnes se sont perdu l'estomac en buvant trop de vinaigre. Nous trouvons dans Haller, qu'un architecte ayant voulu en faire usage pour se dégraisser, tomba dans des vomissemens continuels ; après sa mort, son estomac fut trouvé squirreux de l'épaisseur de deux pouces.

Je terminerai ce chapitre par un conseil qu'un médecin instruit et laborieux (*), donne aux femmes qui ont

---

(*) Moreau de la Sarthe, auteur de plusieurs ouvrages utiles, entre autres de *l'Hist. naturelle de la Femme*, ouvrage que j'ai

quelques dispositions à l'embonpoint : « Un pantalon un peu serré et soutenu » par des bandes élastiques, dont le » sommet de l'épaule serait le point » d'appui, conviendrait aux femmes » d'une constitution trop délicate, qui » marchent à peine, et dont les charmes » perdent leur élasticité ou sont disposés à se charger d'un embonpoint » incompatible avec l'élégance et la » beauté ».

---

cité plusieurs fois avec plaisir : les femmes y trouveront des avis utiles sur l'habillement.

CHAPITRE XXXVIII.

De la possibilité du rajeunissement.

APRÈS avoir recommandé l'usage des cosmétiques, j'espère que je vais faire bien plaisir aux dames, en leur prouvant que les soins donnés à cette enveloppe extérieure que nous nommons la peau, ne contribuent pas seulement à la beauté; mais qu'ils procurent encore une longue vie; qu'ils facilitent la possibilité de cette merveille, q uel'on serait presque tenté de regarder comme une fable, je veux dire du rajeunissement.

C'est une vérité constante, ainsi que nous l'avons développé dans le cours de cet ouvrage, que la beauté et la santé

sont deux compagnes inséparables ; on peut donc conclure de là, sans crainte d'erreur, que la personne qui prendra le plus de soin de sa beauté, sera aussi la personne qui, toutes choses égales d'ailleurs, jouira d'une meilleure santé et éloignera davantage l'époque de la triste et froide vieillesse.

Si les anciens vivaient plus long-tems que nous, s'ils jouissaient d'une santé plus ferme et plus constante, on doit attribuer sûrement, en grande partie, ces avantages aux soins qu'ils prenaient de leur corps et surtout à l'usage fréquent des bains, des frictions, et de l'huile. Chez eux les plus petits détails de la toilette ne paraissaient point devoir être négligés. Les plus grands hommes, les plus graves philosphes, les plus illustres capitaines, les plus célèbres conquérans, ne dédaignaient point d'y donner des soins assidus. On croyait alors qu'une

belle âme ne pouvait jamais être trop bien logée ; et, pour citer tout d'abord le plus grand nom, César, non seulement se baignait exactement, mais il se faisait encore ratisser la peau pour en enlever jusqu'aux écailles imperceptibles, et voulait qu'on arrachât soigneusement tous les poils avec de petites pinces destinées à cette usage. Chez ces grands hommes, les soins de la toilette n'avaient pas pour but seulement, comme chez la plupart des modernes, de se rendre plus agréables et de plaire aux femmes ; ils ne se rendaient pas esclaves d'une mode, qui, chez nous, exerce une tyrannie si ridicule et cependant si réelle ; ce n'était pas à la forme ou à la nature des ajustemens qu'ils donnaient leurs soins, c'était à l'entretien de la beauté du corps et non à l'élégance des habits ; ils ne faisaient pas comme nous, qui encadrons souvent un fort vilain tableau

dans une bordure magnifique. Les anciens avaient une théorie plus profonde ; les soins qu'ils prenaient, tenaient à l'estime qu'ils avaient d'eux-mêmes, à la persuasion où ils étaient que tout se tient dans la nature, et que la beauté, la santé, et la bonté marchent presque toujours ensemble. Ils croyaient qu'une machine doit être en bon état pour exercer parfaitement toutes ses fonctions ; et persuadés, comme nous, que l'homme est composé d'un corps et d'une âme, ils croyaient avec raison devoir donner également des soins à l'un et à l'autre, et n'affectaient point pour la partie visible ce mépris, ce dédain affecté que quelques moralistes plus modernes ont presque osé ériger en vertu. Il faut convenir cependant que quelques uns de ces moralistes de mauvaise humeur ont parfaitement motivé leur opinion en nous transmettant leurs traits ; et lorsqu'ils af-

fectent un si grand mépris pour les formes extérieures, ils nous forcent, pour ainsi dire, de croire qu'ils ont été inspirés par leur miroir.

Je le répète, c'est de l'entretien particulier de la peau que nous devons attendre la santé, une vie longue, une vieillesse heureuse, et peut-être aussi, comme nous le prouverons dans ce chapitre, cette merveille, plus rare il est vrai, du renouvellement complet de la constitution physique, du rajeunissement, qui serait alors le triomphe le plus complet de la cosmétique.

Tout dépérit, le monde vieillit, la nature s'affaiblit, elle n'offre plus que des productions faibles et dégénérées : tel est le langage ordinaire de tous ceux qui, contrariant sans cesse la nature, voudraient la rendre responsable de leurs erreurs, ou qui, ne la consultant jamais, se plaignent de ne point en obtenir les

faveurs. Gardons-nous bien de proférer ces blasphêmes : non, la nature ne s'affaiblit pas ; immuable comme la divinité dont elle est le ministre infatigable, elle conserve toujours la même puissance et les mêmes ressources ; mais, malheur à ceux qui cherchent à se soustraire à ses lois ! ils cessent alors d'avoir part à ses bienfaits ; qu'ils n'accusent qu'eux-mêmes.

Supposons qu'un homme, enfermé dans une obscure prison, depuis vingt ans, et privé de toute communication avec la société, ait lu les ouvrages de ces auteurs moroses qui ne voient rien qu'au travers d'un verre enfumé, et qui s'écrient sans cesse que les générations vont toujours en s'affaiblissant, que les pères, dégénérés eux-mêmes, donnent naissance à des enfans encore plus faibles qu'eux ; supposons que cet homme obtienne aujourd'hui sa liberté, ne de-

vrait-il pas s'attendre à trouver la France peuplée de pygmées, à ne voir que des avortons ambulans? Quel serait son étonnement de voir la génération actuelle beaucoup plus belle que celle qui existait il y a vingt ans! Il faut en convenir, jamais on n'a vu, à Paris, une jeunesse plus brillante de beauté et de santé que celle qui s'offre aujourd'hui à nos regards; jamais on n'a vu les femmes plus jolies, plus fraîches et mieux faites; on peut dire avec vérité que depuis dix ans l'espèce humaine s'est perfectionnée en France. A quoi tient cet heureux changement? à beaucoup de causes particulières dont le détail serait trop long; mais toutes ces causes particulières ont une cause générale; c'est que la nature a repris une partie de ses droits. Cela durera-t-il? oui, si l'on ne retourne pas à quelques anciens usages.

Il est donc vrai que la nature a tou-

jours les mêmes ressources; il ne s'agit que de ne point paralyser ses moyens; et c'est fort malheureusement à cela que tend bien souvent notre manière de vivre. « L'âge du monde, dit le docteur » Hufeland, n'a eu, jusqu'à présent, » aucune influence sensible sur l'âge de » l'homme. On peut, de nos jours, de» venir aussi vieux que du tems d'Abra» ham, et dans les tems plus reculés en» core. Sans doute il y a des époques » auxquelles, dans le même pays, les » hommes ont vécu plus ou moins long» tems.... Mais le même peuple qu'une » révolution ferait rentrer dans un état » moins civilisé et plus rapproché de la » nature, pourrait atteindre, comme ja» dis, le vrai terme de la vie (*) ».

Il me serait bien facile de prouver,

(*) L'Art de prolonger la vie, tom. 1, pag. 134.

par des exemples, que l'homme parvient encore aujourd'hui à un âge très-avancé. J'avais recueilli une partie de ces exemples; mais ils sont tellement multipliés, que les bornes de ce chapitre ne me permettent pas de leur y donner une place. On les trouvera d'ailleurs, en feuilletant une partie des ouvrages qui ont traité des moyens de prolonger la vie : j'y renvoie le lecteur.

La possibilité de parvenir à une extrême vieillesse, est donc trop prouvée pour que je doive m'y arrêter. Je me bornerai, ici, à l'objet le plus piquant, c'est-à-dire à prouver, comme je l'ai avancé, que les cosmétiques, les bains, en un mot, les soins donnés à la peau, sont un des principaux moyens qui peuvent nous procurer une longue vie, et qui peuvent quelquefois opérer le phénomène étonnant d'un rajeunissement

complet, phénomène dont il y a des exemples bien constans.

Que ce rajeunissement soit possible; et qu'il soit dû, en partie, au bon état de la peau, ce n'est ni un paradoxe, ni une opinion nouvelle qui me soit propre; j'aurai occasion de citer quelques docteurs qui ont eu, sur ce sujet, la même opinion que moi, et je pourrais en citer bien d'autres, si le cadre de cet ouvrage pouvait me permettre de donner à cette opinion tous les développemens dont elle est susceptible.

La plupart des médecins anciens et modernes, qui se sont occupés des moyens de prolonger la vie, ou de rappeler la vigueur de la jeunesse, ont toujours eu recours aux soins donnés à la peau.

Hippocrate conseillait les bains, l'usage de se frotter tous les jours, et l'exercice : il vécut cent quatre ans.

Galien qui vécut cent quarante ans,

et qui ne fut jamais malade, dut cette longue existence à la pratique des conseils qu'il nous donne dans son traité sur la manière de se conserver en bonne santé.

Asclépiade, médecin, soutenait que par l'art on pouvait prolonger sa vie en bonne santé, et il consentit à passer pour un ignorant s'il était jamais attaqué de la moindre indisposition; il gagna le pari, car il mourut d'une chute, âgé de cent cinquante ans.

Démocrite mourut à cent quatre ans. On lui demandait un jour comment il était parvenu à cet âge en bonne santé : il répondit que c'était en mangeant du miel, et en se frottant le corps d'huile.

Hérodicus prolongea par des frictions réitérées, la vie d'une infinité de personnes affaiblies par l'âge.

Plutarque pensait aussi qu'il y a des

moyens pour vivre long-tems, et il donne d'excellens conseils à ce sujet.

Déodatus, médecin, a écrit sur les moyens de vivre plus de cent vingt ans.

Robertus Vallensis, *Arnaud de Villeneuve*, *Raimond Lulle* ont soutenu qu'il était possible de parvenir à un âge très-avancé, et même de faire renaître la jeunesse.

Plempius prétend, dans un ouvrage imprimé à Louvain, en 1665, qu'à un âge fort avancé il est possible de rajeunir naturellement.

Boerhaave et plusieurs autres médecins parvinrent à rendre de la vigueur à des vieillards épuisés, ainsi que nous le verrons bientôt.

Bacon donne des moyens pour se renouveler et se rajeunir de tems en tems. Il conseille surtout les bains et l'usage adopté par les anciens de se frotter le corps d'huile.

Encore aujourd'hui nous ne manquerions pas d'autorités en faveur de la possibilité d'un espèce de rajeunissement dans l'homme.

Banau, dans un ouvrage récent (*) que nous aurons occasion de citer dans ce chapitre, soutient la possibilité du rajeunissement.

Le docteur *Hufeland*, célèbre médecin allemand (**), prétend que l'homme peut vivre naturellement deux cents ans, et qu'il y a une espèce de rajeunissement possible dans l'homme.

Et pour terminer par un grand nom, *Cabanis*, l'honneur de la médecine française, ne pense-t-il pas aussi qu'il y a une sorte de rajeunissement possible,

---

(*) Histoire naturelle de la peau.

(**) Voyez son ouvrage : l'*Art de prolonger la vie humaine*, Hambourg, 1805, 2 v. *in*-12.

lorsqu'il dit, avec les médecins grecs; que les émanations des animaux jeunes et vigoureux peuvent ranimer les vieillards languissans? Mais nous reviendrons sur ce sujet (*).

La peau a des relations tellement multipliées avec tous les organes intérieurs, qu'il est bien certain que son état influe d'une manière étonnante sur l'état de ces organes; et, à ne considérer que son étendue considérable, on ne peut douter combien il est utile ou dangereux de faciliter ou d'interrompre les sécrétions qui se font à sa surface.

Un médecin célèbre, en parlant de l'influence d'un bon estomac pour éviter la

---

(*) Cabanis est auteur d'un ouvrage intitulé: *Rapports du physique et du moral dans l'homme*, ouvrage le plus intéressant peut-être que la science ait produit dans ce siècle.

cause des maladies, l'attribue surtout à l'action par laquelle ce viscère repousse extérieurement et dissipe par les sécrétions de la peau ces causes de maladies. « Il en est de même de la plupart des » influences causées par les maladies sur » le physique ; elles agissent d'abord sur » l'estomac : aussi, des changemens dans » la digestion sont presque toujours les » premiers symptômes des maladies. » L'estomac est dans ce cas le premier » organe par lequel elles agissent sur » notre corps, et troublent toute notre » économie. D'ailleurs, c'est l'organe » dont dépend le plus l'équilibre des » mouvemens des nerfs, et surtout *le* » *mouvement vers la circonférence*. Si » donc il a assez de force et d'activité, » les causes des maladies ne peuvent se » fixer aussi aisément, elles sont écar- » tées, et *volatilisées par la peau*, avant » de causer un désordre réel dans l'en-

» semble, c'est-à-dire, la maladie (*). » Le même docteur avance encore qu'un des moyens de vivre long-tems, c'est d'avoir un bon principe naturel de restauration; mais que cela dépend surtout d'une activité parfaite et continuelle du système lymphatique, ainsi que d'*une bonne qualité et d'une influence réglée des organes de sécrétion.* Ces organes, dit-il, dégagent entièrement les substances nutritives de toutes les parties étrangères et pernicieuses, et les purifient avant qu'elles ne s'assimilent à notre substance. « On ne saurait croire, ajou-
» te-t-il, combien cette qualité sert à
» prolonger la vie. Celui qui en est doué,
» peut se consommer très-vîte, sans
» pourtant rien perdre, vu qu'il se res-
» taure extrêmement vîte. Nous avons

(*) L'Art de prolonger la vie, tom. 1, pag. 184.

» des exemples d'hommes qui ont vieilli
» au milieu des débauches et des fati-
» gues ; et c'est par là que *Richelieu* et
» *Louis XV* parvinrent à un âge très-
» avancé (*) ».

Il est donc vrai, d'après le docteur Hufeland, que la peau contribue, par ses sécrétions, au bon état de la santé, à l'expulsion des principes des maladies, à la restauration la plus parfaite.

Mais ce n'est pas seulement par ses sécrétions que la peau contribue à l'état de la santé, c'est encore par la facilité avec laquelle elle s'empare de toutes les émanations dans l'atmosphère desquelles elle se trouve plongée. Si la peau renvoie du dedans au dehors, elle reçoit aussi du dehors pour transmettre au dedans. C'est à cette cause, par exemple, qu'il faut attribuer la beauté du teint des bouchères ;

(*) Page 189.

c'est à l'émanation des viandes sanglantes, absorbée par la peau, qu'est duc cette carnation vive et fraîche, si ordinaire dans cette profession. C'est à la même propriété de la peau qu'il faut attribuer encore l'embonpoint des cuisiniers, qui quelquefois mangent fort peu, mais qui, vivant continuellement daus un atmosphère rempli de vapeurs nutritives, se nourrissent en partie par la peau. C'est aussi aux observations faites sur cette faculté absorbante de la peau, que l'on doit une méthode particulière inventée pour prolonger la vie de certaines personnes. Cette méthode consistait à placer le corps d'un vieillard usé dans l'atmosphère de corps jeunes et vigoureux dont il perspirait les émanations vivifiantes. « Les anciens savaient déjà, dit un médecin philosophe (*), com-

(*) Cabanis : Rapports du physique et du moral dans l'homme, tom. II, pag. 489.

» bien il peut être utile pour des mala-
» des épuisés par des plaisirs vénériens,
» de vivre dans un atmosphère rempli
» de ces émanations restaurantes qu'exha-
» lent des corps jeunes et pleins de vi-
» gueur....... Au rapport de Galien, les
» médecins grecs avaient depuis long-
» tems reconnu, dans le traitement de
» différentes consomptions, l'avantage de
» faire téter une nourrice jeune et saine;
» et l'expérience leur avait appris que
» l'effet n'est pas le même lorsqu'on se
» borne à faire prendre le lait au mala-
» de, après l'avoir reçu dans un vase».

Il est évident que tous ces effets n'ont lieu qu'autant que la peau reçoit par ses pores extérieurs, les vapeurs animales qui émanent des corps de personnes jeunes et vigoureuses.

Une foule de faits confirment la réalité de cette théorie: Tout le monde connaît l'histoire du roi David, qui cou-

chait avec une jeune Sunamite, pour rétablir ses forces épuisées. Je ne parlerai point d'Hermippus (*), qui prolongea si long-tems son existence en vivant continuellement au milieu d'une foule de jeunes filles dans un hôpital dont il était administrateur. Un jeune Bolonais (*), tombé dans le marasme, fut retiré de cet état en passant les jours et les nuits près d'une nourrice de vingt ans : sa santé redevint si brillante, qu'il fut obligé de renoncer au remède dans la crainte que l'objet qui lui avait rendu ses forces, ne les lui fît perdre de nouveau. Cappivaccius employa pour l'héritier d'une grande maison d'Italie, tombé dans le même état que le jeune Bolonais, le moyen mis en usage par David. Il le fit

(*) Voyez la Dissertation du docteur Cohausen.

(**) Voyez Forestus.

coucher entre deux jeunes filles, et le jeune homme recouvra bientôt la santé. Le grand Boerhaave fit aussi coucher, entre deux jeunes filles, un vieux prince d'Allemagne, accablé par l'âge et les infirmités, et parvint à lui rendre par ce moyen une partie de ses forces.

Dans quelques maladies, et particulièrement dans la paralysie, on obtient quelquefois des effets étonnans de l'exhalaison d'animaux vivaus ouverts et appliqués sur les membres affectés. Des douleurs très-violentes qui avaient résisté à tous les remèdes, ont cédé souvent à l'application d'animaux vivaus. Que de faits concourent donc à prouver l'influence de la peau, soit pour chasser au dehors les parties inutiles, nuisibles et viciées, soit pour introduire au dedans les émanations bienfaisantes et vivifiantes. L'état de la peau est donc de la plus grande importance pour la conser-

vation de la santé, pour la prolongation de la vie; et tous les moyens qui contribuent à embellir la peau, à en entretenir la délicatesse, la douceur, la souplesse, contribuent en même tems à lui assurer le libre exercice des fonctions essentielles qui lui sont assignées par la nature. En effet, comme le dit un médecin moderne : « Ces mêmes procédés » qui conservent la fraîcheur et le coloris de la peau, servent à maintenir, » dans toute l'habitude du corps, une » évaporation douce et rafraîchissante (*) ».

Le même médecin, dans son Histoire naturelle de la peau, traite en particulier du rajeunissement ou du renouvellement de la constitution physique des corps, et il prétend que ce rajeunissement peut avoir lieu par une suite néces-

(*) Banau.

saire de la chute et du renouvellement de la peau. On trouvera, dans son ouvrage, des choses très-bien prouvées. Je suis fâché cependant qu'il soit allé chercher ses preuves jusque dans la mythologie grecque et dans les Métamorphoses d'Ovide : ce n'est point avec des fables ni avec des contes de fées que l'on peut soutenir un système physiologique : lorsque l'on a d'excellentes preuves, et l'auteur n'en manquait point, il ne faut pas en admettre d'équivoques. Laissons donc là le fabuleux phénix au plumage éblouissant, le serpent Pithon qui se dépouille de ses écailles; ne citons ni le rajeunissement d'Éson par Médée, ni celui d'Iolas, compagnon d'Hercule, par la jeune Hébé; abandonnons aux poëtes les merveilles de la fontaine de Jouvence, et n'employons pas le secours de la fiction, lorsque nous avons à offrir des vérités satisfaisantes.

Banau prétend que chez nous l'épiderme se renouvelle sans cesse d'une manière plus ou moins sensible, et que nous changeons continuellement de peau, même en pleine santé : « Ces exfoliations cutanées, dit-il, deviennent plus » considérables si la puissance vitale est » occupée d'un travail critique dans la » dépuration de la lymphe, dont l'âcreté et l'épuisement sont les causes les » plus ordinaires de nos infirmités. Cela arrive particulièrement aux époques septenaires de notre âge et dans » le passage des équinoxes ; l'action vitale imprime alors un mouvement extraordinaire à tous les fluides dont les » mouvemens se portent sur toute la » peau. Ces effervescences affectent à la » fois les parties les plus intimes et les » plus immédiates de notre intérieur : » le sang se dépouille de plus en plus » d'humeurs hétérogènes, et ces révolu-

» tions périodiques de toute la constitu-
» tion physique du corps sont utiles à la
» tenacité de la vie, comme étant une
» suite nécessaire de la chute et du re-
» nouvellement de la peau. Les affec-
» tions cutanées, caractérisées par des
» éruptions d'un aspect de lèpre chez les
» vieillards, les végétations croûteuses
» et purulentes qui couvrent la tête, le
» visage, etc., chez les enfans, confir-
» ment cette vérité. L'épiderme se des-
» sèche à la fin, il tombe en poussière
» et en parcelles écailleuses, et passe
» promptement par tous les degrés de
» son renouvellement. Cette sorte de mé-
» tamorphose de la surpeau est la même
» dans les accidens imprévus qui mena-
» cent le principe de la vie, marque cer-
» taine du retour à la santé, du recou-
» vrement des forces vitales. Dans les
» empoisonnemens, de même qu'à la
» suite des maladies aiguës ou chroni-

» ques, on voit l'éruption miliaire pré-
» céder ou accompagner la convalescen-
» ce.... Le dépouillement de l'épiderme,
» et sa desquammation, indiquent que
» la dépuration des parties intérieures
» est achevée. Nous avons sous les yeux
» une multitude d'exemples de per-on-
» nes dont la peau s'est renouvelée dans
» différentes circonstances, dans les ma-
» ladies aiguës ou chroniques, et même
» dans les affections morales.... La re-
» novation de l'homme dans ses parties
» intérieures, est le terme d'un travail
» critique de cette espèce; le renouvel-
» lement de la membrane épidermique,
» est enfin l'image de la dépuration des
» humeurs. C'est une sorte de rajeunis-
» sement, une heureuse convalescence,
» dont les progrès conduisent au renou-
» vellement des forces vitales, et pro-
» mettent une longue vie ».

Mais pourquoi accumulerais-je ici les

autorités et les raisonnemens ? C'est par les faits que les femmes aiment à être persuadées. Citons donc quelques exemples de rajeunissemens anciens et modernes, et nous verrons qu'ils ont toujours été la suite de quelque dépuration interne, dépuration annoncée par des éruptions cutanées et par des productions de nouvelles parties à l'extérieur.

Galien rapporte l'histoire d'un homme qui, couvert d'une lèpre générale et accablé par toutes sortes de malheurs, voulut terminer une vie, devenue pour lui un fardeau insupportable. Une vipère s'était glissée dans un flacon de vin, s'y était noyée, et y était encore depuis quelques jours. Cette homme pensa que cette liqueur serait un poison mortel, et il l'avala. Bientôt après il fut tourmenté d'affreux vomissemens, il tomba dans un assoupissement léthargique. Revenu enfin de ce dangereux sommeil, tous les

poils de son corps se détachèrent, les ongles même se déracinèrent; sa peau se flétrissait, se ridait, il offrait l'image de la plus affreuse décrépitude, il se croyait sur le bord de son tombeau, et il attendait la mort avec impatience. Mais quel fut son étonnement! la vieille peau se sépara et fit place à une peau nouvelle; de nouveaux cheveux, de nouvelles ongles reparurent, et le misérable lépreux devint un homme nouveau, un jeune homme frais, et d'une santé parfaite.

Le médecin Montanus revint d'un âge très-avancé dans la fleur de la jeunesse, en faisant usage d'un élixir qu'il avait composé.

Ces exemples sont anciens, dira-t-on. Il trouveront peut-être des incrédules. Venons donc à des époques moins éloignées, et par des faits bien constatés prouvons que le rajeunissement est pos-

sible, et qu'il est toujour lié à quelque révolution cutanée.

Le fait le plus étonnant c'est celui qui est rapporté par le savant Valasquez de Tarante, qui lui-même fut le témoin oculaire de ce qu'il raconte (*). L'abbesse du monastère de Mouviédro, en Espagne, âgée de près de cent ans tomba dangereusement malade; sa maladie fut fort longue. Revenue en convalescence, elle fut extrêmement étonnée et même un peu honteuse, dit-t-on, de s'apercevoir du retour de certaine incommodité particulière à son sexe, et que depuis tant d'années elle avait cessé de connaître. Mais ce n'était là que le prélude des merveilles qui allaient s'opérer chez elle. Bientôt après sa bouche édentée depuis longtems se meubla de

*) Valerius Tarentarius, l. vi, c. 12.

dents nouvelles (*), sa tête qui ne présentait qu'un triste reste de cheveux

(*) Il y a de fréquens et incontestables exemples du renouvellement des dents à un âge extrêmement avancé.

A quarante-trois ans Cardan se vit revenir une dent, comme il l'affirme lui-même dans son ouvrage.

(Comment. sur le livre d'Hyppocr. : des Alimens.)

Chez d'autres, des dents sont revenues à l'âge de soixante ans.

(Sennert, Prax. med., l. 2.)

Les Transactions philosophiques citent un exemple du même fait, à l'âge de soixante-quinze ans. (Année 1666, n. 12.)

Aristote en rapporte un exemple à l'âge de quatre-vingts ans.

(Hist. des anim., l. 11, ch. 4.)

Un fait plus extraordinaire encore, c'est celui raconté par Dufay, médecin du port de l'Orient. Ce médecin écrivait, en 1730, à

blancs se couvrit d'une longue et noire chevelure, ses rides disparurent entiè-

---

M. Geoffroi que, dans le cours de deux ans, il était sorti à un charpentier de ce port, âgé de quatre-vingts ans, quatre dents, dont deux incisives et deux canines.

(Histoire de l'Acad. des sciences, 1730.)

Nous trouvons dans Pline plusieurs exemples de dents revenues à un âge fort avancé.

(Hist. nat., l. XI, ch. 37.)

Les Ephémérides des curieux de la nature citent un vieillard de cent dix-huit ans et un de cent vingt ans à qui il poussa de nouvelles dents.

(Année de 1684, obs. 15.)

On a vu la même chose en Fionie à un vieillard de cent quarante ans.

(Th. Bartholin, l. IV, Anat. ref.)

On cite aussi la merveilleuse comtesse de Dermont qui a vécu cent quarante ans, et qui a fait des dents à trois différentes fois.

(Vérulam, Hist. vit. et mort.)

rement, sa peau redevint fraîche et belle, l'embonpoint acheva le prodige et présenta dans la vieille abbesse de Mouviédro une jeune personne de vingt-cinq ans. Le concours des personnes qui accoururent de toutes parts pour voir cette merveille, devint si considérable, que cette nouvelle beauté fut enfin obligée de fermer son appartement et de ne se montrer qu'à ses amis (*).

L'auteur qui rapporte ce fait étonnant ajoute que ce rajeunissement donna lieu à un proverbe, qui était souvent répété dans le pays. Lorsqu'une vieille femme voulait faire la jeune, soit par sa mise, soit par ses discours, on disait d'elle:

(*) Aulugelle parle d'une femme nommée *Victoria*, qui, à l'âge de quatre-vingts ans, perdit ses mauvaises dents, avec ses cheveux blancs, et qui vit renaître ensuite de belles dents et de nouveaux cheveux.

croit-elle donc être aussi heureusement née que l'abbesse de Mouviédro.

Ce fait tout étonnant qu'il paraît n'est pas unique; les observations des Docteurs et les mémoires des sociétés savantes nous en offrent plusieurs dans le même genre.

En 1531 il y avait à Tarente, dit *Torquemada* (*), un vieillard âgé de cent ans, qui recouvra les forces et la vigueur de la jeunesse : il changea de peau comme le serpent; une nouvelle chevelure remplaça ses vieux cheveux gris; il paraissait n'avoir que trente ans, de sorte qu'il était devenu méconnaissable même aux yeux de ses voisins et de ses amis. Il vécut encore cinquante ans après son rajeunissement.

Lorichius nous apprend qu'un homme, dans une maladie, perdit ses che-

(*) Torquemada, Horti floridi, dialog. 1.

veux, sa barbe et même jusqu'à sa vieille peau. Quelques mois après il fut agréablement surpris, en voyant renaître une nouvelle chevelure, puis une jeune barbe; enfin sa peau reprit toute la fraîcheur et tout l'éclat de la jeunesse. Ravi de se retrouver adolescent, il voulut jouir de toutes les prérogatives de son âge, et fit la cour à une jeune et jolie personne qui, séduite par les apparences, reçut ses hommages, et qui cependant ne fut point trompée; car ils vécurent dans la plus parfaite union.

Postel, dans sa vieillesse, après avoir eu long-tems la chevelure blanche et la barbe grise, les vit l'une et l'autre redevenir noires.

Voici un fait rapporté par *Peter Lotichius* (*), et qui nous offre toujours l'exemple d'un rajeunissement occasion-

(*) Observ. med., l. IV, obs. 3.

né par quelque dépuration intérieure, et par la suite du renouvellement de la peau. Un homme de quatre-vingts ans épousa en secondes noces une femme de vingt-cinq ans. Au bout d'un an, l'excès de l'épuisement lui occasionna une grande maladie, que l'on regardait comme le terme de sa vie. Il en revint cependant, mais un changement étonnant s'opéra en lui. Ses cheveux et sa barbe étaient tombés, sa peau s'était ridée, desséchée; elle paraissait s'enlever par écailles. On vit bientôt renaître une blonde chevelure, une barbe juvénile, une peau nouvelle, un visage rajeuni; en un mot, toutes les qualités du jeune âge, qualités bien réelles d'après le témoignage de sa femme.

Alexandre Benedictus parle d'une femme de sa connaissance qui, à l'âge de cent quarante ans, vit renouveler toute sa denture et sa chevelure.

Barbeyrac, médecin de Montpellier, rapporte (*) qu'une femme scorbutique, âgée de plus de soixante ans, après une toux de cinq mois, expectora un noyau de cerise enveloppé d'une couche pierreuse, et que cette femme, ayant été guérie du scorbut par un traitement convenable, il lui poussa des cheveux noirs au lieu de ses cheveux gris.

Plinpius cite l'histoire d'un ministre d'Angleterre qui mourut à Neufchâtel. Cet homme ressentait depuis très-longtems toutes les incommodités de la vieillesse, lorsqu'à l'âge de plus de cent ans il commença à se mieux porter. Il lui poussa de nouvelles dents; sa tête se regarnit de cheveux; sa vue se fortifia, et il se fit un renouvellement complet dans tous ses sens.

(*) Éphémérides des Curieux de la nature, 1687, obs. 39.

Au nombre des merveilles de ce genre on peut mettre l'anglais *Thomas Parr* qui vécut sous dix rois, et qui, à l'âge de cent ans, fut mis publiquement en pénitence pour péché de fornication. Il vécut encore cinquante-deux ans après l'expiation de ce prodigieux péché.

Marguerite Verdut offrit, en 1754, un phénomène absolument semblable à celui de l'abbesse de Mouviédro (*).

Le docteur *Begons* cite encore une marquise qui avait repris ses règles dans sa centième année, après cinquante ans de suppression. « Elles reviennent aujourd'hui, continue-t-il, qu'elle court » sa cent quatrième année, de même que » dans la fleur de la jeunesse, et depuis » ce tems elle se porte très-bien de corps » et d'esprit.... Elle mange indifférem-

(*) Voyez-en les détails dans le Dictionnaire des Merveilles de la nature.

» ment de tout ce qui paraît difficile à » digérer, salade, lait, fruits crus, sa- » lé, pâtisserie, et cela sans aucune in- » commodité de son estomac (*) ».

Banau, entre plusieurs exemples de rajeunissement dus à une suite nécessaire de la chute et du renouvellement de la peau, cite *Richelieu* qui, après une dartre vive qui lui couvrait tout le corps, parut entièrement rajeuni. « Son tempé- » rament, dit-il, était changé et fortifié » à un point qu'il n'avait jamais connu. » Son affection dartreuse, si hideuse en » apparence, fut une suite nécessaire du » renouvellement intérieur ». Le même auteur cite encore l'abbé *Burgurieu*, qui fournit une observation bien favorable à son opinion. » L'abbé *Burgurieu*, » à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, eut » une éruption cutanée qui se répandit sur

(*) Banau : Histoire naturelle de la peau.

» tout son corps.... Il guérit, la surdité » se dissipa, ses cheveux repoussèrent et » devinrent touffus; il recouvra la vue » au point que le malade lisait sans lunet- » tes à quatre-vingt-sept ans ».

Je terminerai tous ces exemples de renouvellement de constitution par un exemple existant encore aujourd'hui et consigné dans un de nos journaux : Voici ce qu'on y lit : (*) « On observe com- » me une singularité remarquable que » madame Grouvelle (à Courtenai, dé- » partement du Loiret), agée de quatre- » vingt-seize ans, a été valétudinaire jus- » qu'à l'âge de cinquante ans, et qu'étant » tombée dans un état désespéré, mada- » me Coutan, sa fille, l'allaita alors de » son propre lait. Ce secours, continué » avec assez de peine pendant six mois, » rendit la vie à madame Grouvelle et

(*) Le Publiciste, 27 messidor an XIII.

» sa santé devint inaltérable. Elle voit » aujourd'hui sa quatrième génération ».

Résumons : la peau est l'organe le plus étendu, celui qui a le plus de rapports avec tous les autres organes. Ses secrétions volatilisent les principes des maladies, purifient les matières alimentaires, et facilitent la restauration. La peau, en outre, s'empare des émanations bienfaisantes répandues dans l'atmosphère; elle s'anime, vit et respire par tous ses pores. Nous avons vu aussi que le dépurement intérieur, que le rajeunissement s'annoncent toujours par quelqu'éruption cutanée, ou par la chute et le renouvellement de la peau.

En un mot, pour me servir d'une comparaison sensible à tous mes lecteurs, si nous supposons que notre corps soit un petit état dont nous voulions assurer l'existence, la peau peut en être regardée comme la frontière, et c'est sur

cette frontière que se fait le commerce actif d'exportations et d'importations qui l'alimentent, en soutiennent ou en renouvellent la constitution.

Combien il est donc intéressant pour la santé d'entretenir cet organe qui joue un si grand rôle, de lui conserver la douceur, la finesse, la souplesse, la flexibilité, la porosité qui le rendent si propre à remplir ses fonctions! Combien, pour lors, il doit être dangereux de laisser la peau encroûtée par la malpropreté; de la dessécher par l'usage trop fréquent des vinaigres ou des lotions astringeutes; de l'obstruer par les poudres et les fards, etc.! Combien il est essentiel, au contraire, de la tenir constamment propre par des lotions exactes; d'entretenir sa douceur, sa souplesse par des bains fréquens, par des cosmétiques huileux, onctueux, mucilagineux; de lui donner du ton par des frictions, etc.!

Concluons donc que l'usage des cosmétiques et la continuité des soins donnés à la peau est un des moyens les plus efficaees pour conserver la santé, prolonger la vie, et pour voir renouveler quelquefois le merveilleux spectacle du rajeunissement.

CHAPITRE XXXIX.

Conclusion.

Je terminerai, mesdames, par implorer votre indulgenee; je viens de vous prouver que j'en ai besoin. Je sens que cet ouvrage n'est pas eomplet : j'aurais eu encore bien des sujets à traiter; quelques sujets même que j'avais traitées, n'ont pu trouver place ici. Je regrette surtout un chapitre qui traitait de l'in-

fluence des passions sur la beauté ; mais il aurait trop grossi ce volume. Je ne vous présente donc cette petite Encyclopédie de la Beauté que comme un faible essai. Si cet essai est favorablement accueilli ; je ferai tous mes efforts pour le rendre moins indigne de vos regards ; un puissant motif se joindra à tous les autres : la reconnaissance.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
DU TOME SECOND.

FIN DE LA TABLE.

